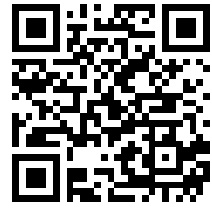
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

IV
75e
12943
4074

ATELIERS DE RELIURE
REGISTRES
Hus SELE
ANVERS
RUE DE LA CORDE 12

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-HUITIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XVI

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1896

Digitized by Google

Digitized by Google

M. FRÈRE-ORBAN

Depuis trop longtemps, avec trop de constance et de vaillance, cette Revue a soutenu les idées libérales pour qu'elle ne salue pas respectueusement, à son tour, la dépouille de leur plus illustre personnification en Belgique.

On n'attend pas de nous que nous retracions ici en détail la carrière admirable, si frappante d'unité, si exemplaire à tous les titres, de M. Frère-Orban. D'autres ont esquissé la rapide biographie du grand homme d'État; d'autres surtout la reprendront pour la compléter comme elle doit l'être. L'histoire s'est ouverte devant lui et elle accomplira son œuvre en ce qui le regarde avec d'autant plus d'aisance et d'impartialité, que c'est au clair soleil de la publicité que se sont accomplis la plupart de ses actes politiques et parlementaires.

Issu de la plus humble origine et s'en glorifiant toujours, M. Frère-Orban était arrivé aux plus hautes dignités par l'unique force de son travail, de sa droiture et de son rare talent. Les rudes commencements de sa carrière, et ce que l'on a justement appelé son « roman d'un jeune homme pauvre », sont connus de tous. Formé à la rude école de l'adversité, il se trouvait d'autant mieux préparé pour toutes les épreuves de la lutte. Aussi bien était-il avant tout un homme d'action et de combat. Ni l'âge, ni la maladie

Digitized by Google

ne parvinrent à l'abattre. De son lit de mort encore, il était prêt à se lancer dans la bataille, comme à la Chambre il s'était toujours montré résolu à faire face à ses adversaires et à les suivre sur tous les terrains.

A peine entré dans le premier cabinet libéral, il s'était trouvé en présence des plus graves difficultés. On a rappelé son patriotisme en 1868 et les services immenses qu'il rendit alors à la Belgique menacée; on aurait pu dire aussi qu'en 1848 déjà, son sang-froid, son énergie avaient tenu tête à l'orage et l'avaient conjuré.

Nous tenons d'un témoin qui y avait pris une part active, le récit de la mission envoyée alors à Paris pour porter au prince de Ligne les instructions du gouvernement belge, redoutant une invasion des révolutionnaires de février. Tandis que la plupart des ministres, surexcités par la gravité des événements, cherchaient confusément la voie à suivre et les ordres à donner, M. Frère-Orban, gardant son calme et la netteté de son esprit, rédigeait les instructions destinées à notre ambassadeur et parait d'avance à toutes les éventualités. Un jour, il raconta l'épilogue de cette mission et comment, grâce à lui, ministre des travaux publics, la bande républicaine partie de Paris était venue tomber dans la souricière tendue à la frontière par le chemin de fer de l'État. Peut-être a-t-il laissé des mémoires qui compléteront son récit un peu bref; on saura mieux ainsi qu'à ce moment critique, il fut digne de sa tâche et sauva son pays.

Ce conflit en germe avec la France révolutionnaire ou impériale, M. Frère-Orban devait le trouver toujours renaissant sous ses pas pendant qu'il occupait le pouvoir. L'avènement de l'empire coïncida avec l'affaiblissement du cabinet de 1847; les menaces de Napoléon III, après la guerre d'Italie, nécessitèrent les mesures militaires qui compromirent en 1863 le sort du cabinet de 1857, et ce furent les intrigues de la diplomatie napoléonienne qui,

Digitized by Google

après le règlement de l'affaire du chemin de fer du Grand-Luxembourg, contribuèrent fortement au renversement du cabinet de 1866. Durant douze années, il fallut des prodiges de vigilance et d'habileté pour écarter des dangers sans cesse renaissants et dont la révélation du traité Benedetti vint montrer plus tard toute la gravité. Ce fut la partie pour ainsi dire secrète de la carrière du ministre ; elle ne redoute aucun jugement de l'avenir et sera l'un de ses titres les plus glorieux à la gratitude nationale. Ce n'est point lui qui eût songé à profiter des embarras extérieurs, à se demander ce que le pays eût retiré d'une absorption par l'étranger, à limiter son concours quand il s'agissait de la sécurité, de l'existence même du pays. Lors de la folle équipée de l'évêque de Namur, comprenant l'acuité de la crise internationale qui faillit se dénouer tragiquement, on le vit « supplier la Chambre, à mains jointes », d'émettre un vote unanime qui détournât l'orage prêt à fondre sur la Belgique. Là encore, s'ils existent, les mémoires de M. Frère-Orban pourront donc fournir de précieux enseignements à l'historien. Ils prouveront, par exemple, que dans quelques collèges wallons où le parti libéral fut défait en 1870, tout avait été préparé en vue d'une annexion prochaine et que M. Frère-Orban, connaissant ces menées, refusant avec indignation de satisfaire l'ambition de ceux qui étaient prêts à s'en faire les instruments, préféra tomber du pouvoir que de s'abaisser devant ces hommes qui plaçaient leurs intérêts avant leurs devoirs.

Rappelons, du reste, ce souvenir qui n'a point été évoqué : Au lendemain de l'affaire du Luxembourg, frappés par la hauteur de vue et de l'éclatant patriotisme du premier ministre, quelques esprits conservateurs se demandèrent si, au lieu de combattre M. Frère-Orban et de s'associer aux meneurs des partis démagogiques et aux incorrigibles de l'intransigeance dans leur campagne

Digitized by Google

antimilitariste, les chefs du parti catholique ne feraient pas mieux de s'associer à lui pour fonder une robuste armée gouvernementale, pour former ce centre dont plus d'une fois depuis on a caressé le rêve (1).

L'œuvre accomplie par M. Frère-Orban ne décelait-elle pas, en effet, un homme de gouvernement, conscient des responsabilités du pouvoir et qui jamais ne s'y déroba? On sait avec quelle ponctualité il s'est sans cesse attaché à restaurer les finances de l'État et à établir l'équilibre budgétaire. N'est-ce pas ce souci essentiellement honnête d'une situation financière claire et forte qui provoqua surtout la crise de 1884? Mais, administrateur hors ligne, laissant les traces fécondes de son passage successif à la tête de trois départements, le grand ministre libéral eut d'autres préoccupations et décréta d'autres mesures; sa politique ne fut pas seulement économique, elle fut aussi démocratique dans le vrai sens du mot. Désireux de réaliser dans la mesure du possible l'égalité des citoyens, non en abaissant mais en relevant le niveau général, que fit-il durant son passage aux affaires, sinon améliorer la condition matérielle et morale du plus grand nombre? Il est de mode aujourd'hui de proclamer que les « lois sociales » sont d'origine toute récente, qu'il a fallu l'avènement du parti clérical aux affaires pour voir le Parlement s'occuper de ces graves questions.

Avec moins de fracas mais plus d'efficacité, le parti libéral avait résolu les graves questions qui s'agitent de nos jours ou il en avait préparé les solutions. Ce sera justement l'honneur de M. Frère-Orban devant la postérité que cet ensemble harmonique des lois décrétant l'institution de la Caisse de retraite et de la Caisse d'épargne; affranchissant de tous droits de douane, d'accise ou d'octroi, l'alimentation populaire; facilitant la

(1) Revoir à cet égard la brochure publiée en 1869 par M. le baron de Mévius, depuis gouverneur de la province de Namur.

Digitized by Google

création des sociétés de mutualité, de coopération, de construction des habitations ouvrières; reconnaissant le droit de coalition; abrogeant le privilège du maître en matière de règlement des salaires; instituant la juridiction conciliante des prud'hommes; décrétant le transport des ouvriers à des conditions exceptionnelles de bon marché; accordant une indemnité sérieuse avec pension de retraite au profit des miliciens, c'est-à-dire assurant la vieillesse de plus d'un quart des travailleurs; multipliant partout les écoles, et répandant un enseignement respectueux de toutes les langues et de toutes les confessions; permettant, par la création du fonds et du crédit communal, d'autre part, l'embellissement et l'assainissement des villes et des campagnes; donnant à ce pays producteur, par la fondation de la Banque nationale, par l'encouragement des unions du crédit, par des traités de commerce largement conçus et heureusement négociés, par l'accroissement du réseau ferré de l'État et la formation des lignes vicinales, de la vie, des débouchés, de la richesse pour le plus grand profit des classes laborieuses. A-t-on fait depuis rien qui ressemblât à cette législation saine, loyale, durable, puisée tout entière aux principes de liberté qui font les citoyens virils et les nations prospères?

Que cette œuvre ne fût pas absolument complète, qu'il y fallût des additions, des améliorations pour la mieux adapter aux nécessités nouvelles, personne ne l'a nié. Mais n'est-ce pas M. Frère-Orban qui le proclamait l'un des premiers? N'est-ce pas lui qui rédigea la loi sur les conseils d'arbitrage et de conciliation et qui en prit l'initiative sur les bancs de l'opposition, de même que, dix ans auparavant, il avait fait voter la solution libérale du problème complexe de la collation des grades académiques? Resté au pouvoir, il eût su faire son devoir et apaiser les conflits du capital et du travail par d'autres mesures que ces quelques lois boiteuses que l'on ose à peine appliquer

Digitized by Google

et qui, loin de pacifier les esprits, poussent plutôt à des conflits plus redoutables et plus aigus. Il l'eût fait en vrai libéral, sans faiblesse et sans forfanterie, car jamais il n'a cessé de témoigner de la foi qui l'animait et aucune qualification ne lui déplaisait davantage que celle de « libéral modéré », tant ses convictions étaient profondes, tant il les affirmait avec autorité.

Faut-il dire maintenant quels furent l'éclat et l'élévation de son éloquence? Quelque sujet qu'il abordât, il le faisait par les sommets et aussitôt le débat prenait une ampleur ignorée jusqu'alors. Parlant devant un Parlement où toutes les convictions étaient faites, où d'avance on connaissait exactement le résultat des votes, il savait qu'en réalité c'était au pays qu'il s'adressait et c'est à son jugement souverain qu'il faisait appel en développant magistralement toutes les raisons qui pouvaient comporter son approbation. Sa conception du Parlement était celle qu'a si bien exprimée W. Bagehot (1). Il le tenait pour « une merveilleuse école d'instruction populaire » et il parlait en réalité bien plus pour l'opinion publique que pour l'assemblée qui l'écoutait. Relisez ses discours, dont le temps n'altérera point le mérite, parce que la splendeur de la forme ne l'emporte jamais sur la solidité du fond, vous serez séduit par la noblesse du style, par le groupement habile des arguments, par la vigueur de la dialectique. Et, quand il le faut, quelle fine ironie, quelle émotion suivie, quelle indignation magnétique! Toutes les cordes vibrent à l'unisson dans un merveilleux talent oratoire. Et combien la simplicité imposante de l'attitude et du geste, la pureté du débit, le masque expressif de l'orateur, la flamme de son regard ajoutaient encore à l'effet produit par lui sur l'auditeur! Il va de soi que de telles harangues, touchant aux points les plus ardus et les plus variés, ne pouvaient être laissées aux hasards de

(1) *La Constitution anglaise.*

Digitized by Google

l'improvisation. Elles avaient été mûrement étudiées et préparées, suivant un procédé coutumier aux hommes de l'époque. Mais quiconque, l'ayant vu s'appuyer sur ses notes écrites, a osé nier les facultés oratoires de M. Frère-Orban, n'a certes jamais assisté à une séance mouvementée où, sur-le-champ, M. Frère envoyait la riposte à ses adversaires avec une sûreté et un brio difficilement égalés. Que ces aristarques s'essayent du reste à ce métier qu'ils reprochent à M. Frère-Orban d'avoir pratiqué; on verra bien vite quel sera l'effet de leurs factums.

Les qualités de l'orateur se retrouvaient chez l'écrivain, ou plutôt l'un procédait de l'autre, à raison de cette préparation assidue de leurs discours et de leurs publications. Partout et toujours se retrouve la même étude approfondie de la matière traitée. Peu d'hommes avaient plus et mieux lu que M. Frère-Orban, peu s'étaient plus exactement tenus au courant des événements de tout genre, peu auraient mieux classé dans leur esprit ce qu'ils avaient vu, appris, retenu. Sa mémoire était merveilleuse. Le contredisait-on sur un point d'histoire parlementaire, il rétablissait les faits avec une précision étonnante, et l'on pouvait aller chercher les *Annales*, qui jamais ne constataient de sa part la moindre inexactitude.

Écrivain ou orateur, il avait au plus haut point le génie de ce que l'on a spirituellement appelé « la formule », faculté rare et précieuse de synthétiser d'un mot toute une question, toute une situation. Nombre de ses aphorismes sont passés dans la langue politique universelle, consacrés par l'expérience. Qui ne répète point que « gouverner, c'est prévoir », que « le but du gouvernement n'est pas la guerre, mais la paix »? Qui a oublié, dans son vigoureux écrit sur la revision constitutionnelle, ce portrait digne de Tacite, qu'il traçait du chef du cabi-

Digitized by Google

net d'alors : « Il allait à l'aventure, sa démission à la main »? Qui, de ceux qui l'ont entendue, a perdu le souvenir de la phrase cinglante où était proclamée la nécessité de « refréner l'arrogance sacerdotale » et dans laquelle se trouvait, résumée en trois mots, toute la pensée du défenseur inflexible des droits et de l'indépendance du pouvoir civil?

Que tout soit à louer sans réserve dans l'œuvre de M. Frère-Orban, il serait puéril de le prétendre. Celui qui écrit ces lignes et qui a siégé quelque temps sur les mêmes bancs, ne s'est point toujours associé à ses idées ni à ses votes. Mais il est certain que M. Frère lui-même aurait reconnu qu'il avait pu errer ou faillir. Sous ses dehors autoritaires, il acceptait et souhaitait souvent la contradiction. Sa conviction n'était si ardente et si inébranlable que parce qu'elle avait été formée lentement, après l'examen le plus attentif et le plus réfléchi. C'est aussi pour cette raison qu'elle s'imposait à son parti et qu'elle y maintenait une communauté de sentiments, une discipline essentielles à l'occupation ou à la conquête du pouvoir. Quand on sait que M. Frère-Orban a compté non seulement pour collaborateurs mais pour amis des hommes de la trempe et de la valeur de Rogier, de Lebeau, de Devaux, de Dolez, de Pirmez — nous ne parlons que des morts — on reste convaincu tout à la fois de l'opiniâtreté de son travail préparatoire, de la justesse de ses vues et de sa puissance de persuasion.

Les amitiés constantes qu'il possédait en Belgique, M. Frère-Orban les connut aussi à l'étranger. Il voyagea beaucoup durant ses interrègnes ministériels, et il sut conquérir des sympathies illustres. Cavour eut avec lui des relations dont il se vanta plus d'une fois dans le Parlement sarde; d'autres encore entretenaient avec notre grand ministre un commerce étroit qui fut parfois profitable au pays. C'est ainsi que fut négociée la réconciliation com-

Digitized by Google

plète de la Belgique avec la Hollande, scellée, grâce à M. Frère-Orban, sur ce balcon de l'hôtel de ville de Bruxelles, où avait paru le drapeau révolutionnaire de 1830. Quand il se rendit à Vienne, au mariage de la princesse Stéphanie, l'accueil si flatteur qui lui fut réservé s'adressait bien plus à l'illustration personnelle de l'homme d'État qu'à la dignité dont il était alors revêtu. Faut-il de meilleur témoignage de cette renommée rejaillissant sur notre tribune que l'unanime hommage de la presse de tous pays, s'associant au deuil du parti libéral et de la Belgique? Et s'il y a eu des voix discordantes au sujet des mérites de l'homme public, y a-t-il eu la moindre dissonnance dans le respect inspiré, commandé même par son austère intégrité, par la dignité incorruptible de toute son existence?

Après avoir connu toutes les ivresses de la popularité et du triomphe, toutes les satisfactions du pouvoir, M. Frère-Orban dut supporter toutes les épreuves de la vie publique et de la vie privée. Il les subit avec un courage stoïque, grandi encore par les deuils et les revers. Sa foi ne l'abandonnait pas. Il croyait à la revanche du libéralisme dont il avait déclaré la cause immortelle comme l'âme humaine. On a justement évoqué sur sa tombe le magnifique langage dans lequel, pour la dernière fois au sein du Parlement, il avait en quelque sorte ouvert le livre de l'avenir et prophétisé les destinées de la doctrine si glorieusement servie par lui. C'était bien le connaître que d'évoquer ces fières paroles comme salut à sa dépouille et comme conclusion à sa vie sans tache, sans compromission, sans faiblesse.

De tels hommes honorent un parti et un pays. Le culte de leur mémoire est plus qu'une dette de reconnaissance, c'est un devoir civique dans toute la force du terme.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR VICTOR HUGO

I. — Introduction.

Nous voudrions, dans cette série d'essais, faire de l'œuvre de Victor Hugo une investigation minutieuse, une analyse précise et nous dirions même scientifique, si l'on pouvait transporter la rigueur des sciences exactes dans une étude aussi mobile, aussi fuyante, aussi complexe que la critique littéraire. Nous voudrions rechercher quelles sont les facultés maîtresses qui ont formé cette œuvre, quelle est sa conception de la vie, de la morale, de l'histoire, de la politique, de l'art, quels sont ses sujets, ses caractères favoris. Nous voudrions étudier quelle est la forme originale de son style, sa composition, le moule dans lequel il a coulé ses idées poétiques; quelles sont les métaphores qu'il préfère, les alliances de mots, les antithèses, les développements oratoires, les énumérations, les mythes, les phrases parallèles et symétriques, les phrases parallèles et antithétiques, les périodes simples, les périodes complexes, les suspensions, les rythmes et comment ils s'adaptent à la pensée, les rimes et comment elles influent sur elle? Nous voudrions, en un mot, appliquer à l'investigation de l'œuvre de Victor Hugo les mêmes procédés que M. Edmond Biré a appliqués avec tant de succès à sa vie. Empressons-nous d'ajouter que si les procédés d'investigation sont les mêmes, du moins autant qu'il dépendra de nous, au contraire, l'impression qui se dégagera de cette étude sera, nous l'espérons, bien loin d'être identique, bien loin d'être aussi pénible. La raison en est simple. La vie de Victor Hugo avait

Digitized by Google

tout à perdre, son œuvre aura tout à gagner à cet examen scrupuleux. La vie d'un poète et surtout la vie de Hugo veut être vue dans son ensemble, ou plutôt entrevue dans un lointain qui l'idéalise, dans une pénombre qui en efface ou en dérobe les taches et qui ne nous fasse plus voir que l'enfant sublime, le travailleur infatigable, le poète religieux, le martyr de ses convictions, le « grand old man », l'idole de la France. L'œuvre, au contraire, qui vaut surtout pour la forme, ne peut être appréciée que quand on l'examine, quand on la scrute de près. Il en est d'un poème de Victor Hugo comme de ces toiles de Memlinck au musée de Bruges, que l'on n'apprécie pleinement qu'une loupe à la main.

Edgar Poë, dans une de ses pages les plus curieuses et les plus géniales, nous montre comment il est arrivé à composer son stupéfiant poème, *le Corbeau*, comment il l'a composé, non par intuition ou par inspiration, mais par analyse, par déduction, comme une proposition de géométrie. Sans aller aussi loin que Poë, sans même accepter au pied de la lettre tout ce qu'il nous dit dans cet essai sur la *Philosophie de la composition*, sans prétendre que l'on puisse composer ou expliquer un poème comme un théorème mathématique, il est certain qu'une analyse minutieuse et raisonnée peut nous aider à surprendre quelques-uns des secrets de sa genèse.

Prenons, par exemple, les premiers vers d'une des plus belles pièces des *Châtiments* (1).

1.	Sur la terre, tantôt sable, tantôt savane,	(4)
2.	L'un à l'autre liés en longue caravane,	(3)
3.	Échangeant leur pensée en confuses rumeurs,	(5) (6)
4.	Emmenant avec eux les lois, les faits, les mœurs,	(6) (5)
5.	Les esprits, voyageurs éternels, sont en marche.	(1)
6.	L'un porte le drapeau, les autres portent l'arche.	(2)

Si j'examine ces vers, je puis supposer vraisemblablement que le cinquième vers :

Les esprits, voyageurs éternels, sont en marche.

(1) La Caravane.

Digitized by Google

qui renferme l'idée principale, a été composé d'abord, que ce vers a entraîné, pour la nécessité de la rime, le vers suivant, un peu cherché, un peu artificiel; que le premier vers est plus ou moins du remplissage et qu'il a été amené pour rimer avec *caravane;* et ainsi je puis suggérer, avec quelque apparence de raison, l'ordre dans lequel ces vers ont été composés.

Ou encore, si j'étudie ces vers de la *Légende des siècles :*

> C'est un funeste siècle et c'est un dur pays.
> Oh ! que d'Herculanum et que de Pompéis,
> Enfouis dans la cendre épaisse de l'histoire !

— je vois là un des exemples innombrables où la rime, bien loin d'être un obstacle pour Hugo, est l'occasion d'un triomphe et où la nécessité de la rime suscite une superbe métaphore.

Ce ne sont là que des points de détail, bien que ces faits de détail, répétés des milliers de fois, arrivent à avoir une importance très grande pour l'intelligence de l'œuvre.

Mais l'investigation minutieuse de la forme peut nous conduire à des résultats bien autrement importants pour la critique littéraire.

Sans doute, plus grande est l'importance des résultats atteints, plus grande devra être notre circonspection. Sans doute, les conclusions basées sur de simples analogies — si frappantes soient-elles — peuvent être décevantes; c'est sur de pareilles analogies que l'on s'est tant de fois fondé pour établir l'identité d'une œuvre, identité que l'on a, plus tard, reconnue illusoire; c'est sur de pareilles analogies accumulées par milliers entre le style de Bacon et le style de Shakespeare, que l'Américain Donnelly s'est basé pour attribuer la paternité du drame shakespearien au chancelier concussionnaire de Jacques Ier (1).

(1) Voir le très curieux ouvrage de Donnelly : *The Great cryptogram.*

Digitized by Google

Considérez encore, je vous prie, et comparez les deux pièces suivantes de Musset et de Hugo :

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid,
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmurer et tombe avec la nuit.

*Puisqu'*au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
*Et puisqu'*en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière,
Puisque tout meurt pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime et je veux pâlir; *j'aime* et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé,
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

(A. DE MUSSET, *La Nuit d'août.*)

Puisque le juste est dans l'abîme,
*Puisqu'*on donne le sceptre au crime,
Puisque tous les droits sont trahis,
Puisque les plus fiers restent mornes;
*Puisqu'*on affiche au coin des bornes
Le déshonneur de mon pays;

Digitized by Google

O République de nos pères,
Grand Panthéon plein de lumières,
Dôme d'or dans le libre azur,
Temple des ombres immortelles,
Puisqu'on vient avec des échelles
Coller l'empire sur ton mur;

Puisque toute âme est affaiblie,
Puisqu'on rampe, puisqu'on oublie
Le vrai, le pur, le grand, le beau,
Les yeux indignés de l'histoire,
L'honneur, la loi, le droit, la gloire
Et ceux qui sont dans le tombeau;

Je t'aime, exil! douleur, je t'aime!
Tristesse, sois mon diadème!
Je t'aime, altière pauvreté!
J'aime ma porte aux vents battue,
J'aime le deuil, grave statue
Qui vient s'asseoir à mon côté.

J'aime le malheur qui m'éprouve,
Et cette ombre où je vous retrouve,
O vous à qui mon cœur sourit,
Dignité, foi, vertu voilée,
Toi, liberté, fière exilée,
Et toi, dévouement, grand proscrit!

J'aime cette île solitaire,
Jersey, que la libre Angleterre
Couvre de son vieux pavillon,
L'eau noire, par moments accrue,
Le navire, errante charrue,
Le flot, mystérieux sillon.

J'aime ta mouette, ô mer profonde,
Qui secoue en perles ton onde
Sur son aile aux fauves couleurs,
Plonge dans les lames géantes,
Et sort de ces gueules béantes
Comme l'âme sort des douleurs.

J'aime la roche solennelle
D'où j'entends la plainte éternelle,
Sans trêve comme le remords,
Toujours renaissant dans les ombres,
Des vagues sur les écueils sombres,
Des mères sur leurs enfants morts.

(*Les Châtiments*, édition définitive, p. 85.)

Digitized by Google

Sans doute, la ressemblance extérieure entre les deux morceaux est frappante et votre première impression sera de rechercher l'influence de l'une sur l'autre. Mais peut-être jugerez-vous, après mûr examen, que cette analogie n'a rien de décisif et que la ressemblance de la forme, du mouvement poétique est un simple accident et qu'il est impossible de conclure avec certitude même à une réminiscence inconsciente.

Au contraire, prenez maintenant ces quelques fragments d'Alf. de Musset :

I. Lorsque dans le désert, la cavale sauvage
II. Lorsque le jeune aiglon...
III. Lorsque le pélican...
IV. Lorsque sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
V. Lorsque le laboureur...
VI. Quand, par un jour de pluie, un oiseau
VII. Lorsque le grand Byron...
VIII. Lorsque la jeune fille à la source voisine.

I. *Lorsque dans le désert, la cavale sauvage,*
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence,
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
Elle cherche son puits dans le désert immense,
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes,
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certes, il a dû pétrir dans une argile étrange
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être quel qu'il soit, ou l'aigle ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

(ALFRED DE MUSSET, *Rolla.*)

Digitized by Google

II. *Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,*
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre
Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile;
Il sait qu'il est aiglon; — le vent passe, il le suit.
Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des serpents,
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisants.
La nature a besoin de leurs sales lignées,
Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamants et nourrir ses corbeaux,
Mais, quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

(ALFRED DE MUSSET, *Rolla*.)

III. *Lorsque le pélican lassé d'un long voyage,*
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte,
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur,
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur,
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant.
Alors, il se soulève, ouvre son aile au vent,

Digitized by Google

Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées.
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

(ALFRED DE MUSSET, *La Nuit de mai.*)

IV. *Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,*
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

(ALFRED DE MUSSET, *Stances à la Malibran.*)

V. *Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière,*
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux,
Le misérable écoute et comprend sa ruine,
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Digitized by Google

Tel, lorsqu'abandonné d'une fidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur,
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant de coteaux,
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.

(ALFRED DE MUSSET, *Lettre à Lamartine.*)

VI. *Quand, par un jour de pluie, un oiseau de passage*
Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
Au fond des bois fleuris, dans son nid de feuillage,
Le rossignol pensif a parfois répondu.

Ainsi fut mon appel de votre âme entendu,
Et vous me répondez dans notre cher langage.
Ce charme triste et doux tant aimé d'un autre âge,
Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

(ALFRED DE MUSSET, *Sonnet à Mme Menessier.*)

VII. *Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne*
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui,
Comme il était assis au pied de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli,
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.

(ALFRED DE MUSSET, *Lettre à Lamartine.*)

VIII. *Lorsque la jeune fille, à la source voisine,*
A sous les nénuphars lavé ses bras poudreux,
Elle reste au soleil, les mains sur sa poitrine,
A regarder longtemps pleurer ses beaux cheveux.
Elle sort, mais pareille aux rochers de Borghèse,
Couverte de rubis comme un poignard persan,
Et sur son front luisant sa mère qui la baise,
Sent du fond de son cœur la fraîcheur de son sang.
Mais le poète, hélas! s'il puise à la fontaine,
C'est comme un braconnier poursuivi dans la plaine.
Pour boire dans sa main, et courir se cacher,
Et cette main brûlante est prompte à se sécher.

Digitized by Google

Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique.
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique.
On m'a dit l'an passé que j'imitais Byron :
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien,
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Examinez attentivement ces passages, comparez-les entre eux, notez que tous sont accumulés sur un petit nombre de pages et que tous (sauf le sixième, tiré d'un sonnet) sont empruntés à cinq grands poèmes de même ton et de même inspiration, la *Lettre à Lamartine,* la *Lettre à la Malibran, la Nuit de Mai, Rolla, la Coupe et les Lèvres.* Eh bien, cet examen, cette comparaison ne nous apprennent-ils rien? Ne sommes-nous pas forcés de conclure que Musset, *ayant une fois trouvé une association d'idées et une image frappante,* en use et en abuse jusqu'à l'excès? Et de là ne sommes-nous pas forcés de conclure non seulement à une certaine stérilité d'imagination, mais à un certain manque d'originalité et à un certain factice dans la composition chez un trouvère qui répète ses trouvailles heureuses jusqu'à en faire un procédé?

Voilà donc un point d'histoire littéraire établi sur une étude minutieuse des textes. En voici un autre. Cet emprunt que Musset se fait à lui-même, cette imitation sera imitée jusqu'à la satiété par un autre poète; et ici nous aurons l'imitation d'une imitation. Ouvrez les poésies de Mme Ackermann, vous trouverez cinq fois, dix fois, quinze fois, la même comparaison, le même mouvement, la même période, à la fin, au milieu et surtout au début de ses poèmes.

Je me borne à donner ici, à l'appui de cette affirmation et de ce jugement un peu sévère, le début de quelques-unes des poésies de Mme Ackermann :

1. *Lorsque le rossignol, dans la saison brûlante*
De l'amour et des fleurs, sur la branche tremblante
Se pose pour chanter son mal cher et secret,
Rien n'arrête l'essor de sa plainte infinie.

(Mme ACKERMANN, *Poésies,* p. 21.)

Digitized by Google

2. *Quand l'abeille, au printemps*, confiante et charmée,
Sort de la ruche et prend son vol au sein des airs,
Tout l'invite et lui rit sur la route embaumée.
(ID., p. 43.)

3. *Lorsque Gœthe éperdu criait :* De la lumière!
Contre l'obscurité luttant avec effort,
Ah! lui du moins déjà sentait sur sa paupière
Peser le voile de la mort.
(ID., p. 125.)

4. *Lorsque Pascal, rempli de puissance et d'audace,*
Jusque devant le Sphinx par sa fougue entraîné,
S'écriait, lui jetant sa réponse à la face :
Il est vaincu, j'ai deviné!
(ID., p. 129.)

5. *Lorsque le passager*, sur un vaisseau qui sombre,
Entend autour de lui les vagues retentir,
Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
Se soulève pour l'engloutir, etc.
(ID., p. 149.)

6. De son bonheur furtif *lorsque, malgré l'orage,*
L'amant d'Hero courait s'exercer loin du jour,
Et dans la nuit tentait de gagner à la nage
Le bord où l'attendait l'Amour.
(ID., p. 27.)

7. *Quand Orphée autrefois*, frappé par les Bacchantes,
Près de l'Hèbre tomba, sur les vagues sanglantes
On vit longtemps encore sa lyre surnager.
(ID , p. 17.)

8. Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait,
Les Dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.
(ID., p. 41.)

9. Au retour du combat, tout couvert de morsures,
Et songeant au danger qu'il venait de courir,
Quand le lutteur comptait ou sondait ses blessures,
Et qu'il se demandait s'il n'allait pas mourir,
(ID., p. 133.)

10. *Quand la rose s'entr'ouvre, heureuse d'être belle,*
De son premier regard elle enchante autour d'elle
Et le bosquet natal et les airs et le jour.
(ID., p. 25.)

11. Au courant de l'amour *lorsque je m'abandonne.*
(ID., p. 97.)

La première citation seule est prise au milieu d'une pièce. *Toutes les autres sont des commencements de poèmes.* Ainsi

Digitized by Google

donc, sur les trente-quatre pièces qui composent le recueil des vers de Mme Ackermann, voilà dix pièces qui débutent de la même façon et dans le même mouvement! Que faut-il conclure de cette analogie qui va jusqu'à l'identité? Deux faits acquis d'abord, que les poésies d'Alf. de Musset ont été le livre de chevet de Mme Ackermann; ensuite que Mme Ackermann est d'une désespérante monotonie et qu'à coup sûr il lui manque l'originalité de la forme. Et peut-être cette constatation nous amènera-t-elle à concevoir des doutes sur l'originalité de sa pensée, surtout quand nous découvrons la ressemblance frappante de pensée et de sentiment entre telle poésie de Mme Ackermann, comme *l'Amour et la Mort*, et telle poésie de Musset, comme *le Souvenir*, dont plusieurs strophes sont elles-mêmes imitées et presque textuellement copiées d'un passage de Diderot (1).

Et maintenant, à cette imitation servile de la femme-poète et de celui qu'on a appelé le « poète-femme », opposez le « plagiat » d'un Victor Hugo. Comparez l'une avec l'autre la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier et l'*Épopée du Ver* de Hugo. Dans les deux poèmes, je constate non seulement même pensée et même sentiment, mais identiquement même strophe, même rythme et parfois mêmes images. Comme le poème même de Gautier est antérieur à celui de Hugo, ne puis-je pas conclure avec une certaine probabilité que l'un est imité de l'autre? Mais comme le maître a su rester lui-même tout en imitant le plus brillant de ses disciples! Et comme il domine ce disciple, même et surtout dans cette imitation, de toute la hauteur de son vertigineux génie!

(1) Il est telle autre pièce de Mme Ackermann qui n'aurait pu être composée que par un poète connaissant par cœur les *Contemplations* de Victor Hugo et qui ressemble d'ailleurs aussi par la forme extérieure à la pièce de Musset donnée plus haut. Par exemple, la pièce commençant par ces vers :

Puisque les plus heureux ont des douleurs sans nombre,
Puisque le sol est froid, puisque les cieux sont lourds,
Puisque l'homme ici-bas promène son cœur sombre
Parmi les vains regrets et les courtes amours,

Que faire de la vie? O notre âme immortelle!

Digitized by Google

On le voit, cette étude des textes, cette analyse minutieuse peuvent jeter les plus vives lumières sur la critique et sur l'histoire littéraires. Mais souvent elles vont plus loin. Elles peuvent nous aider à trouver la formule d'un génie, à le définir en quelques traits d'une rigueur presque scientifique. Sans doute, pareille tâche est toujours délicate et difficile, le plus souvent même elle est impossible. Car, s'il est relativement aisé de définir la prose de Taine, d'une architecture si savante, où l'on sent à chaque pas la cause finale et la volonté directrice, comment analyser le charme subtil et caressant et enveloppant qui se dégage de la prose de Renan? On finit toujours par se dire : *on ne sait pas comment cela s'est fait.* Certes, la difficulté n'est pas aussi grande chez V. Hugo : chez lui, on sait, ou du moins l'on sent comment cela s'est fait. Et cela tient, comme nous le verrons, à la nature essentiellement oratoire et imaginative de son génie. Mais si la tâche est relativement moins délicate pour lui, elle n'en présente pas moins de très sérieuses difficultés. Et la preuve, c'est que, parmi les livres et les études innombrables qu'ont suscités la vie et l'œuvre de V. Hugo, bien peu d'auteurs ont entrepris une étude systématique : sauf quelques chapitres de M. Faguet, sauf une tentative de Hennequin, assez vague, bien qu'elle ait les apparences d'une rigueur scientifique, *l'étude systématique et technique de V. Hugo n'a pas encore été faite.* Si nous observons ce fait, ce n'est pas que nous ayons la prétention d'avoir pénétré beaucoup plus avant que nos devanciers, c'est pour demander une indulgence à laquelle nous n'avons peut-être pas droit, mais dont assurément nous avons grand besoin.

Nous avons eu, à deux reprises différentes, comme élève et comme professeur, la sensation vive de l'expression inoubliable que produit la poésie de V. Hugo sur tout lecteur non prévenu et sensible à la beauté des mots. Une première fois, j'ai eu cette impression quand, un jour, à l'école, un de nos maîtres se hasarda à nous lire un drame de Victor Hugo à la suite de la tragédie classique inscrite au programme. Nos jeunes et fougueuses imaginations étaient restées fort insen-

Digitized by Google

sibles à la beauté de Racine : au contraire, pour Victor Hugo, le choc fut instantané, électrique; ce fut une révélation, ce fut presque une révolution. Une seconde fois, j'ai retrouvé cette impression quand j'ai eu à expliquer Victor Hugo aux élèves et aux auditeurs de mon cours de littérature française à l'Université d'Édimbourg; j'ai retrouvé chez ces imaginations anglo-saxonnes la même réceptivité vis-à-vis du grand poète latin, j'ai retrouvé dans les brumes de l'Écosse la même admiration — plus forte peut-être — pour le vers ensoleillé de l'auteur des *Châtiments* et de la *Légende des siècles*.

On trouvera peut-être que notre jugement est trop favorable à Victor Hugo. Pour ma part, j'hésite d'autant moins à confesser mon admiration, que j'ai été moi-même repoussé tout d'abord, par ce qu'il y a d'antipathique et d'insincère dans le génie du poète. Je ne suis pas allé spontanément à lui; j'ai été gagné peu à peu, puis subjugué et dompté, et mon ambition serait satisfaite si j'avais réussi dans ce travail à faire partager ou du moins à justifier mon ébahissement toujours croissant devant le plus grand lapidaire du vers français.

Nous assistons en ce moment à une violente réaction contre Victor Hugo. Celui qui tant de fois a fouetté les vices de son siècle, qui tant de fois a décrété des *Châtiments*, qui tant de fois s'est posé et imposé non seulement comme juge, mais comme justicier et comme vengeur, voici qu'il est jugé à son tour et par un grand nombre de juges condamné. Ne nous inquiétons pas trop de ce verdict. Il sera revisé. Cette réaction est injuste comme toutes les réactions, et, en la subissant, Victor Hugo ne fait que subir le sort de tous les grands contemporains tour à tour adulés et honnis, avant de prendre leur place définitive comme demi-dieux dans le Panthéon ; il ne fait que subir les vacillations de toutes les gloires trop récentes et qui avant d'être contemplées comme étoiles fixes dans l'Empyrée ne sont d'abord pour leurs détracteurs que des étoiles filantes et des astres pâlis ou éteints. Mais cette réaction, ce flux et ce reflux d'une grande gloire qui sont, je le répète, un phénomène aussi fatal que le flux et le reflux de l'océan, cette réaction qui atteignit si cruellement le plus illustre de

Digitized by Google

tous les rivaux de Hugo et qui l'atteignit en pleine maturité au lendemain de sa dictature et qui assombrit sa vieillesse, n'a frappé Victor Hugo qu'après sa mort. Il est vrai que, après sa mort, elle est survenue subite, impitoyable ; elle l'a frappé au lendemain d'une apothéose où la France tout entière, peuple et populace, dignitaires de l'État et foule anonyme, bohèmes et bourgeois, firent au grand poète des obsèques grandioses et inouïes depuis les funérailles de Mirabeau ; où l'on enleva l'église de Sainte-Geneviève à la patronne de Paris pour la consacrer au poète qui avait tant chanté *la ville de lumière*.

Dans ces attaques toujours plus vives contre Victor Hugo, on semblerait voir une Nemesis qui veut venger tant d'honneurs rendus à un simple rimeur. Certes, il eût été bizarre que Victor Hugo, qui de son vivant avait suscité tant d'adversaires dans les camps les plus opposés : parmi ses anciens amis, *Sainte-Beuve ;* parmi les universitaires, *Nisard ;* parmi les ultramontains, *Veuillot* et *Montalembert ;* qui avait tant conspué et vilipendé, et qui lui-même avait été tant vilipendé et conspué, il eût été bizarre qu'on l'eût épargné après sa mort. Non, il était dit qu'il devait encore éveiller des haines autour de sa tombe ; il se chargeait lui-même de réveiller ces haines, en prodiguant au monde les reliefs posthumes de son génie. Il était dit qu'autour de sa dépouille mortelle et de son œuvre immortelle, une mêlée s'engagerait, plus acharnée que les batailles romantiques de sa jeunesse. Mais cette mêlée posthume diffère des batailles d'Hernani en ceci, que les rumeurs n'en sont plus couvertes par les acclamations et les chants de victoire. Victor Hugo n'aimait pas la critique, et, dans ces dernières années, la critique le lui a bien rendu. Non pas que, même dans ces dernières années, Victor Hugo n'ait rencontré de vigoureux défenseurs et d'enthousiastes panégyristes. Les beaux livres de Paul de Saint-Victor (1), grand prosateur lui-même, et de Swinburne (2), lui-même grand poète, pèsent plus que bien des attaques. Il n'en est pas moins vrai que, pour le

(1) PAUL DE SAINT-VICTOR, *Victor Hugo*.
(2) SWINBURNE, *V. Hugo, a Study*.

Digitized by Google

moment, les juges sévères comme Jules Lemaitre (1), Faguet (2), Paul Desjardins (3), Myers (4), l'emportent par l'autorité autant que par le nombre, et leurs critiques sont d'autant plus dangereuses que tous reconnaissent à Hugo la magie de la forme.

Et d'abord, on a attaqué l'œuvre. On a attaqué cette rhétorique fatigante, ce verbe intarissable, ces développements, ces énumérations, cet art et ces artifices qui ne savent se cacher, cette opulence d'images, ce dénûment de pensées, cet amour du grotesque, ces personnages énormes, fantastiques et fantaisistes, ces burgraves centenaires, ces valets premiers ministres, ces héros brigands, ces mères admirables tout à la fois et monstrueuses, ces frères difformes et magnifiques, ces criminels sublimes, ces rois toujours cruels, ces prêtres toujours fourbes. On a attaqué tout cela avec cette arme dangereuse et française entre toutes : le ridicule. Personne n'a été autant ridiculisé et aussi impitoyablement caricaturé : c'est qu'aussi bien personne n'a donné prise au ridicule autant que Victor Hugo, ni plus facilement. Et il provoque le ridicule non seulement par tous ces côtés factices et artificiels de son œuvre que nous venons d'indiquer, mais encore et surtout par ces traits de sa personnalité qui s'y étalent et s'y épanouissent à chaque page. Il provoque le ridicule par son manque absolu de tact, par sa vanité immense et naïve, qui ne doute de rien et qui trouve tout simple de s'exalter au-dessus des plus grands génies dans *William Shakespeare*, de se diviniser dans *Olympio*. Et par là, non seulement il appelle des sourires, mais trop souvent il suscite des colères. Il ne tolère pas que le lecteur reste libre dans son jugement, il dénie à la critique le droit de le critiquer, et sans cesse il exige comme un tribut une admiration qu'on lui accorderait volontiers comme un hommage spontané.

Puis, après les attaques contre l'œuvre, est venu l'examen

(1) JULES LEMAITRE, *Les Contemporains*.
(2) FAGUET, *Les grands maîtres du* XIXe *siècle*.
(3) PAUL DESJARDINS, *Esquisses et impressions*.
(4) MYERS, *Modern Essays*.

Digitized by Google

de la vie, sont venus les livres de M. Edmond Biré (1). Et cet examen n'est pas seulement une enquête, il est un réquisitoire, et pour un grand nombre de critiques une condamnation. M. Edm. Biré a scruté, fouillé cette vie avec une minutie, avec un zèle de la vérité qui seraient au-dessus de tout éloge, s'il n'était triste de voir tant de travail et tant de talent dépensés pour prouver cette thèse ou plutôt cette antithèse : *Que le plus grand des poètes est en même temps le plus méprisable des hommes.*

Voilà une thèse et une antithèse auxquelles ne s'attendait pas le poète, qui a tant usé et abusé et de l'une et de l'autre. Et cependant, il est certain que telle est bien l'impression qui se dégage tout d'abord de ces quatre volumes bourrés de faits, véritable arsenal où les ennemis de V. Hugo trouveront des armes et des arguments contre lui. Et Veuillot, dans les *Odeurs de Paris*, avait déjà porté le même jugement sur lui, à propos des *Chansons des rues et des bois*, et Faguet n'est pas loin de donner la même appréciation à propos des *Châtiments*. Et il est non moins certain que, si l'on s'en tient aux détails et si l'on juge Victor Hugo d'après les règles d'une morale absolue, il est difficile de ne pas être sévère pour sa mémoire. Il est certain qu'il était vaniteux, vindicatif, haineux, égoïste, qu'il fut souvent implacable, souvent intéressé, souvent mesquin, souvent menteur. Il est certain que pour se mettre d'accord avec lui-même, il n'a pas hésité à falsifier et à antidater la plupart des œuvres de sa première époque, sans même se douter, tant il était inconscient et aveugle pour lui-même, que cette falsification une fois découverte — et elle ne pouvait manquer d'être découverte — tournerait contre sa gloire et contre sa moralité littéraire. Et, enfin, il est encore certain que, si l'on veut échapper à ce jugement sévère, qui ne serait pas loin d'une condamnation, il faudra bien se résoudre à accepter ce qu'il a dit lui-même sur les hommes de génie, à l'accepter comme un phénomène extraordinaire, qui échappe à tous les critéria, un de ces monstres qu'il a pro-

(1) Voir EDM. BIRÉ, *Victor Hugo avant* 1830, *Victor Hugo après* 1830, 2 vol.; *Victor Hugo après* 1852.

Digitized by Google

créés avec tant de prédilection, comme s'il les avait créés à l'image de son propre tempérament, monstres remplis de contradictions, et où la grandeur morale se mêle aux difformités. Il faudra, en un mot, lui accorder l'indulgence qu'on a toujours accordée aux hommes d'imagination, et surtout aux poètes. Sans doute il n'a pas été fidèle à sa politique; et sa fantaisie mobile, la « folle du logis », l'a trop souvent conduit à changer au gré du vent du jour; mais, outre que ces changements n'ont pas été si profonds qu'on a bien voulu le dire, combien de poètes, combien d'hommes d'État même, qui ont été comme lui, plus que lui, « d'éternels convertis »! Sans doute, il n'a pas toujours été fidèle à sa femme; mais quels sont les poètes, ou Byron ou Shelley, ou Chateaubriand ou Gœthe, qui aient été un idéal des vertus domestiques? Sans doute encore, il est choquant, comme le remarquait déjà Sainte-Beuve, de le voir chanter dans le même livre et les enfants de sa femme et les charmes de sa maîtresse; les joies du foyer et les amours de Lisette et de Juliette. Mais, si bizarre et si choquant cela soit-il, peut-on douter cependant de sa sincérité, peut-on douter que tant de poésies familiales, peut-on douter que ce *Livre des enfants et des mères*, tout rempli de chefs-d'œuvre, ne soient sortis de son cœur?

Mais surtout si l'on ne veut pas être injuste pour son génie, il faudra envisager sa vie dans son ensemble. Et jugée dans son ensemble, cette vie a été noble, quoi qu'elle ait pu être dans les détails. Il faudra beaucoup lui pardonner parce qu'il a beaucoup aimé tout ce qu'il y a de plus grand dans la nature et dans l'humanité. Il a aimé jusqu'à la passion son art, son pays, les humbles, les misérables, le droit, le progrès. Il faut bien qu'il ait aimé tout cela, il faut bien qu'il l'ait senti, puisqu'il l'a chanté en vers immortels.

Et puis, plus on avancera, plus les petits côtés de l'homme s'effaceront jusqu'à disparaître devant la grandeur de l'œuvre. La postérité ne verra plus que l'influence exaltante de ses chefs-d'œuvre. Elle ne verra plus en lui que l'un des plus grands noms de la littérature française et le plus grand nom

Digitized by Google

de la langue française, le poète titanesque des royaumes inconnus qu'il a conquis à la poésie.

Ce qui fait de Victor Hugo un phénomène extraordinaire, c'est qu'il a possédé dans une combinaison unique tout ce que peut prodiguer la nature, tout ce que peuvent donner et les circonstances et le travail personnel.

Et d'abord il avait tous les dons innés qui marquent un homme de ce signe maçonnique : le génie. Si jamais vocation générale s'est manifestée précocement et spontanément, c'est la sienne : elle a commencé avant l'adolescence ; elle ne s'est pas éteinte sous les glaces de l'âge. A quinze ans, il était proclamé « *enfant sublime* » par le plus grand prosateur du siècle (1) ; à quatre-vingts ans, il était exalté vieillard sublime par la France entière qui venait saluer le glorieux octogénaire.

Et ce génie inné fut merveilleusement servi par les circonstances. Rarement poète trouva pour se déployer pareil théâtre et pareille époque. Il a traversé tous les orages du siècle le plus orageux de l'histoire et son génie s'est épanoui plus intense au souffle ardent des révolutions, comme s'épanouit au voisinage des volcans une végétation plus luxuriante. Il a traversé le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la deuxième république, le second Empire, la troisième république. Quelles vicissitudes ! Quels spectacles pour une imagination comme la sienne !

Tout enfant, il a parcouru l'Europe dans une course épique à la suite des armées de son père : *Brutus Hugo* sous la Révolution, *comte Hugo* sous l'Empire et la Monarchie ; il a vu défiler devant lui les éblouissantes visions du Midi, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Espagne surtout qui occupe une si large place dans son œuvre, l'Espagne chrétienne et mauresque qu'il évoquera plus tard avec tant de magie dans les *Orientales*,

(1) Ce mot fameux de Chateaubriand semble avoir été fait après coup, comme presque tous les mots historiques. Voir E. Biré, *V. Hugo avant* 1830.

Digitized by Google

dans *Hernani* et dans *Ruy-Blas*, dans la *Légende des siècles* et dans *Torquemada*, et dont il s'approprie si bien le génie que parfois on dirait d'un poète castillan. Et de même qu'il a dû aux guerres du premier Empire l'éveil précoce de sa jeune imagination, de même il a dû à la persécution du second Empire la conscience de son indomptable personnalité, la trempe de son caractère. On ne dira jamais assez tout ce qu'il doit indirectement à ce Bonaparte qu'il a tant poursuivi de sa haine. Le 2 décembre 1851 est la grande date de sa vie. Dans le recueil de ses *Actes et Paroles*, il a lui-même partagé sa vie en trois périodes séparées par le coup d'État : Avant l'exil, pendant l'exil, après l'exil. Et de même que Milton semble avoir dû à la cécité la vision de son *Paradis perdu*, de même que Beethoven a produit pendant sa surdité quelques-unes de ses plus sublimes symphonies, de même que Cervantes a écrit en prison le chef-d'œuvre le plus tristement gai de toutes les littératures, de même que Dante a écrit en exil sa *Divine comédie*, de même Victor Hugo doit, lui aussi, au malheur et à la proscription quelques-unes de ses plus belles œuvres. Il a lui-même magnifiquement parlé de l'influence de la solitude et de la souffrance (*Magnitudo parvi*). Il s'est purifié à ce creuset. Il est monté d'une ascension constante. Cette belle devise des conjurés dans Hernani : *ad augusta per augusta*, est devenue la devise de la deuxième partie de sa vie.

Doué par la nature d'un génie puissant et fécond, favorisé dans son éclosion par les circonstances, Hugo a encore aidé les circonstances et la nature par un labeur infatigable. Grâce à une constitution dont il est peu d'exemples dans l'histoire littéraire, il a pu soutenir pendant près de 70 ans un travail surhumain. Pendant 70 ans, il a fait difficilement des vers faciles, impeccables, delphiques. L'examen de ses manuscrits montre à quel point il a été artiste consciencieux, lui qui cependant avait le travail prodigieusement facile. *Nulla dies sine linea !* Nous avons déjà vu qu'à 18 ans, il soutenait presque à lui seul le poids d'une revue. Tel il fut adolescent, tel il fut vieillard, tel il fut toute sa vie.

Digitized by Google

Celui qui disait dans une heure de tristesse et d'accablement :

> Qui travaillait avant l'aurore
> Peut s'en aller avant le soir,

n'a jamais quitté le labeur qu'avec la vie. Rien ne l'a lassé, ni la bonne fortune, ni la mauvaise.

Aussi bien, s'il ne s'épargnait aucune fatigue, c'est qu'il avait de son art la conception la plus haute. Ce qui pour Musset n'était qu'un « métier sot et honteux et dégradant qui mettait le cerveau à la gêne, pour écrire trois mots où il n'en faut que deux », ce qui pour Lamartine n'a été qu'un délassement entre une ambassade et une dictature, pour Victor Hugo a été une mission. Il s'est cru charge d'âmes. Il a été le « vates », le « devin », le « songeur », le « mage »; comme il le dit lui-même un peu pompeusement et un peu naïvement, il « a fait son métier de flambeau ». Que d'autres rient et s'impatientent de ces prétentions de grand pontife, de ce ton prophétique, nous n'en avons pas le courage. Cette haute conscience littéraire est trop rare pour que, quand elle existe, on tourne en ridicule ce qu'elle a d'exagéré.

Par ce labeur héroïque, par cette haute conscience, la vie de Victor Hugo offre un admirable exemple et rachète ce qu'il y a eu d'insincérité dans son caractère et de défaillances dans sa vie. Il doit à ce labeur le progrès continu qui est si remarquable dans la suite de ses productions, il lui doit d'être devenu le maître-ouvrier, le ciseleur incomparable. Avec les années, aucun déclin dans la forme. L'histoire littéraire de ce siècle est remplie de poètes morts avant l'âge ou se survivant tristement. Tels Espronceda et Larra en Espagne, Leopardi en Italie, Shelley et Keats en Angleterre, Lenau, Kleist et Heine en Allemagne, et en France même Musset et Lamartine. L'âge, qui chez la plupart des génies semble fatal à la poésie, qui en ce siècle a réduit tant de lyres au silence, chez Victor Hugo a laissé intactes presque toutes ses facultés. Bien plus, avec la vieillesse, son vers est devenu plus impeccable que jamais.

Digitized by Google

Quel géant que celui qui, à 70 ans, nous donne *l'Année terrible!* qui, entre 70 et 80 ans, nous donne la deuxième partie de la *Légende des siècles*, les *Quatre vents de l'esprit*, le *Pape*, *Torquemada!* Voilà pourquoi la chronologie de ses œuvres est si déconcertante. Il est telle de ses productions de vieillesse qu'on placerait parmi ses œuvres de jeunesse, par l'optimisme, par ce débordement de verve que les Anglais appellent *animal spirits*. Au contraire, il est telle de ses œuvres de jeunesse qui a toute la maturité et presque la lassitude de l'âge : telles les *Feuilles d'automne*. Et comme on est saisi d'admiration quand, cinquante ans après les *Feuilles d'automne*, on voit le vieux chêne se couronner encore sans cesse de pousses verdoyantes! Et comme on sourit quand on lit dans la préface d'*Hernani* ces aspirations à la mort et au repos éternel : *Invideo quia quiescunt!* Et comme on sourit davantage encore quand on entend Nisard déplorer, en 1836, dans son étude d'ailleurs suggestive, le déclin prématuré, la vieillesse précoce du jeune poète qui avait donné tant d'espérances!

Mais remarquons-le, si Victor Hugo a tant travaillé, s'il a tant progressé, c'est qu'il a corrigé, c'est qu'il a emprunté, c'est qu'il a imité. Ici se place la question tant controversée de l'originalité du poète. Celui-là seul qui n'a pas étudié ses œuvres dans leur ordre chronologique, peut méconnaître tout ce qu'il doit à ses contemporains. Et cependant personne, même parmi ses détracteurs, n'a jamais sérieusement contesté son originalité. C'est qu'à la vérité, si Victor Hugo prenait son bien partout où il le trouvait, dans son disciple Gautier comme dans son précurseur Lamartine, ce bien, dès qu'il y touchait, devenait *sien*. Il n'empruntait pas, il s'assimilait à sa propre substance. Le sujet, l'idée qu'il empruntait, il les transformait, il les transfigurait.

Et maintenant, quelle est la formule, quelle est la définition de ce génie, ainsi doué par la nature, ainsi développé par les circonstances et le labeur?

Toute œuvre d'art n'est que la traduction de notre tempéra-

Digitized by Google

ment. Pour comprendre l'une, il faut analyser l'autre. Et ce tempérament lui-même s'explique par la faculté ou les facultés maîtresses dont dérivent toutes les autres. Le tempérament dans Victor Hugo est complexe. Deux hommes sont en lui : l'un, qui agit et qui n'est qu'action; l'autre, qui voit et qui sent et qui n'est que vision et sensation. Deux facultés sont en lui prédominantes : la volonté créatrice et l'imagination pittoresque et verbale.

La volonté d'abord : elle est titanesque; partout on la sent présente, dirigeant sa vie, formant et transformant son œuvre et parfois la déformant. On la sent dans sa vie : celui qui à 14 ans disait : Je veux être Chateaubriand ou rien; celui qui à 18 ans portait presque seul le poids d'une revue; celui qui à 20 ans supportait le poids d'une famille, presque sans autre ressource que son courage et sa foi en lui-même; celui qui à 25 ans supportait le poids d'une œuvre déjà imposante et d'une révolution littéraire déjà accomplie et qui depuis lors ne cessa de se dépenser dans une activité dévorante et que l'on dirait fébrile si elle n'était pas toujours consciente d'elle-même et de son but; celui qui, non content d'avoir fait une révolution en littérature, veut encore faire une révolution politique, qui non content d'avoir été pair de France et d'être représentant du peuple et de cueillir des lauriers oratoires, aspire encore à la présidence de la République; et qui, depuis lors, exilé proscrit, pendant vingt ans fait la guerre à l'Empire,

Debout dans sa montagne et dans sa volonté,

celui-là assurément a mis dans sa vie de la poésie dans le sens le plus élevé et le plus antique du mot — de la poésie, — c'est-à-dire de la création, c'est-à-dire de la volonté.

Et cette volonté il l'a encore exprimée dans son œuvre. Car cette œuvre est éminemment d'un homme d'action. Il y veut avant tout agir sur les esprits et par les esprits sur les événements : il veut vaincre et convaincre non seulement dans ses discours qui sont des chefs-d'œuvre; non seulement dans ses satires qui sont ses chefs-d'œuvre, mais partout et toujours. Voyez

Digitized by Google

ses préfaces, ce sont des manifestes ! Voyez ses drames, ce sont des batailles, batailles d'Hernani, batailles avec le public, batailles avec la censure royale ! Voyez ses romans, *Claude Gueux*, les *Misérables*, ce sont des plaidoyers contre la misère, contre la peine de mort. Voyez même ses poésies lyriques, ce sont des pièces de circonstance, des appels, des protestations, des apologies, des attaques. En un mot, voyez toute son œuvre et toute sa doctrine. Cette fameuse doctrine de l'art pour l'art, n'est-ce pas une ironie de l'histoire littéraire qu'elle se soit placée sous l'autorité de son nom, et qu'elle ait été surtout défendue par le plus brillant de ses disciples? Si vous voulez savoir ce que Victor Hugo pense de l'art : lisez *William Shakespeare*, lisez les *Contemplations*.

Cette volonté omniprésente se retrouve dans la forme, dans ces tours de force de la difficulté vaincue. Toutes les *Orientales* ne sont qu'une gageure, une prestigieuse prestidigitation. Les *Djinns*, c'est une gageure qu'il a gagnée à force de génie, mais surtout à force de volonté. Et cette volonté encore se retrouve dans le style, dogmatique, tendu, apocalyptique, aussi bien dans les petites phrases heurtées et tranchantes qui se succèdent comme des coups de marteau pour enfoncer l'idée dans l'esprit du lecteur, que dans la grande période oratoire aux amples draperies, au souffle puissant.

Et surtout cette volonté apparaît dans le fond, dans la moelle même de l'œuvre. Car l'homme qui veut agir n'est pas torturé par le doute. Il a la certitude, la foi. Cette foi, Victor Hugo l'a eue inébranlable, foi en lui-même, foi en Dieu. Il n'y a rien dans son tempérament du Torquato Tasso de Gœthe, du Hamlet de Shakespeare. Il y a bien des *to be or not to be* dans son œuvre, mais toujours la certitude succède au doute provisoire. Il est par nature dogmatique et croyant.

Et encore l'homme qui veut agir va droit au but : il n'est pas distrait par la surabondance des solutions; il n'est pas l'homme aux idées multiples, parfois il n'est l'homme que d'une seule idée. Les idées de Victor Hugo ne sont pas nom-

Digitized by Google

breuses et il y revient toujours : sa philosophie est extraordinairement simple, mais cette simplicité, cette pénurie même des idées qu'on lui a reprochées sont la condition de sa personnalité.

Et encore l'homme qui veut agir croit que l'action est possible, il croit à la liberté, il ne croit pas à un fatalisme quelconque. Personne n'a plus imperturbablement cru à la liberté que Victor Hugo. Elle domine son œuvre. Il choisit les moments, les situations, qui manifestent le mieux les triomphes de la liberté.

Et encore l'homme d'action croit que l'action est chose bonne, il croit qu'il y a pour tout homme une œuvre à faire qui vaut qu'on se dévoue pour elle. Victor Hugo est naturellement optimiste, il croit au progrès. Jamais il ne lui vient aux lèvres le mot : A quoi bon? sans qu'aussitôt il ne s'empresse de se rétracter.

Et encore l'homme d'action croit que l'action est impérieuse, que la vie est une lutte, un duel contre des forces hostiles. Duel comme conception de la vie; dualisme comme conception de la philosophie, telle est bien la doctrine de Victor Hugo. Plus que Lamartine, plus que Michelet, qui ont eu des velléités de panthéisme, Victor Hugo a été manichéen et spiritualiste dans l'âme.

Et enfin, dernier trait, celui qui veut agir croit à ceux qui ont agi; la conception héroïque de la vie implique la croyance aux héros. Victor Hugo croit que l'histoire est l'œuvre des grands hommes qui l'ont faite par l'épée et par l'idée. Il croit aux héros. Tout le livre sur Shakespeare est l'expression de cette croyance.

Ainsi donc, la volonté omnipotente, omniprésente dans la vie, dans l'œuvre, dans le fond, dans la forme, voilà bien un côté du génie de Victor Hugo, une de ses facultés maîtresses. Et ce qui prouve bien qu'elle est de lui et de lui seul, c'est qu'elle n'est pas de son siècle ou du moins de sa vieillesse et de

Digitized by Google

sa maturité. Quand Victor Hugo écrivit les *Contemplations*, la *Légende des siècles*, son siècle l'avait dépassé : son spiritualisme n'était « plus au courant » (1). La comédie de Dumas, le roman de Flaubert, et de Zola, et de Goncourt, la philosophie de Taine l'avaient détrôné.

L'autre faculté maîtresse est l'imagination. Elle a été l'une des plus prestigieuses dans toute la littérature moderne. Il a été véritablement un « monstre ». Th. Gautier (2) a dit de lui-même pour caractériser son talent : « Je suis un homme pour qui le monde visible existe »; ce mot vrai pour Gautier est plus vrai pour Victor Hugo. Jamais le monde visible et sensible ne s'est reproduit dans un cerveau avec autant de netteté, avec autant de relief, avec tous ses détails. Bien plus, cette réalité visible est plutôt intensifiée et amplifiée, que diminuée ou affaiblie. Victor Hugo a l'œil du peintre et il obtient avec la plume ce que le peintre obtient avec la palette et le pinceau.

Je me trompe, il donne avec la plume des effets, des visions d'une intensité qu'aucun peintre n'a jamais égalée. Là où le peintre et le poète entrent en rivalité, où Meissonier et Hugo nous donnent le même tableau, ce n'est pas le pinceau qui triomphe, c'est la plume.

Hugo est incapable de penser d'une façon abstraite. Ses idées générales sont des *vues*, ses idées particulières sont des *visions*, selon le sens étymologique du mot. Examinez quelques titres ou quelques commencements de poèmes : *Choses vues*, la *Vision d'où est sortie ce livre*. « *J'ai vu* » — ou encore l'idée devient un symbole, le symbole devient un mythe. Le remords ou la conscience ce n'est pas un sentiment, c'est une image, c'est l'Œil mystérieux et implacable qui poursuit Caïn (la *Conscience*). Le progrès, ce n'est pas le développement d'une idée dans le sens hégélien, c'est la caravane humaine qui marche dans le désert (*La Caravane*). L'Expiation, ce n'est pas une idée morale, c'est Napoléon le Grand suivi de Napoléon

(1) PAUL DESJARDINS, *Esquisses et Impressions*. Article sur « Toute la Lyre ».

(2) Dans le *Journal des Goncourt*.

Digitized by Google

le Petit. Quand Hugo veut montrer qu'une idée est déduite d'une autre, il montre qu'une image est liée ou associée à une autre. Quand il veut décrire un orateur, il n'énumère pas ses facultés, il fait voir Mirabeau à la tribune.

Et de même que nous avons vu la volonté transformer toutes les parties de la vie et de l'œuvre, de même pour l'imagination : elle transforme le style : matériel, sensuel, tout en images, en métaphores, en descriptions. Elle transforme les sujets, la conception même des choses. La plus grande partie de l'œuvre de Hugo est une reconstruction historique. Il a eu « l'ivresse des siècles écoulés ». Et cependant, en cherchant en vain des considérations générales, une philosophie de l'histoire, on ne trouve que des tableaux historiques. Il est vrai que ces tableaux sont d'une réalité et d'une puissance de vocation qui n'a jamais été égalée. Prenez par exemple la *Légende des siècles*. Ce n'est pas un discours sur l'histoire universelle; c'est une succession de visions, c'est *Booz endormi*, ce sont *les Sept merveilles du monde*, c'est *la Rose de l'Infante*, ce sont *les Chevaliers errants*. Ou encore prenez les nombreux poèmes sur Napoléon. Victor Hugo ne s'est jamais lassé de chanter l'Empereur. Et cependant, étudiez *Lui* dans *les Orientales*, *l'Ode à la colonne*, *Napoléon II*, *le Retour de l'Empereur*, *l'Expiation*, dans tous ces chefs-d'œuvre vous ne trouverez pas un mot sur le Concordat, sur le Code civil, sur la réorganisation administrative de la France, sur tout ce qui intéressera spécialement un historien philosophe. Si vous voulez saisir la différence caractéristique entre l'histoire philosophique et l'histoire pittoresque, si vous voulez comprendre comment un philosophe conçoit Napoléon, lisez le *Régime moderne* de Taine; si vous voulez saisir comment un poète et un peintre, comment Hugo conçoit Napoléon, lisez ces premières strophes des *Orientales* :

> Toujours lui ! lui partout ! Ou brûlante ou glacée,
> *Son image* sans cesse ébranle ma pensée;
> Il verse à mon esprit le souffle créateur;
> Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
> Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
> Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Digitized by Google

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles,
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente.
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel;
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Et je le répète, cette imagination amplifiante, qui n'a pour se traduire que le mot abstrait, ne perd rien de son prestige. L'image reste attachée au mot. Le mot redevient, sous la plume de Victor Hugo, ce qu'il est à l'origine de toute langue, une métaphore, une sensation vive. Dans nos langues vieillies, déformées par l'usage, par le jargon scientifique, par le journal, par la tribune, le style se décolore, l'image s'efface ou se transforme en cliché, les anciennes associations se perdent. On sait et l'on sent bien encore que le remords est une morsure, que le progrès est une marche, mais qui songe encore qu'une *considération* a été, originairement, la contemplation et le dénombrement des étoiles. L'étymologie seule retrouve les images et les sensations primitives, comme on retrouve dans un palimpseste le chef-d'œuvre antique sous le radotage sénile d'un scribe du moyen âge. Victor Hugo, non seulement retrouve les associations effacées, il crée des associations nouvelles. Il est vraiment un contemporain d'Homère et des Hindous par sa faculté mythopoétique. M. Faguet sourit quelque part à ce vers des *Contemplations :*

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu.

M. Faguet a tort, selon nous. Dans Victor Hugo, un pareil

Digitized by Google

vers n'est pas de la rhétorique et du verbiage. Véritablement, pour Victor Hugo, le verbe est image et l'image est idée, et l'idée suprême, dans le sens platonicien, est l'idée divine, la vision de Dieu.

Donc imagination et volonté, voilà sinon tout Hugo, du moins l'essentiel de Hugo. Les autres facultés, la sensibilité morale, l'analyse psychologique, d'autres poètes bien inférieurs les ont possédées à un degré égal et même supérieur! C'est la combinaison si rare, surtout à un tel degré, de ces deux facultés qui fait l'originalité de Hugo. Car, le plus souvent, ces deux facultés sont séparées, elles se contrarient l'une l'autre. Généralement, l'homme d'une volonté impérieuse est un homme peu imaginatif. Il n'est pas ébranlé par les circonstances, par les images. Souvent il n'a qu'une idée et il suit cette idée, sourd et aveugle à toute autre excitation. D'autre part, l'homme d'imagination, généralement, n'a pas de faculté directrice, de volonté consciente d'un but. Il obéit à l'excitation du moment, il est emporté par sa fantaisie mobile. Sur ce point, lisez la vie d'un poète, d'un peintre, d'un musicien. Quand donc, chez quelques rares individualités, une volonté puissante s'unit à une imagination créatrice, l'on a Michel-Ange, l'on a Napoléon et l'on a Victor Hugo.

Ce n'est pas à dire que chez Hugo ces deux facultés aient toujours été en harmonie, ni surtout que l'imagination ait toujours été au service d'une idée, d'une volonté. Bien souvent elles se sont contrariées et combattues. Ne cherchons pas ailleurs la raison des multiples contradictions de son œuvre et de sa vie.

Mais le plus souvent et une fois l'impulsion reçue du dehors, une fois l'imagination mise en branle, elle a reçu sa direction et son but de la volonté : voilà pourquoi, même dans ses pièces les plus extravagantes et les plus fantastiques, sa composition est toujours savante, symétrique, parfois à l'excès; voilà pourquoi Hugo est essentiellement un poète classique, un génie latin, oratoire. Et ce qui est vrai pour la forme est vrai pour le fond: l'imagination n'a pas eu sur les idées de Victor Hugo autant d'empire qu'on a bien voulu le lui repro-

Digitized by Google

cher. Les contradictions de pensée ne sont en lui ni si nombreuses ni si fondamentales qu'on a bien voulu le dire. S'il a pu varier sur des formes de gouvernement ou de dogme, il n'a jamais varié sur des vérités essentielles. Comme l'a fort bien dit M. Weiss, il a toujours eu les mêmes croyances, celles surtout qui dépendent du caractère : le spiritualisme, le déisme ; il a toujours chanté les mêmes sentiments et les mêmes objets. Il a toujours chanté les grands hommes, il a toujours chanté les faibles et les foules.

CHARLES SAROLEA.

Gand. Noël 1895.

Digitized by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE III.

L'abbé Léonard Heurtel à Mademoiselle de Roquemarcande.

Ma chère cousine.

Ah! la belle journée que vos névralgies vous ont fait perdre. Et qu'il fait bon se retremper au contact des simples et des petits dont l'âme naïve se fleurit de bonté et de vérité, au milieu de l'opulente et décorative nature où l'on se sent tout près du cœur de Dieu. Pour un homme d'études qui a passé sa jeunesse dans les écoles et les séminaires, que ses devoirs professionnels enchaînent au fond d'un triste palais d'évêque, en tête à tête avec les affaires administratives d'un diocèse, le contraste est d'un attrait délicieux qui échauffe l'âme tout en rafraîchissant le sang. Et quand, au milieu des choses et des êtres, si peu dégagés, les uns et les autres, des conditions primitives de la nature et de l'humanité, on voit aller et venir un homme de qui la charité et l'amour rayonnent autour de lui et qui est l'unique artisan de cette floraison du sol et des cœurs, ah! cousine, comment pourrait on douter encore de Dieu et de l'œuvre divine?

Car il prend réellement à mes yeux une grande et douce figure, ce bon père que j'ai si peu connu, qui a usé sa vie dans de si grands et utiles travaux, et qui ne veut donner aux biens

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1895.

Digitized by Google

qu'il a acquis d'autre destinée que de faire régner le bonheur et l'aisance sur un tout petit coin du monde.

Quand, mu par une tendre délicatesse, dont je lui sais un gré infini, il m'a demandé si j'autorisais l'usage qu'il se proposait de faire de sa fortune, avec quelle joie je lui ai sauté au cou, en lui criant que ce consentement il n'en avait nul besoin et que c'était moi qui restais son obligé puisque j'étais le fils d'un tel père.

Les bonnes larmes que j'ai vu alors briller dans ses yeux!

Le minutieux exposé de sa situation qu'il me fit ensuite, me donna la certitude que, quelque large que se montre sa bienfaisance, elle sera de bien peu de poids sur l'ensemble de ses revenus. L'argent qu'il veut consacrer au soulagement de ses semblables n'est en réalité, m'a-t-il dit, que le juste retour à une portion de l'humanité, des richesses que la chance lui a permis de distraire de l'ensemble. Pour lui, la caisse du riche n'est qu'un réservoir de distribution intelligente dont la fonction est de réparer les maux inséparables de l'infériorité de notre espèce. Toujours, il en naîtra parmi nous qu'une étoile heureuse accompagnera toute leur vie, d'autres qui verront les obstacles s'accumuler sur leur route. La mission de ceux-là est d'être bons pour ceux-ci : mais non pas aveuglément bons, jusqu'à diminuer l'effort de la race et restreindre son action, jusqu'à provoquer un arrêt de l'humanité et causer ainsi des maux plus grands que ceux auxquels ils n'apporteraient qu'un remède temporaire. La charité irréfléchie est une injustice sociale ajoutée à tant d'autres, et la plus coupable de toutes, puisqu'elle place dans le plateau déjà surchargé de la balance, le poids qu'elle aurait dû poser dans le plateau vide.

Toutes ces considérations, que mon père m'exposait le soir même de mon arrivée, mettaient dans mon cœur un peu de cet air pur qui circule à flots autour des Écacheries, et j'avais, en contemplant la beauté morale du maître, un avant-goût de la beauté plastique que j'allais goûter le lendemain en parcourant son œuvre.

Digitized by Google

Dès l'aube, vous le pensez bien, j'étais debout, inspectant le domaine. Ah! cousine, si vous aviez vu les Écacheries naguère et si vous les revoyiez aujourd'hui. Les beaux ormes de la drève d'accès et les beaux gazons qui dessinent la route pavée, comme un ruban blanc sur une robe de velours vert! On franchit, sur un pont-levis mu par un ressort, le bras d'un gros ruisseau qui porte le joli nom de la Blanche, bien en rapport avec la murmurante limpidité de ses petits flots. Et voici la cour d'honneur avec sa grille aux piques brillantes, les communs et le corps du château en demi-cercle et, au milieu, un double losange de bégonias fleuris, bordé de feuillages sombres. Un petit pont étroit qui, dans un coin de la cour, conduit vers les bâtiments de la laiterie, situés un peu en retrait du château, vers la gauche, est une merveille de jardinier avec ses touffes rosées de géranium-lierre mêlées aux coupes retombantes des pétunias. Un perron à marches renflées, introduit dans le hall, d'une éblouissante blancheur de marbre blanc, où descend l'escalier dont la rampe pleine est ornée de médaillons sculptés dans le goût de la renaissance. Immédiatement, à droite, la salle à manger lambrissée d'ébène et tendue d'une vieille tapisserie des Flandres, représentant la légende de sainte Ursule. De la salle à manger, on pénètre dans la salle de billard, disposée aussi en fumoir, et ornée simplement de trois toiles qui sont trois chefs-d'œuvre. La première, et la plus grande, est un portrait de jeune fille peint par le Reni, d'une fraîcheur de conservation étonnante; les deux autres, en face et de dimensions moindres, sont un coucher de soleil, signé Ruysdaël, et un supplice de la garotte, de Goya, dont la tragique horreur m'épouvante chaque fois que je m'y arrête. Croiriez-vous, cousine, que ce dernier tableau fut déniché par mon père, qui est décidément un fin connaisseur, dans une ferme du Mexique? Au delà de la salle de billard, longeant la façade antérieure du château, viennent trois salons, un peu froids peut-être, dont la principale curiosité est une cheminée unique, avec un manteau en porcelaine de Saxe, d'une légèreté inouïe. Jamais vous

Digitized by Google

n'avez rêvé dentelle aussi délicate et, quoique le sujet soit un peu galant, vous me permettrez bien de vous en donner la description.

Le sujet procède d'une vieille chanson du XVIIIe siècle, *l'Amour et le Temps*. Un vieillard à longue barbe blanche, chargé d'une faulx, arrive aux bords d'un lac et, s'adressant à un enfant rose et joufflu qui conduit une nacelle, il le supplie de le déposer sur l'autre rive. L'enfant accepte et voilà le vieillard installé dans l'embarcation, tandis que l'espiègle nautonnier tire de toutes ses petites forces sur les rames. *C'est l'Amour qui fait passer le Temps*. Comprenez-vous, cousine? Mais bientôt le blondin se lasse. Le lac est large et la barque est lourde. Sa tête se penche, les avirons lui échappent des mains, il s'endort. Que reste-t-il à faire au vieillard? Saisir les rames à son tour, prendre la place du jeune guide vaincu, et voilà *le Temps qui fait passer l'Amour*. La fable est, en somme, d'une moralité acceptable. Mais ce que je ne puis vous dépeindre, c'est la finesse exquise des détails, les petits flots clapotants, les roseaux penchés et entremêlant leurs glaives minces, le feuillage des arbres, la barbe du Temps, les ailes de l'Amour... Vrai, cousine, c'est à devenir païen!

Vous ai-je dit qu'au centre de ces diverses pièces, donnant directement par une grande porte dans le hall d'entrée, se trouve, ce qu'on appelle aux Écacheries, le salon carré, qui est en réalité une reconstitution gothique du goût le plus pur?

Passons aux jardins. Une pelouse de cinq arpents, parsemée de corbeilles garnies de fleurs odorantes, est coupée, à peu près en son milieu, par un second bras capricieux de la Blanche, sur lequel passe un pont rustique arcbouté sur des enrochements. Au bout de cette pelouse, cinq grandes allées, tracées entre des quinconces de chênes et de hêtres, dessinent une grande patte d'oie dont la percée principale encadre la perspective lointaine du village d'Irchies groupé autour de son clocher.

A la droite de la pelouse, sur la pente du coteau opposée à Frasnault, s'étend la partie du bois qu'on a laissée dans son état

Digitized by Google

primitif de désordre. Des sentes sinueuses et embroussaillées s'enfoncent sous les cépées, et le promeneur qui se confie à leurs méandres, goûte, à quelques pas du château, l'impression d'une nature intime, lointaine et sauvage.

A l'est du château, derrière les bâtiments de la ferme et de la basse-cour, mon père a fait disposer un jardin français, d'après les principes classiques de Le Nôtre. Il se compose de charmilles ajourées renfermant des jardins intérieurs, d'une petite forêt de roses d'Égypte distribuées dans six grands parterres disposés en étoile autour d'un rond point de dattiers et d'azalées; d'un cloître ténébreux et discret, avec des futaies taillées en arceaux gothiques autour d'un bassin allongé qui répète mystérieusement l'ogive verdoyante; enfin, d'un admirable « salon de gazons » taillé au milieu d'un cercle compact de grands arbres et de baliveaux, dont l'intime solitude n'est troublée que par la blancheur ondulée et harmonieuse de deux cygnes glissant silencieusement sur un étang bordé de marbre. Une muraille de verdures, dans laquelle sont coupées des portes et des fenêtres, sépare le jardin français du potager et donne vue sur le bâtiment des serres.

Ce séjour enchanté, où tout est si bien combiné pour le repos du corps et de l'esprit, rendra-t-il à mon père la santé et la force? Hélas! si j'en juge de ce que j'ai vu, sa robuste constitution est gravement atteinte par la dure existence qu'il a menée jusqu'ici.

Le soir de mon arrivée, quelques minutes avant de me mettre au lit, je passais une rapide inspection de la bibliothèque qui sépare nos deux chambres. Cette vaste salle, dont les murs disparaissent jusqu'au plafond sous des rayons surchargés de volumes, communique directement avec ses appartements par une porte vitrée. C'est là, à deux pas de son lit, qu'il a installé sa table de travail. Tandis que je passais rapidement en revue les collections de livres, les plans, les ouvrages graphiques de sa profession, je l'entendais à côté de moi tousser et gémir. Inquiet, je l'appelle, je lui demande s'il est souffrant, s'il désire

Digitized by Google

quelque secours. Mais il me répond qu'il en est ainsi pour lui chaque nuit et que, depuis deux ans, son sommeil est interrompu par de douloureuses crises d'oppression.

Cependant, il est loin d'avoir perdu confiance. Il espère en la vie tranquille et l'air pur du pays natal, qui lui rendront, assure-t-il, une seconde jeunesse. Il n'est pas de ceux qui se laissent abattre par leur mal et ne savent lui opposer qu'une résistance passive. Le lendemain, à mes côtés, je l'ai vu debout pendant de longues heures, allant et venant au milieu de ses invités, le sourire aux lèvres, une coloration d'adolescence aux joues, et je crois que le charme miraculeux qui doit opérer sur lui, et lui assurer une vieillesse heureuse et souriante, c'est, outre cette vie tranquille et cet air pur dont il parle sans cesse, la joie de sentir, autour de lui, la reconnaissance et l'estime de toute une population qui bénit ses bienfaits et n'a que son nom à la bouche. Une cure par la bonté, cousine, quel joli sujet de dissertation pour un médecin philosophe...

Aurait-on pu se tromper, tandis que le maire, entouré de son conseil, le haranguait en termes pompeux au nom de la municipalité, au rayon qui brillait dans ses yeux, et qui, en même temps qu'un rayon de fierté bien légitime, était aussi un rayon de vie? S'y serait-on mépris en le voyant au milieu du hall recevoir avec une cordialité radieuse les bons bourgeois trop endimanchés, faisant rougir d'aise, d'un mot aimable, les provinciales raidies dans leurs belles robes, et se laissant secouer le bras et les épaules par la vigoureuse et familière poignée de mains de ses fermiers? Le soir, dans le parc, pendant l'immense acclamation qui s'éleva lorsqu'apparurent, sur les frondaisons noires, au milieu des fusées et du crépitement des pétards, les lettres flamboyantes : *Salut aux habitants de Frasnault*, son cœur déborda tout à coup. Il se jeta dans mes bras en murmurant :

« Je suis content, mon fils, je suis content!... Voici la plus douce minute de ma vie. »

Cœur naïf et tendre. Ce rôle de Dieu bienfaisant qu'il s'est réservé pour le couronnement de sa vie et qu'il remplit avec un

Digitized by Google

faste innocent qui n'en ternit nullement les qualités essentielles, lui procure des joies enfantines.

Il semble même que dans ce charmant pays, où mon père est né et où il se propose de terminer doucement sa vieillesse, tous les êtres qui l'entourent ont cette même simplicité naïve et cette même candeur d'âme. Félicien Préviaire, son jeune secrétaire, nature intelligente et d'une sympathie mélancolique, M. Jevenois, l'intendant, caractère positif et ouvert. tous ceux que j'y vois, même les domestiques, ont des âmes dans lesquelles on lit comme dans des livres. Cela me change joliment des dissimulations compliquées que je coudoie journellement, et qui nécessitent, pour s'y reconnaître, une étude constante et laborieuse.

Il n'est pas jusqu'à ceux dont le diable a fait sa proie qui ont comme la franchise et la coquetterie de leurs vices et ne songent nullement à les dérober à nos yeux sous ce vernis d'hypocrisie que nous connaissons si bien. Cela me surprend fort, je l'avoue.

Le matin de ma tournée dans le parc, je me trouvai brusquement face à face avec une jeune paysanne, aux allures bizarres, nu-tête, qui semblait marcher avec une peine infinie, les pieds serrés en des brodequins, auxquels, visiblement, elle n'était pas habituée. A ma vue, elle ouvrit des yeux énormes et s'arrêta comme extasiée. Cet accueil me semblait fort comique, et je ne pus m'empêcher de lui rire au nez.

« Ah bah! s'écria-t-elle d'une voix qui sonnait comme une clochette fêlée, une voix qui déchirait l'oreille, un jeune curé! Les nôtres sont tous vieux et gros! Est-ce que vous êtes vraiment curé?

— Mais oui, lui dis-je, je suis vraiment curé. Cela vous étonne?»

Là-dessus, elle lève ses bras au ciel, les laisse retomber bruyamment sur ses genoux avec un grand éclat de rire, et tout à coup, sans crier gare, la voilà qui se jette à mon cou, m'embrasse à pleine bouche et ne veut plus me lâcher.

Digitized by Google

Moitié scandalisé, moitié riant, je me débats, je la repousse avec peine, ému de cette brusque attaque, quand, aussi vite qu'elle s'est jetée à mon cou, elle se sauve à grands pas et s'éloigne dans le taillis. Mais avant de s'y plonger, elle s'arrête un instant sur la lisière et me crie :

« Petit curé, veux-tu m'épouser?... »

Et devant ma stupéfaction, elle referme les branches sur elle et, comme un petit diable qu'elle est, disparaît à mes yeux.

J'étais interloqué, je vous l'avoue. M. Préviaire, à qui je parlais de mon aventure, m'expliqua :

« C'est Marie-Josine, la fille du garde, une singulière créature. Elle a très mauvaise réputation et ne saurait voir aucun garçon sans l'agacer.

Pour moi, en admettant que le jugement de M. Préviaire soit exact, je crois qu'avec de la religion et un traitement approprié, on parviendrait à juguler les caprices de Marie-Josine et à rendre cette malheureuse à elle-même. J'en parlerai à mon père. Ce ne serait, du reste, pas la première fois que d'une fille folle on aurait fait une sainte.

Le soir, parmi la foule qui se pressait sur la pelouse, autour des couples tournoyant au son d'un petit orchestre, je retrouvai Marie-Josine se glissant entre les groupes, à l'affût sans doute de quelque gars qui l'aurait menée à la danse. Quoique la circonstance fut peut-être mal choisie, je me proposais déjà de commencer l'œuvre sur le champ, d'aller à elle résolument, de lui parler, essayant de faire pénétrer dans cette âme inculte et fermée un peu de la clarté divine ; mais au même instant mon attention fut détournée par une conversation qui se tenait à quelque pas de moi et qui me causa une impression singulière.

J'étais séparé d'un cercle de causeurs par un mince massif de jeunes arbres et, mêlées à la musique susurrante du bal champêtre, leurs paroles m'arrivaient très distinctes.

Ils parlaient de la réussite de la fête, de la générosité de mon père et, surtout, de la magnificence des transformations qu'avaient subies les Écacheries.

Digitized by Google

« Oui, dit une voix de femme, qui ne me parut pas être une voix de jeune femme, la cage est fort belle. Il n'y manque que l'oiseau.

— L'oiseau ? que voulez-vous dire, madame ? »

C'était un timbre d'homme qui faisait cette question.

« Une femme, tiens ! reprit la première voix. Je dis que le logis étant terminé et paré, je voudrais connaître la femme qui viendra s'y établir. »

J'entendis qu'on riait à ces paroles. C'est à ce moment que j'aperçus Marie-Josine. Mais la curiosité fut plus forte et me retint tandis qu'une nouvelle voix féminine, une voix de jeune fille cette fois, demanda :

« Croyez-vous, ma tante, que M. Heurtel ait encore l'idée de se marier à son âge ?

— Parbleu, répondit la tante, je gage qu'avant deux ans d'ici nous viendrons à cette place même saluer Mme Heurtel. »

On se récria :

« Mais M. Heurtel est bien fatigué... Il est malade... C'est un vieillard...

— Mes enfants, affirma la tante, croyez-en ma vieille expérience. On ne bâtit pas une cage comme celle que nous avons vue aujourd'hui, sans qu'on ait l'intention d'y loger un oiseau. Je crois M. Heurtel parfaitement capable encore de convoler, et j'en connais pas mal, qui sont jeunes et jolies, et ne seraient nullement fâchées de devenir châtelaine des Écacheries. Qui vivra verra ; les paris sont ouverts ! »

Les causeurs s'éloignèrent, les uns approuvant, les autres protestant.

Pour moi, je restais immobile à ma place, en proie à un étonnement devant cette éventualité inattendue qui se présentait pour la première fois à mon esprit.

Au premier abord, la supposition de la vieille tante m'avait paru une pure sottise. En y regardant de plus près, je reconnus qu'il ne fallait pas rejeter à priori la possibilité d'un mariage pour mon père. Qu'il ait entrepris la restauration des Ecache-

Digitized by Google

ries avec l'idée préconçue d'y introduire une épouse, je ne l'admis pas un instant. Mais que les circonstances aidant, il lui vienne un jour le désir d'embellir la fin de son existence par la présence d'une affection tendre et d'un dévoûment sûr, il n'y avait là rien d'invraisemblable. Au milieu de ses vastes travaux, de ses courses à travers le monde, mon père a conservé une jeunesse de cœur, une ingénuité de sentiments dont j'ai des preuves à chaque instant. D'où viendrait, sinon, sa fervente croyance à la reconnaissance des hommes en retour des bienfaits dont on les comble? Son union avec ma mère a été de courte durée, un an à peine, et encore l'intimité éphémère en a été interrompue par les voyages que mon père fit en ce moment en Hongrie pour sa première entreprise de voie ferrée. C'est pendant une de ces absences que ma mère mourut en me donnant le jour. Depuis lors, mon père s'est exclusivement consacré à ses affaires. Et quoi d'étonnant qu'aujourd'hui, arrivé à la fortune, avide de repos, de vie calme, familiale, devenu le seigneur de toute une contrée qui l'aime et le vénère, il se laissât aller au charme de la vie conjugale?

Je me suis interrogé. Je me suis demandé si cette éventualité n'éveillait pas en moi un sentiment dont j'aurais à rougir, soit un regret, soit un dépit. Mais je n'ai trouvé rien de semblable. Je le confesse à ma louange.

Mon père, à mes yeux, est un homme supérieur, non par l'intelligence et l'érudition peut-être — qui sont cependant remarquables — mais par le cœur, ce qui vaut mieux. J'admire en lui, outre l'homme dont le travail a été prodigieux, celui dont la bonté est inépuisable. Et cette pensée m'est odieuse que, peut-être, son affection pour son fils, la crainte de ma désapprobation ou de mon ressentiment, le feraient hésiter un jour à écouter l'inclination de son cœur. Si en retour de la fierté que je me sens à être le fils d'un tel père, le seul souci de le voir complètement heureux et s'accomplir tous ses vœux pouvait m'acquitter envers lui, ah! qu'il le sache, cousine, ce ne sera jamais moi qui m'opposerai à ce qu'une femme — la

Digitized by Google

sienne — devienne la reine des Écacheries. Ce ne serait ni d'un bon fils ni d'un chrétien.

Je rentre demain à l'évêché; je vous viendrai voir ces jours-ci et nous causerons ensemble de ce bon père. Il tient beaucoup à vous avoir, et j'ai cru pouvoir lui promettre que vous viendrez vous installer l'automne aux Écacheries. Je dispose à cette époque de mon congé annuel, et nous aurons ainsi de délicieuses journées à passer en famille.

Je baise vos mains, chère cousine, avec ma ferveur habituelle pour votre tendre et maternelle affection.

L'abbé Léonard Heurtel.

CHAPITRE IV.

Dans la petite cour de l'école de Frasnault, ombragée d'un unique marronnier dont les châtons s'éparpillaient dans la brise matinale, les fillettes, en robes claires, étaient rangées par ordre de taille. De jolis bébés roses et joufflus, le visage encadré de longues boucles blondes ou brunes, se trouvaient placés en tête de la colonne; venaient ensuite des élèves un peu plus grandes, des bébés encore, à l'œil plus éveillé, à la mine espiègle, tandis que derrière se tenaient de vraies petites demoiselles, l'air grave déjà, et pénétrées de l'importance que leur donnaient leurs jupes un peu plus longues et leurs mains tachées d'encre.

Toutes échangeaient leurs impressions sur la fête des Écacheries où leurs parents les avaient menées la veille. C'était un bavardage animé qui remplissait la cour d'une rumeur joyeuse de volière et se répandait jusque dans la rue, par la porte grande ouverte.

Mais Gertie parut, en chapeau noir, les épaules couvertes d'un court manteau. Alors ce fut un cri général.

« Oh! mademoiselle, c'était si beau!... Et le feu d'artifice, mademoiselle,... et les lanternes rouges et vertes... et les belles

Digitized by Google

fleurs... et la musique... Et les salons... Moi, mademoiselle, je me suis assise dans un fauteuil tout en or... Pourquoi n'êtes-vous pas allée à la fête, dites, mademoiselle ?... »

Gertie aurait eu trop à faire de répondre à toutes ces petites folles. Elle se contenta de donner le signal du départ, et on se mit en marche à travers les rues de la ville.

Elle avait promis aux enfants une leçon de botanique dans les bois, jugeant que le lendemain de la fête des Écacheries, elles n'auraient guère la tête aux études abstraites.

Mlle Hogareth, l'institutrice en titre, se faisait vieille et était souvent malade. L'heure de sa mise à la retraite sonnerait bientôt et sur sa prière, Gertie consentait à la remplacer les jours où la digne institutrice jugeait utile de dorloter ses rhumatismes. Peut-être Gertie espérait-elle être appelée à succéder à Mlle Hogareth, mais déjà le bruit courait que la place était convoitée par un grand nombre de postulantes qui, toutes, pouvaient mettre en œuvre des protections influentes dont la fille de Gédéon Spilett se trouvait complètement dépourvue.

Le bois des Gades, où Gertie se proposait de mener les enfants, était situé sur la gauche du domaine des Écacheries, dont le parc avait été découpé dans la forêt. On s'y rendait de Frasnault en suivant la berge de la Blanche, élargie maintenant et devenue navigable. Puis la Blanche faisait un coude et l'orée du bois se présentait presqu'aussitôt.

Dans le matin ensoleillé, le cours sinueux de la rivière déchirait le sein vert de la plaine d'une longue trouée d'azur. Et, tout en marchant, les enfants avaient, dans les yeux, une double vision de ciel, l'une au-dessus de leur front, l'autre à leurs pieds. Des trochées de roseaux trempaient dans l'eau le long des berges où allaient et venaient des vols fugaces d'insectes. A fleur d'eau, attirées par l'estivale bonté du jour, des troupes de chevennes et de gardons dormaient immobiles au soleil. Par places, des bouquets d'aulnes faisaient tomber sur la rivière les ombres de leurs masses feuillues et, autour d'elles, le flot se faisait plus transparent, plus azuré, découpant

Digitized by Google

avec une netteté photographique les brindilles de leurs contours. Dans l'air cristallin, les sons prenaient une valeur individuelle, s'isolaient étonnamment les uns des autres, et l'on perçut distinctement, quoique tous ces bruits se produisirent simultanément, mêlés aux rires et aux éclats de voix des enfants, la chute de l'anse d'un seau qu'une fille de ferme posait à terre, le gloussement effaré d'une poule se sauvant à travers une haie, le roulement lointain d'un train à travers la campagne et le plouff léger d'une ablette au ventre de vif argent un instant entrevu, troublant la surface de la rivière d'une série de cercles qui, venant mourir tout contre la rive, firent s'envoler une mouche bourdonnante accrochée au sommet d'une tige d'herbe dont les pieds plongeaient dans le flot clapotant.

Arrivées sous bois, les élèves se débandèrent aussitôt. Une limpide fraîcheur descendait de l'ombre des hauts feuillages mêlée à un parfum de sève crépitante, de mousse foulée, d'humus fertile et décomposé.

Les voix enfantines résonnaient comme sous une voûte d'église. Des oiseaux chantaient éperdûment. On entendait des becs cogner l'écorce des arbres. Des lapins effarés traversèrent d'un bond le chemin, poursuivis par les clameurs perçantes des fillettes.

La plupart d'entre elles fourrageaient dans les taillis, cueillant des fleurettes, des ramilles, dont elles remplissaient leurs boîtes rondes. Gertie, à laquelle elles montraient ensuite leurs trouvailles, donnait des explications de sa voix harmonieuse et un peu lente. Les enfants étaient avec elle comme avec une amie dont la souriante bienveillance leur faisait oublier les manières sèches et coupantes de Mlle Hogareth. Et toutes l'aimaient infiniment.

On s'arrêta pour écouter un coucou qui modulait au loin sa chanson obstinée. Les élèves, l'une après l'autre, répétèrent les deux notes mélancoliques, auxquelles l'oiseau répondit avec une fidélité qui les remplissait de gaîté.

Digitized by Google

Gertie proposa de s'arrêter à une coupe récente où quelques vieux hêtres épargnés laissaient tomber sur les gazons, à travers leurs branches épaisses, les rayons du soleil comme des gouttelettes d'or.

Les élèves s'assirent en cercle et la leçon commença. Seules, les petites, dont l'attention n'était guère aux choses sérieuses dans ce bois où tout était nouveau pour elles, reçurent la permission de vagabonder aux environs, et on entendait vibrer sous la feuillée des cris étonnés et de joyeuses perlées de rires.

Assise sur le fût renversé d'un arbre, Gertie, ayant déposé son chapeau et sa mante, prenait une à une les plantes cueillies par les enfants et en dénombrait le genre, la classe, la famille. Elle atténuait l'aridité technique de ses explications par quelque anecdote allégorique contée à propos de chaque fleur. Les yeux grands, les enfants l'écoutaient dans le plus profond silence.

La leçon durait depuis un quart d'heure environ, quand tout à coup, dans le gaulis, une petite voix tremblotante s'éleva et on entendit :

« Venez de ce côté, monsieur, Mlle Spilett est ici. »

Gertie leva les yeux et les élèves se retournèrent. Sur la lisière du taillis, un homme, aux favoris grisonnants, vêtu d'un élégant costume de matin, une canne légère entre les doigts, se tenait au milieu de trois ou quatre gamines qui lui désignaient le groupe de l'institutrice et des écolières.

Autour de Gertie, à l'apparition du nouveau venu, les enfants avaient murmuré :

« C'est M. Célestin Heurtel ».

Le chapeau à la main, le propriétaire des Ecacheries s'avança vers Gertie.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il, mais tout à l'heure, passant dans l'allée, j'ai rencontré ces mignonnes. Je les ai interrogées et elles ont prétendu me conduire à toute force près de vous. Je vois avec plaisir, ajouta-t-il en indiquant le groupe des enfants, que vous avez une méthode pédagogique

Digitized by Google

qui n'entrave en rien le développement corporel de vos élèves. »

Gertie était un peu émue. Elle était contrariée d'être ainsi surprise par le riche et élégant ingénieur, nu-tête, les cheveux défrisés par la brise, en vêtement vulgaires, et ce fut la voix encore mal affermie qu'elle répondit :

« Je mène aussi souvent que possible les enfants à la promenade, monsieur Heurtel, parce que je crois que dans l'éducation des jeunes filles doit entrer autant d'air pur et d'exercice physique que de science.

— Vous avez bien raison, reprit le vieillard. C'est un système que les autres pays ont depuis longtemps adopté et pour lequel le nôtre est en retard. J'espère qu'un jour viendra où l'instruction des enfants, du moins pendant la belle saison, se donnera entièrement en plein air et où les jardins serviront de classes. Vous appartenez à l'école de Frasnault, mademoiselle ? demanda-t-il. Ces enfants me l'ont appris tout à l'heure.

— C'est-à-dire, répondit Gertie avec un rire léger, que ces enfants appartiennent à l'école de Frasnault. Quant à moi, je ne suis pas leur institutrice. Je ne fais que remplacer provisoirement Mlle Hogareth qui gagne de l'âge et est souvent souffrante.

— Je ne vois pas beaucoup la différence que vous voulez établir, répartit M. Heurtel avec bonhomie; si vous n'êtes pas encore l'institutrice de ces enfants, vous ne tarderez guère à le devenir, quand Mlle Hogareth prendra sa retraite.

— Rien n'est moins sûr, ne put s'empêcher de s'écrier Gertie. Je n'ai même aucune chance de lui succéder. »

M. Heurtel resta un instant silencieux. Il regarda fixement la jeune fille à laquelle il trouvait une beauté et une distinction qui l'étonnaient. Le joli spectacle qu'il avait sous les yeux de cette aimable maîtresse au milieu des enfants en robes claires, l'intimité de ce décor verdoyant et lointain, la présence de Gertie elle-même, dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer sous sa robe simple, les lignes régulières, les gestes harmonieux, et dont la voix profonde le pénétrait d'un charme dont

Digitized by Google

il ne songeait pas à se défendre, sa bonté naturelle, enfin, le prédisposaient à faire connaissance plus ample avec celle que le hasard plaçait sur son chemin.

Les enfants, après s'être tenus immobiles à l'écart, avaient organisé des jeux.

M. Heurtel reprit :

« Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer comment il se fait que vous ne croyez pas devoir succéder à Mlle Hogareth. »

Cette question embarrassait quelque peu la jeune fille. Elle ne comprenait pas cette insistance de M. Heurtel sur un détail qui devait, en somme, l'intéresser bien peu.

« Tout simplement, répondit-elle en s'efforçant de sourire, parce qu'il y en a de plus dignes que moi.

— De qui dépend cette nomination, demanda encore l'ingénieur.

— Du conseil municipal.

— Vous avez vos brevets ? »

Cette fois Gertie pâlit.

« Non, murmura-t-elle. C'est précisément ce qui m'empêchera d'être nommée. Mes parents eurent autrefois le bonheur d'être riches. Ils me firent donner une éducation choisie par des professeurs à domicile. Je n'ai donc passé par-devant aucun jury d'examen et je ne possède pas de documents officiels constatant mon savoir, et qui sont indispensables, paraît-il... »

Il en avait coûté beaucoup à Gertie de faire cet aveu qui l'humiliait doublement. Presque en dépit de sa volonté, et conviée par l'intérêt très vif que M. Heurtel semblait prendre à son sort, elle s'était laissé aller à cette confidence. Sa fierté lui reprochait maintenant d'en avoir trop dit.

Le vieil ingénieur de son côté avait la sensation qu'il venait de toucher à une blessure intime et qu'il y aurait de la cruauté à insister davantage. Il avait maintenant l'explication de la grâce et de la distinction qu'il avait reconnue au premier coup d'œil chez l'institutrice provisoire, par l'éducation de jeune fille

Digitized by Google

du monde qu'elle avait reçue autrefois. Il se félicita intérieurement de son flair.

« Êtes-vous allé voir les membres du conseil municipal? fit-il.

— C'est inutile, affirma Gertie, ces messieurs ont accordé leur protection à d'autres qui ont plus de titres que moi.

— Cependant il me semble qu'ils auraient tort de se laisser guider uniquement par un formalisme étroit. Il y a gros à parier que l'instruction qui vous a été donnée est bien plus complète et plus générale que celle que reçoivent d'habitude les personnes qui se préparent à l'enseignement. Croyez-vous qu'ils ne le reconnaitraient pas?

— Ils n'en tiendront pas compte, répéta Gertie. Les règlements sont formels.

— Oh! les règlements, s'écria M. Heurtel en homme qui a enfoncé bien d'autres portes. Il réfléchit encore un moment. Puis, avec tout ce qu'il savait mettre de caresse dans sa voix, de paternelle et tendre sollicitude, il dit :

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de m'occuper de votre situation. Vous savez que mon plus grand bonheur est de me rendre utile à tous ceux qui s'approchent de moi. Le peu que vous m'avez dit de votre personne, de votre famille, — et je ne veux pas en savoir davantage pour le moment, — m'indique que vous avez besoin d'un ami qui dispose de quelque pouvoir. Cet ami, me permettez-vous de le devenir? Dans le rôle que je me suis imposé, on doit savoir deviner bien des choses, et j'y ai tout au moins appris à reconnaître du premier coup d'œil, si mon intérêt est bien ou mal placé. J'ai la conviction qu'il ne saurait l'être mieux qu'en cette circonstance. Permettez-moi donc d'aller voir le conseil municipal, qui me doit bien un peu de reconnaissance, je pense, et de mettre en action tous les moyens dont je dispose pour vous faire obtenir la succession de Mlle Hogareth.

— Oh! monsieur Heurtel, s'écria Gertie avec un transport de joie dont elle ne fut pas maîtresse au premier moment,

Digitized by Google

qu'ai-je donc fait pour mériter que vous vous occupiez de moi, et comment pourrai-je m'acquitter?

— Mais c'est moi qui reste votre obligé, répondit M. Heurtel en souriant de cette heureuse expansion. Je n'ai pas perdu ma journée puisque ce matin, en me promenant dans le bois, j'ai rencontré quelqu'un à qui je puis être utile. Et à propos, insista-t-il avec une légitime fierté de propriétaire qui sollicite un compliment, comment avez-vous trouvé la fête d'hier? »

La pauvre Gertie se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Comment avouer le véritable motif de son abstention à M. Heurtel lui-même?. Il s'aperçut du trouble où le jeta sa question.

« N'auriez-vous pas reçu d'invitation, fit-il. En ce cas, je gronderai mon secrétaire.

— Oh! n'en faites rien, répartit vivement la jeune fille. Mon père est infirme et le soin de sa santé seul...

— Cependant, en ce moment, fit malicieusement M. Heurtel en montrant Gertie au milieu du bois avec ses élèves. »

Elle sentit qu'elle perdait contenance.

« Étourdi que je suis, fit M. Heurtel, je vous importune avec mes sottes questions. Veuillez me pardonner. »

Et il tendit d'un air aimable sa main dégantée à Gertie qui y laissa tomber résolument ses doigts effilés où ne brillait aucune bague.

« Vous m'autoriserez bien à vous faire part du résultat de mes démarches n'est-ce pas? J'espère avoir bientôt une bonne nouvelle à vous annoncer. Mais j'y songe. Je ne sais où vous demeurez. »

Gertie donna son adresse que M. Heurtel inscrivit sur ses tablettes.

« Maintenant, je continue ma promenade, fit-il, le cœur léger et content de vous et de moi. Je vous laisse à votre leçon que j'ai imprudemment dérangée, mais c'est la faute de ces bébés qui m'ont amené ici. N'allez pas les gronder au moins, ajouta-t-il en riant. A bientôt, mademoiselle Spilett. »

Digitized by Google

Il prit congé des enfants accourus autour de lui, donna la main à l'une, une tape amicale à l'autre, embrassa les plus petites et, saluant encore une fois Gertie de son chapeau levé, il s'éloigna sous la futaie.

« Allons, mes enfants, cria Gertie, l'heure est passée. Il est temps de rentrer à l'école. »

Félicien Préviaire s'était levé, ce matin-là, courbaturé de ses fatigues de la veille. Le bal champêtre s'était prolongé tard dans la nuit et s'il n'avait pas pris part à la danse, le brave garçon n'en avait pas moins été fortement occupé par les allées et venues de son travail d'organisation et de surveillance.

Lorsque, vers neuf heures, il s'assit devant son bureau dans le petit cabinet, au second étage du château des Écacheries, ses idées n'étaient pas encore bien nettes. Il essaya de jeter un coup d'œil rétrospectif et d'ensemble sur la fête de la veille, mais il n'y parvint qu'avec peine. Tout s'était passé sans accrocs, ce fut ce qu'il put constater le plus clairement, et cela lui suffit pour juger que sa tâche avait été accomplie. Quant au plaisir personnel qu'il en avait ressenti, Félicien dut s'avouer qu'il avait été fort maigre et, en ce moment même, il éprouvait une impression désagréable de malaise et de dépit, quelque chose comme la rancœur que laisse après elle une faute irréparable ou une occasion à jamais perdue.

Certes, il connaissait bien la cause de cette impression. Jusqu'au dernier moment, il avait espéré que Gertie serait venue à la fête. Gertie absente, plus rien n'avait eu de l'attrait à ses yeux. Chère Gertie ! Dire que ç'avait été sa pauvreté fière qui l'avait bannie de cette réception à laquelle toute la ville avait assisté.

Chaque jour, lorsque Félicien allait passer quelques heures dans le petit salon de la rue des Estournelles, il remarquait, à d'imperceptibles détails, — que les Spilett s'efforçaient cependant de dissimuler devant lui — l'indigence grandissante dans laquelle se débattaient ces braves gens. C'était une friandise, un vêtement, un accessoire de toilette, un plaisir dont Gertie se

Digitized by Google

privait sans un murmure. C'était une exigence nouvelle du vieux Gédéon que la jeune fille se désespérait silencieusement de ne pouvoir satisfaire. Parfois de menus objets d'ornement — reliquats du luxe d'antan — disparaissaient du salon, ayant pris le chemin de honteux et effroyables sacrifices. Gertie, les yeux battus par une nuit de veille, achevait fiévreusement quelque ouvrage de tapisserie qu'elle vendait ensuite aux magasins de la ville, ou peignait, avec son joli talent de demoiselle du grand monde, un écran, un éventail, quelque brimborion mondain qu'elle cédait aux papetiers pour un gain dérisoire.

Avec quelle joie Félicien serait venu au secours de la brave fille. Pourtant, il lui aurait répugné de savoir là, à côté de lui, sur sa table de travail, parmi tous les dossiers où s'accumulaient les misères du pays, un dossier sur lequel brillerait ce nom : Gertie Spilett. Il savait, du reste, Gertie et le vieux Gédéon trop fiers pour recourir à la charité d'autrui. Non, c'était autrement qu'il fallait songer à tirer le ménage de la rue des Estournelles de la nécessité. Mais comment ? Ici le supplice de Félicien commençait. Depuis la première semaine de son entrée aux Écacheries, c'était la question qu'il se posait chaque matin. Il savait bien que Mlle Hogareth se faisait vieille, que sa place, conférée à Gertie, serait pour les Spilett la fin de leur misère. Mais il n'ignorait pas les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de ce vœu et dont le premier était le méthodisme outré du conseil municipal et sa foi exclusive en des brevets officiels.

Cent fois, il avait été sur le point de s'en ouvrir à M. Heurtel. A chaque occasion, sa langue avait séché dans sa bouche. A quel titre l'ingénieur se serait-il intéressé à Gertie ? N'aurait-il pas partagé la manière de voir administrative du conseil municipal ? D'autre part, dans sa rigueur à ne secourir les infortunes qu'après minutieuse enquête, ne pourrait-il reprocher aux Spilett d'avoir dilapidé volontairement leurs ressources et de ne devoir leur triste situation qu'à eux-mêmes. Puis lui, Félicien, avait-il bien qualité pour appeler la sollicitude de M. Heurtel

Digitized by Google

sur les Spilett? Si l'ingénieur allait l'accuser de favoriser ses amis au détriment de plus cruelles misères?

Si encore Gertie était venue à la fête, M. Heurtel l'aurait peut-être remarquée. Il se serait intéressé à sa beauté, à sa distinction. Tandis que maintenant, pouvait-on compter sur le hasard pour mettre Gertie et M. Heurtel en présence ?

Félicien en était là de ses réflexions journalières. Un pas qui montait l'escalier attira son attention. La porte s'ouvrit, M. Heurtel, la canne à la main, les souliers humides encore de la rosée des bois, parut.

Il s'assit près du jeune homme, tira ses tablettes de sa poche et dit :

« Pouvez-vous me donner des renseignements sur Mlle Gertie Spilett? »

Le jeune homme ferma instinctivement les yeux. Dieu l'exauçait donc! Il sentit son cœur déborder dans sa poitrine. Rien que cette simple phrase, prononcée par le vieil ingénieur, c'était la certitude du salut pour Gertie et le vieux Gédéon, c'était la preuve que la main de la Providence avait conduit cette immense bonté vers cette cruelle souffrance.

Oh! oui, qu'il avait des renseignements à donner de la jeune fille. Pendant une heure il ne tarit pas. Il fit de Gertie un portrait enthousiaste. De son caractère noble, de son abnégation dévouée, de sa fierté native, journellement meurtrie aux mille petits incidents de la nécessité douloureuse qui l'étreignait, il fit un tableau touchant qui émut M. Heurtel. Il raconta l'existence du vieux Gédéon, son mariage avec Mlle de Bosanges, glissa sur les raisons véritables de la décadence des Spilett, et mit tant de chaleur à disposer favorablement M. Heurtel à l'endroit de sa protégée, que celui-ci ne put s'empêcher de lui dire :

« Mais il me semble, Félicien, que vous vous intéressez tout particulièrement à cette jeune fille.

— C'est tout naturel, répondit le jeune homme, ces braves gens m'ont hébergé lorsque je me trouvai sans ressource au

Digitized by Google

départ de Me Malouet. Et, jusqu'à ce jour, ils n'entendent pas que je m'acquitte envers eux.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt?

— Ah! monsieur, pouvais-je avoir la pensée de solder mes obligations personnelles à l'aide de votre inépuisable bonté?

— Vous êtes un brave cœur, Félicien, je suis content de vous avoir près de moi. »

De toute la journée, Félicien n'eut guère le cœur au travail. Le soir le surprit se promenant dans sa chambre, enivré par la joie profonde de savoir le sort de Gertie assuré.

Au bout de la grande allée, le petit village d'Irchies s'endormait dans un poudroiement rose. Les massifs des arbres agitaient doucement leurs cimes rougies par le soleil. Une lueur d'incendie flottait sur le bois, allumait des flammes mobiles dans les lourds feuillages. Des ouvriers allaient et venaient sur la pelouse, emportaient les kiosques démontés, ratissaient les chemins, roulaient à nouveau le gazon piétiné par la foule de la veille.

Et il semblait au jeune secrétaire que l'immense fortune de M. Heurtel amassée aux quatre coins du monde, toute cette féérique splendeur des Écacheries qu'il avait dans les yeux, n'avaient qu'un but, qu'une mission, prescrite par les destins immuables : rendre heureuse la personne qu'il aimait, et faire renaître le sourire sur la douce et énigmatique figure de Gertie Spilett.

(*A suivre.*) F. Foulon.

Digitized by Google

LA LOI DU TRAVAIL CHEZ LES GRECS

A de rares exceptions près, les Grecs ont été un exemple frappant de ce que peut un peuple travailleur pour la civilisation et le progrès.

A un amour ardent de la liberté, ils ont joint une activité infatigable dans le commerce et l'industrie. Leur génie a embrassé presque toutes les connaissances humaines et, dans le domaine de la pensée et des arts, ils sont restés nos maîtres. Aujourd'hui encore, après une longue suite de siècles, nous allons puiser, à chaque instant, comme à une source intarissable, au patrimoine intellectuel qu'ils nous ont légué.

Sur bien des questions politiques, économiques ou sociales, qui nous semblent nées d'hier, ils possédaient des vues justes et rationnelles qu'il est bon de connaître, parce qu'elles peuvent être pour nous un guide utile et un précieux enseignement.

Leur esprit judicieux avait reconnu, de bonne heure, que le travail est le producteur de la richesse et l'agent du progrès. Ils pensaient, avec raison, qu'il existe une étroite relation entre l'obligation du travail, que la nature elle-même impose à tous les hommes, et le devoir sacré de l'assistance qui unit les êtres entre eux. Partant de ce principe, ils considéraient la pauvreté comme méprisable et indigne d'être secourue, lorsqu'elle avait pour cause

Digitized by Google

la paresse, la nonchalance ou le dédain des richesses.

Dans l'application de la bienfaisance publique et privée, on s'est, plus tard, écarté de ces saines notions. Le système de la charité aveugle, loin de relever l'indigent, a eu, au contraire, pour effet de l'abaisser davantage sur l'échelle sociale. L'étendue du mal a fait ouvrir les yeux aux plus incrédules, en sorte que l'on peut dire, qu'en ce moment, l'attention publique est sérieusement portée vers toutes les questions qui touchent à l'assistance de l'homme par lui-même et au relèvement du pauvre à l'aide de sa propre activité.

Il n'est donc pas sans intérêt de rappeler comment les Grecs ont compris cette grande loi du travail qui leur fit accomplir des prodiges.

* * *

Malgré le reproche de piraterie que Thucydide adresse aux premiers habitants de la Grèce, il est certain qu'on y avait déjà reconnu la nécessité du travail à une époque très reculée, car les plus anciennes traditions religieuses rapportaient que Jupiter avait imposé l'effort à l'homme comme condition indispensable à l'accomplissement de sa destinée. Le mythe de Prométhée n'est que la représentation du travail engendrant le progrès. Nous y reconnaissons le génie de l'humanité luttant sans cesse pour la perfection et cherchant, par là, à ressembler aux dieux.

Il y avait aussi, en Grèce, une raison particulière de tenir le travail en haute estime ; le sol y était généralement pauvre ; et, sans l'énergie du cultivateur, il n'aurait pas suffi aux besoins de la population. « Prise dans son « ensemble, dit M. V. Duruy, la Grèce n'était pas assez « fertile pour nourrir ses habitants dans l'oisiveté et la « mollesse ; elle n'était pas assez pauvre non plus, pour « les contraindre à dépenser toute leur activité dans la « recherche des moyens de subsistance. La diversité du

Digitized by Google

« sol leur imposait cette diversité de travaux qui mul-
« tiplie les aptitudes et excite le génie des peuples, qui
« provoque la variété des idées par celle des connais-
« sances, c'est-à-dire la civilisation. »

Parmi les différents états de la Grèce, ce furent les moins riches qui montrèrent le plus d'aptitude au travail et qui, par cela même, arrivèrent au plus haut degré de prospérité. De ce nombre fut la pauvre Attique, dont les ressources principales consistaient en huile et en vin; mais elle gagna, dans cette lutte pour la vie, une merveilleuse activité et une énergie rare qui lui permit de surmonter toutes les difficultés. On peut dire avec certitude, qu'au milieu des vicissitudes sans nombre qu'elle eut à traverser, la Grèce resta grande, forte et prospère durant tout le temps qu'elle connut le travail; sa décadence commença lorsque la démocratie, devenue puissante et riche, oublia cette vertu qui lui avait donné des siècles de gloire.

L'esclavage n'avait pas, comme on serait tenté de le croire, énervé chez l'homme libre la discipline du travail. Dans la période héroïque, nous voyons les rois et les princes se livrer avec leur domesticité aux occupations les plus vulgaires. Homère nous montre ses héros cultivant leurs champs et soignant le bétail. Les femmes font le ménage, tissent, brodent et confectionnent elles-mêmes leurs vêtements et ceux de toute la famille. Dès la première heure du jour, on les voit à la besogne au milieu de leurs servantes. Pénélope est restée le modèle accompli de la femme laborieuse. La belle Nausicaa, accompagnée de ses suivantes, part de grand matin, avec la voiture de son père, pour aller laver à l'embouchure du fleuve les habillements de ses parents et de ses frères. Elle emporte une corbeille contenant tout ce qu'il faut pour les repas de la journée. C'est sa mère qui a pris soin de ce détail.

Euripide, dans Phèdre, nous décrit aussi les princesses

Digitized by Google

lavant leurs vêtements dans le courant d'une source limpide. Tous ces faits semblaient simples et naturels à l'antiquité; jamais on n'aurait songé à les trouver contraires au prestige de la royauté.

Les poètes gnomiques s'attachaient surtout, dans leurs sentences, à recommander le travail et à vouer au mépris la paresse et l'imprévoyance.

« Travaille, disait Phocylide, tu dois payer ta vie par tes travaux. Le paresseux fait un vol à la société. N'as-tu pas de métier? Va donc bêcher la terre. Donne-toi de la peine, tu ne manqueras pas de travaux. Veux-tu te livrer à la navigation? Les mers te sont ouvertes. Veux-tu trouver des occupations champêtres? Les campagnes sont si vastes? Sans le travail, rien n'est facile à l'homme, ni même aux immortels; le travail ajoute encore à la vertu (1). »

N'est-ce pas là le langage de la saine raison, et notre science moderne s'est-elle montrée supérieure?

La preuve de cette grande popularité dont jouissait le travail en Grèce, se voit aussi dans les nombreux faits cités par les auteurs anciens, qui se plaisaient à rendre un éclatant hommage à l'homme laborieux.

Voici une de ces anecdotes, assez peu connue, sur Myson, natif de Malia, que Platon plaçait au nombre des sept sages de la Grèce pour son attachement au travail. Solon étant allé le visiter, le rencontra dans sa grange occupé à mettre un manche à sa charrue. Solon, pour l'éprouver, lui dit : « Je ne vois pas, Myson, à quoi puisse maintenant te servir ta charrue. » « Je ne veux pas, répondit le sage, en user à présent, mais je désire tenir ma charrue prête, afin de m'en servir aussitôt le bon temps venu (2). »

(1) *Sentences de Phocylide*. Traduction LEVESQUE. Phocylide, né à Milet, vivait 550 ans av. J.-C.

(2) DIODORE DE SICILE, t. IV, frag. Traduction d'HŒFFER, p. 243.

Digitized by Google

A Sparte même, ce grand étouffoir de tous les sentiments nobles et généreux de la Grèce, où l'on n'avait égard qu'aux exercices qui préparaient un rude métier des armes, on ne se montrait pas indifférent aux travaux manuels et la culture des champs. L'oisiveté n'était particulière qu'aux seuls Spartiates, qui s'arrogeaient ce droit en leur qualité de conquérants. Les vaincus et les révoltés, Laconiens et Hilotes, travaillaient à la place de leurs maîtres à qui ils fournissaient les vivres et tout ce qui leur était nécessaire en temps de paix et de guerre.

Le mépris des Spartiates pour le travail, l'industrie, le commerce et les arts était considéré comme une excentricité particulière à ce peuple et une dérogation blamable aux lois naturelles (1). Le Grec et surtout l'Athénien, né railleur, aimait à exercer sa verve aux dépens du Lacédémonien qu'il tenait en très médiocre estime. On riait, à Athènes, de l'étonnement d'un Spartiate qui demandait à voir un citoyen condamné à l'amende pour crime d'oisiveté. Le sel attique ne manquait jamais de s'exercer dans d'autres circonstances analogues toujours à l'avantage de l'homme travailleur et à la confusion du paresseux.

Dans le même ordre d'idées, les Grecs n'eurent que du dédain pour les Sybarites, qu'ils accablaient de sarcasmes au sujet de leur mollesse. Un riche Sybarite, disait-on, ayant entendu d'un autre que l'aspect des travailleurs avait fait sur lui un effet déchirant, s'écria : « Je ne m'en étonne pas, car rien qu'à écouter ton récit, je me sens un point de côté. » (2)

(1) Si Platon et Xénophon furent des admirateurs de Sparte et de sa politique, il n'en a pas été de même d'Aristote qui avait vécu longtemps, comme étranger, au milieu des agitations d'Athènes et pouvait ainsi, mieux que tout autre, parler des Athéniens en toute impartialité. De nos jours, M. Ed. La Boulaye, a dit avec raison, que Sparte fut un couvent de soldats qui ne fit rien pour la civilisation et ne sut jamais que tuer ou mourir.

(2) DIODORE DE SICILE, t. IV, frag. p. 235. Trad. de FR. HŒFER.

Digitized by Google

Le peu de succès que rencontra la philosophie des cyniques est la preuve évidente de la considération que le peuple grec accordait au travail. L'idée d'introduire dans une société civilisée la simplicité et l'austérité des mœurs primitives séduisit d'abord beaucoup d'esprits généreux, mais l'exagération de la doctrine la fit bientôt tomber dans le discrédit le plus complet, lorsqu'on s'aperçut que le but final était le désintéressement de la vie, le mépris du travail, l'oisiveté et la mendicité. On reprochait aussi aux adeptes de la secte leur vanité et le désir de se faire remarquer.

Antisthène, le fondateur de l'école, avait pris la besace et le manteau de mendiant pour prêcher le renoncement aux biens de la terre. Socrate, dont il avait été le disciple, savait à quoi s'en tenir sur la sincérité du nouvel apôtre. Le voyant un jour dans les rues d'Athènes, il ne put s'empêcher de lui crier : « Hé! Antisthène, j'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau! »

Son élève, Diogène, ne fut jamais pris au sérieux. Il fut le philosophe vagabond par excellence. A Athènes et dans les autres villes de la Grèce où il promena sa paresse, il afficha un suprême dédain du travail et des convenances les plus élémentaires. Alexandre le Grand en ayant entendu parler, alla le voir à Corinthe. Il le trouva couché près de son tonneau et lui demanda ce qu'il désirait : « Que tu t'éloignes de ma présence, car tu empêches le soleil d'arriver jusqu'à moi! »

Cette réponse dépeint, à elle-seule, le caractère de ce philosophe vaniteux et poseur, cherchant, avant tout, à attirer sur lui l'attention de la foule par ses haillons et ses boutades.

De cette obligation morale du travail découlait nécessairement le principe que l'oisiveté était condamnable, et que le pauvre n'était digne de pitié que pour autant qu'il fût dans l'impossibilité de gagner honorablement sa

Digitized by Google

vie. C'est cette loi sociale que l'illustre Périclès formula si parfaitement dans l'oraison funèbre qu'il prononça 431 ans avant notre ère pour honorer les citoyens morts en défendant la patrie.

« Personne, disait-il, ne doit rougir d'avouer qu'il est pauvre; mais ce qui est honteux, c'est de ne pas chasser la pauvreté par le travail (1). »

Ces paroles éloquentes ne sont-elles pas l'affirmation de l'idée vraiment philanthropique de l'assistance par le travail, que nous reconnaissons aujourd'hui comme devant être la base de la bienfaisance moderne? Nous verrons, dans la suite, que Périclès, pendant qu'il fut à la tête du gouvernement d'Athènes, s'efforça, autant que possible, de mettre ce principe en pratique.

Les Grecs allaient même beaucoup plus loin que nous en fait d'assistance, car ils reconnaissaient au citoyen un droit au secours par la collectivité lorsque des circonstances malheureuses ou les nécessités sociales le privaient du travail. « On convient généralement, dit Aristote, que, dans un État bien constitué, il faut que les citoyens soient affranchis des soins qu'exigent les premières nécessités de la vie (2). » Aristote avoue que l'application du principe rencontre de sérieuses difficultés. Dans beaucoup de démocraties grecques et notamment à Athènes, on avait, en partie, réalisé la pensée exprimée par Aristote, en accordant des indemnités pécuniaires aux citoyens qui assistaient aux assemblées. On voulait, par là, mettre les pauvres sur le même pied que les riches et aussi les indemniser en raison du temps qu'ils consacraient à la chose publique.

Le travail était considéré, en Grèce, comme le meilleur moyen de préservation sociale contre la misère que l'on considérait, avec la paresse, comme la mère de tous les

(1) THUCYDIDE, II, 40. Trad. de M. LOISEAU. Paris, Garnier frères.
(2) ARISTOTE, *La politique*, 6, § 2. Trad. de THUROT.

Digitized by Google

vices. « L'activité, disait-on, apporte à l'homme honneur et considération; l'oisiveté et la pauvreté font naître la honte. »

Hésiode, le plus ancien poète gnomique de la Grèce et vraisemblablement le contemporain d'Homère, nous a laissé des vers admirables dans lesquels il glorifie le travail et flétrit la paresse.

« L'homme oisif, dit-il, est également en horreur aux dieux et aux hommes; c'est cet insecte sans aiguillon, ce frelon avide, qui s'engraisse en repos du labeur des abeilles. Pour toi, ô Persès! ne refuse pas de te livrer aux travaux convenables, afin que tes greniers s'emplissent, dans la saison, des fruits de la terre. L'homme qui se livre au travail voit augmenter ses troupeaux et croître sa fortune. Par le travail, tu deviendras plus cher aux dieux et aux hommes, car ils ne peuvent souffrir l'oisiveté. Travailler n'a jamais rien de honteux; la honte n'est que pour la paresse. Si tu travailles, tu seras bientôt aux yeux du paresseux un objet d'envie lorsqu'il te verra t'enrichir. C'est l'activité qui fait aller l'ouvrage, et le lâche est toujours en lutte avec la misère (1). »

Dans un pays où les constitutions tendaient à la démocratie, l'oisiveté apparaissait comme un danger public, parce qu'elle appauvrissait l'État et qu'elle avait pour conséquence de créer des inégalités de fortune entre citoyens. L'homme inactif, incapable de satisfaire par le travail aux nécessités de la vie, doit nécessairement finir par abdiquer sa liberté et par tomber sous la dépendance des riches. « L'indigent, disait Hésiode, est en proie à la honte qui cause tant de maux aux humains. » On songea donc, de bonne heure, à développer dans les écoles le goût du travail et à inspirer aux enfants l'horreur de la pauvreté. Sous ce rapport, les sentences des gnomiques

(1) HÉSIODE, *Les travaux et les jours*. Trad. de M. PATIN, de l'Académie française.

Digitized by Google

et surtout celles de Théognis de Mégare jouirent longtemps d'une grande autorité dans l'enseignement. Pendant des siècles, on fit apprendre par cœur à la jeunesse les préceptes suivants :

« Ce qui abat l'homme de bien, ce qui le dompte plus que toute chose, plus que la vieillesse chenue, plus que la maladie, c'est la pauvreté. »

« Il faut la fuir, la jeter dans les flots profonds, la précipiter du haut des rochers escarpés. »

« L'homme que la pauvreté a dompté, ne peut ni parler, ni agir ; sa langue est enchaînée. »

« La mort vaut mieux pour le pauvre que la vie avec le supplice de la pauvreté. » (1)

Plus loin nous lisons :

« La pauvreté est mère de l'impuissance qui pousse l'esprit des hommes à l'erreur, qui livre leurs pensées aux trop puissantes atteintes de la nécessité. Ils supportent alors, malgré eux, bien des hontes, enchaînés par le besoin qui enseigne le mal aux plus rebelles, les mensonges, les ruses, les querelles funestes. Le mal repugne à leur nature; mais le besoin engendre la dure impuissance (2). »

Enfin, le poète ajoute :

« O méchante pauvreté! Pourquoi, pesant sur mes épaules, déshonores-tu et mon corps et mon âme? Tu m'enseignes de force, malgré ma répugnance, bien des choses honteuses, à moi qui sais ce qui parmi les hommes est bon et honnête ! (3) »

Afin d'éviter cette misère dégradante, le vieil Hésiode avait déjà recommandé l'épargne et la prévoyance. Il est à croire qu'il en était aussi parlé dans l'enseignement de la

(1) THÉOGNIS DE MÉGARE, *Sentences*, vers 173-178. Trad. de M. PATIN. Théognis de Mégare vivait environ 550 ans av. J.-C.

(2) IDEM, vers 383-392.

(3) THÉOGNIS DE MÉGARE, vers 649-652.

Digitized by Google

morale dans les écoles. Voici comment s'exprime, à cet égard, le poète des *Travaux* et des *Jours :*

« Un peu, mis avec un peu, si la chose se répète, fera bientôt beaucoup.

« Qui ajoute à ce qu'il possède, est sûr d'éviter la faim (1). »

N'est-ce pas « La science du bonhomme Richard », écrite trois mille ans avant Benjamin Franklin?

Ces principes avaient non seulement une influence morale très considérable sur le peuple, mais ils trouvaient aussi leur sanction dans la loi. Celle-ci était primitivement très dure pour les oisifs et les mendiants de profession. Dracon les condamnait à mort. Solon, dans sa réforme législative, n'alla pas jusqu'à un tel degré de sévérité, mais il maintint pour chaque homme valide l'obligation du travail. Tout citoyen devait pouvoir gagner son pain au moyen de l'agriculture, de l'industrie ou du commerce. Chaque année on était tenu de déclarer à l'État quels étaient ses moyens d'existence. Les infractions à cette loi étaient jugées et réprimées par l'aréopage. L'action pour cause de fainéantise pouvait être intentée aussi bien contre les riches que contre les pauvres qui restaient oisifs. Enfin, la loi ne permettait pas aux riches d'entretenir des esclaves inoccupés (2).

Solon prescrivit encore au père de famille de faire apprendre un métier à son fils. S'il avait négligé ce devoir, il perdait, dans sa vieillesse, le droit de réclamer des aliments à son enfant (3). Cette loi, au dire de Plutarque, avait pour but de favoriser l'industrie et le travail des manufactures (4).

Les Grecs ont toujours considéré l'obligation du travail

(1) Hésiode, *Les travaux et les jours.*
(2) V. Boekh, *Économie politique des Athéniens*, IV, 2.
(3) Duruy, *Histoire des Grecs*, I, p. 187 et 195.
(4) Plutarque, *Vie de Solon*, 42.

Digitized by Google

comme intimement liéee à la qustion de l'assistance. Ils ne comprenaient pas que l'homme laborieux fût tenu de secourir l'indigent paresseux. De tout temps on avait reconnu, en Grèce, qu'en matière de bienfaisance, il fallait appliquer ce principe que nous croyons être une conquête de la science moderne, à savoir : « que la charité qui prévient la misère est plus salutaire que celle qui la secourt ». Pour arriver à ce résultat et rendre l'humanité heureuse, il n'existait qu'un moyen : le travail.

Telle était l'opinion d'Aristote, entièrement conforme aux idées philosophiques et sociales qui avaient, comme on l'a vu plus haut, toujours prévalu en Grèce. « Les hommes, dit cet illustre penseur, commettent l'injustice pour faire face aux nécessités de la vie et pour satisfaire leurs passions. Le remède à ces maux consiste dans la tempérance, une fortune modeste et l'amour du travail (1). » Afin de mieux réaliser le principe de l'assistance par le travail, Aristote estime que « les citoyens de la classe élevée et tous ceux qui sont aussi distingués par leur sagesse que par leur fortune, feraient bien de prendre les pauvres sous leur protection et de les tourner vers le travail, en leur fournissant les capitaux nécessaires (2) ».

N'est-on pas surpris de trouver, si clairement exprimées, plus de trois siècles avant notre ère, nos idées sur les devoirs des classes riches envers les pauvres? C'est déjà un appel à la charité et à la fraternité universelle.

La mise en pratique de ces grands principes philanthropiques fut malheureusement contrariée, sous certains rapports, par l'excès de démocratie dont souffrirent la plupart des États de la Grèce et surtout Athènes. La classe nombreuse des travailleurs, que l'on assimilait à tort aux pauvres, possédait une influence considérable dans l'État. On comprend facilement que ceux qui ambitionnaient le

(1) ARISTOTE, *La politique*, II, 4, § 8. Trad. de THUROT.
(2) IDEM, *Ibid.*, VII, 3, § 5. Trad. de THURCT.

Digitized by Google

pouvoir aient cherché à s'attirer la bienveillance du peuple au moyen de largesses et de distributions de terres. Certains étaient sincères et agissaient par humanité; d'autres, au contraire, ne voyaient que leur intérêt et une manière de récompenser la foule qui les comblait d'honneurs.

Il est incontestable que l'argent follement dépensé en spectacles populaires et les prodigalités sans nombre qui déshonorent si souvent le gouvernement démocratique, avilirent le caractère des classes inférieures et leur firent perdre le goût du travail, en les habituant à vivre aux dépens du trésor public ou sur la bourse des riches. On s'aperçut que le mal était devenu irréparable lorsque la liberté de la Grèce sombra sous les intrigues de Philippe de Macédoine. L'éloquence et les efforts de Démosthènes ne purent avoir raison de l'énervement et de l'abaissement des Athéniens.

Cette situation ne fut pas particulière à Athènes; le mal s'étendit à toute la Grèce et Sparte elle-même ne put échapper à ses conséquences. Les esprits les plus clairvoyants avaient prévu le danger et s'étaient efforcés de le conjurer. Nous verrons bientôt que Périclès chercha, par mille moyens ingénieux, à donner de l'ouvrage à ses concitoyens inoccupés. Si Plutarque, sur le témoignage d'Aristote, reproche à Périclès d'avoir cherché à gagner la faveur populaire, il n'hésite pas à reconnaître que ces sortes de dépenses publiques consistaient surtout en salaires pour assistance aux assemblées et en frais de spectacles. On voudra bien reconnaître que cet emploi de deniers communs n'avait rien en soi de blâmable et ne ressemblait en rien à de la corruption. L'indemnité de présence aux assemblées se justifiait comme compensation du temps perdu. Quant à la distribution du théorique, elle trouvait son explication naturelle dans le goût artistique du peuple athénien. C'était un crime capital de consacrer l'impôt théorique à d'autres usages qu'aux représentations

Digitized by Google

dramatiques. On ne pouvait admettre, dans une démocratie aussi éclairée, que le pauvre fût privé des jouissances intellectuelles. Tous y avaient droit, comme à un patrimoine commun; de là, en cette matière, la nécessité d'une distribution des deniers publics. Ainsi compris, le secours du théorique avait une haute portée à la fois sociale, morale et charitable.

Aristote, avec une étonnante largeur de vues, s'élève contre le péril, dans les démocraties, des secours pécuniaires aux pauvres et de l'aumône en général, qu'il combat comme funeste aux classes nécessiteuses. Aujourd'hui encore, nous ferions bien de méditer ses sages conseils.

« Dans une république qui a des revenus, dit-il, il ne faut pas faire ce que font aujourd'hui les démagogues, c'est-à-dire distribuer aux pauvres l'excédent des dépenses, en y prenant aussi leur part. Ceux-ci ont à peine reçu le secours qui leur revient, qu'ils retombent dans les mêmes besoins; faire des largesses aux pauvres, c'est verser dans un tonneau percé. Cependant, le législateur vraiment dévoué au peuple doit pourvoir à ce que la multitude ne soit pas dans une indigence excessive, car c'est là une des causes qui perdent la démocratie. Il faut, au contraire, imaginer tous les moyens qui peuvent assurer au peuple une aisance durable. Dans l'intérêt même des citoyens aisés, il faut faire une masse générale de l'excédent des revenus de l'État, l'accumuler et la répartir ensuite entre les pauvres, surtout si la part qui leur revient peut servir à l'acquisition de quelque coin de terre ou, du moins, peut former un capital pour monter un petit commerce ou un train de culture (1). »

Périclès s'était inspiré des mêmes principes, cent ans auparavant, lorsqu'il voulut qu'Athènes fût digne de son peuple et de son empire. En embellissant la capitale d'immortels monuments, il rehaussait non seulement le pres-

(1) ARISTOTE, *La politique*, VII, 3, § 4. Trad. de THUROT.

Digitized by Google

tige de sa patrie et le sien, mais il donnait encore de l'occupation à une population de plus de cent mille âmes, qui encombrait la ville et le Pirée : « A cet effet, dit M. Victor Duruy, Périclès ne se fit point scrupule de puiser dans le trésor des alliés. — Du moment, disait-il, qu'Athènes remplit ses engagements en exerçant une protection efficace, nul n'a de comptes à lui demander. — Une foule d'ouvriers de toutes les catégories trouvèrent à employer leurs bras et à soutenir leur vie, par un gain légitime, dans l'immense atelier que lui ouvrit Périclès. Des corps de métiers s'organisèrent, sous des chefs, pour extraire et tailler le marbre, couler le bronze, travailler l'or, l'ivoire, l'ébène et le cèdre employés dans la construction des édifices publics ou les statues des dieux, pour sculpter la riche ornementation des temples ou les décorer de brillantes peintures (1). »

Périclès fit les plus grands efforts pour rendre le sort des travailleurs manuels, c'est-à-dire de la classe pauvre, entièrement supportable. Son plus vif désir était que chacun eût sa subsistance assurée dans l'État, par le produit de son travail. Pour atteindre ce but philanthropique, il favorisa l'émigration des citoyens les plus malheureux et les envoya fonder de nombreuses colonies où ils devenaient propriétaires tout en conservant leurs droits de citoyens d'Athènes.

D'après le témoignage de Plutarque, il fit transporter en Chersonèse 1,000 bourgeois pour y habiter et départir les terres entre eux; 500 à l'île de Naxos; 250 à celle d'Andros; 1,000 en Thrace, et d'autres en Italie, pour y rebâtir la ville de Sybaris. En agissant ainsi, dit Plutarque, il cherchait à débarasser la ville des gens oisifs, et donnait de l'occupation à ceux qui en demandaient (2). Sous sa sage administration, chacun eut

(1) DURUY, *Histoire des Grecs*, t. I, p. 474.
(2) PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, XXII.

Digitized by Google

toute facilité de gagner honorablement sa vie. Plutarque ajoute encore que « chaque année, il composait les équipages de la flotte des citoyens les plus pauvres, qui, huit mois de l'année, étaient à charge de la bienfaisance publique. Il voulait leur donner le goût de la navigation et l'expérience de la marine. »

Les arsenaux de l'État occupaient un grand nombre d'ouvriers; d'autres étaient employés par les riches et les bourgeois à la construction et à la décoration des habitations. Enfin, quand on se représente Athènes grande, active et populeuse au point de pouvoir être surnommée la perle de la Grèce, on est forcé de reconnaître que le travail y était dans des conditions économiques excellentes. La ville était reliée à la mer par le Pirée, où se concentrait la majeure partie du mouvement commercial du riche bassin de la Méditerranée. Dans ces conditions, quiconque avait en soi un peu d'énergie, était certain de vivre à l'abri du besoin.

Ce résultat était dû, non seulement à l'activité de la nation, mais aussi au dévouement de ceux qui, placés à la tête du pouvoir, n'avaient rien négligé pour contribuer à la gloire de leur patrie et au bien-être de leurs concitoyens. On voit donc par ce qui précède que, malgré ce qu'ont pu dire certains écrivains dont la tendance est de décrier les institutions du paganisme, il s'est trouvé dans l'antiquité des hommes de cœur qui ont travaillé sincèrement à l'amélioration des classes inférieures. Leur principale préoccupation fut surtout de procurer à celles-ci le bonheur à l'aide du travail, et rien n'autorise à penser, qu'en agissant ainsi, ils n'étaient poussés par un pur esprit de fraternité ou par un véritable amour de l'humanité.

Sans doute, sous prétexte de bienfaisance, il y eut des abus et des gaspillages des deniers publics; mais il est injuste de conclure, d'une façon générale, comme le fait

Digitized by Google

M. Alexandre Monnier, que « la misère ne fut combattue dans la société antique que par la contrainte des lois et en accablant le trésor public sous le fardeau croissant d'une population oisive (1) ».

Le devoir de l'assistance avait son fondement, non seulement dans le culte, mais il reposait aussi sur une nécessité sociale, en vertu de ce principe qu'Aristote a nettement formulé : « Il est impossible que l'État tout entier soit heureux, si la grande majorité, si tous les citoyens, si même quelques-uns ne jouissent pas du bonheur (2). »

L'antiquité a constamment réprouvé l'ascétisme et le désintéressement des biens de la terre. On ne peut l'en blâmer. En cela, elle a préféré suivre la voie naturelle qui conduit sûrement au bien-être par le travail. La plupart des penseurs estimaient que l'on doit rechercher le bonheur dans la satisfaction du devoir accompli. Pour y parvenir, il fallait se conformer à la justice et à la raison. C'est par la lumière de cette faculté, disait-on, que l'homme arrive à comprendre que le travail est la condition nécessaire de son existence et le seul moyen de se procurer équitablement les jouissances qui font l'agrément de la vie.

Aristophane, qui laisse rarement échapper l'occasion de se montrer désagréable à la démocratie, reconnaît cependant le rôle moralisateur et social que joue le travail dans le monde. Il voit en lui le stimulant du progrès, et ne fait aucune difficulté de reconnaître que, de son temps, la classe ouvrière n'était pas dans une situation malheureuse.

Le grand comique grec nous montre, dans son *Plutus*, un laboureur honnête, appelé Chrémyle, revenant d'avoir été consulter l'oracle d'Apollon sur le point de savoir si son

(1) ALEX. MONNIER, *Histoire de l'assistance publique*, p. 135. Paris, Guillaumin et Cie.

(2) ARISTOTE, *La politique*, II, 2, § 16. Trad. de THUROT.

Digitized by Google

fils unique doit changer de conduite, attendu que tous les scélérats sont riches et heureux. Le dieu lui a donné pour instruction de suivre et d'amener chez lui la première personne qu'il rencontrera. A la sortie du temple, Chrémyle voit un aveugle, qui n'est autre que Plutus, dieu de la fortune. Il le décide à venir demeurer chez lui et le dieu consent, en outre, à se laisser guérir de sa cécité, afin de pouvoir, à l'avenir, reconnaître les honnêtes gens.

Au moment où Chrémyle se réjouit de son bonheur et veut en faire profiter tous ses amis, il est abordé par une femme personnifiant l'honnête aisance produite par le travail, mais que l'heureux laboureur se figure être la Pauvreté, voire même la Mendicité. Elle lui conseille de renoncer à son projet de devenir riche et de rendre la vue à Plutus.

« Quels avantages pourrais-tu offrir, lui répond Chré-
« myle, si ce n'est ces taches de rousseur qu'on gagne
« dans le chauffoir des bains, les gémissements d'enfants
« affamés et de vieilles femmes, les poux, les puces et les
« cousins qui, en quantité innombrable, bourdonnent
« auprès des oreilles des pauvres, les tirent du sommeil,
« pour qu'ils se disent : — Allons, debout, quoiqu'il te
« faille mourir de faim! — Est-ce qu'au lieu d'habits tu
« ne leur donnes pas de vieux haillons? Au lieu de lit,
« une litière de joncs? Pour tapis, une natte pourrie?
« Pour traversin, une grosse pierre? Au lieu de pain, des
« racines de mauve? Pour toute bouillie, de méchantes
« feuilles de raves? Au lieu de siège, le couvercle d'une
« amphore brisée (1)? »

« Mais, s'empresse de faire observer celle qu'on prend
« pour la Misère, ce que vous venez de décrire n'est
« pas la vie des pauvres ou des travailleurs; c'est celle

(1) ARISTOPHANE, *Plutus*. Trad. de BROTIER. Cette pièce fut représentée pour la première fois, à Athènes, 408 ans av. J.-C.

Digitized by Google

« des gueux et des mendiants. La mienne n'y ressemble « en aucune manière, car elle n'est point et ne sera « jamais exposée à ces terribles incommodités. L'exis- « tence du mendiant dont vous parlez, c'est de n'avoir « jamais rien. Mais celle du travailleur, c'est d'épar- « gner, de s'attacher à son travail et de ne manquer « de rien. »

Alors, comme aujourd'hui, le peuple se figurait que tout le monde devait être riche pour que le bonheur régnât sur la terre. En profond économiste, Aristophane réfute ce préjugé populaire à l'aide d'exemples et d'aperçus remplis de bon sens. Il démontre scientifiquement la nécessité du travail et les avantages que la société en retire.

Toute cette partie de la comédie *Plutus* offre un très grand intérêt. C'est, pensons-nous, le plus ancien document qu'il nous reste, où nous voyons, quatre siècles avant notre ère, si nettement définies la condition des classes laborieuses et leur revendications sociales. Quelques citations feront encore davantage apprécier l'esprit observateur d'Aristophane en cette matière.

Malgré les sages conseils de la Pauvreté, Chrémyle n'en persiste pas moins dans son projet de rendre la vue à Plutus, pour qu'il accorde ses faveurs à tous les gens de bien. « Quant aux méchants, dit-il, ils auront tout intérêt à devenir bons, afin que Plutus tourne aussi ses regards vers eux. Par ce moyen, la Pauvreté ou l'honnête aisance que procure le travail de chaque jour sera chassée de la Grèce. »

« Hé, quoi! s'écrie la Pauvreté, vous me chasserez de la terre? Mais quel plus grand mal pourriez-vous faire aux hommes! C'est moi qui suis la cause de tous les biens et je vais vous le faire voir plus clair que le jour. Si ce que vous désirez arrivait, personne n'y trouverait son compte; car si Plutus voyait clair, il se donnerait à tous également, et il n'y aurait plus personne qui se

Digitized by Google

souciât d'apprendre les arts et les métiers, ni qui voulût les exercer. Cela posé, qui voudra être forgeron, construire des vaisseaux, être tailleur, charron, cordonnier, briquetier, blanchisseur, corroyeur, ou fendre le sein de la terre avec la charrue pour recueillir les fruits de Cérès, si chacun peut vivre dans une lâche paresse et n'est point obligé de travailler?

« Vous ferez faire, dites-vous, votre ouvrage par des esclaves? Hé! Comment en aurez-vous des esclaves? Car, qui en voudra vendre, s'il a de l'argent aussi bien que vous? Enfin, il ne se trouvera plus personne qui voudra faire ce vilain commerce de chair humaine. En sorte que vous serez contraint de labourer vous-même, de bêcher la terre, de vous livrer à mille travaux pénibles, et vous menerez une vie beaucoup plus malheureuse que celle que vous avez à présent.

« Vous n'aurez ni lit, ni tapis pour vous coucher, car quel ouvrier en voudra faire, dès qu'il aura de l'or à souhait. Lorsque vous conduirez votre jeune épouse dans votre demeure, vous n'aurez plus d'essence pour la parfumer, plus de riches manteaux brodés et teints de brillantes couleurs pour l'en revêtir. Or, à quoi sert la richesse, si l'on est privé de tous ces avantages? Mais, par mes soins, vous avez abondamment tout ce qui vous est nécessaire, car, comme une maîtresse habile et sévère, je ne quitte pas d'un moment les ouvriers, et, par la nécessité, je les contrains de chercher les moyens de gagner leur vie (1). »

C'est, en effet, la nécessité et le besoin qui forcent l'homme à travailler et à créer les richesses. Mais Chrémyle et ses amis ne veulent pas entendre la voix du bon sens. Ils désirent tous posséder de grandes fortunes, faire bonne chère avec leurs femmes et leurs enfants, se

(1) Ce morceau a été presque reproduit en entier par THÉOCRITE au commencement de ses *Pêcheurs*.

Digitized by Google

baigner, se parfumer et chasser loin d'eux le travail.

Eufin, l'austère conseillère se retire chassée et méprisée. En partant, elle prédit à tous ces malheureux égarés qu'un temps viendra où ils s'empresseront de la rappeler.

Sous une forme à la fois simple et pittoresque, le grand comique grec nous fait l'éloge du travail et nous montre l'inégale répartition de la richesse parmi les hommes. Cette peinture restera éternellement vraie parce qu'elle est l'expression de la raison humaine. Aujourd'hui, plus que jamais, nous sommes obligés de constater que le véritable moyen d'arriver au bien-être de tous, consiste surtout dans le relèvement du peuple à l'aide de l'initiative individuelle et de l'effort personnel.

Travaille. Aide-toi, le ciel t'aidera et compte avant tout sur toi-même. Tel a été le principe de morale sociale qui fut toujours en grande faveur dans la Grèce.

Avant Aristophane, Épicharme, le créateur de la comédie, avait déjà dit, il y a plus de vingt-quatre siècles, que « les dieux nous vendent tous les biens au prix du travail » ; ce que le poète disait, la Grèce le fit ; car « c'est par une activité dont nul peuple n'avait encore donné l'exemple, que les Grecs arrivèrent à se placer si haut parmi les nations » (1).

O. CAMBIER.

(1) DURUY, *Histoire des Grecs.*

Digitized by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

VI

La vie à Vienne.

S'il est difficile d'aimer Berlin, il est aisé d'aimer Vienne. On sait qu'il est de mode en pays allemand, depuis une vingtaine d'années, d'admirer et de louer la capitale prussienne; mais nous, notre goût latin nous portera toujours davantage vers l'Autriche que vers l'Allemagne; et l'activité du jeune empereur Guillaume, la passivité résignée du vieil empereur François-Joseph ne sont pas faites pour changer nos sentiments à cet égard. Certes, les Français ne se sentent pas ici dans un milieu hostile; l'Autriche a-t-elle eu d'ailleurs à se féliciter des présents de ses rudes amis du Nord?

Au surplus, Vienne se laisse aimer pour elle-même. Je ne partage pas du tout l'opinion de cet écrivain original qui proclame Vienne la ville la plus déplaisante d'Europe et ne consent à lui reconnaître qu'un avantage notoire : l'indication du numéro, de la rue et du quartier que porte, inscrits sur une plaque, chaque maison...

La ville est belle, elle a de larges percées, elle se donne aux clartés du firmament. Jamais Vienne n'est une ville sombre. Le Danube bleu — il est parfois bleu à Vienne — lui apporte

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1895.

Digitized by Google

les bouffées d'air d'Orient qui remontent son cours. Rien de lourd et rien d'étranger à son ciel, si ce n'est, nous l'avons montré, certaines œuvres de l'architecture contemporaine qui sembleraient mieux s'adapter à un climat plus doux et aux changements de température moins fréquents. Les quartiers neufs pèchent par excès de monumentalisme et, sans doute, les constructions érigées en ce dernier quart de siècle appartiennent trop souvent aux styles italiens; en revanche, Vienne possède quelques vénérables édifices gothiques qui retracent le moyen âge à l'imagination : c'est même, disait Mme de Stael, le seul côté par où elle ressemble au reste de l'Allemagne; la tour de Saint-Étienne, qui s'élève au-dessus de toutes les églises, domine majestueusement la bonne et paisible ville dont elle a vu passer la génération et la gloire; et, parmi les monuments marquant une époque dans l'histoire de l'art, nous avons déjà signalé les nombreuses créations de Fischer d'Erlach, élève de ce Bernin dont les œuvres, trop décriées aujourd'hui, ont été admirées pendant un siècle comme les plus brillantes productions de l'architecture. On pourrait ajouter que les paysages autour de la ville dépassent en beauté ceux des autres capitales et rehaussent encore le charme de Vienne.

Ce qui contribue beaucoup à faire aimer Vienne, c'est sa population; rappelez-vous le 1er couplet de la célèbre valse de Strauss, le *An der schœnen blauen Donau :*

Il est au pays du Danube
Un peuple éprouvé bien souvent,
Mais toujours étonnant
Par sa fidélité persévérante
Et sa « joyeuse gaieté ».

Ces vers pourraient être la devise des habitants de Vienne, qui, en dépit de tous leurs malheurs, n'ont jamais perdu leur bonhomie et leur gaieté. On dit que Vienne est allemande; non, cent fois non, Vienne est viennoise; l'Allemand s'y trouve si mâtiné de Slave, de Magyar, d'Italien, qu'on ne le reconnaît plus; ajoutez que, présentement, certaines nationalités antigermaniques envahissent de plus en plus la capitale

Digitized by Google

de l'Autriche. Le sang viennois actuel est un mélange dont le caractère allemand est sorti affiné, ennobli et ayant acquis, en outre, de l'urbanité, ce en quoi Vienne offre un contraste marqué avec les villes allemandes.

Le bas-peuple lui-même, le *mob*, paraît affiné en comparaison de celui de l'Allemagne du Nord; la populace de Vienne est, de beaucoup, moins brutale que celle de Berlin. Conséquence : la police à Vienne n'a guère l'importance qu'elle a à Berlin; les *Schutzleute* portent sur leur visage comme le sentiment de leur inutilité. Cette douceur relative du caractère et des mœurs se marque encore dans le respect envers les femmes, qui est resté assez général même dans les classes inférieures de la société : l'on voit ici, dans les voitures du tramway, les hommes céder leur place à une femme, soit-elle même âgée ou laide...

Naturellement, le Viennois tient un peu de chacun des peuples qui ont séjourné dans la vallée du Danube; il participe de la vivacité de l'Italien, du sensualisme du Slave, de la placidité de l'Oriental; de l'Allemand, il a retenu la sentimentalité, la nature aimante, bref, l'état d'âme qu'exprime le mot : *gemuethlichkeit*, mot sans équivalent précis en français, mais qui occupe à peu près le milieu entre bonté et amabilité. Et encore, si le Viennois est *gemüthlich*, c'est-à-dire bon enfant, aimable, affectueux, il l'est peut-être bien un peu par paresse dans les affaires qui exigeraient quelque effort; mais, combien il supporte mal les menues contrariétés, chacun a pu s'en apercevoir en voyage! Certes, la patience n'est pas son fort.

Vienne est réputée *ville de plaisir* en Allemagne et dans le monde. Ses habitants sont pourtant beaucoup plus tempérants que les Allemands du Nord, mais ils aiment le théâtre, les repas improvisés; ils raffolent de parties de campagne l'été, et de patinage l'hiver. Nulle part les foules ne se montrent plus ingénieuses au point de vue des amusements : les jardins et les parcs semblent devenus, les dimanches, comme un immense lieu de récréations, de festins ou de bals. Quant aux fêtes viennoises, la gaieté en est passée en proverbe; en aucun point du monde l'on ne danse plus, ni mieux, qu'à Vienne. Venue la saison, l'on s'en donne à cœur joie du haut en bas de

Digitized by Google

l'échelle sociale, et l'on dépense en fêtes le meilleur de son argent, car l'on ne connaît à Vienne ni l'assiduité au travail, ni l'économie prévoyante des Français.

Les grands bals de corporations, les « bals d'élite », forment l'une des curiosités de la vie viennoise; les uns sont organisés par les journalistes, d'autres par les étudiants ou par les industriels; les artistes peintres donnent des bals costumés, les artistes chanteurs des « nuits folles »... Les réunions de patineurs sont aussi caractéristiques à Vienne : allez au *Schlittschuhlauf-Verein* voir patiner les belles Viennoises!

Toute l'année, le séjour au café joue un rôle essentiel dans la vie à Vienne : une fête, un spectacle n'est complet que si hommes et femmes sont allés souper au café avant de rentrer chez soi, ou tout au moins grignoter un *Kipfel*, pain mollet arrosé d'un *Kapuziner* (ce mot désigne ici le café au lait arrêté à la nuance robe de capucin; poussé un peu plus loin, il prend le nom de « mélange », plus loin encore, celui de « mehr weiss »). C'est, nous l'avons dit déjà, cette habitude d'aller s'attabler au restaurant ou à la brasserie après le spectacle, qui oblige les théâtres à lever le rideau à des heures inconnues chez nous. L'Opéra, le Burgtheater commencent à 7 heures, les petits théâtres à 7 1/2 heures, et tous éteignent leurs lumières à 10 heures, exceptionnellement à 10 1/2 heures. On sort du théâtre à l'heure où la représentation commence véritablement à Paris.

Si l'on aime de souper hors de chez soi, l'on aime aussi le bon marché, et on le trouve dans les *Bierhaüser* ou brasseries, où la *Speise-Karte* indique des prix de « plats du jour » variant de 35 à 90 kreutzers, et où le verre de bière coûte 7 kreutzers (1). Ce sont souvent des caves (*Keller*), dont les étages sont superposés à une grande profondeur. A vrai dire, Vienne ne sort pas de table, ou plutôt Vienne se met à table à toute heure, et partout; les marchands de comestibles eux-

(1) Il y a 100 *Kreutzer* dans 1 *florin d'argent* (*Gulden*), et celui-ci vaut 2 francs à 2 fr. 10 c. de notre monnaie. On a substitué récemment au florin la couronne (*Krone*), qui vaut à peu près un demi-florin et se subdivise en 100 deniers (*Heller*).

Digitized by Google

mêmes ouvrent à midi plusieurs salles où l'on déjeune à la fourchette. Un seul *Speisehaus* élégant dans le genre des restaurants de Paris : Sacher, de derrière l'Opéra, dont nous avons aperçu la succursale au Prater. Établissement somptueux, à hauts prix, mais où les mets, lourdement préparés, ne rappellent en rien l'école parisienne de l'art culinaire.

Une chose qui n'est pas en train de disparaître à Vienne, par exemple, c'est le pourboire. L'habitude en est trop bien ancrée dans toutes les classes de la population : tout Vienne donne ou reçoit des pourboires. Le Viennois, qui n'aime guère de travailler ni de se déranger, trouve juste d'accorder à celui qui travaille ou rend un service un peu plus que ce qu'il est en droit de demander. Il y a des tarifs établis, mais ils ne sont que pour déterminer la proportion des différents dons. Dans les restaurants, chaque repas comporte au moins trois pourboires : 1° au garçon qui sert les mets; 2° à celui qui verse à boire; 3° à celui qui encaisse le montant de l'addition; et ces dons sont proportionnés respectivement à l'échelle suivante : 3, 5 et 10. Il y a, en outre, à rémunérer les services des « chasseurs ». Au café également, l'usage autrichien veut que la division du travail reçoive une rigoureuse application; chaque *Kellner* est préposé à un office spécial : tel consent à servir à boire, tel autre à apporter les journaux, un troisième reçoit l'argent (*Zahlkellner*, *Oberkellner*, etc.).

Si Vienne est célébrée partout comme une ville de plaisir, toutefois, les étrangers à la recherche des endroits publics où l'on s'amuse éprouvent une petite déception, car ceux-ci sont rares. Les rues sont désertes et noires à 8 heures du soir. Les désœuvrés, où vont-ils pour se distraire? On cite l'établissement Ronacher, Gartenbau, les Blumensaele, et quelques cafés chantants de second rang désignés sous le nom d'Orpheum. On cite aussi les Sofiensaele à Landstrasse, établissement qui devient le Sofienbad en été, avec un grand bassin de natation.

« Dans notre Ronacher vous retrouverez votre Casino de Paris, ou vos Folies-Bergère », disent les Viennois à ceux

Digitized by Google

qu'ils présument être des Parisiens. Si l'on n'y trouve pas de « bergères », du moins l'on y voit des gymnasiarques, des chiens savants, des clowns, des saltimbanques, des maillots roses, des tours de force, un filet suspendu ; bref, le nombre de numéros y est, se succédant sans interruption de 8 à 11 heures. On y subit les inévitables Tyroliens en costume de montagne, on entend chanter en allemand et en français. Le français, à vrai dire, a peu de succès, on ne le comprend guère ; l'« artiste » a beau souligner ses effets, les auditeurs restent sourds. Plus goûtés sont les chanteurs et monologuistes berlinois et leur genre d'esprit spécial, le *Berliner Witz*. Public insipide ; on y vient souper et boire en famille avec les enfants, et même le dimanche avec le beau-père et la belle-mère ; tout ce monde prend place autour des petites tables qui remplissent le parterre ; cela fait penser au Concert Bilse de Berlin, avec, toutefois, un aspect moins accusé de foire matrimoniale. Les loges sont occupées par des élégants et des élégantes qui ne voudraient pas se commettre au rez-de-chaussée ; et, dans les galeries en demi-cercle de l'étage, de jeunes personnes qui semblent très bien intentionnées offrent, sous l'œil bienveillant de la police, de vous fleurir la boutonnière. On m'explique qu'à la suite du « nettoyage » opéré par Guillaume II à Berlin, Vienne, à son tour, est devenue une ville « morale » ; tout au moins la police exige que toute apparence de marché soit dissimulée.

Cet établissement Ronacher, si connu de tous les visiteurs de Vienne, va sans doute disparaître : il est question de le remplacer par un théâtre d'opérettes. Le public viennois montre donc d'autres goûts que le public français ; car, tandis qu'en France les cafés-concerts font aux théâtres une concurrence de plus en plus redoutable, à Vienne, au contraire, voici un café-concert fameux contraint de céder la place à un théâtre. Ah ! Francisque Sarcey serait heureux ici !

Par contre, l'indice d'une certaine affinité avec l'esprit « welche » pourrait se trouver dans le langage courant des Viennois, extraordinairement émaillé de mots français. On

Digitized by Google

sait qu'à Vienne on parle français dans le grand monde; notre langue est restée langue de cour en cette monarchie de nationalités diverses. La première éducation des enfants de l'aristocratie et des familles bourgeoises aisées est dirigée par des gouvernantes françaises ou du moins issues de la Suisse romande, le plus souvent du canton de Vaud. En vous promenant par les parcs et jardins de Vienne, vous entendrez tous les bambins accompagnés de leur gouvernante s'exprimer en un pur français.

Nous avons déjà, à propos d'une représentation de *Fledermaus* au théâtre *An der Wien*, montré combien, à côté des mots français prononcés approximativement, pullulent dans le langage viennois les expressions françaises affublées de désinences germaniques et torturées par l'application de la syntaxe et de la prononciation allemandes. Ce sont des verbes tels que *initiren, engagiren, conferiren, garantiren, desavouiren, existiren, compriniren, debütiren, blamiren, antichambriren, renommiren, passiren, forciren;* puis des qualificatifs tels que *prätentiös, maliciös, nervös, reconvalescent, brillant, sentimental, absolut;* enfin, des locutions telles que *à propos*, etc., des substantifs tels que *Spectakel, Scandal, Correspondänz, Intimität, Pietät, Ovation, Configuration*, etc. (1).

Imiter les Français est à coup sûr l'un des désirs des Viennois; et peut-être même ils y ont perdu quelques-unes des qualités de leur race; ils ont cessé d'être graves, réfléchis, pour devenir un peu vains, un peu bruyants. Par l'imitation constante de Paris, Vienne en est arrivée à donner à certains égards l'impression d'une énorme ville de province, dont aurait disparu le précieux caractère de l'originalité ancienne; partout, en effet, se voient des boutiques à l'instar de Paris, mais sans son élégance.

(1) Tous ces mots, en se germanisant, n'ont pas gardé exactement le même sens qu'en français; *sich blamiren*, notamment, signifie en allemand, se faire du tort; *renommiren*, faire le fanfaron; *renommist*, fanfaron, et *renommage*, désigne l'action de se vanter; *Scandal*, signifie bruit, tapage; *passiren* s'emploie dans le sens d'*avoir lieu*, et *forciren*, dans celui de *faire un effort excessif* (par exemple *forcer* sa voix).

Digitized by Google

« L'article de Vienne » qu'on y débite n'égale certes pas « l'article de Paris » pour la délicatesse de la forme et le nuancement des couleurs. Les artisans viennois jouissent pourtant d'un grand renom d'habileté pour la manufacture des petits objets d'art et de luxe; on les dit fort habiles à brillanter les étoffes et les papiers, à tourner le bois et l'ivoire, à gaufrer les cuirs, à nieller l'argent, à juxtaposer les métaux; peut-être, en effet, leurs produits ont-ils plus d'éclat et de solidité que les produits parisiens. Cette réputation des artistes de Vienne date de fort loin; suivant la légende, ce sont eux qui furent chargés de confectionner les vêtements de noce dont Attila devait se parer en obtenant la main de Crimhilde. Quoi qu'il en soit, Vienne est plus que jamais aujourd'hui une ville de grande activité industrielle; c'est même le centre manufacturier de l'Autriche-Hongrie.

Si, dans ces temps d'uniformité universelle, il subsiste un « type viennois », c'est qu'il a la vie tenace. Eh bien, flanez en ville, vous le retrouverez à chaque pas dans les rues, auxquelles il communique même une physionomie à part. Montrons-en quelques échantillons. Voici, en premier lieu, un personnage « haut placé » et qui, grâce à cette position en vue, force dès l'abord l'attention : le cocher de fiacre. Il est arrogant, par exemple, celui-là, et même grossier à l'égard du piéton, qu'il méprise jusqu'à l'écraser à l'occasion; il invective dans un jargon spécial, incompréhensible à force de voyelles et même de consonnes élidées; mais il est élégant de sa personne, et tout dans sa mise révèle l'homme de goût; on le prendrait presque pour le maître de l'équipage; il faut dire que sa voiture, ses chevaux valent sensiblement mieux que ceux de ses confrères des autres capitales, et il les fait valoir aussi, tant il conduit avec grâce; son habileté et sa sûreté, qualités héréditaires chez lui, lui permettent de se lancer sans aucune hésitation dans la cohue des véhicules de tout genre. Les cochers viennois possèdent en outre un talent plus original : ils forment le soir comme une corporation de chanteurs qui exerce son art pour amuser les jeunes seigneurs à table pen-

Digitized by Google

dant les parties de plaisir au Prater ou à la campagne; la noble société reprend en chœur le refrain. On a suffisamment parlé de l'extraordinaire talent de siffleur que possédait le cocher préféré de l'archiduc Rodolphe.

Plus bas, sur les trottoirs des rues, nous coudoyons le « vrai bon bourgeois », le vieux *Wiener Bitz*, excellent homme à figure riante, d'ordinaire entouré d'une ribambelle d'enfants. Ce type de bourgeois de Vienne persiste même sous l'uniforme militaire; les soldats du régiment des *Deutschmeister*, lequel ne comprend que de vrais enfants de Vienne, sont aisément reconnaissables entre tous les autres par leur allure légère et distinguée.

Citerons-nous encore, comme des silhouettes bien viennoises, ces sveltes jeunes filles « aux yeux tendres et profonds » qui captivent le regard des étrangers? Certes, ce ne sont pas des Parisiennes; mais Vienne est la capitale où les femmes savent être belles sans apprêts. Nous avons déjà rendu hommage à leurs mérites précédemment, quand nous parcourions la ville pour la décrire au fur et à mesure de nos rencontres. Pourtant, que toutes les Viennoises soient jolies, il faut en démordre! Les femmes d'âge mûr ont l'air moins raide ici que dans le nord de l'Allemagne, et les jeunes filles paraissent plus accoutumées à recevoir les compliments des hommes; la différence est moins tranchée aussi entre la femme en quête d'un mari et la femme en puissance de l'objet de ses vœux; le passage de l'un de ces états à l'autre s'opère dans le Sud avec moins de difficultés, sans doute, que dans le Nord.

C'est au Prater que vous tâterez le mieux du vrai Viennois; non pas à l'allée des Seigneurs ou Nobel-Prater, rendez-vous des beaux équipages, partie trop « embellie » à son gré et trop encombrée de restaurants à musique militaire. Le vrai Viennois va, lui, à l'allée du Peuple, au Wurstel Prater. Là, vous prendrez sur le fait la gaieté des classes inférieures de la population : sur un champ immense s'étendent des labyrinthes forains, des chevaux de bois, des tirs, des bateaux tournants avec tangage et roulis, des montagnes russes, de petits théâtres, des cafés chantants. Sur une estrade, un orchestre en plein vent,

Digitized by Google

formé de quelques dames respectables vêtues de blanc, épuise son répertoire quotidien de valses et de pots-pourris, devant un auditoire qui a bien un peu l'air d'être venu là par ordre.

L'après-midi, pendant la bonne saison, des familles entières de bourgeois et d'artisans viennent au Prater faire un goûter champêtre. On s'assied sur le gazon et l'on danse au son des orchestres de tziganes ou des orgues de Barbari. Le soir, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, d'étudiants et d'étudiantes, regagnent la ville, se tenant par la main. Aucun désordre ne trouble cette multitude dont on entend à peine la voix, tant sa joie est silencieuse! Mais ne croyez pas que ce silence marque aucune disposition mélancolique, c'est plutôt le signe d'un bien-être physique général qui porte à une rêverie douce.

Certes, les types caractéristiques s'évanouiront peu à peu dans la transformation physique et morale que Vienne subit comme toute l'Allemagne. Un nouveau Vienne se développe, dont chaque jour accuse davantage le contraste avec l'ancien. De superbes constructions à colonnes corinthiennes, à loges à l'italienne, à fresques et à sgraffiti surgissent à la place des modestes maisons d'autrefois, et de larges avenues se substituent aux rues étroites et tortueuses. Or, la physionomie d'une ville n'est pas l'œuvre du hasard ; elle est en rapport direct avec le caractère de ses habitants. Et la vérification de ce principe se trouve dans ce fait que les anciennes qualités distinctives du peuple de Vienne sont, comme la ville, en pleine voie de se transformer.

De même que l'esprit du vieux Viennois a peine à lutter contre la culture intellectuelle qui prend son essor autour de lui, de même il voit d'un mauvais œil l'évolution qui s'opère au sein de sa vieille ville; intérieurement, il regrette ses anciens quartiers, remplacés par de vastes « casernes » ou de monumentales maisons de rapport à trois ou quatre étages et *mezzanin* (entre-sol) ; il ne se croit pas, lui, obligé d'être fier des somptueux palais alignés au *Ring*. Les « temps nouveaux » ne l'enthousiasment pas. Il refuse d'accepter la division de la

Digitized by Google

ville en arrondissements et la réunion officielle des faubourgs à la cité ; les désignations administratives lui répugnent. J'ai entendu même de vieux bonzes se lamenter de la substitution de la nouvelle monnaie métallique à l'ancienne sordide monnaie de papier, sous prétexte que cette dernière était moins pesante! Ce papier, sali en passant de main en main, et ces vieux disques jaunâtres, sorte de boutons de métal, qui formaient la monnaie divisionnaire en dessous du florin et où ne se retrouvaient ni les chiffres, ni les lettres, ni même les traits de l'image souveraine, — ils y étaient si habitués !

Le vieux Viennois, qui est le *vrai* Viennois, ne se plie pas aux choses de notre époque ; il met de la persistance à ne pas céder au nivellement des habitudes modernes. Et parmi tout ce qui forme la physionomie actuelle de la capitale de l'Autriche, ce à quoi il se fait le moins, c'est aux juifs, principaux auteurs de la transformation opérée. Il s'irrite quand, passant devant un palais, il apprend qu'un juif en est le propriétaire, ou lorsque, admirant un magasin à brillant étalage, il s'aperçoit soudain qu'un juif en est le maître.

Par contre, l'envahissement actuel de Vienne par les Tchèques le laisse presque indifférent ; il ne songe pas à s'en irriter ; il en plaisante même ; la prise de possession de la capitale par les fils de cette race aux noms bizarres le fait rire ; jugez-en par cette chanson :

Das Haus gehoert dem Pospischil,
Jenes gehoert dem Kratochvil
Und beide baut der Navratil (1).

Il est curieux, au surplus, d'examiner d'un peu plus près de quoi se compose aujourd'hui la population de Vienne.

En dehors de Vienne, l'Autriche proprement dite — j'entends les provinces de haute Autriche (*ob der Enns*, en amont de l'Enns) et de basse Autriche (*unter der Enns*, en aval de l'Enns) — est presque exclusivement pays de langue allemande.

(1) Cette maison appartient à Pospischil, cette autre à Kratochvil ; l'une et l'autre, c'est Navratil qui les construit.

Digitized by Google

Mais les foules qui se pressent dans les rues de la capitale appartiennent à toutes les races d'Autriche-Hongrie et un peu à celles de l'Orient grec. Il y a quarante ans déjà, plus de la moitié des Viennois appartenaient à des familles étrangères. Les Tchèques forment la grande majorité des étrangers : sur dix passants que l'on croise dans la rue, trois sont originaires du pays de Wenceslas. Les Slovaques, terrassiers pour la plupart, viennent aussi en grand nombre chercher de l'ouvrage à Vienne.

L'envahissement actuel de Vienne par les Tchèques et les Slovaques n'est qu'un épisode du progrès des Slaves autrichiens, lequel a pour contre-partie la décadence du germanisme dans le pays. Cette décadence est indéniable; de 1880 à 1890, en dépit des artifices de la statistique officielle, les Allemands sont descendus, en Cisleithanie, de 36.7 p. c. de la population à 36.1 p. c., tandis que les Slaves autrichiens, Tchèques, Slovaques, Slovènes, Ruthènes (*Ruthène* n'a d'autre sens que *Russe*), Polonais, etc., sont passés de 59 p. c. à 60.1 p. c. (1). En chiffres ronds, les diverses races qui habitent les provinces cisleithanes de l'Empire se répartissent ainsi : 36 p. c. de Germains, 60 p. c. de Slaves, 4 p. c. de Latins (2). Les Magyars n'entrent que pour une infime proportion dans l'ensemble du pays; il n'y en a qu'à Vienne, où leur présence s'explique par la proximité de leur patrie, dont nous avons pu, du haut du Kahlenberg, distinguer à l'horizon les collines bleuâtres.

Mais, de toutes les races, celle qui s'y accroît le plus vite est

(1) Sur la décadence du germanisme autrichien, voir un livre récent : *Die Zukunft der Deutsch-Oesterreicher*, par le Dr Michael Hainisch (Vienne, 1892) ; et aussi même titre, par le Dr Heinrich Hirkner (Leipzig, 1893).

(2) Je trouve dans les statistiques publiées chaque année par Justus Perthes, de Gotha, les dénombrements suivants, que je donne arrondis, des 23 1/2 millions d'habitants de l'Autriche :

Allemands	8,500,000	Croates et Serbes	650,000
Magyars	8,000	Slovènes	1,200,000
Tchèques, Slovaques	5,500,000	Roumains	200,000
Polonais	3,700,000	Italiens	700,000
Ruthènes	3,100,000		

Digitized by Google

celle des juifs. Ils sont ici plus nombreux encore qu'à Berlin, et les Viennois en sont épouvantés. Leur nombre aura plus que doublé en ce dernier quart de siècle; il est actuellement de 135,000, dit-on; ils formaient, en 1870, 6 p. c. de la population de la ville proprement dite; aujourd'hui, ils dépassent 12 p. c. dans la même étendue, c'est-à-dire non compris la banlieue annexée. Ce n'est qu'à Vienne, croyons-nous, qu'on peut voir des enseignes en hébreu au-dessus des boutiques. A chaque pas on entend, on lit des noms manifestement israélites, soit d'abord des noms d'origine hébraïque : Lévy, Levison, Lewysky, Levitus, Cohen (Cohanim), Cohn, Cahen, Chamrath, Jacobson, etc.; soit ensuite des noms composés poétiques, comme Rosenblum, Freudenberg, Sonnenthal, Mosenthal, Thalberg, Schönfeld, Veilchenduft, etc.; ou des noms de villes ou de pays : Hamburg, Brema, Nürnberg, Fulda, Francfurt, Strasburger, Brandeburger, Leipziger, Berliner, Breslauer, Posno (de Posen), Indianer, etc.; ou bien encore des noms d'animaux comme Wolff, Hirsch, Fuchs, Lœwe, Strauss, Hummer, Ross, Bärmann, Hahnmann, etc. On lit aussi des noms juifs dissimulés, tels que Lew (pour Levy), Kauni, Köhn, Konitzer (pour Cohen), Nomis (pour Simon), Samulon (pour Salomon), Jacobsoha (pour Jacobson), ou des noms comme *Herzl* simplement modifiés par l'addition de la désinence *l* ou *el*, essentiellement autrichienne. Les prénoms sont également révélateurs; ce sont des Nathan, des Michel, des Abraham, des Isaac, des Jacob, des Samuel, des Salomon; puis aussi beaucoup de prénoms allemands ayant même consonnance et même initiale que des prénoms hébreux et, par ressemblance, substitués à ces derniers; par exemple, Ludwig pour Lœwe, Isidor pour Isaye, Rosa pour Rachel, Adelaïde pour Abigaïl, Benedikt (Benoit) pour Baruch, et surtout Moritz pour Moïse (Moses, Mosis en allemand).

Nous aurons plus tard l'occasion de décrire le degré de puissance auquel cette race est arrivée. Pour le moment, occupons-nous un instant des hautes régions de la société autrichienne.

Digitized by Google

A côté de l'Empereur, la maison de Habsbourg-Lorraine compte des archiducs au nombre de soixante-quinze environ, actuellement. A dire vrai, ils pèsent lourdement sur le pays; ils obstruent tout, ils détiennent notamment les premiers emplois dans l'armée. Ils jouissent de différents privilèges, entre autres, du privilège de pouvoir trancher en tout, même dans le domaine scientifique; il leur est loisible de malmener rudement leurs adversaires, s'il s'en présente, assurés qu'ils sont de rester maîtres du terrain; car toute réponse à un archiduc est interdite, le code autrichien ne plaisantant pas à l'article des « offenses envers les membres de la famille régnante ».

On connaît les bonnes fortunes traditionnelles de la maison d'Autriche. Depuis que les mariages conclus par les enfants de l'empereur Maximilien Ier lui ont apporté la Bohême, la Moravie et la Hongrie, le vieux dicton du XVIe siècle :

Bella gerant alii : tu, felix Austria, nube;
Nam quae Mars aliis, dat tibi regna Venus.

est resté sans cesse une réalité! L'héritage le plus extraordinaire échu aux Habsbourg est celui de l'ordre Teutonique, avec lequel ils avaient, en quelque sorte, conclu un mariage spirituel; en effet, l'Empereur n'avait jamais appelé à la grande maîtrise, dépendante de lui, d'autres personnes que de ses proches parents. L'ancien empire germanique ayant été supprimé en 1806, la grande maîtrise et toute la fortune de l'ordre restèrent une dépendance de l'Autriche, suivant l'arrangement que les empereurs d'Autriche firent ratifier par le Congrès de Vienne de 1814-1815. C'est donc toujours un archiduc d'Autriche qui porte le titre et la croix de grand maître et qui touche les 750,000 livres de rente y attachées; le titulaire doit, il est vrai, renoncer au mariage, un chevalier de l'ordre Teutonique étant censé être prêtre; disons toutefois que la règle de l'Ordre ne va pas jusqu'à imposer le renoncement au delà du *castus tanquam posse*.

Les grands maîtres de la cour des archiducs sont des courtisans occupant des grades élevés dans l'armée; ces grades ont

Digitized by Google

été, en général, conquis dans une étonnante carrière militaire comme on n'en fournit qu'en Autriche, une carrière parcourue sans avoir jamais été soldat : on passe du grade de lieutenant au grade de général sans quitter l'antichambre d'un prince galant et sans avoir guère commandé qu'à de petites actrices.

Et le sort de ceux-là dont la fortune a été si rapide et si facile contraste étrangement avec celui de la masse des autres officiers de l'armée, — les vrais, — dont la plupart ont grand'peine à nouer les deux bouts :

Car au service de l'Autriche
Le militaire n'est pas riche :
Chacun sait ça.

A côté des archiducs, on sait combien puissante est la haute aristocratie dans l'empire des Habsbourg. Sa situation éminente et privilégiée à côté de la famille impériale s'explique d'ailleurs : les Liechtenstein, les Schwarzenberg, les Trauttmansdorff, les Hardegg et d'autres sont arrivés ensemble dans la monarchie orientale de l'empire germanique à la suite des comtes de Babenberg, premiers titulaires de ce fief; et lorsqu'après l'extinction des Babenberg, Rodolphe de Habsbourg arracha Vienne à Ottocar de Bohême, deux douzaines de Trauttmansdorff et autant de Hardegg arrosèrent de leur sang l'historique champ de bataille de Marchfeld. Faut-il citer ici les noms des illustres familles figurant encore aujourd'hui à la cour d'Autriche? Chacun a entendu prononcer souvent ceux des princes Hohenlohe-Schillingfürst, Thurn et Taxis, Windisch-Graetz, ceux des comtes Crenneville, Trauttmansdorff, Larisch, Traun, Szecsen, Kinsky, Hunyady (ceux-ci appartiennent à une famille relativement peu ancienne et qui n'a rien de commun avec les héros Jean-Corvin et Mathias-Corvin Hunyady, les fameux voïvodes du XVe siècle). Il est aussi plusieurs grands personnages à la cour qui proviennent de familles hongroises; ils appartiennent à la catégorie désignée en Hongrie sous le nom de *Becsimagyar*, c'est-à-dire hongrois-viennois (1), et comprenant les gentils-

(1) Vienne est nommé en hongrois *Becs*, en Orient *Becht*.

Digitized by Google

hommes, nombreux depuis Marie-Thérèse, qui sont venus se fixer dans la résidence du souverain et se sont de plus en plus faits aux mœurs et aux idées « occidentales ». Il est même arrivé que l'un d'eux — le comte Antoine Szecsen, notamment — revête les fonctions de grand maréchal et devienne ainsi le magistrat suprême, jugeant souverainement tous ceux qui font partie de la cour, fussent-ils princes du sang, archiducs ou princes étrangers. Chose curieuse, les Hongrois sont protégés de toute façon à la cour d'Autriche; nous l'avons dit déjà, ils bénéficient même d'exceptions : par exemple, on n'exige d'eux que huit « quartiers » de noblesse pour le droit de présentation à la cour, tandis qu'on exige des Autrichiens tous leurs quartiers, soit huit de par le père et huit de par la mère.

Sous l'aristocratie de race, il y a une autre puissance, l'aristocratie financière, et celle-ci, à Vienne plus encore qu'ailleurs, est dominée par l'élément israélite. Tous les gros banquiers juifs de Vienne sont *barons :* ils y sont, il est vrai, arrivés facilement, car naguère encore tout financier autrichien qui obtenait la décoration de la Couronne de fer était du même coup créé chevalier; or, de chevalier à baron il n'y avait qu'un pas pour le juif qui avait de puissantes relations et qui pouvait consacrer une centaine de mille florins à des œuvres de bienfaisance.

La véritable aristocratie, nous dit on, dédaigne ces « barons de la finance »; elle est pourtant en constantes relations d'affaires avec eux : on prend soin de placer toujours un ou deux grands seigneurs viennois à la tête des grosses entreprises, pour capter la confiance du public. Mais si ces grands seigneurs prêtent ainsi leur nom, ils n'admettent pas avec l'israélite une intimité plus grande. Il y a exception, comme on sait, pour les Rothschild, rois de la finance, et encore cette exception n'est pas de date bien ancienne; si les membres actuels de la famille sont reçus partout, leur père Anselme, le fils du vieux banquier de Francfort, était tenu à l'écart; c'est, paraît-il, la princesse Pauline de Metternich qui a changé cette situation, s'étant liée d'amitié avec les Rothschild de Paris

Digitized by Google

lors de son séjour à la cour de Napoléon III. Nous avons signalé, lorsque nous parcourions le district de Wieden, le superbe palais que le baron Nathaniel de Rothschild, chef de la maison de Vienne, et le baron Albert de Rothschild se sont fait construire par des architectes et ouvriers français à la Theresianum gasse et à la Heugasse, en face des jardins des princes Schwarzenberg (1).

Nous venons de prononcer le nom de la princesse Pauline de Metternich. L'ancienne ambassadrice à la cour de Napoléon III, veuve aujourd'hui, est une personnalité célèbre à Vienne; elle s'est, depuis nombre d'années, mise à la tête des fêtes mondaines les plus brillantes de la capitale, et elle occupe, en réalité, la place que l'impératrice laisse vacante. Elle a le talent, paraît-il, de mettre, pour arriver à ses fins, tout le monde à son service, même les princes de la famille impériale. Le grand *Corso* des fleurs, au Prater, qu'elle organise en mai chaque année, est un spectacle extraordinairement pompeux. Ce jour-là, tout véhicule non décoré de fleurs est banni du fameux parc : un cortège de chars et d'équipages somptueux, avec d'exquises personnes en costumes historiques ou ultra-modernes, défile entre les châtaigniers roses et blancs; et l'Empereur lui-même y vient traîné par un attelage de six chevaux à la Daumon, conduit par des postillons poudrés. Un vrai carnaval printanier. Ces allées fraîches et parfumées forment un merveilleux cadre pour la fête du Vienne élégant : combien joyeusement elle s'épanouit dans son manteau de verdure luxuriante, parmi les bouquets de lilas et d'acacias en fleurs !

Mais parlons maintenant de la Vienne intellectuelle; nous trouverons encore dans la littérature et dans l'art le reflet des mœurs viennoises. Naguère cette capitale, si active dans

(1) La famille Sina, celle-là même dont nous avons signalé au Hobe Markt le palais — la plus vieille habitation de Vienne, restaurée par Hansen et ornée de fresques par Rahl — est, paraît-il, la seule famille de la « haute finance », chrétienne ou israélite qui partage avec les Rothschild le privilège d'être admise dans la vieille aristocratie. Ce nom bizarre de *Sina*, qui en allemand est une désignation poétique du Céleste-Empire, est ici un diminutif de *Jean*

Digitized by Google

l'ordre matériel, était fort paresseuse intellectuellement. On y pensait peu, les hommes de science, les écrivains sérieux, les poètes étaient rares.

« Les littérateurs du nord de l'Allemagne — écrivait Mme de Staël en 1808 — ont accusé l'Autriche de négliger les sciences et les lettres; on a même fort exagéré l'espèce de gêne que la censure y établissait. S'il n'y a pas eu de grands hommes dans la carrière littéraire en Autriche, ce n'est pas autant à la contrainte qu'au manque d'émulation qu'il faut l'attribuer. C'est un pays si calme, un pays où l'aisance est si tranquillement assurée à toutes les classes de citoyens, qu'on n'y pense pas beaucoup aux jouissances intellectuelles. On y fait plus pour le devoir que pour la gloire .. »

On a accusé le climat d'engendrer la paresse intellectuelle à Vienne, et de prédisposer à la joie des sens. Dans le midi de l'Allemagne, certain bien-être physique, a-t-on dit, fait rêver aux sensations; l'existence a une tendance à y devenir végétative, de même qu'elle est contemplative dans le Nord. Mais, suivant d'autres, le grand coupable serait le régime politique : depuis que, sous la pression des idées modernes, — écrit M. Élysée Reclus, — l'administration autrichienne a dû se relâcher de la sollicitude « paternelle » dont elle accablait son peuple, l'esprit public s'est animé singulièrement, l'activité scientifique et littéraire a pris un grand essor.

Les établissements d'instruction publique de Vienne rivalisent aujourd'hui d'importance avec ceux de sa puissante rivale du Nord, la « ville de l'intelligence », suivant le surnom qu'elle s'est donné. Son université — très ancienne en vérité, puisqu'à cet égard elle ne le cède dans l'Allemagne centrale qu'à Prague et à Cracovie — est aujourd'hui la plus fréquentée de toute l'Allemagne (1). Vienne, nous l'avons bien montré, est aussi l'une des cités dont les collections renferment le plus de trésors pour le savant et pour l'artiste. Le célèbre musée de peinture,

(1) Elle compte 6,000 étudiants. Un recensement récent a montré l'existence de 28,700 étudiants universitaires dans l'empire d'Allemagne; Berlin. qui en a le plus, y figure pour 4,250, puis vient Munich avec 3,700, Leipzig avec un peu moins, etc.

Digitized by Google

pour avoir quitté le Belvédère, s'est encore enrichi; il contient des œuvres de valeur de la plupart des grands maîtres. Avec ses très intéressantes galeries particulières, son admirable collection Albertine, avec le musée des Antiques, si remarquable par ses pierres gravées, ses camées et ses bronzes, et tous les autres musées d'antiquités, de monnaies, d'histoire naturelle, enfin, avec ses grandes bibliothèques, Vienne est l'un des centres où sont réunis les trésors les plus précieux de l'humanité civilisée. Et, à coup sûr, l'on ne dira plus aujourd'hui, comme du temps de Mme de Staël, que les spectacles y sont extrêmement négligés, surtout la tragédie : les visites que nous avons faites aux différents théâtres, particulièrement au Burgtheater, montrent à l'évidence le contraire.

En vérité, ce n'est que parmi les musiciens que Vienne avait de grands noms à citer jadis : Schubert y était né, Haydn, Mozart, Beethoven y avaient établi leur séjour. On a vu au chapitre précédent quels musiciens Vienne possède aujourd'hui. Mais la population distingue-t-elle seulement la figure imposante, olympienne presque, de Johannes Brahms et la figure inspirée de son rival, le vieil Anton Bruckner, le mystique, immaculé comme Beethoven, dont l'exaltation religieuse est telle qu'on l'a vu s'agenouiller pieusement sur le pavé des rues à l'heure de l'angelus?

Assurément, le compositeur qui a le plus d'importance au point de vue de la vie viennoise, c'est Johannes Strauss : sa popularité n'a pas de limites en Autriche; tout le monde sait par cœur ses valses et redit les principaux motifs de ses opérettes : *Indigo*, *le Carnaval à Rome*, *la Chauve-Souris* (*Fledermaus*), *Cagliostro*, *le Prince Mathusalem*, *Colin-Maillard*, *la Dentelle de la reine*, *la Guerre amusante*, *une Nuit à Venise*, *le Baron des Tziganes*, etc. On sait que certaines de ses valses se sont vendues par centaines de mille exemplaires, notamment *le Roi de la valse*, *Feuilles du matin*, *Sur les Montagnes*, *Vienne*, et enfin, la valse *Sur le beau Danube bleu*, qui fut considérée comme un chant national viennois. L'heureux homme! Aimable, décoré autant qu'on peut l'être, fort riche, marié plusieurs fois comme Barbe-Bleue! Un seul à Vienne marchait

Digitized by Google

sur ses traces quant à la popularité, mais il est mort l'an dernier; c'était le maëstro Franz von Suppé, auteur de *Poète et paysan*, de *Fatinitza*, de *Boccace*.

Les hommes de lettres sont moins bien partagés; le peuple ignore assurément ceux qui ne sont pas journalistes, et l'aristocratie, si même elle lit leurs œuvres, dédaigne leurs personnes. La princesse de Metternich elle-même ne reçoit, paraît-il, dans ses salons, ni poètes ni littérateurs; seul, le monde de la haute finance israélite les encourage parfois. Il existe pourtant aujourd'hui une jeune littérature viennoise intéressante, dont nous dirons quelques mots.

On sait que dans la littérature allemande ont régné de tout temps des tendances décentralisatrices. Malgré la prédominance croissante de Berlin même en matière intellectuelle (nous venons de rappeler que Berlin se dit « ville de l'intelligence »), la plupart des talents éclos ces dernières années ont mûri loin de la capitale de l'empire allemand; seuls, peut-être, les auteurs qui ont alimenté le théâtre naturaliste — les Schlaf, les Hauptmann, les Hartleben, les Halbe — ont été entièrement élevés dans l'atmosphère berlinoise.

La capitale de l'Autriche, qui ne jouait guère, dans les pays de langue allemande, un rôle essentiel au point de vue littéraire, exerce actuellement pourtant son influence sur le développement des lettres germaniques. Lorsque passa sur l'Allemagne, il y a cinq ou six ans à peine, le souffle encore bien léger d'une renaissance artistique, naissait également hors de l'empire de Guillaume II, et précisément en cette Autriche si délaissée, une nouvelle littérature. Or, ces jeunes Viennois dont je veux vous entretenir (1), on les confondit d'abord avec ceux qui, pour un temps, étaient devenus Berlinois d'adoption. A dire vrai, ils écrivaient dans les mêmes revues, et les tendances d'art semblaient très vagues encore chez les uns comme chez les autres. Bientôt pourtant ils se groupèrent et d'importantes nuances les séparèrent.

Les jeunes Viennois restent peu connus du gros public.

(1) Je trouve à cet effet des renseignements dans la *Revue des revues*, à laquelle j'emprunte.

Digitized by Google

Comme ils n'écrivent pas dans les journaux, les journaux n'en parlent pas; car, là-bas, comme chez nous, les journalistes réservent leur encens mutuel pour eux-mêmes et leurs productions. Les jeunes Viennois ne sont pas bruyants; à l'encontre des jeunes Allemands, ils ne sont pas révolutionnaires; ils ont le respect de la tradition et vénèrent leurs aînés, les incontestés poètes Ferdinand de Saar et Marie Ebner-Eschenbach.

Parmi les capitales d'Europe, Vienne occupe une place à part : essentiellement cosmopolite, grâce au mélange de races et de nationalités qui s'y opère sans cesse, elle n'a pas été toujours préoccupée depuis cinquante ans de l'idée de progrès social, comme les autres capitales d'Europe. Sa politique est restée stationnaire, confinée en un mandarinat empesé qui ne gouverne que par des tours d'équilibre. Ses mœurs sont celles de Paris, mais sans l'énorme déploiement d'énergie que nécessite la constante lutte pour l'existence : toute concurrence avec le prochain semble, aux Viennois, chose vaine, la gloire même leur paraît chose peu enviable. Ainsi, avec une mollesse tout orientale, les regards tournés de plus en plus vers l'Orient, la vieille capitale des Habsbourg ne semble plus avoir d'autre destinée que de se réjouir avec résignation sur les bords du « beau Danube bleu ».

Cette passivité, ce laisser-aller d'une vie douce et facile, bercée aux mélodies des valses de Strauss, c'est ce que quelques jeunes gens ont voulu mettre dans leurs livres; et, à cet effet, ils n'avaient besoin ni de programme ni de formules : la similitude de vie les a conduits à faire ce qu'a fait la littérature parisienne, mais d'une autre façon; et comme ils se souciaient fort peu du public, ils ont travaillé à l'écart, et ils ont créé, comme à Paris, suivant la jolie expression de Nietzsche, une « musique de chambre de la littérature ».

Chose singulière, tout en restant très viennois, ils ont été surtout très modernes. Car ils possédaient de nature « cette élégante et noble soumission au destin » (1), cette suprême

(1) L'expression est de Hermann Bahr, qui s'est reconnu « jeune Viennois » depuis quelque temps et, avec sa revue *Die Zeit*, créée en 1894, est devenu l'un des chefs de cette jeune Autriche, après avoir erré de par le

Digitized by Google

ironie et cette compréhensibilité de toutes choses qui constituent le fond de l'âme de l'homme moderne. Certes, les deux ou trois mille personnes qui sont actuellement, en Europe, la conscience de notre génération se recrutent à Vienne presque autant qu'à Paris.

La plupart des jeunes Viennois dédaignent d'écrire ou écrivent très peu. Certains, comme le jeune et étonnant Hugo von Hofmannsthal, qui débuta à 15 ans, vers 1890, sous le pseudonyme de Loris, ont, à l'âge où d'autres font leurs premiers pas dans les lettres, compris la vanité d'écrire, et laissent percer comme une lassitude de connaître, si jeunes, tant de choses !

L'un d'eux, Hermann Bahr, remarquait qu'il leur arrive souvent, précisément là où ils sont viennois, de donner totalement l'impression des originaux parisiens ; leurs contes dialogués pourraient très bien figurer dans la *Vie parisienne ;* toutefois, en y regardant de plus près, on remarquera que ces allures boulevardières de leurs viveurs sont tout extérieures, et que ces *gigerl* viennois sont entièrement distincts des héros de M. Lavedan ou de M. Maurice Donnay. Ils sont du même monde, mais des caractères de race les séparent. Le Viennois « jouit » autrement que le Parisien ; il sait même encore « jouir » véritablement. Il a son grand fond de naïveté bonne et d'indestructible sentimentalité qui le rend encore capable d'emballements ; si, par exemple, il soupe dans un restaurant de nuit, ses amours sont presque idylliques ; en tout cas, il est absolument exempt de cynisme.

Des problèmes de cœur, des problèmes de sensibilité, voilà ce qui intéresse les Hermann Bahr, les Arthur Schnitzler, les Richard Beer-Hofmann ; et, grâce à la finesse de leurs nerfs exacerbés, ils perçoivent toutes les nuances de ces problèmes. Dans leur bel égoïsme, assurément le sort de leurs semblables les inquiète peu : ce ne sont pas eux qui iraient faire au théâtre ou dans la littérature de la propagande socialiste.

monde à goûter des âmes multiples, à Berlin, à Paris, en Espagne, au Maroc, à Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

Les jeunes Viennois sont encore presque à leurs débuts. Pourquoi ne naîtrait-il pas là-bas, sur cette vieille terre de l'Allemagne, à l'écart de la Prusse, des traditions, un art nouveau dans une culture nouvelle?

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Digitized by Google

LA RENAISSANCE DES IDÉES LIBÉRALES EN ANGLETERRE [1]

M. Chevrillon s'est proposé un but très modeste. Il a voulu tout simplement préparer des matériaux pour l'historien futur de cette révolution graduelle et encore inachevée, qui, depuis un siècle, bouleverse toutes les conditions de la vie. Son étude est d'ailleurs d'une finesse et d'une pénétration si admirables qu'on est tenté de regretter qu'il n'ait pas été plus ambitieux. Car dans cette étude, il se borne à analyser l'esprit et l'œuvre d'un seul de ces réformateurs ardents qui amenèrent la renaissance des idées libérales au XIXe siècle. Il choisit Sydney Smith comme le type du whig anglais, et, tout en faisant sa biographie, il décrit la vieille Angleterre du siècle passé. Il analyse les nouvelles influences qui la transformèrent en Angleterre moderne, et il raconte l'histoire de ce mouvement libéral qui aboutit à l'émancipation des catholiques en 1829 et à la réformation du Parlement en 1832.

Quant à nous, nous croyons que M. Chevrillon aurait mieux fait d'écrire deux livres : une biographie de Sydney Smith, et un aperçu entièrement distinct de la politique anglaise au commencement du XIXe siècle. Car, en liant ces deux sujets, en prenant Sydney Smith comme le

[1] A. CHEVRILLON, *Sydney Smith et la Renaissance des idées libérales en Angleterre.*

Digitized by Google

représentant des réformateurs whigs, en remplaçant les idées diverses d'un parti hétérogène par les idées d'un individu, si typique soit-il, il s'est restreint dans des limites trop étroites. Les grandes forces mystérieuses qui soulèvent tous les rangs de la société, et qui dirigent les révolutions politiques et sociales, sont trop nombreuses et trop complexes pour être résumées dans l'esprit d'un seul homme. Et l'historien qui se borne à la description de certains types choisis, tandis qu'il gagne en netteté et en simplicité, perd presque toujours en vue étendue et compréhensive. On regrette donc la méthode de M. Chevrillon; on regrette les limites auxquelles il s'est confiné, surtout parce que son œuvre montre que ces limites l'ont gêné, et qu'il aurait écrit un livre plus utile et plus important, sinon plus intéressant, s'il avait été plus dégagé.

Cependant, il faut avouer que M. Chevrillon a montré beaucoup de discernement dans le choix de son type. Sydney Smith n'a pas joué un rôle extrêmement important dans les réformes de son époque, mais il a joué un rôle *très représentatif*. Les hommes d'État du premier rang sont séparés par leur grandeur et leur génie mêmes de la foule moins élevée qu'ils conduisent. Très souvent ils sont réformateurs, non pas en raison de certains principes innés, mais seulement parce qu'ils sont poussés involontairement par la force irrésistible de la voix populaire. Les réformateurs les plus désintéressés se trouvent aux rangs inférieurs où il n'y a aucun soupçon d'un intérêt personnel. D'ailleurs, s'il est vrai que Sydney Smith appartient à ces rangs inférieurs, il est cependant bien au-dessus de la foule ignorante qui demande des réformes sans autres raisons que sa faim et sa misère. Il sait exprimer son opinion et ses désirs; il sait les discuter, les défendre et les agiter; il sait convaincre ses adversaires. Et s'il n'a rien d'héroïque, rien d'inspirant, il a le bon sens et la conviction intime — qualités banales mais

Digitized by Google

souverainement pratiques. C'est à cause de ces mêmes qualités ordinaires que Sydney Smith est le type le plus fidèle de ces esprits hardis qui renouvelèrent les idées libérales au commencement du siècle.

Qu'est-ce donc que le libéralisme? Quelle est sa raison d'être, son but, quels sont ses effets? Voilà les questions auxquelles cette monographie de M. Chevrillon offre une réponse très claire, très juste, très intéressante. Et comme la période dont cette réponse s'occupe est très importante dans le développement de l'Angleterre, ce ne sera pas un travail inutile que de résumer l'œuvre de M. Chevrillon, en ajoutant quelques détails et en hasardant d'autres points de vue. Quelle que soit la valeur de nos objections, en tout cas elles seront peu nombreuses et peu importantes. Car M. Chevrillon a reconnu, d'un coup d'œil merveilleusement lucide, l'esprit de l'histoire et des institutions anglaises. Rien de plus juste que sa description de l'Angleterre au XVIIIe siècle; rien de plus pénétrant que son analyse des nouvelles influences qui la transformèrent peu à peu en Angleterre moderne.

Pendant la plus grande partie du XVIIIe siècle, l'Angleterre fut gouvernée par les whigs de la Révolution. Dans ce seul fait, si l'on comprend toute sa signification, se résume toute l'histoire politique de cette époque. Le parti whig était le parti de la liberté individuelle, — le parti de la parole libre, de la conscience libre, du gouvernement libre. Il représentait la détermination fixe de la nation d'en finir avec le despotisme des Stuarts et les doctrines tories de l'obéissance passive et du droit divin. Mais les whigs ne soutenaient aucune théorie métaphysique des droits du peuple, aucun système démocratique du gouvernement populaire. Ils voulaient bien que le pays fût gouverné pour le peuple, mais ils ne désiraient point qu'il fût gouverné par le peuple. Et quand ils vinrent à s'emparer d'un pouvoir qui était presque absolu, parce qu'il

Digitized by Google

était presque irresponsable, ils oublièrent leurs devoirs envers le peuple et ne pensèrent plus qu'à gouverner pour leurs intérêts exclusifs (1).

Aussi ne devaient-ils pas leur longue suprématie dans le Parlement à la popularité de leur régime. Au contraire, ils étaient très souvent la minorité dans la campagne. Mais cette minorité savait ce qu'elle voulait et elle ne reculait devant aucun moyen pour l'obtenir. Elle fut aidée par l'embarras qu'éprouvèrent ses antagonistes après l'accession de George Ier en 1714. Les tories ne pouvaient pas soutenir la dynastie de Hanovre, car ils gardaient des sympathies pour les Stuarts exilés; ils ne pouvaient pas non plus s'opposer à elle, car ils craignaient la restauration de la tyrannie. Ils se retirèrent donc du combat, et s'enfermèrent en boudant dans leurs maisons de campagne, que même les émeutes jacobites de 1715 et de 1745 ne parvinrent pas à leur faire quitter.

Ainsi débarrassés de leurs ennemis, les whigs s'attachèrent à raffermir leur autorité, à répandre leur influence, à établir une oligarchie puissante. Pour atteindre ce but, ils ne s'en tinrent pas à des moyens honorables; ils exploitèrent surtout les anomalies frappantes du système électoral.

Ce système avait eu un développement lent et irrégulier. Pendant cinq siècles, il n'avait jamais été revisé ni coordonné. De là, mille bizarreries et mille injustices. En diverses parties du pays, il y avait des conditions diverses de suffrage. Il y avait beaucoup de bourgs et de hameaux dont la population ne comptait pas cent personnes, qui néanmoins envoyaient deux membres au Parlement; et d'autre côté il y avait beaucoup de grandes villes qui ne possédaient pas le droit d'en élire un seul. Les grands propriétaires whigs, qui depuis la retraite des squires tories détenaient le monopole de l'influence politique,

(1) Voir les romans politiques de BEACONSFIELD : *Sybil Coningsby*.

Digitized by Google

profitaient de ces abus en faisant de ces « bourgs pourris » des « bourgs de poche » qui élussent sans question les candidats qu'on leur nommait. Ainsi par la corruption, par l'intimidation, par l'influence personnelle des grands seigneurs, le Parlement cessa peu à peu de représenter la volonté d'un peuple libre, il devint l'instrument passif d'un groupe d'aristocrates.

Un écrivain anglais — je crois que c'est Carlyle — a dit « qu'un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite ». Et certainement l'esprit des whigs aux XVIIIe siècle était assez conforme à l'esprit du temps où ils vivaient. C'était un siècle sensé, prosaïque, matérialiste; un siècle de convoitises et de scepticisme, de religion rationaliste et de morale utilitaire; un siècle qui haïssait l'enthousiasme et les convictions fortes, et qui aimait avant tout les compromis.

Voilà le milieu qui favorisa le développement de l'idéal whig. Car la politique whig est surtout la politique opportuniste, la politique du bon sens et des atermoiements, du progrès lent et régulier. Telle est, en effet, toute la politique anglaise depuis la Révolution jusqu'au milieu du XIXe siècle. Tel est d'ailleurs l'esprit de la Constitution même. Et tant que les whigs surent agir en conformité avec cet esprit, ils exercèrent un pouvoir presque unique.

Mais nous croyons que leur suprématie a été un peu exagérée par M. Chevrillon. Car l'opposition du peuple, une fois éveillée, fut trop forte même pour eux. Walpole, le plus puissant de leurs ministres, voulut introduire un nouveau système de contributions indirectes; le peuple protesta avec indignation, et Walpole dut abandonner son projet. En 1740, à cause de la popularité de la guerre contre l'Espagne, à laquelle il s'était opposé, il fut forcé de se démettre du ministère. Cependant, ces difficultés furent assez rares, et pendant quatre-vingts ans les whigs demeurèrent en réalité tout-puissants. Ils réglaient toutes

Digitized by Google

les fonctions nationales; ils tenaient entre leurs mains la présentation de tous les emplois du gouvernement, de la magistrature et de l'église.

Pourtant, au moment même où les whigs sont au comble de leur puissance, on voit naître en Angleterre les nouvelles influences qui vont renverser leur idéal et de la politique et de la société, en changeant du même coup la disposition entière du monde qu'ils gouvernaient. La révolution *politique* du XIXe siècle fut précédée d'une révolution *sociale;* celle-là, en effet, ne fut rendue nécessaire que par celle-ci. La révolution sociale fut amenée principalement par deux causes distinctes, dont les effets se renforcèrent l'un l'autre. Ces deux causes sont, d'une part, la disparition de la classe des petits propriétaires (yeomanry), ce qui dépeupla la campagne de ses habitants les plus intelligents, et, d'autre part, l'apparition de la grande industrie, ce qui attira vers les villes des foules toujours croissantes, qui dégénérèrent rapidement en un prolétariat ignorant et grossier.

Au XVIIe siècle, la « yeomanry » était une classe très nombreuse et très importante. Elle fournit des membres au long Parlement, des soldats invincibles à l'armée puritaine. Ce fut elle qui bouleversa la monarchie, qui établit la république. Mais, dès la Restauration, son influence diminua continuellement. Elle ne prit aucune part active à la révolution de 1688. Cette révolution fut accomplie par les grands seigneurs, et elle mit entre leurs mains le monopole de l'influence politique. Or, cette influence au XVIIIe siècle dépendait en grande partie de la possession de vastes domaines. Plus grand était le domaine, plus grande était l'influence. Cela résultait naturellement de la grande autorité personnelle qu'avaient les seigneurs sur leurs tenanciers. Voilà donc pour les grands propriétaires un motif puissant d'augmenter leurs terres aux dépens des petits propriétaires. Et c'est là ce qu'ils

Digitized by Google

tentaient de faire par tous les moyens possibles. Par l'appropriation des communaux, par la multiplication et par l'élargissement des enclos, par l'achat forcé des petites fermes, par la persuasion et par l'intimidation, ils forçaient les honnêtes yeomen de s'éloigner en grand nombre de la campagne et de partir pour les villes ou pour les colonies d'outre-mer. D'ailleurs, la disparition de la « yeomanry » était hâtée par l'apparition d'une aristocratie marchande. Le commerçant heureux, devenu riche, aspirait au rang de squire de campagne. Le seul moyen possible était de se rendre maître d'un vaste domaine. Bien des négociants ambitieux achetaient donc quelques petites fermes voisines, et s'établissaient sur l'héritage abandonné de vingt familles dispersées. Ainsi les petits propriétaires devenaient tous les ans de moins en moins nombreux et de moins en moins importants.

Pourtant la diminution de cette classe, autrefois si puissante, n'était pas un mal sans compensation. Le système des communaux, que pratiquaient de temps immémorial les petits fermiers anglais, n'était pas le meilleur possible. Les enclos finissaient toujours par devenir plus productifs que les terres qui restaient communes. Car les grands propriétaires introduisaient un système d'agriculture plus éclairé et plus scientifique que celui des yeomen; les terrains bien soignés, bien engraissés commençaient à produire des récoltes supérieures et plus abondantes. De là, grand avantage pour les journaliers de ferme, qui n'ont jamais été plus prospères et plus confortables qu'au milieu du XVIIIe siècle (1). Ils ne possédaient aucun pouvoir politique, mais ils n'en voulaient point, car ils avaient de quoi vivre. Habitant pendant toute leur vie la même paroisse, ils ne savaient rien du monde extérieur; ils n'en recevaient aucune nouvelle impression, aucune nouvelle idée. Ils avaient les mêmes désirs, les mêmes pensées

(1) Cf. FROUDE, *Short studies on great subjects*, *Essay on Progress*.

Digitized by Google

que les générations qui les avaient précédés dans le même lieu. Ils ne songeaient jamais à la possibilité d'une meilleure vie, d'une vie moins étroite, moins monotone ou moins matérielle. Puisqu'ils pouvaient toujours satisfaire leur faim, ils étaient résignés à leur condition humble et ignorante.

Déjà cependant, en 1760, on aperçoit les premiers signes d'un remuement profond. La vieille campagne paisible et endormie commence à se réveiller. Partout il y a une activité nouvelle. On fonde des hôpitaux, des écoles, des églises. On perfectionne les grands chemins; on construit un lacis de canaux par tout le pays. Les moyens de communication et d'échange sont rapidement multipliés. Et tout cela n'est que le préliminaire de cette révolution sociale et industrielle qu'entraîneront l'apparition de la grande industrie et l'introduction de la machine à vapeur.

En 1760, l'industrie de la laine était la plus importante et la plus prospère de toutes les industries anglaises. L'industrie du coton était alors très insignifiante; celle du fer languissait de plus en plus. L'Angleterre, en effet, était essentiellement un pays agricole. Mais bientôt les inventions de Hargreaves et de Crompton donnent une nouvelle impulsion à l'industrie du coton, dont l'importance augmente tout à coup rapidement. Aussi quelques individus entreprenants abandonnent le système domestique et se mettent à construire de grands ateliers où cent ouvriers peuvent travailler sous le même toit. Enfin, en 1785, on applique au nouveau mécanisme la machine à vapeur de Watt. Dès ce moment, la petite industrie est destinée à une ruine complète. Les conditions de l'industrie sont entièrement changées, et l'effet sur la société est immense.

Il résulte de cette révolution deux phénomènes principaux : le déplacement et l'augmentation de la population. Une grande partie de la population rurale quitte la cam-

Digitized by Google

pagne et se précipite sur les villes; elle quitte les régions agricoles et s'établit dans le Nord et dans les « Midlands », partout où l'on trouve du charbon et du fer. Amoncelée dans les villes manufacturières, où la vie est fiévreuse, où d'abord les gages sont grands et le pain ne coûte pas cher, elle s'accroît démesurément. L'ouvrier se trouve entouré de mille compagnons. Au contact continuel, son âme se réveille, son intelligence devient plus vive, ses souffrances plus aiguës. Il éprouve de nouveaux sentiments, de nouveaux besoins. Ainsi son âme s'apprête à recevoir la foi nouvelle et les idées nouvelles qui naissent à ce moment dans beaucoup de cœurs tendres et de cerveaux intelligents, et qui, apportées par la presse et par la tribune, lui donnent l'expression de sa pensée obscure et la satisfaction de ses désirs vagues. Car à côté de la révolution sociale, il y a un grand mouvement libéral, un grand mouvement humanitaire et un grand mouvement religieux.

Le mouvement religieux, c'est le méthodisme. Charles Wesley et ses confrères, dégoûtés de la religion mondaine, utilitaire et rationaliste de l'Église dominante, se mettent à prêcher un évangile plus spirituel, plus mystique et plus ardent, — un évangile qui sait toucher le cœur et renouveler le caractère. Le méthodisme se répand partout; les mineurs de Cornouailles et les classes ouvrières des grandes villes acceptent avec enthousiasme une croyance qui les met au-dessus de toute la dureté et de toute la misère de leur vie monotone.

Le mouvement humanitaire apparaît sous des formes diverses, que l'on peut toutes rapporter à la même tendance qui favorise la propagation du méthodisme. On établit des écoles du dimanche pour les pauvres petits ignorants des villes et des hameaux. On réforme les prisons et le code pénal. On demande l'abolition de l'esclavage dans les colonies. La littérature contemporaine

Digitized by Google

— les œuvres de Cowper, de Crabbe, de Burns — sont inspirées par l'esprit de philanthropie.

Mais le mouvement le plus important au point de vue actuel, c'est le mouvement politique, l'agitation pour la réforme du Parlement. A la suite du grand accroissement et de la nouvelle distribution du peuple, les anomalies du système électoral étaient devenues encore plus frappantes et plus odieuses. Les villes manufacturières, comme Manchester, qui apparaissaient et qui grandissaient par tout le pays, ne recevaient aucune représentation au Parlement; tandis que des bourgs, comme Old Sarum, qui avaient longtemps cessé d'exister, envoyaient un ou deux membres. L'iniquité croissante de ce système éveilla l'indignation des hommes intelligents et libéraux. Une agitation fut mise en mouvement qui gagna tout le pays. Au moyen de clubs politiques, de meetings en plein air, de feuilles publiques, on excita l'opinion populaire. Les demandes des réformateurs pénétrèrent dans la Chambre des communes. Là, leur cause fut encouragée par Chatham, et même par William Pitt le jeune. A chaque élection, leurs partisans dans le Parlement devinrent de plus en plus nombreux. On aurait dit que dans quelques années tout au plus ils allaient atteindre leur but.

Mais voici que soudain leur parti est désorganisé et la satisfaction de leurs espérances retardée indéfiniment par les événements inattendus qui surviennent de l'autre côté de la Manche. La Révolution française donne la liberté à la France, mais elle porte un coup terrible aux idées libérales en Angleterre.

Cependant il n'est pas correct de dire que, dès son commencement, la Révolution fit horreur au peuple anglais. Tout au contraire, la chute de la Bastille fut saluée avec la plus grande joie par tous les esprits libéraux. Car la libre Angleterre se réjouit de voir la France rompre les liens qui l'avaient tenue dans l'esclavage, et se

Digitized by Google

dresser contre la tyrannie de ses gouvernants. Les tories, sans doute, avaient peur de ce soulèvement subit d'un peuple entier. Mais Pitt, qui néanmoins était maudit comme « l'ennemi du genre humain » par les révolutionnaires de toute faction, refusa longtemps de mettre obstacle à la Révolution. Les poètes de la nouvelle école humanitaire — Wordsworth, Southey, Coleridge — exprimaient dans leurs vers l'enthousiasme de mille spectateurs entraînés. « Combien cela est le plus grand événement de l'histoire », s'écria Fox, « et combien c'est le meilleur! ». Wordsworth regarda la Révolution comme l'aurore d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'humanité.

> Bliss was it in that dawn to be alive,
> But to be young was very heaven.

Deux ans plus tard, il maudissait cette même Révolution et toute son œuvre. Coleridge, d'abord plus enthousiaste encore que son ami, en 1796, retira tristement son approbation et devint conservateur intransigeant. Robert Southey, républicain ardent en 1789, fut plus tard le plus bigot des tories.

La palinodie de ces poètes n'est que la réflection d'un changement général de l'opinion publique. Comment expliquer ce changement? M. Chevrillon, suivant en cela Taine, croit l'expliquer par la différence essentielle entre l'esprit anglais et l'esprit français, — différence si extrême qu'elle suffit pour précipiter les deux nations l'une sur l'autre dans une frénésie aveugle. Sans doute, il y a un fond de vérité dans cette conception. Mais les généralisations sont toujours décevantes, surtout les généralisations à propos d'une nation si complexe que l'Angleterre, qui comprend tant d'éléments divers et qui a subi tant d'influences opposées. La tradition, le préjugé, le conservatisme comptent pour beaucoup dans l'histoire de l'Angleterre. Mais ils ne sont pas tout. Car, quand il devient

Digitized by Google

nécessaire, l'Angleterre elle aussi sait rompre avec la tradition et les institutions établies. L'Angleterre, aussi bien que la France, a tué son roi, a proclamé sa république. Ce n'est donc pas assez de dire que l'Angleterre se dirige par la tradition et la France par les idées générales.

Car l'histoire de l'Angleterre est l'histoire d'une lutte continuelle entre les préjugés du passé et les espérances de l'avenir, entre les formules d'une politique surannée et la marche du progrès national, en un mot entre le conservatisme et le libéralisme. Ces deux forces ont toujours été presque exactement balancées. Par conséquent, il a été très souvent nécessaire, pour satisfaire en quelque sorte tous les partis, de faire un compromis entre deux principes opposés. Ainsi, par exemple, la Réformation en Angleterre, achevée sous le règne d'Élisabeth, fut un compromis entre le catholicisme et le presbytérianisme. Mais quelquefois même en Angleterre, les forces du progrès l'emportèrent sur les forces de la tradition. Cela arriva, par exemple, au milieu du XVIIe siècle, quand la liberté et le puritanisme triomphèrent de la tyrannie de la monarchie et de la superstition de l'Église. Ce fut là la vraie révolution anglaise. Car, bien que le régime puritain fût court, il établit dans le cœur du peuple le principe de la liberté individuelle — principe qui, quarante ans plus tard, fut établi comme la base fondamentale de la Constitution. Ce que dit Sainte-Beuve de Cromwell est très juste : « Il a préparé les éléments d'une révolution glorieuse; seul il a rendu possible, à l'heure dite, le triomphe régulier des patriotes de cette époque. » La révolution de 1688 confirma seulement les privilèges déjà réclamés dans la « pétition des droits », pour lesquels les puritains avaient pris les armes contre leur roi. Comme le dit Burke, « ce ne fut pas une révolution accomplie; ce fut une révolution prévenue ». En cela elle différa essentielle-

Digitized by Google

ment de la Révolution française, qui renversa d'un seul coup tous les maux, tous les abus et toutes les anomalies d'une tyrannie établie depuis dix siècles.

D'ailleurs, le but des whigs fut très différent du but des jacobins. La révolution anglaise établit des principes locaux et définis — les privilèges du Parlement, « la liberté de se taxer soi-même ». La Révolution française, au contraire, chercha à établir des principes généraux et vagues, — l'égalité, la fraternité, la perfectibilité de l'espèce.

Ces sentiments-là n'étaient pas en soi odieux au peuple du Royaume-Uni. Ce serait une erreur de croire qu'aucune des doctrines favorites de la révolution n'eût déjà été proclamée par des Anglais. L'égalité fut la thèse des partisans de John Ball et de Wat Tyler au XIVe siècle. Les droits de l'homme furent empruntés à cette race de puritains anglo-saxons, qui, treize ans auparavant, avait fondé la république américaine. En Angleterre même, Cowper, Burns et Wordsworth prêchaient depuis longtemps déjà la fraternité des hommes. Et tant que les actes des révolutionnaires s'accordèrent avec leurs doctrines, l'Angleterre, en général, ne s'inquiéta pas. On se moqua des prophéties lugubres d'Edmund Burke qui, dans la Chambre des communes, ne parlait qu'à des bancs presque vides.

Burke cependant fut l'ennemi intransigeant de la révolution, et il ne cessa pas de l'attaquer dans ses écrits et dans ses discours parlementaires. Il ne reprocha pas à la France le désir de la liberté; il condamna de toutes ses forces les méthodes que l'Assemblée nationale employa pour accomplir sa tâche volontaire. Le caractère destructeur de ces méthodes éveilla en lui toute l'opposition d'un esprit singulièrement conservateur. Toute réformation, dit Burke, doit être accomplie en conformité avec les précédents, l'autorité et l'exemple de l'antiquité. Tout gouvernement se présente à lui comme un organisme

Digitized by Google

vivant, qu'on peut émonder de temps en temps, mais qu'on ne peut frapper au cœur impunément, et dont même les parties malades ne doivent pas être rudement amputées. Et, puisqu'un être vivant est vénérable en proportion de son âge, le gouvernement le plus respectable est celui qui a duré le plus longtemps sans interruption.

Dans cette conception, Burke se rapproche beaucoup d'un grand écrivain français qui aborda le même problème quelques années plus tard. « Unité, continuité », dit Émile Faguet, « c'est tout de Maistre »(1). On pourrait dire de même : « unité, continuité, c'est tout Burke ». Pour celui-là, « la patrie est une association, sur le même sol, des vivants avec les morts et ceux qui naîtront ». Pour celui-ci, la société est un véritable contrat ; un contrat non pas entre des individus, mais entre des générations; un contrat « qui lie les générations mortes avec les générations vivantes et avec les générations qui ne sont pas encore nées » ; un contrat, enfin, « qui n'est qu'une clause dans ce grand contrat primitif de la société éternelle, qui enchaîne les êtres inférieurs aux êtres supérieurs, et le monde visible au monde invisible ». Aussi Burke révère les préjugés en tant que préjugés, et « plus longtemps ils ont duré, plus il les révère ».

Ce fut donc bien naturel que la Révolution française lui fut odieuse. Il regarda l'Assemblée nationale comme une assemblée de fous et d'insensés, liée d'aucune façon avec les institutions ordinaires de la nation, douée d'un pouvoir presque illimité, et animée d'un zèle qui n'hésita devant aucun obstacle. Il la vit attaquer directement tous les abus qui s'étaient accumulés pendant l'ancien régime; il la vit détruire, dans une seule nuit, tout l'édifice compliqué de la féodalité; il la vit rédiger une Constitution entièrement nouvelle, fondée sur les droits de l'homme, sans se soucier ni des précédents ni de la pratique. Et

(1) FAGUET, *Politiques et moralistes français au* XIXe *siècle*.

Digitized by Google

tout cela lui sembla criminel, au moins dangereux et imprudent. Il crut voir, selon une parole frappante : *fools rush in where angels fear to tread*. Il s'indigna contre la témérité, l'irrévérence, la précipitation de l'Assemblée. La spoliation du clergé lui apparut comme le renversement de toute morale. Les insultes faites par la populace à la famille royale le rendirent furieux. Il reprocha à tous les patriotes intelligents et loyaux, au peuple anglais, aux Communes, à Pitt, l'indifférence qu'ils montraient en présence de tant d'actes de violence. Il plaignit la belle France tombée aux mains des vandales. « L'âge de la chevalerie est mort. Il a été suivi de l'âge des sophistes, des économistes, des mathématiciens; et la gloire de l'Europe est éteinte pour jamais. »

Les *Réflexions sur la révolution en France* furent condamnées par les whigs du Parlement. Mais l'ardeur et l'éloquence de Burke commencèrent peu à peu à exercer une influence considérable sur l'opinion publique. Quand on vit ses prophéties s'accomplir une à une, quand la révolution vint attaquer le roi, la religion et la propriété, quand la violence souilla la lutte de la France contre la tyrannie, Burke trouva son auditoire de plus en plus sympathique. La confusion et les désordres, comme il l'avait prédit, s'accrurent de jour en jour. On cessa de regarder favorablement, même dans les clubs libéraux, le progrès violent et troublé de la révolution. Et quand les droits les plus sacrés furent violés, quand l'amour fraternel fut remplacé par la haine brutale, quand les outrages, l'incendie et le massacre commencèrent à marquer le cours de la révolution, quand la guillotine égorgea les enfants et les vieillards, les femmes nobles et les hommes patriotiques, quand la religion fut abolie; alors peu à peu l'indignation s'éleva, augmenta et finit par devenir une sainte horreur, tandis que toutes les classes de la société poussaient un long cri pour la guerre, — guerre au nom

Digitized by Google

de la liberté, de l'humanité et de la religion. Quand, enfin, la France perpétra sa dernière trahison en déclarant la guerre à la Suisse libre, le plus enthousiaste de ses partisans anglais l'abandonna.

Ainsi, par ces excès brutaux, la France convertit l'amitié de l'Angleterre en haine mortelle. La guerre, une fois commencée, ranima l'ancienne inimitié des deux nations au point que, comme le dit Macaulay, la lutte devint une croisade. Il en résulta naturellement une réaction soudaine contre les idées libérales qui, tout à l'heure, faisaient de si grands progrès. Car les esprits timides craignirent que ces idées n'eussent les mêmes conséquences en Angleterre qu'elles avaient eues en France. Les whigs et les tories s'unirent pour réprimer les radicaux dont ils eurent tout à coup une peur irraisonnée. Le *Habeas corpus* fut suspendu. On défendit les réunions politiques sous des peines extraordinaires. « On se soucie peu de philanthropie dans un régiment qui fait la guerre. » L'Angleterre était devenue ce régiment, et « un code militaire fut mis en vigueur ». Toutes les lois par lesquelles les classes gouvernantes opprimaient les pauvres et les inférieurs, la loi sur le gibier, les lois sur les céréales, la loi sur les pauvres, etc., étaient appliquées avec une rigueur extrême. Les réformes de toute sorte furent différées pendant trente à quarante années.

Mais quoique l'esprit réactionnaire fût destiné à dominer si longtemps la politique anglaise, sa violence fut bientôt épuisée. Le libéralisme se remit de sa déroute temporaire et trouva de nouveaux champions. En 1801, quelques jeunes whigs — Brougham, Jeffrey et d'autres, — qui se rencontrèrent par hasard à Édimbourg, résolurent de relever l'étendard abaissé de leur parti. Dans ce but, ils fondèrent la fameuse *Revue d'Édimbourg*, qui, dès son apparition, énonça distinctement l'esprit et le programme de la nouvelle école. C'est justement l'esprit et le

Digitized by Google

programme des whigs les plus avancés du XVIIIe siècle. Même fondement sur la raison calme et le sens commun; même amour du compromis, du progrès graduel, du juste milieu. Les influences humanitaires et romantiques qui animèrent la nouvelle littérature du XIXe siècle ne touchèrent point ces jeunes réformateurs. Au contraire, elles furent incompréhensibles pour eux, et même répréhensibles. Wordsworth, Byron et Keats, tour à tour, furent attaqués avec virulence dans les pages de la *Revue;* Scott et les autres romanciers furent traités comme frivoles et enfantins. La critique littéraire de Jeffrey et de Sydney Smith était étroite et superficielle, et elle a été renversée par le jugement de la postérité. Mais leur programme politique était destiné à un succès croissant et à une victoire complète.

D'abord, pourtant, ce programme ne fut pas populaire. Pendant la guerre contre la France, les idées de Sydney Smith et de ses collègues ne firent aucun progrès appréciable. Mais à partir de 1815, le peuple, dégagé de ses terreurs de l'invasion, retrouva le loisir de regarder ses misères et ses griefs. La guerre, qui avait différé le redressement de ces griefs, les avait en même temps augmentés. La paix ne porta à l'ouvrier aucun soulagement de son sort. Car les grands propriétaires terriens conservèrent, par la politique de protectionnisme, les hauts prix qui les avaient enrichis durant la guerre. Les journaliers appauvris qui attendaient justement que le prix du pain diminuât, en furent naturellement mécontents. Leur colère éclata en rassemblements tumultueux, en incendies par malveillance, en destruction des machines. L'agitation, excitée par les pamphlets de William Cobbett, se répandit sur tout le pays. Comme auparavant, on fonda des clubs politiques, on organisa des démonstrations, on demanda le suffrage universel et les Parlements annuels. Le gouvernement tory se méfia profondément de ces symptômes

Digitized by Google

révolutionnaires et les réprima d'abord avec rigueur. Mais bientôt on entendit la demande pour la réforme dans le Parlement même. Des pétitions nombreuses furent présentées à la Chambre des communes. La petite bande de réformateurs s'accrut à chaque élection. Et l'agitation, qui pendant dix ans avait sommeillé, éclata de nouveau vers 1829.

Dans cette année, le gouvernement tory, à la suite de l'agitation formidable organisée en Irlande par Daniell O'Connell, avait été forcé d'accorder l'émancipation des catholiques. Cette mesure qui, du reste, fut un des articles principaux du programme libéral, eut l'effet immédiat d'augmenter et de consolider les forces des whigs. Car bien des gens orthodoxes, qui s'étaient opposés avec rancune au parti qui voulait faire des concessions au catholicisme, s'y adjoignirent volontiers, quand il ne s'agit plus que de la réforme électorale. L'accession de Guillaume IV, qui avait toujours favorisé les whigs, encouragea encore leurs espérances. Et, en 1831, l'opinion publique devint si puissante que les tories donnèrent leur démission au roi et que les whigs se trouvèrent en place.

Le 1er mars 1831, lord John Russell, au nom du gouvernement whig, présenta à la Chambre des communes le *Reform bill,* si longtemps désiré. Ce fut une mesure de simple justice pour les classes les plus intelligentes de la nation. Mais ce n'est pas comme telle qu'elle fut soutenue dans les écrits de Sydney Smith, et ce n'est non plus comme telle qu'elle fut soutenue au Parlement de 1831. Dans les *Lettres de Peter Plymley,* Smith réclame l'émancipation des catholiques parce qu'il lui semble que ceux-ci, s'ils ne sont pas pacifiés par l'admission dans le corps législatif et dans le corps administratif, seront toujours prêts à se révolter, à porter aide à la France et à se soustraire à la souveraineté anglaise. De même il réclame la réforme, de peur que les classes inférieures ne puissent

Digitized by Google

saisir par l'insurrection ce qu'on refuse de leur accorder par les moyens légitimes. C'est par de tels arguments qu'il combat pendant trente ans les préjugés des électeurs protestants et conservateurs.

Croira-t-on peut-être trouver des arguments moins opportunistes et plus généraux chez les politiques plus scientifiques et plus instruits? Nullement. Lord Macaulay est le type du philosophe whig, du whig homme d'État, comme Sydney Smith est le type du whig populaire, du whig agitateur. Or, lisez les discours prononcés au Parlement par Macaulay, en faveur du *Reform Bill*. Vous y trouverez le même appel aux passions et aux intérêts individuels que chez Sydney Smith. « Je ne base mon opinion sur aucune théorie générale de gouvernement; je me méfie de toutes les théories de gouvernement. » Mais il avertit les tories de la détermination du peuple, du danger de la résistance, du sort de ceux qui s'opposent à la volonté d'une nation. Il leur rappelle la mort de Charles Ier et de Louis XVI, la proscription des aristocrates français, la révolution récente de l'autre côté de la Manche. Il croit que « si la question de la réforme n'est pas promptement résolue, la propriété, l'ordre et toutes les institutions de cette grande monarchie seront exposées à un péril redoutable ». Il soutient donc le bill, « non parce qu'il enlève des anomalies, mais parce qu'il fait cesser des abus réels, et parce qu'il éloigne des dangers non imaginaires et lointains, mais imminents et pressants ». Il le soutiendrait même s'il le croyait un mal, parce que la guerre civile serait un mal plus affreux. Voilà, dans son essence, l'esprit opportuniste et temporisateur des whigs.

Le premier *Reform Bill* fut rejeté par la Chambre des lords. En conséquence, les whigs décidèrent le roi de dissoudre le Parlement. Le peuple s'était obstiné à obtenir la réforme, et les nouvelles élections rendirent aux whigs une majorité immense. Lord Russell réintroduisit son

Digitized by Google

projet, et la Chambre des communes le fit passer, malgré l'opposition acharnée des tories, au milieu des applaudissements de la nation presque entière. Malheureusement, le bill fut rejeté pour la seconde fois par les lords, toujours conservateurs, toujours insouciants des menaces révolutionnaires.

Alors le peuple se leva en colère. Il y eut de vastes assemblées, des incendies, des émeutes à Derby, Nottingham, Bristol, Édimbourg. Une milice révolutionnaire fut organisée et disciplinée. La détermination calme du gouvernement détourna seule une insurrection générale. Assuré d'être soutenu par la nation, il n'hésita pas à introduire le troisième *Reform Bill*. Encore une fois, le bill fut passé par les communes; encore une fois, il monta aux lords. On peut dire sans exagération qu'à ce moment la destinée du royaume trembla dans la balance. Lord Milton et beaucoup d'autres whigs avaient juré d'imiter le patriote Hampden, en refusant de payer les impôts si le bill était encore rejeté. La foule songea à la révolution récente en France et se prépara aux mesures violentes. « On sait que l'Angleterre ne recule pas devant une révolution, lorsqu'elle a épuisé les moyens constitutionnels pour atteindre ce qu'elle veut tout entière. »

Heureusement, en présence d'une telle détermination et à la prière du roi, les seigneurs tories retirèrent leur opposition. Le 7 juin 1832, le *Reform Bill* devint loi.

Le whiggisme donc avait atteint son but. Dès lors, il cessa d'exister. Il n'y a plus aujourd'hui de parti whig. Il est mort au moment de la victoire. Car la réforme électorale ne fut que la destruction d'un barrage, le préliminaire d'un flux croissant d'idées radicales qui devait submerger pour jamais le parti de la modération et du juste milieu. Les whigs avaient affranchi les classes moyennes, parce que cela leur avait semblé expédient; mais ils ne croyaient pas qu'il fût nécessaire d'affranchir les classes inférieures

Digitized by Google

des villes manufacturières. Et quand celles-ci, qui avaient tant aidé à l'agitation des whigs, mais qui n'en avaient tiré aucun avantage direct, se mirent à demander une nouvelle extension de la franchise électorale, ils s'y opposèrent au nom de la modération et du progrès graduel. Ils devinrent pour la plupart conservateurs. Ils quittèrent l'avant-garde de l'armée de la réforme et passèrent son étendard aux mains du parti radical, qui se dirigea non par la convenance des temps, mais par des principes fixes. Alors, ayant perdu leur seule raison d'être, les whigs disparurent de la politique anglaise.

Mais si le whiggisme comme tel est mort avec son idéal, son esprit vit encore. Car la tendance de faire des compromis, de temporiser, de balancer entre deux principes, est inséparable du régime des partis. L'opportunisme n'a pas été la particularité des whigs. On le trouve dans toute organisation, tout parti, tout homme qui est ambitieux. Quand les whigs obtinrent en 1714 le monopole du pouvoir et de l'influence politiques, ils ressentirent naturellement le désir de les garder par tous les moyens possibles. Et, pendant quatre-vingts ans, ils réussirent admirablement au moyen de « la politique d'affaires, d'atermoiements et de compromis ». Aussi, à cause de leur longue suprématie, cette politique a été spécialement associée avec eux. Mais elle ne caractérise pas moins tous les autres partis parlementaires depuis la Révolution.

Et voilà pourquoi beaucoup de réformes radicales ont été accordées par des gouvernements conservateurs. Le deuxième *Reform Bill* fut proposé en 1867, non par M. Gladstone, mais par M. Disraeli. On doit l'établissement du commerce libre à un autre premier ministre conservateur. De nos jours, les tories font la cour à la démocratie par des projets à demi socialistes. Le parti libéral n'est pas davantage sans reproche. Les articles de son dernier programme ne furent que des appâts pour les

Digitized by Google

diverses factions bruyantes; et beaucoup de ces articles étaient directement opposés aux doctrines du libéralisme.

On voit le même sacrifice de principes dans les coalitions parlementaires de l'histoire anglaise. Charles Fox, pour renverser le gouvernement de Pitt, s'allia sans honte à lord North, à qui il s'était autrefois opposé avec virulence. Le gouvernement actuel fournit un dernier exemple dans la coalition inattendue entre lord Salisbury, conservateur intransigeant, et M. Chamberlain, jadis radical du type le plus exalté.

Il faut reconnaître que la tentation de pratiquer une politique opportuniste et sans principes est une tache sur notre système parlementaire. Ce système possède sans doute des avantages inestimables; mais il a aussi ses défauts, et ceux-ci deviennent tous les jours de plus en plus évidents. Peut-être est-il encore le meilleur système possible, car tous les systèmes humains, par la nature des choses, doivent être fondés sur le compromis. Mais on commence à se demander si le gouvernement de parti, légué à nous par les whigs comme l'arche sainte de la liberté, ne sera pas bientôt le synonyme de la tyrannie d'une majorité; si, au moins, il ne deviendra pas nécessaire de lui imposer quelques modifications, afin qu'il ne soit pas un obstacle au progrès, au lieu d'être son instrument.

ANDREW HUNTER.

Université d'Édimbourg. Janvier 1896.

Digitized by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE V.

« Will, tu seras donc toujours fou? disait Gertie en apparaissant avec le plateau chargé des tasses de thé fumantes. Voilà les cheveux d'Émilienne qui se défont. »

En effet, la blonde toison dégoulina sur les épaules, ruissela jusqu'à la ceinture. Émilienne, secouée de rires, cherchait à s'échapper de l'étreinte de Will, qui voulait à toutes forces la coiffer d'un ancien casque de M. Gédéon, découvert au grenier parmi d'autres défroques.

« Mais laisse-toi donc faire, s'obstinait le peintre.

— Non, non, pas moi, répondait la jeune femme. C'est à Gertie qu'il faut mettre ça. Elle fera une admirable Minerve.

— C'est pardieu vrai », dit Will en se redressant et en regardant la jeune fille.

Mais Émilienne profita de ce mouvement pour saisir le casque par la crinière et, d'un coup vif, elle l'envoya rouler dans un coin, derrière la table.

Will fit semblant d'être fort en colère. Il saisit Émilienne à pleins bras et lui appliqua deux ou trois gros baisers dans la nuque au milieu des cheveux dénoués.

« Voyons! voyons! les Fleuriot, grommela le vieux Gédéon. Après huit ans de mariage, vous devriez pourtant finir par être sages.. ».

[1] Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 janvier 1896.

Digitized by Google

Will lâcha sa femme et, avec une gravité comique, fit le salut militaire à M. Spilett. Émilienne essoufflée, et rouge de plaisir, se laissa tomber sur le canapé à côté de Gertie.

« Je vous en prie, le thé refroidit, fit celle-ci. Prenez-vous du lait, monsieur Heurtel?

— Merci, mademoiselle, répondit l'ingénieur. Mais je vois que M. votre père en désire. Voulez-vous me permettre de le servir?

— Ce couple-là, expliqua l'ancien dragon à M. Heurtel qui lui apportait sa tasse de thé, n'en fait jamais d'autres. Voilà huit ans qu'ils sont mariés, et je les défie de rester une demi-heure sans se taquiner et se becotter. Si cela a du bon sens!

— Ils ont raison, dit le vieil ingénieur en souriant. Pourquoi se contraindre et dissimuler? Ils ne sauraient trop profiter de leur jeunesse. Ah! monsieur Spilett, s'aimer comme ils s'aiment, n'est-ce pas le premier de tous les biens? »

Félicien osa regarder Gertie à ces paroles. La jeune fille semblait être loin de ce qui se disait. Le buste à demi renversé, elle gardait son attitude familière de songerie, qui troublait toujours si fort l'âme inquiète et craintive de Félicien Préviaire.

Émilienne, les cheveux défaits, s'éventait de son mouchoir et souriait vaguement aux phrases polies de M. Heurtel. Will, assis sur le tabouret du piano, avait pris le chat sur ses genoux et s'occupait de lui débiter à voix basse un long discours, ponctué de grands gestes.

Félicien s'était levé et, venant se placer derrière Gertie, se mit à lui parler d'une partie de campagne projetée pour le dimanche suivant, à l'occasion du séjour à Frasnault du couple Fleuriot.

Le vieux Gédéon continuait à donner des explications au propriétaire des Écacheries, dont la présence en son modeste salon l'honorait infiniment.

« C'est un ménage d'artistes, articulait-il, c'est même un ménage un peu bohème. Bohème dorée, par exemple, et pour l'amour de l'art, car Émilienne est riche et ce gredin de Will

Digitized by Google

vend les petites horreurs vertes qu'il perpètre dans les bois, cinq mille francs le pied carré. Gertie et Émilienne se sont connues dès leur enfance. La mère de Mme Fleuriot était une amie de ma défunte femme et les deux familles se voyaient beaucoup. Les filles sont restées tendrement liées comme leurs mères l'étaient. Cette Émilienne, sous ses dehors un peu bruyants et sauvages, est un vrai cœur d'or que j'ai en la plus grande estime... Quoique depuis longtemps, Gertie et moi, nous ne soyons plus de son monde, elle n'a jamais cessé de nous traiter comme autrefois et ses relations avec ma fille sont restées intimes et cordiales. C'est qu'elle n'est fichtre pas pétrie de préjugés cette petite femme décidée qui a épousé son peintre contre vents et marées. Ils habitent à Paris un charmant hôtel où Gertie est allée les voir à diverses reprises. Mais depuis que ma maladie me tient cloué sur mon fauteuil, ma fille n'a plus guère trouvé l'occasion de se déplacer. Les Fleuriot, eux, continuent à nous rendre visite deux ou trois fois l'an, lorsque Will a besoin de se mettre au vert, comme il dit, pour brosser de petites machines d'après nature. »

Tandis que l'infirme parlait, M. Heurtel regardait attentivement les deux jeunes femmes l'une après l'autre. Leur genre de beauté, ce qu'on pouvait juger de leurs caractères, de leurs tempéraments, étaient en tout point dissemblables. Autant Gertie était grave, songeuse, mesurée en gestes et en paroles, autant Émilienne était expansive, désordonnée, tout en dehors. Les yeux noirs de l'une avaient une douceur émue et profonde qui appuyaient comme une étrange et inconsciente caresse. Le regard de la blonde Émilienne était d'une franchise espiègle et jaillissante d'ironie. La voix de la fille de Gédéon Spilett sonnait un contralto lent d'un charme irrésistible, celle de Mme Fleuriot égrenait les éclats argentins d'un rire perpétuel. Pourtant, ces deux natures si différentes s'aimaient sincèrement, et, lorsque les regards des jeunes femmes s'entrecroisaient, elles échangeaient en même temps un affectueux sourire.

Depuis que M. Heurtel était venu apporter à Gertie la nou-

Digitized by Google

velle de sa nomination à la place de Mlle Hogareth, mise décidément à la retraite, — nomination que la municipalité n'avait pas osé refuser au généreux bienfaiteur de Frasnault — le propriétaire des Écacheries faisait de fréquentes visites à la petite maison de la rue des Estournelles. Il subissait à son tour l'attrait de la présence de Gertie — cet attrait impérieux qu'il avait déjà ressenti à la première rencontre de la jeune fille dans le bois des Gades — et il ne résistait pas au désir de venir parfois, le soir, lui demander une tasse de thé et causer quelques minutes avec le vieux Gédéon. Il éprouvait, pendant ses visites chez les Spilett, une impression de simplicité tendre et familiale, il s'y sentait dans une atmosphère d'intimité cordiale qui s'harmonisait si bien avec son optimisme philanthropique. Il croyait à la bonté, au dévouement, à la reconnaissance des êtres humains, et il trouvait la confirmation de ces sentiments chez les personnages qu'il coudoyait dans le petit salon de l'ancien militaire.

Félicien Préviaire avait puissamment contribué à resserrer les relations du propriétaire des Écacheries avec les Spilett. Il s'y était appliqué avec tout l'intérêt tendre qu'il vouait à Gertie et aussi avec une sorte d'orgueil personnel d'être le trait d'union entre ces êtres parmi lesquels il partageait sa vie. A Gertie, il ne se lassait pas de parler de M. Heurtel en termes les plus favorables, rapportant mille traits de son inépuisable charité, contant des aventures dont il avait été jadis le héros en des pays lontains, citant les hautes personnalités qui s'honoraient de l'amitié de l'ancien ingénieur et dont les lettres passaient souvent dans les mains de son secrétaire, ou expliquant les nouvelles et somptueuses transformations que M. Heurtel projetait sans cesse pour les Écacheries. A son maître, Félicien ne tarissait pas au sujet de Gertie. Durant de longues après-midi, lorsque M. Heurtel venait travailler dans le petit bureau du jeune homme, au second étage du château, c'était souvent de Gertie qu'il était question. On y parlait de la soirée de la veille qu'on avait passée ensemble rue des Estournelles ou

Digitized by Google

encore, lorsque l'ingénieur n'avait pu s'y rendre, retenu par un obstacle quelconque, Félicien devait entrer, à sa demande, dans de longs détails sur l'état de santé du vieux Gédéon, sur la disposition d'esprit et d'humeur de sa fille.

Le garçon commençait même à s'apercevoir que le vieillard mettait une singulière prédilection à s'occuper incessamment de Gertie, et il remarquait que c'était souvent M. Heurtel lui-même qui faisait dévier la conversation jusqu'à ce que le nom de la fille de Gédéon Spilett y fût mêlé. Mais Félicien était à cent lieues de penser qu'il pût y avoir là autre chose qu'une sollicitude toute paternelle pour une jeune fille qui en était exceptionnellement digne. Et la préoccupation touchante de M. Heurtel lui semblait aussi naturelle que l'inclination respectueuse et attendrie de son propre cœur.

« Vous serez certainement des nôtres, mademoiselle, pour notre excursion à l'abbaye de Casteau... C'est dimanche, vous êtes libre. Nous attellerons le break à dix heures et nous reviendrons dîner aux Écacheries avec M. et Mme Fleuriot et mon jeune secrétaire. »

Assis sur le canapé, à côté de Gertie, c'était M. Heurtel qui parlait. Émilienne, au piano, débrouillait une sonate de Grieg, et Will expliquait à Félicien Préviaire, qui faisait tous ses efforts pour comprendre, les ressources du pointillé impressionniste.

« Vous voulez donc toujours que j'abandonne mon père ? disait Gertie avec une mine de gronderie souriante.

— M. votre père consent à ce que vous nous accompagniez. Je lui ai parlé tout à l'heure. Il n'entend pas que ses souffrances vous privent des distractions légitimes de votre âge. Au contraire, il juge comme moi que vous les mettez trop rarement à profit, et, dans votre intérêt comme dans le sien, il désire que vous mettiez un peu plus de gaieté dans votre vie. J'ajoute, sans espérer toutefois que cette considération aura du prix à vos yeux, que je serais personnellement très désappointé si vous ne nous accompagniez pas. »

Digitized by Google

Le bon vieillard avait appuyé sur cette dernière phrase, en rougissant faiblement, avec une intention que la jeune fille, évidemment, ne saisit pas, car elle répondit d'un ton léger :

« Mais certainement, monsieur Heurtel, que cette considération a du prix à mes yeux, Je vous dirai même que c'est elle qui me décide tout à fait. Me croyez-vous donc une ingrate en retour de toutes vos bontés pour mon père et pour moi?

— Une ingrate?... Oh! jamais, mademoiselle; mais je sais trop qu'à mon âge je n'ai plus droit qu'à un assentiment poli, à une condescendance déférente, et c'est seulement à ce titre, croyez-le bien, que je me permettais d'insister pour avoir le bonheur de jouir de votre société.

— Mais pas du tout, s'écriait Gertie, en posant ses grands yeux étonnés sur ceux de son interlocuteur, ce n'est ni par politesse ni par déférence que j'accepte votre aimable invitation. C'est bien parce que je me promets le plus grand plaisir de cette excursion à Casteau.

— Le plaisir est peut-être un grand mot, mademoiselle... Quel plaisir voulez-vous qu'il y ait pour une jeune fille de votre âge et de votre beauté, dans une société comme la nôtre... M. Fleuriot m'a l'air d'un heureux époux, fort occupé de sa femme; Félicien est encore bien jeune; quant à moi... un vieillard!

— Mais je vous assure que cela me suffit, interrompit Gertie. Will est toujours à taquiner Émilienne, c'est vrai, mais cette intimité, amusante par plus d'un endroit, n'est pas faite pour me déplaire. Félicien est un brave et excellent ami. Et...

— Et moi? interrogea l'ingénieur, voyant que la jeune fille s'arrêtait.

— Vous?... Vous savez bien que notre cœur est tout à vous et qu'il n'est rien que nous ne fassions pour vous être agréable.

— Je connais ces sentiments, mademoiselle. Laissez-moi simplement exprimer le regret de n'avoir pas le temps d'inviter, pour cette excursion projetée, quelque cavalier jeune, charmant

Digitized by Google

et... libre, sans lequel il n'y a pas de vraie partie de plaisir pour une jeune fille. »

Un pli se creusa au-dessus des sourcils de Gertie et son sourire se fit contraint.

« Vous badinez, dit-elle simplement.

— Je m'en garderais bien, reprit M. Heurtel. Ce que je dis ne saurait du reste vous offenser. La société d'un jeune homme a toujours le don d'intéresser une jeune fille. Chaque fois qu'elle en rencontre un, elle se demande si c'est celui-là qui doit faire le bonheur de sa vie. Vous n'échappez pas à loi commune, je présume, et si jusqu'ici votre choix ne s'est pas fixé, c'est que dans le cercle étroit de vos relations actuelles nul n'a su s'en montrer digne. Je ne doute pas que vous serez, pour l'élu de votre cœur, la meilleure et la plus exquise des épouses. Et je serais, en ce qui me concerne, très favorisé si je pouvais mettre sur votre chemin l'homme que vous rendrez heureux infiniment. Voulez-vous me permettre d'y songer ?

— A mon tour, répliqua Gertie, un peu étonnée de la direction que prenait la conversation, laissez-moi croire que ce sont là des compliments et des amabilités d'homme du monde qui ne vous coûtent pas beaucoup. Je vous remercie cependant. Mais j'ai pris résolument mon parti et je me suis familiarisée avec l'éventualité de rester fille. Je ne saurais me résoudre à quitter mon père dans la pénible situation où il se trouve et, dès lors, je ne saurais offrir, à l'homme qui m'accepterait pour compagne, qu'un intérieur maussade et assombri, dans lequel il n'y aura guère de place pour le bonheur.

— Cependant, mademoiselle, votre père mourra un jour...

— Laissez-moi croire que ce sera le plus tard possible et qu'à ce moment je serai vieille.

— Votre dévouement irait il jusqu'à faire taire votre cœur si, malgré vous, il faisait mine de parler avant ce moment ?

— Et pourquoi pas ? s'écria Gertie avec vivacité. Croyez vous donc que je suis comme ces femmes qui excusent leurs faiblesses par leurs entraînements et leurs entraînements par leurs

Digitized by Google

faiblesses, et ne savent introduire dans leur vie une raison supérieure à laquelle tout doit céder? Je suis parfaitement convaincue que celles qui se font les esclaves d'une passion ne demandent pas mieux que de lui obéir, et le meilleur moyen d'empêcher son cœur de parler, c'est encore de lui dire, tout simplement : « Tu ne parleras pas. »

— Oh! folle, répartit M. Heurtel en prenant la main de la jeune fille dans les siennes, comme on voit que vous êtes ignorante des choses de l'amour! Il passeracepen dant le jeune et beau cavalier qui fera palpiter votre poitrine et qui fera briller dans vos beaux yeux la flamme de la tendresse partagée. Il passera parce qu'il doit passer, et toutes les froides résolutions de l'heure présente s'envoleront à sa venue, comme une brume devant le soleil. S'il vous aime sincèrement, il ne reculera pas devant le devoir que vous lui offrez, et vous serez deux alors à entourer votre père de soins dévoués et d'affection filiale.

— Il ne passera pas, monsieur Heurtel », murmura Gertie, d'une voix brisée.

Mais tout à coup des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille, sa poitrine se souleva, des sanglots s'échappèrent de ses lèvres et, cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit du petit salon pour cacher un trouble subit qui laissa M. Heurtel stupéfait et déconcerté.

Mais Émilienne venait à lui, et, à voix basse, rapide :

« Tandis que j'étais au piano, disait-elle, j'ai saisi au vol quelques lambeaux de votre conversation. Ce qui arrive ne m'étonne pas. Pour Dieu, monsieur Heurtel, ne parlez plus jamais de ces choses à Gertie...

— Mais pourquoi? qu'ai-je donc dit?... Je ne vous comprends pas, madame...

— Obéissez-moi, je vous en conjure. Il ne faut plus jamais aborder ce sujet; me le promettez-vous?... »

M. Heurtel passa la main sur son front. Une lueur entrait dans son esprit.

Digitized by Google

« Oh! il y a donc un chagrin d'amour dans la vie de Mlle Spilett? murmura le vieillard.

— Oui, répondit Émilienne après un instant de silence. C'est tout ce que je puis vous dire. Gardez-moi le secret, je vous en prie... »

Gertie reparut. Ses yeux s'étaient rassérénés; sa bouche avait repris son pli de mélancolie résignée. Elle avait honte d'un mouvement dont elle n'avait pas été maîtresse. L'incident, d'ailleurs, n'avait eu que deux témoins. Ni M. Gédéon, ni Will, ni Félicien ne s'étaient aperçus du brusque départ de la jeune fille. Émilienne détourna habilement l'attention par une espièglerie nouvelle; la conversation devint bientôt générale, et la soirée s'acheva tranquillement.

Vers dix heures, lorsque Tristan amena le coupé qui reconduisait tous les soirs M. Heurtel aux Écacheries, le vieillard se retira, serrant avec émotion la main que Gertie lui tendait.

Le long de la route, tandis que les maisons, les arbres, les champs défilaient dans les tressauts de la voiture, il songea avec perplexité à cette peine mystérieuse qu'il avait ravivée sans le savoir et à la confidence que Mme Fleuriot lui avait glissée à l'oreille.

Un chagrin d'amour dans la vie de Gertie, et un chagrin qui lui arrachait encore des pleurs et des sanglots!... M. Heurtel en était étrangement bouleversé. Alors, pour la première fois de sa vie, il se sentit une contraction singulière dans le côté gauche de la poitrine et il entendit battre, à coups redoublés, à la même place, une petite mécanique qui, jusqu'à cette heure lointaine, lui était demeurée complètement inconnue.

Le lendemain, dès l'aube, il était debout, allant et venant dans la bibliothèque. La nuit avait été agitée, c'est à peine si pendant une couple d'heures il s'était assoupi. Une obsession le tenaillait, revenait sans cesse, quoi qu'il fît pour occuper sa pensée, pour la reporter sur des sujets d'affaires dont le souci le hantait, hier encore. Plusieurs fois, dans l'obscurité, il s'était levé, attribuant son insomnie à des troubles nerveux. Il se lavait

Digitized by Google

tout le corps à l'eau froide, puis se recouchait. Pendant quelques minutes il se sentait apaisé, le sommeil semblait proche, mais tout à coup la petite mécanique se remettait à battre, ses yeux s'ouvraient dans le noir et sa pensée voletait éperdue comme un grand papillon emprisonné sous un verre et cherchant vainement une issue pour se retrouver à l'air libre.

Il avait espéré que le jour aurait chassé sa peine. Mais le jour, en lui rendant un peu de calme, mit comme une soudaine clarté au fond de lui-même, et il s'épouvanta de cette clarté plus que de son angoisse dans la nuit.

Alors, c'était donc de l'amour qu'il se découvrait soudain? De l'amour à son âge!... Et pourtant qu'était-ce, si ce n'était de l'amour, cette obstination maladive qu'il mettait à vouloir percer le secret découvert inopinément chez Gertie, qu'était-ce, la hantise torturante de ces paroles de Mme Fleuriot qui, toute la nuit, avaient sonné à ses oreilles, le réveillant, chaque fois qu'il allait s'endormir, dans un sursaut oppressé : « Il y a un chagrin d'amour dans la vie de Gertie... »?

Un chagrin d'amour! Elle avait donc aimé, la fille de Gédéon Spilett? Eh bien! qu'y avait-il là de surprenant? Est-ce qu'une femme atteint la trentaine sans avoir un roman dans sa vie? Qu'avait-il donc espéré dans son ingénuité sénile? Ne connaissait-il donc plus les femmes, à présent?

Mais Gertie n'était pas une femme comme les autres. Il n'avait qu'à fermer les yeux, à s'isoler des objets qui l'environnaient, pour la replacer devant lui, par le rêve, et il la revoyait aussitôt dans toute sa pureté fière et mélancolique, dans sa distinction de reine déchue, mais restée, malgré tout, supérieure aux contingences journalières, et irréprochable, saintement. Si celle-là avait aimé, ce n'était pas d'un amour vulgaire, et elle avait dû reprendre à temps son cœur désillusionné, intact de toutes les hontes de la chair.

Mais cet amour était-il bien mort? Les larmes récentes, qu'il avait vu couler, n'indiquaient-elles pas que la blessure était toujours ouverte? Alors une colère le soulevait : une colère de

Digitized by Google

vieillard et d'impuissant contre les jeunes hommes dont les yeux devaient jeter des flammes quand cette belle fille passait à côté d'eux. Il se prenait la tête dans les mains. Il essayait de reconnaître parmi tous les hommes de Frasnault celui qui pourrait avoir enchaîné le désir de la jeune femme. Mais il ne vit personne d'assez noble, d'assez haut de cœur et d'allures, pour mériter cette inestimable faveur. A la fin, il crut avoir trouvé. Gertie avait aimé quelqu'un de son vrai monde, du rang de sa mère. Tout s'était passé régulièrement. Le mariage s'était rompu par la ruine du vieux Gédéon. Une aventure douloureuse par sa banalité même...

Cette supposition parut le soulager. De quoi s'occupait-il, en somme ? N'était-ce pas bien à Gertie d'avoir gardé son cœur à celui qui avait repris le sien ? Ne ferait-il pas mieux, lui qui avait voué sa fortune au soulagement des douleurs de ses semblables, d'essayer de retrouver cet inconnu, de s'informer adroitement auprès d'Émilienne ou ailleurs, d'aller jusqu'à doter la jeune fille — oui, voilà son rôle — afin de replacer la main de Gertie dans la main de l'homme dont le souvenir avait encore le don de lui arracher des larmes ? Alors, son imagination s'égarant, il s'efforça de se représenter ce héros imaginaire, il le vit ouvrant ses bras et Gertie s'y jetant avec un élan passionné d'amour et de joie, et il poussa un cri : « Oh ! non, pas cela, pas cela ! » Il n'en avait pas la force... Sa petite mécanique martelait sa poitrine à la briser. La sueur perlait à ses tempes. Il eut un geste comme pour écarter une vision horrible...

Il fit quelques pas dans la bibliothèque, s'arrêta devant la fenêtre, jeta un coup d'œil dans le jardin, où le matin souriant vernissait les pelouses. Des bruits de cloches, des appels de voix flottaient dans l'air, un sifflotement de Tristan qui dans la cour astiquait les harnais. Oui, c'était bien de l'amour à soixante ans ! d'autant plus impérieux qu'il venait trop tard. Jamais du temps de sa femme, absorbé par les affaires, par la chasse aux millions, il n'avait connu ces transports. Oh ! prendre Gertie par la main, lui ouvrir ses salons, la promener dans

Digitized by Google

cet admirable domaine des Écacheries, jeter à ses pieds les richesses qu'il avait puisées dans les quatre parties du monde, et lui crier avec un large geste d'orgueil et de bonheur : « Tout cela est à vous, avec mon vieux cœur!... »

Vers dix heures, il monta chez Félicien. Il espérait tirer du jeune homme des éclaircissements au sujet du mystérieux chagrin de Gertie. Mais le garçon ne put lui opposer qu'un étonnement inquiet, une ignorance effarée.

Il se rendit ensuite dans la serre, gagna le compartiment des fleurs rares, où s'épanouissaient des cattleyas, des odontoglosses, des lillias aux couleurs merveilleuses, aux formes bizarres, dans leurs petits paniers à claires-voies, garnis de mousse fraîche. Il coupa une gerbe de tiges fleuries, un cadeau de roi, les remit au jardinier ahuri devant cette dévastation, et le chargea du message :

« De ma part, à Mlle Spilett. »

C'est mon payement de ses larmes d'hier, songea-t-il. Ainsi elle comprendra que je lui demande pardon.

Le soir, il repassa rue des Estournelles; Gertie était seule avec le vieux Gédéon. Un travail urgent retenait Félicien; Will et Émilienne n'étaient pas rentrés d'une promenade.

Sur la cheminée, dans un vase, les admirables fleurs remplissaient le salon d'un parfum suave. Dès qu'elle aperçut M. Heurtel, la jeune fille lui cria, toute joyeuse :

« Vous êtes fou!... S'imagine-t-on d'offrir des fleurs pareilles à une pauvre institutrice !

— Rien n'est trop beau pour vous », répondit-il galamment.

Puis la conversation languit un peu. Will et Émilienne se faisaient attendre. On ne voulait pas prendre le thé avant qu'ils fussent là. Pour occuper M. Heurtel, Gertie proposa un tour au jardin.

La soirée était douce. De grosses planètes brillaient d'un éclat clignotant, entourées de millions de petites épingles d'or piquées dans la pelote sombre du firmament. Une brise odorante susurait dans les branches ondulées. Des coupes balan-

Digitized by Google

cées de lis pâlissaient dans un parterre. M. Heurtel contemplait la taille de la jeune fille qui marchait devant lui, éclairée par un reflet de la lampe qui venait du salon, par la fenêtre ouverte. On suivait des chemins étroits, le long de murs bas qui séparaient d'autres jardinets semblables.

La promenade s'acheva. Puis, sur le point de rentrer, au dernier tournant du sentier, d'une voix timide, exhalée comme un souffle :

« Vous ne me gardez pas rancune du chagrin que je vous ai fait hier?...

— Mais non; ne parlons plus de cela.

— Oh! cela m'a tant préoccupé... J'en ai souffert toute la nuit... Ma pensée est toujours si pleine de vous... »

La voix qui disait ces mots était si étrange, si profonde, il y tremblait tant d'émotion poignante, que la jeune fille en resta saisie. Elle eut tout à coup l'aperception stupéfiante de ce qui se passait dans le cœur du vieillard. Elle eut la sensation de quelque chose d'énorme, d'incroyable, d'impossible, comme si le ciel pur qui scintillait au-dessus de sa tête était brusquement tombé à ses pieds.

« Oh! si vous saviez... balbutiait M. Heurtel, je ne sais quels sentiments j'éprouve... je ne suis heureux qu'ici, dans cette maison, près de vous... Quel dommage que je n'aie pas trente ans de moins!... »

Gertie restait interdite. Bouleversée, elle écoutait cette plainte sur l'accent de laquelle elle ne pouvait se méprendre. C'était une plainte d'amour, vibrante, presque douloureuse, naïve, bramée comme le cri d'un animal blessé au fond des bois.

« Mais fou que je suis... continuait le malheureux, vous n'êtes pas libre, n'est-ce pas?... Vous aimez quelqu'un, vos larmes d'hier en sont la preuve... Il ne me servirait de rien d'être plus jeune, puisque vous aimez...

— Qui vous a dit cela? répliqua la jeune fille. C'est inexact .. je n'aime personne.

Digitized by Google

— C'est donc faux tout ce que j'avais rêvé? Oh! répétez-le, je vous en prie, dites-moi que vous n'aimez personne.

— Je n'aime personne », répondit Gertie. Et dans ce mot *personne*, elle mit intentionnellement une dureté, pour couper court à cette scène qui lui était pénible.

Mais il continuait à balbutier dans la nuit des paroles vagues, sans suite, comme on en dit dans les rêves, en proie à un trouble grandissant.

« Rentrons, je vous en prie, monsieur Heurtel, je ne puis que vous remercier de l'intérêt que vous me portez, mais je crois que vous exagérez vos sentiments. Rentrons, j'entends les voix de Will et d'Émilienne. »

Elle prit les devants et, tremblant comme un enfant, il ne put que la suivre, un peu honteux, mécontent de lui-même et plus amoureux que jamais.

(*A suivre.*) F. FOULON.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR VICTOR HUGO [1]

II. — La fonction sociale du poète.

En 1829, en pleine fermentation politique, en pleine révolution romantique, Victor Hugo écrivait, dans la préface des *Orientales*, cette déclaration de principes :

« L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais? Voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni louanges ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées. A voir les choses d'un peu haut, il n'y a, en poésie, ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes. D'ailleurs, *tout est sujet; tout relève de l'art; tout a droit de cité en poésie.* Ne nous enquérons donc pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet, triste ou gai, horrible ou gracieux, éclatant ou sombre, étrange ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi.

« Hors de là, le critique n'a pas de raison à demander, le poète pas de compte à rendre. L'art n'a que faire des lisières, de menottes, des bâillons; il vous dit : Va! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 janvier 1896.

Digitized by Google

il veut, en faisant ce qui lui plaît; c'est la loi. *Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien, qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat; qu'il écrive en prose on en vers, qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, de l'orient; qu'il soit antique ou moderne;* que sa muse soit une Muse ou une fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cottehardie. C'est à merveille. Le poète est libre. Mettons-nous à son point de vue, et voyons.

« L'auteur insiste sur ces idées, si évidentes qu'elles paraissent, parce qu'un certain nombre d'Aristarques n'en est pas encore à les admettre pour telles. Lui-même, si peu de place qu'il tienne dans la littérature contemporaine, il a été plus d'une fois l'objet de ces méprises de la critique. Il est advenu souvent qu'au lieu de lui dire simplement: Votre livre est mauvais, on lui a dit : Pourquoi avez-vous fait ce livre? Pourquoi ce sujet? Ne voyez-vous pas que l'idée première est horrible, grotesque, absurde (n'importe!), et que le sujet chevauche hors des *limites de l'art?* Cela n'est pas joli, cela n'est pas gracieux. Pourquoi ne point traiter des sujets qui nous plaisent et nous agréent? les étranges caprices que vous avez là! etc., etc. A quoi il a toujours fermement répondu : que ces caprices étaient ses caprices; qu'il ne savait pas en quoi étaient faites les *limites de l'art*, que de géographie précise du monde intellectuel il n'en connaissait point, qu'il n'avait point encore vu de cartes routières de l'art, avec les frontières du possible et de l'impossible, tracées en rouge et en bleu; qu'enfin il avait fait cela, parce qu'il avait fait cela.

« Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales?* qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume? que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session? où est l'opportunité? à quoi rime l'Orient?... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qu'il lui a pris; et qu'il lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil. »

Digitized by Google

Cette préface eut la fortune retentissante qui échut à la plupart des œuvres de Hugo appartenant à la même époque. Comme la préface de *Cromwell*, elle devint un manifeste, un schibboleth, un cri de guerre. Par cette préface, une nouvelle doctrine littéraire : l'art pour l'art, était proclamée et fondée, et cette doctrine absurde byzantine était appelée à un éclatant succès. Et, près de quarante ans plus tard, dans *William Shakespeare*, quand Victor Hugo mit la critique au défi de trouver dans toute son œuvre une seule page à l'appui de « l'art pour l'art », la critique pouvait lui répondre par cette page des *Orientales*. Des disciples suivirent qui exagérèrent encore les paroles du jeune et fougueux *maître*. Le plus brillant de ces disciples, Th. Gautier, écrivit un commentaire qui renchérit encore sur les aphorismes de Hugo, écrivit cette préface de *Mademoiselle de Maupin*, de fameuse mémoire, qui, à son tour, devint un manifeste, un schibboleth, un cri de guerre et où le persiflage le plus extravagant se mêle au dogmatisme le plus intolérant. Théophile Gautier, s'appuyant sur l'exemple et sur la doctrine de Hugo, invoquant les *Orientales*, *Marion Delorme*, *Bug Jargal*, *Han d'Islande*, *Triboulet*, *Quasimodo*, revendiqua la souveraine liberté de l'art et dissocia l'art de toute fonction sociale. Il tourna en dérision la « critique utilitaire », la « sainteté de l'art », la « haute mission de l'art », l'« art qui veut chercher la cause du malaise social et le guérir » (1).

Je le répète, n'est-ce pas une ironie bizarre de l'histoire littéraire que, grâce à cette page des *Orientales*, éclappée à Hugo dans une heure de défi et d'effervescence romantique, on ait pu placer sous son patronage une doctrine qui répugne à son caractère comme à son génie poétique? Car, manifestement, cette doctrine étonne et détonne dans l'œuvre du poète, car cette doctrine, V. Hugo l'a condamnée et réprouvée dans cinquante passages de ses œuvres (2), car précisément tout ce

(1) TH. GAUTIER, *Mademoiselle de Maupin*.

(2) Voyez surtout ce passage caractéristique de *William Shakespeare* : « A en croire une affirmation très générale, etc. », *William Shakespeare*, p 259.

Digitized by Google

que Théophile Gautier bafoue et raille dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* : « *Appliquer la littérature à la moralisation et au bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre* » ; « *faire la grande synthèse de l'humanité et suivre à travers les événements de l'histoire les phases de l'idée régénératrice et providentielle* », « toutes ces billevesées » ont été la constante préoccupation du poète.

Cette haute conscience littéraire de V. Hugo, nous l'avons vu, n'a été qu'une traduction de son tempérament dominateur. Il veut agir par les idées sur les esprits et par les esprits sur les événements. Il se croit investi d'une mission sociale. Il ne conçoit l'art que du point de vue sociologique (1). Sa lyre est la lyre d'Orphée, qui triomphe des instincts et civilise la barbarie : la poésie est et doit être le plus puissant instrument de progrès.

Cette tendance « sociale » et didactique, cet enseignement, cet apostolat a été la dominante de toute l'œuvre. On peut le regretter, on peut regretter, avec M. Paul Desjardins, le pédantisme intolérable qui en est résulté et qui dépare quelques-unes des plus belles pages de Hugo : mais croire que cet enseignement est une superfétation, une excroissance dans l'œuvre du poète, croire avec un critique anglais, M. Marzials (2), que ces mauvaises herbes didactiques n'ont envahi que sur le tard la superbe végétation artistique, c'est ignorer les faits et c'est méconnaître l'esprit même de l'œuvre. Car il suffit d'étudier cette œuvre dans l'ordre chronologique pour se convaincre qu'il est à peine une seule de ses productions, surtout dans le début, où le poète n'ait exprimé ou sous-entendu des intentions morales ou sociales. Sur ce point-là du moins, V. Hugo n'a jamais varié et il a débuté comme il a fini. Et cette parole de *Lucrèce Borgia*, que « le poète a charge d'âmes », il a pu déclarer plus tard qu'elle a été la règle de sa vie entière.

(1) Voyez sur ce point un intéressant chapitre dans GUYAU, *L'art au point de vue sociologique*.

(2) FR. MARZIALS, *Life of V. Hugo*.

Digitized by Google

Et d'abord, n'est-il pas bien significatif de lui voir écrire en 1819, dans *le journal d'un jeune jacobite*, ces lignes bien solennelles pour un adolescent de dix-sept ans?

« Poètes, ayez toujours l'austérité d'un but moral devant les yeux. N'oubliez jamais que par hasard des enfants peuvent vous lire. Ayez pitié des têtes blondes.

« On doit encore plus de respect à la jeunesse qu'à la vieillesse.

« L'homme de génie ne doit reculer devant aucune difficulté; il fallait de petites armes aux hommes ordinaires; aux grands athlètes, il leur fallait le ceste d'Hercule (1). »

Et n'est-il pas plus significatif encore que le premier poème de son premier recueil soit une glorification de la *fonction du poète* (2)?

Ne souffrir jamais que pour soi?
Non, le poète sur la terre
Console, exilé volontaire,
Les tristes humains dans leurs fers;
Parmi les peuples en délire,
Il s'élance armé de sa lyre,
Comme Orphée au sein des enfers!

Le poète en des temps de crime,
Fidèle aux justes qu'on opprime,
Célèbre, incite les héros;
Il a, jaloux de leur martyre,
Pour les victimes une lyre,
Une tête pour les bourreaux!

Qu'un autre au céleste martyre
Préfère un repos sans honneur!
La gloire est un but où j'aspire;
On n'y va point par le bonheur.
L'alcyon, quand l'océan gronde,
Craint que les vents ne troublent l'onde
Où se berce son doux sommeil;
Mais pour l'aiglon, fils des orages,
Ce n'est qu'à travers les nuages
Qu'il prend son vol vers le soleil!

(1) *Littérature et philosophie mêlées.*
(2) *Odes et ballades.*

Digitized by Google

Et dans ce même recueil, l'*ode sur le poète*, l'*ode sur le génie* sont plus explicites encore. Voici un adolescent qui n'a pas vingt ans : c'est l'âge de l'amour, des folies, l'âge où le poète jette sa gourme, c'était l'âge du byronisme, des don Juan et des Namouna, c'était l'âge où le jeune romantique scandalisait, « épatait » le bourgeois, parcourant toutes les ruelles de la bohème, il étalait ses gilets écarlates et ses idées fantastiques : et à cet âge, V. Hugo est déjà « *le songeur* », « *l'auguste infortuné que son âme dévore* », « *son existence est austère* », « *ses pas s'enfoncent en de sublimes voies* », « *sa vie se courbe accablée du poids de l'immortalité* » (1).

Et toutes les *Odes et ballades* sont sur le même ton, de la même inspiration. Et que l'on ne dise pas que ce n'étaient là que des *lapsus calami*, des exagérations dues à la nécessité de la rime et de l'ode. Non, ce ton est le ton naturel du jeune poète, comme l'ode est la forme naturelle de son génie. Car ce qu'il a dit dans une inspiration peut-être inconsciente, il le répète avec emphase dans la réflexion consciente des préfaces, et, sur ce point, la poétique est d'accord avec la poésie. Même solennité dans la première préface. Il proclame que la poésie ne réside pas seulement dans la forme, qu'elle réside dans les idées mêmes. « Convaincu que tout écrivain, dans quelque sphère que s'exerce son esprit, doit avoir pour objet principal d'être utile », V. Hugo tente « de solenniser quelques-uns de ceux des principaux souvenirs de notre époque qui peuvent être des leçons pour les sociétés futures » (2). Et dans la deuxième préface des *Odes et ballades*, il revient avec insistance sur les mêmes préoccupations. Les poètes sont les hommes choisis de Dieu pour interpréter « la parole mystérieuse de Dieu qui témoigne dans les ténèbres ». « Quand elle a cessé de tonner dans les événements », les poètes la font éclater dans leurs inspirations, et c'est « ainsi que les enseignements célestes se continuent par des chants. Telle est la mission du génie » (3).

(1) *Odes et ballades*.
(2) Première préface des *Odes et ballades*.
(3) Deuxième préface des *Odes et ballades*.

Digitized by Google

Et que l'on ne dise pas davantage qu'à cette époque Victor Hugo était le poète catholique de la Restauration, le chantre officiel du trône et de l'autel, poète académique, maître ès jeux floraux, lauréat de l'Académie, pensionnaire de Louis XVIII et de Charles X, ami de Lamennais, admirateur de Chateaubriand, imitateur des *Méditations* de Lamartine. Car sans doute, il rejettera plus tard ses croyances religieuses et royalistes, sans d'ailleurs changer pour le fond ; mais il n'abdiquera jamais sa foi dans la fonction sociale du poète. Il l'abdiquera si peu que dans son premier drame, *Cromwell*, c'est dans un poète, Milton, qu'il incarne l'apôtre de la liberté. Il l'abdiquera si peu que l'un de ses premiers romans, *le Dernier jour d'un condamné* (1829), est déjà un plaidoyer contre la peine de mort et contient déjà en germe les *Misérables*.

V. Hugo, qui s'est toujours préoccupé de mettre de l'unité dans sa vie et dans son œuvre, a souvent fait ressortir que *le Dernier jour d'un condamné*, qui remonte aux débuts de sa carrière, est déjà un roman social et presque socialiste. M. Edmond Biré persiste à ne voir dans cette œuvre qu'une fantaisie artistique. Il nous semble évident que M. Biré se laisse ici entraîner par des idées préconçues et systématiquement hostiles. L'analogie entre *le Dernier jour d'un condamné* et les *Misérables* ressort de la comparaison la plus superficielle, et est encore corroborée par l'analyse de *Claude Gueux*. Dans les deux ouvrages, plusieurs passages identiques, mêmes idées, quelquefois mêmes expressions. Dans les deux ouvrages, Victor Hugo use et abuse de l'argot et compare l'argot « à une excroissance hideuse, à une verrue ». La description des forçats partant pour le bagne est en plusieurs points la même. Des deux côtés, il y a le vol d'un pain et le passeport jaune qui empêche le condamné de gagner sa vie.

Les drames suivants ne sont pas davantage de simples faits artistiques. V. Hugo ne veut pas que nous les prenions comme tels, et il se hâte de nous en avertir dans les préfaces. *Hernani*, *Marion Delorme* et *le Roi s'amuse* sont des événements politiques, des batailles. Ils combattent le bon combat des révolutionnaires de 1830. Dans la préface de *Ruy Blas*, Hugo

Digitized by Google

prend soin de nous prévenir, à l'instar de Dante, que son drame a un fond et un tréfond, une triple interprétation.

Mais c'est surtout dans *Lucrèce Borgia*, dans *Marie Tudor*, dans *Angelo*, que V. Hugo a proclamé avec le plus de netteté ses idées sur la mission du drame.

Il écrit dans la préface de *Lucrèce Borgia :*

« Le théâtre, on ne saurait trop le répéter, a de nos jours une importance immense, et qui tend à s'accroître sans cesse avec la civilisation même. *Le théâtre est une tribune. Le théâtre est une chaire.* Le théâtre parle fort et parle haut. Lorsque Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose,

Corneille, c'est Mirabeau. Quand Shakespeare dit : *To die, to sleep,* Shakespeare, c'est Bossuet.

« L'auteur de ce drame sait combien c'est une grande et sérieuse chose que le théâtre. *Il sait que le drame, sans sortir des limites impartiales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine.* Quand il voit chaque soir ce peuple si intelligent et si avancé, qui a fait de Paris la cité centrale du progrès, s'entasser en foule devant un rideau que sa pensée, à lui chétif poète, va soulever le moment d'après, il sent combien il est peu de chose, lui, devant tant d'attente et de curiosité; il sent que si son talent n'est rien, il faut que sa probité soit tout; il s'interroge avec sévérité et recueillement sur la portée philosophique de son œuvre ; car il se sait responsable, et il ne veut pas que cette foule puisse lui demander compte un jour de ce qu'il lui aura enseigné. *Le poète aussi a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde.* Aussi espère-t-il bien, Dieu aidant, ne développer jamais sur la scène (du moins tant que dureront les temps sérieux où nous sommes) que des choses pleines de leçons et de conseils. Il fera toujours apparaître volontiers le cercueil dans la salle du banquet, la prière des morts à travers les refrains de l'orgie, la cagoule à côté du masque. Il laissera quelquefois le carnaval débraillé chanter à tue-tête sur l'avant-

Digitized by Google

scène; mais il lui criera du fond du théâtre : *Memento quia pulvis es. Il sait bien que l'art seul, l'art pur, l'art proprement dit, n'exige pas tout cela du poète; mais il pense qu'au théâtre surtout il ne suffit pas de remplir seulement les conditions de l'art.* »

Il écrit dans la préface de *Marie Tudor :*

« En présence de cette foule, il sent la responsabilité qui pèse sur lui, et il l'accepte avec calme. Jamais, dans ses travaux, il ne perd un instant de vue le peuple que le théâtre civilise, l'histoire que le théâtre explique, le cœur humain que le théâtre conseille. Demain, il quittera l'œuvre faite pour l'œuvre à faire; il sortira de cette foule pour rentrer dans sa solitude; solitude profonde où ne parvient aucune mauvaise influence du monde extérieur, où la jeunesse, son amie, vient quelquefois lui serrer la main, où il est seul avec sa pensée, son indépendance et sa volonté. Plus que jamais sa solitude lui sera chère, car ce n'est que dans la solitude qu'on peut travailler pour la foule. Plus que jamais il tiendra son esprit, son œuvre et sa pensée éloignés de toute coterie; car il connaît quelque chose de plus grand que les coteries, ce sont les partis, quelque chose de plus grand que les partis, c'est le peuple, quelque chose de plus grand que le peuple, c'est l'humanité. »

Et enfin, il écrit dans la préface de *Angelo :*

« On ne saurait trop le redire, pour quiconque a médité sur les besoins de la société, auxquels doivent toujours correspondre les tentatives de l'art, aujourd'hui plus que jamais le théâtre est un lieu d'enseignement. Le drame, comme l'auteur de cet ouvrage le voudrait faire, et comme le pourrait faire un homme de génie, doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi.

Digitized by Google

« Il va sans dire que les conditions de l'art doivent être d'abord et en tout remplies. La curiosité, l'intérêt, l'amusement, le rire, les larmes, l'observation perpétuelle et tout ce qui est nature, l'enveloppe merveilleuse du style, le drame doit avoir tout cela, sans quoi il ne serait pas le drame ; mais, pour être complet, il faut qu'il ait aussi la volonté d'enseigner, en même temps qu'il a la volonté de plaire. Laissez-vous charmer par le drame, mais que la leçon soit dedans, et qu'on puisse toujours l'y retrouver quand on voudra disséquer cette belle chose vivante, si ravissante, si poétique, si passionnée, si magnifiquement vêtue d'or, de soie et de velours. Dans le plus beau drame, il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette.

« L'auteur ne se dissimule, comme on voit, aucun des devoirs austères du poète dramatique. Il essayera peut-être quelque jour, dans un ouvrage spécial, d'expliquer en détail ce qu'il a voulu faire dans chacun des divers drames qu'il a donnés depuis sept ans. En présence d'une tâche aussi immense que celle du théâtre au XIXe siècle, il sent son insuffisance profonde, mais il n'en persévérera pas moins dans l'œuvre qu'il a commencée. Si peu de chose qu'il soit, comment reculerait-il, encouragé qu'il est par l'adhésion des esprits d'élite, par l'applaudissement de la foule, par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a aujourd'hui dans la critique d'hommes éminents et écoutés? Il continuera donc fermement; et, chaque fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous, dans ses moindres détails, une idée sociale, une idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un verre grossissant.

« Au siècle où nous vivons, l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois, le poète disait : le public ; aujourd'hui, le poète dit : le peuple. »

Ces déclarations de principes sont-elles assez claires? Et est-il assez évident maintenant que *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* sont déjà des drames sociaux? Et est-il assez évident que les distinctions que l'on a voulu établir dans l'œuvre du poète sont purement arbitraires et qu'il n'y a pas

Digitized by Google

de période de pur romantisme nettement séparée d'une période réaliste et sociale (1)?

On trouvera peut-être, en comparant ces solennelles préfaces avec les drames eux-mêmes, que les intentions dépassent l'exécution, et que la poétique n'est pas conforme à la poésie; on cherchera en vain cette morale austère dont les préfaces sont toutes pleines.

La préface de *Marie Tudor* nous dit que le poète ne « perd jamais un seul instant de vue le peuple que le théâtre civilise, l'histoire que le théâtre explique, le cœur humain que le théâtre conseille ». Quelle est donc cette pensée civilisatrice de *Marie Tudor?* La voici : montrer « une reine qui soit une femme ». « Grande comme reine, c'est-à-dire en réalité sanguinaire, implacable et sacrifiant son amour à sa vengeance! » Vraie comme femme », c'est-à-dire en réalité faible, esclave de son favori et sacrifiant sa vengeance et son honneur à sa passion!

La préface de *Angelo* nous dit que « l'auteur ne se dissimule aucun des devoirs austères du poète dramatique ». Quelle est donc cette pensée austère de ce drame? La voici : réhabiliter une courtisane, la Tisbe, et une adultère, Catarina.

(1) Cette distinction arbitraire a souvent été faite. Je lis, par exemple, dans l'excellente *Histoire de la littérature française* de M. PERGAMENI :

« Il est impossible d'apprécier en quelques lignes l'œuvre complexe d'un écrivain de la taille de Victor Hugo. Contentons-nous d'en indiquer les principaux caractères. *Tout d'abord, il faut distinguer dans la carrière du grand poète deux périodes bien distinctes : celle du romantisme, où Victor Hugo fait de l'art pour l'art, et qui s'arrête en* 1843, à la chute des Burgraves, et celle où l'écrivain, marchant avec son siècle, incline vers le réalisme et mêle à ses créations d'artiste, des idées politiques et sociales; c'est la période de l'exil et des dernières années. *Tout le théâtre de Victor Hugo, sauf le drame de Torquemada* (1882) *et quelques études posthumes, appartient à la première période :* le théâtre *de Victor Hugo est un théâtre romantique.* Il en est autrement du roman et de la poésie lyrique. *Burg-Jargal, Han d'Islande, Notre-Dame de Paris,* sont des romans romantiques; *les Misérables* (1862) et les romans qui suivirent sont des romans sociaux. La même division doit être établie entre les recueils lyriques, qui vont jusqu'aux *Rayons et ombres* (1840), et les recueils lyriques de l'exil, à partir des *Châtiments* (1853).

Les autres ouvrages de Hugo, tels que *Shakespeare, Napoléon le Petit, le Dernier jour d'un condamné, le Rhin,* peuvent être classés, en général, de la même manière. » (PERGAMENI, *Histoire de la littérature française,* p. 519.)

Digitized by Google

Et enfin, la préface du *Roi s'amuse* nous dit « que le poète enseigne le peuple », et la préface de *Lucrèce Borgia* nous dit que le théâtre est une chaire. Encore une fois, quelle est donc la moralité et de *Lucrèce Borgia* et du *Roi s'amuse?* Le poète nous l'apprend :

« Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment e plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée; c'est que l'être petit deviendra grand; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse.* Eh bien, qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia?* Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale, qui donnent de la saillie au crime; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel; dans votre monstre, mettez une mère; et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux. Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà *le Roi s'amuse;* la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.* »

On trouvera peut-être encore que c'est une morale bien indulgente que celle qui réhabilite Lucrèce Borgia, adultère, inceste, sanguinaire, empoisonneuse, parce qu'elle aime son fils incestueux; qui réhabilite et même exalte des monstres uniquement parce qu'ils ne sont pas tout à fait des monstres et parce qu'il leur reste encore au cœur un sentiment ou plutôt un instinct qu'ils partagent avec les bêtes : autant réhabiliter

Digitized by Google

la reine Frédégonde, qui a été l'un des monstres de l'histoire et qui adorait ses enfants, et proclamer qu'elle est un type de grandeur, autant réhabiliter la tigresse qui s'immole pour ses petits.

Et peut-être encore jugera-t-on avec M. Biré que l'ancien théâtre classique professait une morale plus « austère » et qu'il ne suffisait pas d'une seule vertu pour racheter tous les crimes, mais qu'au contraire il y suffisait d'un vice, d'une passion pour précipiter sa victime, malgré toutes ses vertus, dans l'infortune et la honte. Je le répète, on pourra penser tout cela, mais il n'importe guère ici. Ce qui importe, c'est que, sincèrement, Victor Hugo ait cru parler du haut d'une chaire, d'une tribune, qu'il ait *cru* remplir une mission sociale. C'est une tout autre question, et nous l'examinerons plus tard, si véritablement il a rempli cette mission, s'il a réalisé un idéal.

Et ce qui est vrai des drames est vrai des poésies lyriques. Partout même préoccupation du lieu commun philosophique, politique et social : toujours solennel, toujours conscient de son apostolat. Même ses chants d'amour ont quelque chose de guindé; il ne s'oublie et ne s'abandonne jamais. Dans les *Feuilles d'automne*, il s'excuse de donner des poésies intimes au lendemain de graves événements. Dans *les Rayons et les ombres*, il définit de nouveau, dans la pièce du début, « la fonction du poète » (1). Dans *les Chants du crépuscule*, comme la statue de Memmon aux rayons du soleil levant, la muse de Hugo chante au soleil levant de la Révolution, à l'écho de tous les événements politiques. Il célèbre les trois jours (dicté après juillet 1830), il chante la Colonne, il pleure Napoléon II. Dans les *Voix intérieures*, il consacre à l'Arc de triomphe une de ses odes les plus triomphantes.

Et le poète est tellement hanté, obsédé par sa mission que, alors même qu'il recueille dans son volume les feuilles éparses de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, il ne peut s'empêcher de faire précéder ces « *juvenilia* » d'une préface flamboyante qui amplifie une fois de plus ses lieux communs

Digitized by Google

sur la fonction du poète en général et sur le théâtre en particulier :

« Le théâtre, nous le répétons, est une chose qui enseigne et qui civilise. Dans nos temps de doute et de curiosité, le théâtre est devenu pour les multitudes ce qu'était l'église au moyen âge, le lieu attrayant et central. Tant que ceci durera, la fonction du poète dramatique sera plus qu'une magistrature et presque un sacerdoce. Il pourra faillir comme homme ; comme poète, il devra être pur, digne et sérieux.

« Désormais, à notre avis, au point de maturité où cette époque est venue, l'art, quoi qu'il fasse, dans ses fantaisies les plus flottantes et les plus échevelées, dans ses calques les plus sévères de la nature, dans ses créations les plus échafaudées sur des rêves hors du possible et du réel, dans ses plus délicates explorations de la métaphysique du cœur, dans ses plus larges peintures de la passion, de la passion chaude, vivante et irréfléchie ; l'art et en particulier le drame, qui est aujourd'hui son expression la plus puissante et la plus saisissable à tous, doit avoir sans cesse présente, comme un témoin austère de ses travaux, la pensée du *temps où nous vivons*, la responsabilité qu'il encourt, la règle que la foule demande et attend de partout, la pente des idées et des événements sur laquelle notre époque est lancée, la perturbation fatale qu'un pouvoir spirituel mal dirigé pourrait causer au milieu de cet ensemble de forces qui élaborent en commun, les unes au grand jour, les autres dans l'ombre, notre civilisation future. L'art d'à présent ne doit plus chercher seulement le beau, mais encore le bien.

« Ce n'est pas d'ailleurs que nous soyons le moins du monde partisan de l'*utilité directe* de l'art, théorie puérile émise dans ces derniers temps par des sectes philosophiques qui n'avaient pas étudié le fond de la question. Le drame, œuvre d'avenir et de durée, ne peut que tout perdre à se faire le prédicateur immédiat des trois ou quatre vérités d'occasion que la polémique des partis met à la mode tous les cinq ans. Les partis ont besoin d'enlever une position politique. Ils prennent les deux ou trois idées qui leur sont nécessaires pour cela, et avec ces idées ils creusent le sol nuit et jour autour du pouvoir. C'est

Digitized by Google

un siège en règle. La tranchée, les épaulements, la sape et la mine. Un beau jour, les partis donnent l'assaut comme en juillet 1789, où le pouvoir fait une sortie comme en juillet 1830, et la position est prise. Une fois la forteresse enlevée, les travaux du siège sont abandonnés, bien entendu; rien ne paraît plus inutile, plus déraisonnable et plus absurde que les travaux d'un siège quand la ville est prise; on comble les tranchées, la charrue passe sur les sapes, et les fameuses vérités politiques qui avaient servi à bouleverser toute cette plaine, vieux outils, sont jetées là et oubliées à terre jusqu'à ce qu'un historien chercheur ait la bonté de les ramasser et de les classer dans sa collection des erreurs et des illusions de l'humanité. Si quelque œuvre d'art a eu le malheur de faire cause commune avec les *vérités politiques*, et de se mêler à elles dans le combat, tant pis pour l'œuvre d'art; après la victoire, elle sera hors de service, rejetée comme le reste, et ira se rouiller dans le tas. Disons-le donc bien haut, toutes les larges et éternelles vérités qui constituent chez tous les peuples et dans tous les temps le fond même des sentiments humains, voilà la matière première de l'art, de l'art immortel et divin; mais il n'y a pas de matériaux pour lui dans ces constructions expédientes que la stratégie des partis multiplie, selon ses besoins, sur le terrain de la petite guerre politique. Les idées utiles ou vraies un jour ou deux, avec lesquelles les partis enlèvent une position, ne constituent pas plus un système coordonné de vérités sociales ou philosophiques, que les zigzags et les parallèles qui ont servi à forcer une citadelle ne sont des rues et des chemins. »

Cette action indirecte sur la société ne suffisait pas au poète. Poussé peut-être par les triomphes oratoires d'un illustre rival, frappé peut-être, comme le prétend M. Biré, « par le coup de soleil de Lamartine », Hugo voulut, lui aussi, entrer dans la politique militante. Déjà, dans son œuvre poétique, il avait chanté les événements politiques du jour; déjà il avait contribué, plus que personne, à créer la légende napoléonnienne. Déjà, dans la fameuse *Conclusion du Rhin*, il avait ébauché tout un système de politique étrangère. Pour faire

Digitized by Google

partie d'un des grands corps politiques, l'Académie était un premier échelon. Victor Hugo entre à l'Académie. Il entre à la Chambre des pairs. Il prononce des discours. La révolution de Février éclate. Il entre à l'Assemblée constituante. Il prononce des discours. Un autre poète devient le dictateur de la France. Victor Hugo, lui aussi, veut diriger les événements, entrer au ministère. Il échoue, et, quelques mois après, la France tout entière se prosterne devant l'idole que les poètes avaient dressée et qui confisqua la république et la liberté. Le coup d'État finit la première partie de la vie de Victor Hugo. Avec l'exil commence une *vita nuova* plus grande, plus glorieuse que la première.

Nous avons démontré jusqu'à l'évidence et peut-être jusqu'à la satiété, l'unité de vues sur la fonction sociale du poète dans les œuvres de Hugo antérieures à l'exil. Nous ne voulions laisser planer aucun doute sur ce point important. Pour les œuvres qui ont suivi le coup d'État, il n'est pas besoin de semblable démonstration. Là, le doute n'est plus possible ; la hantise, la monomanie de son apostolat y sont tellement obsédantes qu'elles n'ont pu échapper aux yeux les plus prévenus. Ce n'est pas que la maturité et la vieillesse soient venues enraciner une conviction, qui était déjà si solidement établie, de son adolescence et qui faisait partie de son tempérament, c'est que les événements, la proscription, la solitude, l'océan devaient nécessairement amener une plus grande concentration de sa pensée, c'est surtout que cette conviction devait se fortifier de toute l'énergie de sa haine contre Napoléon, de son orgueil blessé, de sa patrie absente. Cette mission sociale qu'il a toujours rêvée, cette grande œuvre, voici qu'elle s'offre à lui immédiate, toujours présente à sa pensée, à son cœur : renverser l'empire, briser l'empereur, lutter pour le droit contre le fait. Victor Hugo a eu ce suprême bonheur poétique que l'enthousiasme pour une grande cause ait pu se fondre et se confondre avec l'intensité de ses sentiments les plus profonds et de ses passions les plus ardentes. De là cette création unique dans la littérature française, la satire lyrique, de là ces

Digitized by Google

chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre : *les Châtiments* et *l'Année terrible.*

Aussi désormais, le poète ne quittera plus son rôle de songeur, de mage.

Je suis le poète farouche,
L'homme devoir,
Le souffle des douleurs, la bouche
Du clairon noir;
Le vengeur ailé, l'âpre athlète
Au bras nerveux,
Et je traînerai la comète
Par les cheveux (1).

Lisez la dernière partie des *Contemplations* : « Au bord de l'infini. » Lisez tous ces titres effarés : « Un spectre m'attendait dans un grand angle d'ombre. — Écoutez. Je suis Jean. J'ai vu des choses sombres. — Un jour, le morne esprit, le prophète sublime. — O gouffre! l'âme plonge et rapporte le doute. — A celle qui est voilée. — Horror. — Dolor. — Hélas! tout est sépulchre. — Voyage de nuit. — Les Mages. — Ce que dit la bouche d'ombre.

Lisez la préface de la *Légende des siècles*, « ce poème de l'humanité », qui sera plus tard complété par la « Fin de Satan » et par « Dieu ». Lisez la préface des *Misérables*, qui exprime avec tant d'emphase les intentions sociales du roman.

« Tant qu'il existera, par le fait *des lois* et *des mœurs*, une damnation sociale créant *artificiellement*, en pleine civilisation, des enfers, et *compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine;* tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus; tant que, dans certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, *des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.*

(1) HUGO, *les Contemplations.*

Digitized by Google

Et lisez tout le *Recueil des Actes et Paroles*. La France est interdite au poète, il parle au monde entier. Il s'adresse aux habitants de Guernesey, à lord Palmerston, à l'Italie, à la Grèce, au capitaine Butler, aux étudiants belges, à la Crète, aux femmes de Cuba, aux marins de la Manche, aux Allemands, aux Français, aux Parisiens, pour un empereur, pour des communards, traitant avec toutes les majestés, avec tous les gouvernements d'égal à égal, intervient pour des proscrits, pour des condamnés, pour les individus, pour les peuples. A l'Angleterre il demande la grâce des feniants, au président Juarez il demande la grâce de l'empereur Maximilien et aux États-Unis d'Amérique, il demande la grâce de John Brown.

Et encore, lisez l'*Année terrible* : il fait un appel à l'Allemagne pour qu'elle cesse la guerre et se désiste de ses prétentions ; il croit naïvement que ses vers orphiques arrêteront l'invasion des barbares d'outre-Rhin, comme les supplications des papes et des vierges arrêtèrent jadis les Huns et les Ostrogoths.

Et enfin, lisez sa dernière œuvre : cette étrange tétralogie où la prédication finit par empiéter sur la poésie, où la poésie devient une apocalypse, où Victor Hugo fait si consciencieusement « son métier de flambeau » que la pensée en est comme enveloppée d'une lumière fumeuse (1).

Mais il est surtout un volume que Victor Hugo a consacré tout entier à la glorification de sa mission poétique. *William Shakespeare* est moins une critique sur Shakespeare qu'un hymne à la poésie, au génie et à Victor Hugo lui-même. Si ce livre ne nous sert guère à comprendre Shakespeare, pour interpréter Victor Hugo nulle œuvre n'est plus importante. Nulle part Victor Hugo n'a développé avec autant d'insistance toutes ses théories sur les plus hautes questions de l'art. Et si nous voulons chercher dans l'œuvre de Hugo la réponse la

(1) *Le Pape, La Pitié suprême, Religions et religion, L'Ane.*

Digitized by Google

plus éloquente à cette théorie, de l'art pour l'art, que nous avons donnée au début de ce chapitre, nous la trouverons dans ces belles pages de Shakespeare que nous donnerons comme la conclusion de ce chapitre :

« Ah! esprits! soyez utiles! servez à quelque chose. Ne *faites par les dégoûtés quand il s'agit d'être efficaces et bons, L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore.* Rêver la rêverie est bien, rêver l'utopie est mieux. Ah! il vous faut du songe? Eh bien, songez, songez l'homme meilleur. Vous voulez du rêve? en voici : l'idéal. Le prophète cherche la solitude, mais non l'isolement. Il débrouille et développe les fils de l'humanité noués et roulés en écheveau dans son âme; il ne les casse pas. Il va dans le désert penser, à qui? aux multitudes. Ce n'est pas aux forêts qu'il parle, c'est aux villes. Ce n'est pas l'herbe qu'il regarde plier au vent, c'est l'homme; ce n'est pas contre les lions qu'il rugit, c'est contre les tyrans. Malheur à toi, Achab! mal à toi, Osée! malheur à vous, rois! malheur à vous, pharaons! c'est là le cri du grand solitaire. Puis il pleure.

« Sur quoi? sur cette éternelle captivité de Babylone, subie par Israël jadis, subie par la Pologne, par la Roumanie, par la Hongrie, par Venise, aujourd'hui. Il veille, le penseur bon et sombre; il épie, il guette, il écoute, il regarde, oreille dans le silence, œil dans la nuit, griffe à demi allongée vers les méchants. *Parlez-lui donc de l'art pour l'art, à ce cénobite de l'idéal. Il a son but et il va, et son but, c'est ceci : le mieux. Il s'y dévoue.*

« Il ne s'appartient pas, il appartient à son apostolat. Il est chargé de ce soin immense, la mise en marche du genre humain. Le génie n'est pas fait pour le génie, il est fait pour l'homme. Le génie sur la terre, c'est Dieu qui se donne, Chaque fois que paraît un chef-d'œuvre, c'est une distribution de Dieu qui se fait. Le chef-d'œuvre est une variété du miracle. De là, dans toutes les religions et chez tous les peuples, la foi aux hommes divins. On se trompe si l'on croit que nous nions la divinité des christs.

Digitized by Google

« Au point où la question sociale est arrivée, tout doit être action commune. Les forces isolées s'annulent, l'idéal et le réel sont solidaires. L'art doit aider la science. Ces deux roues du progrès doivent tourner ensemble.

« Génération des talents nouveaux, noble groupe d'écrivains et de poètes, légion des jeunes, ô avenir vivant de mon pays! vos aînés vous aiment et vous saluent. Courage! dévouons-nous au bien, au vrai, au juste. Cela est bon.

« Quelques purs amants de l'art, émus d'une préoccupation qui du reste a sa dignité et sa noblesse, écartent cette formule, *l'art pour le progrès*, le Beau Utile, craignant que l'utile ne déforme le beau. Ils tremblent de voir les bras de la muse se terminer en mains de servante. Selon eux, l'idéal peut gauchir dans trop de contact avec la réalité. Ils sont inquiets pour le sublime s'il descend jusqu'à l'humanité. *Ah! ils se trompent.*

« L'utile, loin de circonscrire le sublime, le grandit. L'application du sublime aux choses humaines produit des chefs-d'œuvre inattendus. L'utile, considéré en lui-même et comme élément à combiner avec le sublime, est de plusieurs sortes; il y a de l'utile qui est tendre, et il y a de l'utile qui est indigné. Tendre, il désaltère les malheureux et crée l'épopée sociale; indigné, il flagelle les mauvais, et crée la satire divine. Moïse passe à Jésus la verge et après avoir fait jaillir l'eau du rocher, cette verge auguste, la même, chasse du sanctuaire les vendeurs.

« Quoi! l'art décroîtrait pour s'être élargi? Non. Un service de plus, c'est une beauté de plus.

« Mais on se récrie. Entreprendre la guérison des plaies sociales, amender les codes, dénoncer la loi au droit, prononcer ces hideux mots, bagne, argousin, galérien, fille publique, contrôler les registres d'inscription de la police, rétrécir les dispensaires, sonder le salaire et le chômage, goûter le pain noir du pauvre, chercher du travail à l'ouvrière, confronter aux oisifs du lorgnon les paresseux du haillon, jeter bas la cloison de l'ignorance, faire ouvrir des écoles, montrer à lire aux petits enfants, attaquer la honte, l'infamie, la faute, le vice,

Digitized by Google

le crime, l'inconscience, prêcher la multiplication des abécédaires, proclamer l'égalité du soleil, améliorer la nutrition des intelligences et des cœurs, donner à boire et à manger, réclamer des solutions pour les problèmes et des souliers pour les pieds nus, ce n'est pas l'affaire de l'azur. L'art, c'est l'azur.

« Oui, l'art, c'est l'azur; mais l'azur du haut duquel tombe le rayon qui gonfle le blé, jaunit le maïs, arrondit la pomme, dore l'orange, sucre le raisin. Je le répète, un service de plus, c'est une beauté de plus. Dans tous les cas, où est la diminution? Mûrir la betterave, arroser la pomme de terre, épaissir la luzerne, le trèfle et le foin, entrer en collaboration avec le laboureur, le vigneron et le maraîcher, cela n'ôte pas au ciel une étoile. Ah! l'immensité ne méprise pas l'utilité, et qu'y perd-elle? Est-ce que le vaste fluide vital, que nous appelons magnétique ou électrique, fait de moins splendides éclairs dans la profondeur des nuées parce qu'il consent à servir de pilote à une barque, et à tenir toujours tournée vers le nord la petite aiguille qu'on lui confie, à ce guide énorme? L'aurore est-elle moins magnifique, a-t-elle moins de pourpre et moins d'émeraude, subit-elle une décroissance quelconque de majesté, de grâce et d'éblouissement, parce que, prévoyant la soif d'une mouche, elle sécrète soigneusement dans une fleur la goutte de rosée dont a besoin l'abeille?

« On insiste; poésie sociale, poésie humaine, poésie pour le peuple, bougonner contre le mal et pour le bien, promulguer les colères publiques, insulter les despotes, désespérer les coquins, émanciper l'homme mineur, pousser les âmes en avant et les ténèbres en arrière, savoir qu'il y a des voleurs et des tyrans, nettoyer les cages pénales, vider le baquet des malpropretés publiques, Polymnie, manches retroussées, faire ces grosses besognes, fi donc!

« Pourquoi pas?

« Homère était le géographe et l'historien de son temps, Moïse le législateur du sien, Juvénal le juge du sien, Dante le théologien du sien, Shakespeare le moraliste du sien, Voltaire le philosophe du sien. Nulle région, dans la spéculation ou

Digitized by Google

dans le fait, n'est fermée à l'esprit. Ici un horizon, là des ailes; droit de planer.

« Pour de certains êtres sublimes, planer, c'est servir. Dans le désert, pas une goutte d'eau, soif horrible, la misérable file des pèlerins en marche se traîne accablée; tout à coup, à l'horizon, au-dessus d'un pli des sables, on aperçoit un gypaète qui plane, et toute la caravane crie : Il y a là une source!

« Que pense Eschyle de l'art pour l'art? Certes, si jamais un poète fut le poète, c'est Eschyle. Écoutez sa réponse. Elle est dans les *Grenouilles* d'Aristophane, vers 1039. Eschyle parle : « Dès l'origine, le poète illustre a servi les hommes. Orphée a « enseigné l'horreur du meurtre; Musée, les oracles et la « médecine; Hésiode, l'agriculture, et ce divin Homère, « l'héroïsme. Et moi, après Homère, j'ai chanté Patrocle et « Teucer au cœur de lion afin que chaque citoyen tâche de « ressembler aux grands hommes. »

« De même que toute la mer est sel, toute la Bible est poésie. Cette poésie parle politique à ses heures. Ouvrez Samuel, chapitre VIII. Le peuple juif demande un roi. « ... Et l'Éternel « dit un Samuel : Ils veulent un roi, c'est moi qu'ils rejettent, « afin que je ne règne point sur eux. Laisse-les faire, mais pro- « teste et déclare-leur la manière (*mispat*) dont les rois les trai- « teront. Et Samuel parla au nom de l'Éternel au peuple qui « demandait un roi. Il dit : Le roi prendra vos fils et les mettra « à ses chariots; il prendra vos filles et les fera servantes; il « prendra vos champs, vos vignes et vos bons oliviers, et les « donnera à ses domestiques; il prendra la dîme de vos mois- « sons et de vos vendanges, et la donnera à ses eunuques; il « prendra vos serviteurs et vos ânes et les fera travailler pour « lui; et vous crierez à cause de ce roi qui sera sur vous, mais, « comme vous l'aurez voulu, l'Éternel ne vous exaucera point; « et vous serez des esclaves. » Samuel, on le voit, nie le droit divin; le Deutéronome sape l'autel, l'autel faux, disons-le, mais l'autel d'à côté n'est-il pas toujours l'autel faux? « Vous démo- « lirez l'autel des faux dieux. Vous chercherez Dieu où il « habite. » C'est presque du panthéisme. Pour prendre parti dans les choses humaines, pour être démocratique ici, icono-

Digitized by Google

claste là, ce livre est-il moins magnifique et moins suprême? Si la poésie n'est point dans la Bible, où est-elle?

« Vous dites : la muse est faite pour chanter, pour aimer, pour croire, pour prier. Oui et non. Entendons-nous. Chanter qui? Le vide. Aimer quoi? Soi-même. Croire quoi? Le dogme. Prier quoi? L'idole. Non, voici le vrai : Chanter l'idéal, aimer l'humanité, croire au progrès, prier vers l'infini. »

CHARLES SAROLEA.

Digitized by Google

L'ANTISÉMITISME EN AUTRICHE

L'étranger qui vient pour la première fois à Vienne est surpris de voir quelle large place l'israélite y tient; on n'exagère guère en disant qu'il y est tout et partout. La place qu'il occupe est, à coup sûr, infiniment plus grande qu'en raison de son importance numérique dans la population. La ville compte 135,000 juifs suivant les uns, plus de 120,000 suivant les autres; en adoptant même l'estimation la plus modérée, c'est encore plus que la France entière; et bien que leur nombre se soit décuplé, l'assimilation n'a pas réalisé de progrès au cours du demi-siècle qui s'est écoulé depuis l'émancipation de leur race en Autriche. Venus de la Galicie, de la Pologne russe et de la Hongrie, ils restent toujours et partout reconnaissables au type oriental fortement accentué, particulièrement à ce nez crochu qui leur donne certain fâcheux air d'oiseau de proie.

Autre signe caractéristique : le juif s'occupe presque exclusivement de commerce et d'affaires ; par un goût inné, il veut être intermédiaire et rien qu'intermédiaire; et il l'est sous les formes variées qui séparent le marchand de chiffons du gros banquier. Par suite de cette circonstance, le commerce viennois, grand et petit, est devenu en quelques années un monopole de la population juive; dans Leopoldstadt, l' « île juive », l'on ne trouverait pas un négociant chrétien. Presque tous les banquiers de la capitale sont juifs; et aussi presque tous les usuriers, qui sont au nombre de plus de mille à Vienne, paraît-il. Dans les régions élevées de la finance, les israélites

Digitized by Google

réalisent des opérations qui sont la source de bénéfices énormes : fournitures militaires, travaux d'édilité, concessions diverses, emprunts d'État, tout est accaparé par eux. Bref, ils sont devenus de vrais rois par l'argent ; ils ont la main haute sur tous les « coups » de banque, sur toutes les spéculations financières.

Mais la royauté de l'argent ne leur suffit pas; ils veulent aussi régner sur les esprits, par le journal et par la chaire d'université. Les journaux sont presque tous à leurs gages, et par eux ils gouvernent en grande partie le monde de la politique autant que le monde des affaires. La *Neue Freie Presse*, la *Neue Wiener-Tageblatt*, le *Fremdenblatt*, l'*Alte Presse*, l'*Illustrirte Extrablatt*, etc., leur appartiennent : rédaction et administration sont entre leurs mains. Cette presse est depuis un quart de siècle le seul aliment intellectuel de la population viennoise; ils règnent par elle comme par la bourse et la finance; ce sont eux qui ont tenu, en réalité, les rênes du gouvernement en Autriche, autant sous les ministères conservateurs Hohenwart ou Taaffe que sous les ministères philosémites Beust, Auersperg, etc.

L'œuvre de la presse a été largement secondée par l'enseignement officiel, surtout l'enseignement supérieur. Les israélites figurent en grand nombre dans le corps professoral de l'Université de Vienne; à dire vrai, ils sont là encore les maîtres; la faculté de théologie elle-même n'est pas à l'abri de leur influence. Ne s'agit-il pas avant tout pour eux de pétrir l'âme de la jeunesse appelée, dans un avenir prochain, à diriger le pays?

Bref, ils disposent non seulement des bourses, mais encore des intelligences. La presse, la littérature, l'enseignement, saturés de l'esprit talmudique, achèvent d'assurer la prépondérance à l'or juif.

Pour expliquer le degré de puissance auquel ils sont arrivés si promptement à Vienne, l'on ne peut mieux faire que de répéter cet aphorisme du prince de Bismark : *Chaque peuple n'a que les juifs qu'il mérite.* Il faut voir là une application du

Digitized by Google

principe de la « survie des plus aptes » dans la lutte pour l'existence. Les grandes raisons de la suprématie des juifs doivent en effet se chercher dans la force de leur caractère et dans la faiblesse des chrétiens.

L'israélite met au service du but poursuivi ses défauts et ses qualités. Il a de précieuses cordes à son arc : il est sobre, endurant, résigné; il sait se faire souple, insinuant, il sait paraître tour à tour obséquieux et insolent. Il est très laborieux et d'ordinaire très intelligent; en outre, ayant dès l'enfance l'esprit orienté vers les affaires, il acquiert, jeune encore, une habileté, un flair supérieurs à ceux des autres races. Je ne parle pas ici de l'absence de certains scrupules moraux résultant de principes singulièrement hardis inscrits dans le Talmud; car ce ne sont pas les scrupules moraux qui étouffent non plus, en général, les chrétiens pressés de l'emporter aujourd'hui dans le *struggle for life*.

Dans ses invasions successives à travers l'Europe, le juif a réussi en raison inverse de la résistance des populations qu'il rencontrait. En Pologne, en Galicie, en Hongrie, où il se trouva aux prises avec des races de civilisation inférieure, il fut maître de tout temps. A Vienne, il eut aussi la chance de s'abattre sur une proie facile : le Viennois, nous l'avons vu, est aimable, bon enfant; il est léger, insouciant, ami du plaisir, peu ardent au travail, sacrifiant volontiers à ses aises, remettant toujours au lendemain les choses sérieuses.

En Autriche, l'heure des juifs vint en 1848, quand le gouvernement proclama leur émancipation. Bientôt la loi établit la liberté industrielle et leur livra le commerce et l'industrie; et la mobilisation du sol leur permit de mettre la main sur les terres et les châteaux. Les circonstances politiques de 1866 aidèrent aussi à l'épanouissement de leur puissance; en effet, après que l'Autriche cléricale eut été vaincue à Sadowa, il souffla sur le pays un vent violent d'anticléricalisme, à la faveur duquel ils purent rentrer sur la scène politique, rangés autour du comte Beust.

Les juifs n'avaient jamais joui d'une grande sympathie de

Digitized by Google

la part de la population viennoise. Ils ont toujours formé dans la nation un élément étranger, non assimilable, qui occupait une place beaucoup trop grande au gré des autres habitants, parfois lésés par cet envahissement. Mais l'on savait que la carrière militaire, la magistrature, les emplois dans les ministères et les administrations publiques leur étaient à peu près fermés; du moins ils n'y pouvaient compter sur un avancement; dans l'armée, par exemple, ils ne peuvent dépasser le grade de capitaine. Il ne leur restait qu'à se diriger vers le commerce, les affaires, ou bien à embrasser la carrière de médecin, d'avocat ou de professeur; rien d'étonnant donc si parmi les médecins, les avocats et les professeurs, l'on trouve à Vienne presque plus de juifs que de chrétiens (1). Il faut dire aussi que la race israélite est la plus studieuse de toutes les races de l'empire austro-hongrois; le nombre de juifs fréquentant les établissements d'instruction secondaire, gymnases ou *Realschulen*, est relativement beaucoup plus fort que celui des chrétiens : la proportion est de 1 à 4, et ils brillent souvent aux premiers rangs. Dans les universités, les jeunes gens de race sémitique maintiennent leur remarquable supériorité (2).

(1) Parmi les acteurs de talent il est aussi beaucoup de juifs, tels que Sonnenthal et Lewinski, du Burgtheater; et l'on sait de reste combien les israélites brillent dans les arts, surtout dans l'art musical : nous avons cité déjà, à Vienne, les compositeurs Carl Goldmark, Hugo Wolff, Adalbert Goldschmidt, les pianistes Letschetitsky, Ignaz Brüll, Epstein, Grünfeld, les violonistes Grün, Rosé, Frl. Hochmann; les critiques Eduard Hanslick, Robert Hirschfeld. Johann Strauss, le roi de la valse, le plus viennois des Viennois, n'est pas israélite, en dépit des apparences de son nom.

(2) Veut-on un indice du degré avancé de la culture juive? On n'apprendra pas sans étonnement qu'une douzaine de publications périodiques en hébreu s'impriment dans la monarchie (9 en Cisleithanie, 3 en Transleithanie), entretenues par des israélites pour lesquels, pourtant, l'hébreu est une langue morte.

Nous avons montré déjà les aptitudes spéciales de la race juive dans tous les genres. On lui dénie pourtant dans la littérature et l'art le don créateur, et on lui fait à tort ou à raison cette réputation d'être restée parfaitement rebelle à la pénétration du génie des langues européennes. Ce sont les littérateurs wagnériens surtout qui formulent ces reproches; ils ne font en cela que reproduire le célèbre pamphlet de R. Wagner sur le judaïsme dans l'art. Ils citent maintes preuves à l'appui de leur thèse; récemment, c'était une nouvelle traduction française de lettres de Richard Wagner qui leur servait d'exemple, par la compréhension erronée qu'elle révélait de l'idée du maître : « On ne peut rien rêver de plus infidèle que cette traduction », me disait-on à Vienne; la répro-

Digitized by Google

Pendant longtemps, personne ne songea à prêcher ni à organiser la croisade contre les juifs. Au surplus, à moins que par une violation flagrante des lois fondamentales, par quels moyens pouvait-on les forcer à quitter Vienne, où beaucoup d'entre eux sont nés, où ils payent leurs impôts, après avoir servi dans l'armée?

Ces dispositions tolérantes ont changé pourtant et la passion populaire s'est tournée contre eux, reléguant au loin toute considération de justice. Ainsi qu'il arrive souvent aux races longtemps opprimées, le peuple est devenu marteau dès qu'il a cessé d'être enclume. Comment naquit et se développa peu à peu cet antisémitisme des foules, nous le dirons rapidement.

Il y a une douzaine d'années, le mot même « antisémitisme » était inconnu de la foule à Vienne. Il fut inventé ou du moins popularisé par les « nationalistes allemands », qui, sous leur chef, le chevalier de Schönerer, bruyant membre du Reichsrath, commençaient alors la guerre aux juifs; ils désignaient ceux-ci sous le nom de « sémites », se réservant à eux-mêmes celui d'« aryens ». La religion n'y était pour rien; c'était une question de races : les Germains, aux yeux bleus et à la blonde chevelure, d'une part, contre les hommes aux yeux et aux cheveux noirs, de l'autre. Schönerer, après avoir prêché la « germanisation de l'Autriche », préparant ainsi l'annexion des provinces allemandes à l'empire de Guillaume II, s'était déclaré le leader des antisémites autrichiens. Les idées antisémitiques avaient réalisé des progrès en Hongrie; il y avait déjà au Parlement hongrois un parti antisémite, et ces doc-

bation générale qu'elle a soulevée au sein du groupe bayreuthien a d'ailleurs trouvé de l'écho dans la presse française.

Très vive, d'un autre côté, est l'animosité qui subsiste de la part des juifs contre R. Wagner. On me faisait remarquer encore à Vienne la façon dont Praeger, l'auteur juif du livre *Wagner comme je l'ai connu*, a été soutenu par ses coreligionnaires, bien que cet écrit fût un tel tissu de fausses inventions que Breitkopf, l'éditeur, n'a pas hésité, dès qu'il l'eut constaté lui-même, à mettre à néant l'édition entière.

Nous n'en finirions pas si nous nous laissions aller à relater toutes les circonstances de la lutte souvent sourde, parfois ouverte, des juifs et des chrétiens sur le terrain intellectuel ou artistique. Il suffit de constater que là aussi sévit l'antagonisme de races.

Digitized by Google

trines se propageaient aussi en Autriche, malgré la presse philosémitique de la capitale et de la province.

En vérité, peu d'hommes politiques prévoyaient alors la gravité future du mouvement en formation : on ne prenait guère au sérieux ces fanatiques, qui d'ailleurs se rendaient suspects par leur culte pour Bismark et la Prusse, ces *preussenseuchler* (entachés de prussianisme) qui avaient adopté comme emblème le bluet, fleur préférée de Guillaume Ier. C'est une maladie morale, disait-on, et elle passera ; mais cette maladie, comme toutes les autres, était le signe d'un principe morbide persistant. Et l'on pouvait certes déjà voir dans l'antisémitisme un débordement de convoitises malsaines, du moins chez les classes inférieures ; dans la classe moyenne et la haute société, le mal résidait dans la séparation complète du monde israélite et du monde chrétien : divisés par des différences originelles, ils vivaient en contact l'un avec l'autre sans se pénétrer ; ils demeuraient en face l'un de l'autre sans association intime, sans communion intellectuelle et morale. La caste israélite gardait son individualité ; et la société allemande la tenait à l'écart, ne pouvant ou ne voulant se l'assimiler. Partout en Autriche, les deux races restaient entièrement étrangères l'une à l'autre ; le chrétien qui trouvait de l'attrait à la femme juive ne l'épousait pas ; les mariages mixtes, qui inquiétaient tant le législateur d'Autriche-Hongrie, eussent pourtant été le grand moyen d'assimilation, et la fin d'antagonismes interminables.

Les premiers timides essais d'organisation contre la puissance sémite remontent à 1880. La majorité conservatrice avait fait retour en 1879, et le ministère libéral ami des juifs venait de tomber ; mais le peuple fut déçu dans les espérances qu'il avait placées dans le gouvernement du comte Taaffe, et il dut tourner ses regards d'un autre côté. L'abbé Brunner, le père de l'antisémitisme autrichien (1), était trop âgé pour lutter

(1) Sur le vénérable abbé Brunner, décédé à Waehring en 1893, voir dans le *Correspondant* (1895) les trois articles de M. l'abbé Kannengieser, dans lesquels nous avons trouvé d'intéressants renseignements.

Digitized by Google

dans l'arène politique, mais il avait des disciples ; et Louis Psenner, le chevalier de Schönerer, le prince Aloys Liechtenstein, Mgr Scheicher, l'avocat Karl Lueger, l'abbé Deckert, curé de Weinhaus, venant des points les plus opposés de l'horizon politique, allaient se rencontrer dans la pensée commune de l'antisémitisme.

Dès 1880 fut fondée l'*Association protectrice du métier ;* puis, en 1882, le *Reformverein*, dû à Psenner, le fondateur du journal le *Volksfreund* (l'Ami du peuple). Et au *Reformpartei* de Psenner vinrent s'adjoindre successivement le Dr Patai, le futur député-mécanicien Schneider, l'avocat Dr Lueger, bref, tous les chefs actuels.

Les nombreux adversaires des juifs se groupèrent les uns autour du drapeau « chrétien social », les autres autour du drapeau « antisémite », quelques-uns enfin autour du drapeau « national allemand ». Le parti « chrétien social », qui avait reçu son nom du baron de Vogelsang, eut, à partir de 1890, un organe précieux dans le *Reichspost ;* et, alors que le haut clergé se tenait systématiquement à l'écart, le clergé paroissial se tourna résolument vers le peuple et embrassa la défense de ses droits méconnus ; et ce rapprochement du prêtre et de l'ouvrier, de l'Église et du peuple sur le terrain de la question sociale, fut fécond en conséquences. On vit bientôt le *Deutsche Volksblatt*, qui, comme porte-voix antisémite, avait succédé, en 1889, au *Volksfreund* hebdomadaire de Psenner et à l'anticlérical et passionné *Ost-Deutsche Rundschau* de Schönerer, devenir subitement très respectueux du catholicisme.

C'est que de notables changements étaient survenus dans la direction générale du mouvement. Schönerer, après sa condamnation à cinq mois de prison et à la perte de son titre de noblesse, avait été remplacé par un homme plus habile, plus roué que lui, le Dr Karl Lueger, dont l'éloquence tribunitienne avait captivé les masses et qui, grâce à la connivence tacite de Taaffe, sut imprimer une nouvelle vie au parti antisémitique. Le mouvement, basé sur la nationalité, n'avait

Digitized by Google

guère d'avenir au sein d'une population mêlée comme celle de Vienne. C'est pourquoi l'appui du clergé, que Schönerer avait repoussé, il se l'assura avant tout; il transporta la lutte du terrain national sur celui de la religion; le bluet, emblème des centralistes allemands, disparut devant l'œillet blanc, signe distinctif des antisémites; et pour mieux marquer encore sa tactique, il changea le nom général du parti antisémitique en celui de « chrétien socialiste »; lui-même s'appliqua dès ce moment à paraître un fervent chrétien, prenant part à tous les congrès catholiques et entreprenant publiquement des pèlerinages; il sut s'affilier comme agitateurs les membres du bas clergé, les *Kaploeme*, et agir ainsi par la force de l'Église même sur l'esprit du peuple.

Un autre homme en Autriche a été mis singulièrement en vedette au cours de cette agitation antisémitique, c'est le prince Aloys Liechtenstein; mais, tandis que le Dr Lueger est issu de la classe bourgeoise, son compagnon de lutte appartient à la plus haute aristocratie du pays. Ils ont en commun l'ardeur exaltée, l'irréductible aversion pour le vieux libéralisme « doctrinaire » et le talent oratoire mis au service d'une cause qu'ils défendent avec acharnement depuis une dizaine d'années. Mais des traits essentiels les distinguent l'un de l'autre : le prince Aloys Liechtenstein, en effet, grâce à sa naissance et à son mérite (1), n'a pas besoin, pour parvenir aux honneurs politiques, de se hisser sur les épaules de l'ouvrier ni d'exciter

(1) Né à Prague en 1846, il appartient à la seconde branche de cette illustre famille dont la filiation non interrompue remonte à Henri Ier de Liechtenstein, déjà seigneur de Nikolsbourg en 1250. Marié à Londres en 1872 à la fille adoptive de lord et lady Holland, il a épousé en secondes noces, vers 1890, une femme de petite noblesse, et dans son monde ce ménage fut considéré comme une mésalliance. Brouillé avec la plupart des conservateurs catholiques, il a cessé de prendre part aux luttes parlementaires; en revanche, il s'est rapproché de la démagogie pour mener dans la capitale la campagne contre l'hôtel de ville, ce qui lui a valu le surnom d'Alcibiade de l'aristocratie autrichienne; au service de sa nouvelle cause, il a déployé autant de talent et d'énergie qu'un Randolph Churchill en a pu consacrer à la propagande du néo-torysme démocratique; son acharnement s'est toutefois tempéré, à la suite, dit-on, de la démarche du cardinal Schœnborn auprès du pape et des sages conseils venus de Rome.

Digitized by Google

les mauvaises passions. L'avocat Lueger, lui, ne se trouve pas tout à fait dans le même cas (1).

Quoi qu'il en soit, depuis l'accession de ces deux hommes, l'antisémitisme n'a pas tardé à devenir une puissance politique de premier ordre. Aussi bien tout le favorisait dans les circonstances politiques et sociales qui ont été souvent indiquées comme celles de l'Autriche.

Un peuple pauvre, en majorité privé du droit de suffrage dans les grandes villes, rongé par l'usure dans les campagnes, accoutumé à respecter dans l'aristocratie terrienne une suprématie légitime, mais enclin à regarder les détenteurs de la fortune mobilière comme d'iniques exploiteurs de sa misère. Une haute noblesse encore en possession de ses terres, de ses châteaux, de ses majorats, constituée en caste fermée plus peut-être qu'aucune classe analogue en Europe, vivant avec une simplicité de bon goût et cette aisance familière de relations qui est restée le privilège incommunicable de l'aristocratie de naissance, mais faisant marcher de pair avec cette bonhomie un exclusivisme jaloux à l'encontre des « parvenus » de l'aristocratie d'argent, dont l'empiètement progressif lui semble une affligeante usurpation. Un haut clergé encore tout pénétré des traditions de l'ancien régime, et un bas clergé réduit à la portion congrue, se redressant dans le sentiment de sa dignité vis-à-vis des bourgeois riches et tout disposé à sympathiser activement avec les griefs, les souffrances, les aspirations de ce peuple dont il sort et auquel il prête quotidiennement l'office de son ministère. Telle est, en

(1) Et dans le fait, on reproche à Lueger ses variations politiques qui feraient douter de la sincérité de ses convictions, notamment de ses convictions religieuses. Les journaux ont raconté qu'après s'être distingué à l'université, comme étudiant, par ses opinions réactionnaires, il fut, il y a une quinzaine d'années, l'ami d'un juif démocrate, le Dr Mauld, qui s'était arrogé la mission de combattre la corruption; ce dernier ayant perdu la confiance de ses électeurs, il passa dans le camp libéral, dont bientôt il sortit pour se mettre à la tête du mouvement politique dirigé jusqu'alors par le nationaliste-allemand Schönerer. Et c'est cet étrange personnage, l'un des types les plus achevés du politicien moderne, qui, après avoir cherché la fortune tour à tour dans les différents partis, est finalement devenu le chef incontesté des antisémites viennois.

Digitized by Google

raccourci, la masse inorganique sur laquelle l'antisémitisme s'est trouvé exercer son influence.

En face de ces classes irritées, dédaigneuses ou fanatiques de la population, une bourgeoisie active et intelligente, superficiellement initiée aux prétendus résultats de la culture rationaliste, un peu trop en désaccord avec les instincts profonds et les croyances héréditaires de ce peuple encore tout imprégné de foi et de loyalisme, un peu trop éprise de fortune et de succès matériel, un peu trop enfoncée dans les ornières de ce doctrinarisme d'autrefois qui n'a point de solution pour les problèmes d'aujourd'hui.

Quel malentendu devait s'établir, on le conçoit sans peine. Tandis qu'une partie des classes ouvrières allait au socialisme, une autre fraction acceptait un antisémitisme formé d'un singulier mélange de haines de race, d'inimitiés sectaires, de rêveries humanitaires, d'aspirations révolutionnaires. En réalité, cette fraction s'attaquait moins à l'élément sémite proprement dit qu'à cette toute-puissance de la richesse mobilière, du capital industriel, qui semble l'un des traits caractéristiques de la civilisation contemporaine ; et, à cet égard, le parti antisémitique apparaît bien comme l'avant-garde plus ou moins consciente de la révolution sociale.

Cette circonstance d'être pour ainsi dire une forme du socialisme est précisément ce qui distingue l'antisémitisme en Autriche de celui que l'on trouve en France et en Allemagne. On sait les conditions spéciales qui ont pu faire dériver à Vienne les aspirations socialistes vers l'antisémitisme. Nous l'avons montré, plus que partout ailleurs le commerce et l'industrie y sont entre des mains israélites ; tandis que les Viennois de vieille souche recherchaient avec passion les places du gouvernement et mettaient leur idéal à être fonctionnaires, les juifs, par leur ardeur au travail et leurs aptitudes spéciales, en arrivaient peu à peu à concentrer dans leurs seules maisons toute l'activité économique de la capitale et à monopoliser en quelque sorte la fortune mobilière. Que la bourgeoisie

Digitized by Google

chrétienne en ait voulu aux israélites d'avoir pris la place dont elle s'est laissé évincer, c'est là, en somme, le sentiment qui constitue le fond de l'antisémitisme chez toutes les nations. Mais ce qui, à Vienne, rend la situation particulière, c'est que le peuple s'en mêle et, à son tour, fait de l'antisémitisme son cheval de bataille; car ce que le peuple reproche aux juifs, c'est beaucoup moins d'être juifs que d'être capitalistes. Ainsi, l'antisémitisme n'est, en Autriche, qu'une forme de la lutte entre le travail et le capital, ou, comme nous le disions tout à l'heure, une forme du socialisme.

A la vérité, l'on fut assez long à s'apercevoir de la direction inattendue qu'avait prise la lutte contre les juifs. Les bourgeois voyaient avec plaisir le peuple épouser leurs querelles; le gouvernement conservateur ne se montra point hostile non plus et n'entrava pas le mouvement; le comte Taaffe et ses collaborateurs l'encourageaient même secrètement à ses débuts, comme le prince de Bismark en Allemagne; et son successeur, le prince Windischgraetz, ne répudia certes jamais ouvertement les agissements du prince Aloys Liechtenstein. En effet, l'on avait surtout horreur du libéralisme cher à la généralité des israélites, du libéralisme omnipotent dans la capitale, et l'on espérait fournir aux passions des masses un aliment qui les détournât du socialisme. Ensuite, n'étaient-ce pas les plus grands noms de l'aristocratie qui se trouvaient, avec le clergé, à la tête des ennemis des juifs?

A la fin, pourtant, à voir les excès auxquels se livraient les antisémites, l'on commença à se douter en haut lieu que, sous les grands sentiments exprimés par le prince Liechtenstein et ses amis, il pouvait bien se cacher la haine du propriétaire foncier aux revenus diminués contre les détenteurs de la fortune mobilière toujours croissante. Les évêques eux-mêmes prirent peur de cette démagogie, et la lutte fut organisée.

Mais il était trop tard : peu à peu, les antisémites, ou plutôt les antilibéraux, avaient gagné trop de terrain. En vain l'on avait espéré une formelle condamnation des antisémites ou

Digitized by Google

des démocrates chrétiens par le Saint-Siège; on alla bientôt jusqu'à en appeler au bras séculier et à mettre l'État en demeure d'aviser.

Pour se faire une idée des progrès immenses que les antisémites ont réalisés ces dernières années à Vienne, il suffit de comparer entre eux les résultats des élections successives pour le renouvellement du conseil municipal. On sait qu'à Vienne les électeurs sont répartis en trois collèges opérant séparément; chaque groupe élit un même nombre de 46 conseillers, bien qu'étant d'importances numériques fort différentes. Le 1er collège, qui représente la puissance de l'argent, comprend 5,500 électeurs seulement : ce sont les industriels, les grands commerçants, les banquiers, les gros propriétaires, les hauts fonctionnaires de l'État; le 2e collège compte 21,000 électeurs : employés, médecins, avocats, professeurs, instituteurs, peu de propriétaires et de commerçants; enfin, le 3e collège compte 44,000 votants, c'est la classe inférieure des électeurs, celle des artisans et des petits commerçants.

Ce n'avait d'abord été qu'une seule des trois curies, « le groupe de la grande masse aveugle », qui accordait quelques voix aux antisémites; les deux autres, celle de la classe moyenne et celle de la bourgeoisie supérieure, restaient indemnes. Mais aux élections de 1891, le 3e collège, le collège populaire, élisait 34 antisémites sur ses 46 mandataires, et le 2e collège, « le groupe de l'intelligence », élisait 7 antisémites. En avril 1895, ce dernier, le plus intéressant, élisait 24 antisémites, et en septembre 1895, 32 antisémites sur 46 conseillers; c'était une vraie défection de « l'intelligence ». Les libéraux ne gardèrent la majorité que dans trois circonscriptions seulement, savoir : 1° la Cité, centre de la finance, du commerce riche et de l'enseignement supérieur; 2° Leopolstadt, où toute la population cultivée est juive; 3° le district d'Alsergrund, dont les vastes hôpitaux et les institutions médicales forment un milieu dominé par l'influence israélite.

Digitized by Google

En ces mêmes élections de septembre 1895 (1), des 46 mandats du 3e collège pas un n'est échu aux libéraux, et au cri de « Vienne aux chrétiens! » les antisémites l'ont emporté dans les dix-neuf circonscriptions de la ville, et jusque dans la Cité et dans Leopoldstadt, où les juifs sont le plus forts; ils ont réussi, en outre, à enlever 14 sièges dans la première curie, celle des contribuables les plus riches, au lieu des 6 qu'ils détenaient depuis les élections d'avril 1895 (2). Le capital a donc fait, dans sa représentation, une part à ses ennemis jurés; si ce dernier résultat surprend à bon droit, il convient de dire aussi que dans les neuf vieux districts qui ont formé la ville pendant deux siècles les libéraux ont continué à être élus; les antisémites ne l'ont été que dans les dix nouveaux quartiers, qu ont un caractère rural et où le clergé a gardé un grandi ascendant.

Par leurs résultats, les élections municipales de Vienne sont un événement d'une grande portée politique; elles marqueront une date dans l'histoire du pays. Les antisémites sont maîtres absolus du bel hôtel de ville gothique voisin du palais impérial et du Reichsrath; leur formidable majorité des deux tiers des voix rompt l'équilibre instable qui maintenait tant bien que mal parmi les orages, depuis un demi-siècle, l'administra-

(1) A ces élections de septembre 1895, le conseil tout entier était à renouveler, car les élections d'avril 1895 avaient infligé de telles pertes au parti libéral qu'il avait renoncé à la direction des affaires municipales, et la dissolution avait été prononcée par l'Empereur.

(2) Bref, le conseil municipal comprend aujourd'hui au total 92 antisémites sur 138 membres, soit les deux tiers des voix. Les antilibéraux disposent même d'un plus grand nombre de voix, si l'on tient compte des « sauvages », ainsi qu'on appelle à Vienne les indépendants qui renient la discipline des partis.

Voici le nombre des voix par collège :

1er collège. . . .	2,680 voix libérales.		1,420 voix antilibérales.	
2e —	9,000	—	11,000	—
3e —	11,000	—	31,000	—
Totaux. . . .	22,680 voix libérales.		43,420 voix antilibérales.	

67,000 électeurs environ ont voté sur 70,000 Le petit nombre d'abstentions montre bien l'ardeur de la campagne électorale : huit mois de meetings et de discussions ininterrompues!

Digitized by Google

tion des bourgmestres libéraux au municipe (1). Les journaux nous ont donné la chronique de ces séances tumultueuses où les orateurs du nouveau parti apportaient au conseil les accusations, les soupçons, les rancunes du sentiment populaire ; ils nous ont raconté ces journées de trouble où les apostrophes du conseil avaient, dans la rue, un écho qui devait rendre pensifs, en face, le souverain et le Parlement.

Les clameurs ont pris fin après une dernière explosion de triomphe. Mais la paix n'est pas rétablie et, si la flamme dort, l'incendie couve et ne s'éteindra pas de sitôt. Il ne faudrait pas voir simplement un événement local dans l'éclatante victoire électorale des amis du prince Liechtenstein, du Dr Lueger et du député-mécanicien Schneider. Cette victoire confirme le recul des idées libérales; la tendance réactionnaire est générale en Europe, mais particulièrement en Autriche. Incalculable dans ses conséquences est l'effet moral de la déroute du libéralisme germanique dans sa vieille citadelle, désastre si complet qu'il semble avoir surpris les vainqueurs eux mêmes.

(1) Après avoir régné au conseil municipal pendant trente-quatre ans de suite, le parti libéral a abdiqué : le maire libéral, Dr Grübl, et le vice-maire, Dr Richter, ont donné leur démission. Si le Dr Karl Lueger n'occupe pas le fauteuil des Prix et des Grübl, c'est que l'Empereur a refusé d'apposer sa sanction à sa nomination de bourgmestre ; il n'a pas voulu confier le gouvernement de sa capitale et les intérêts d'un million et demi d'habitants à l'homme qui a prêché la guerre de classe, de race et de religion, et s'est déclaré l'ennemi irréconciliable de toute une fraction de citoyens. Lueger a eu l'imprudence jadis de mener contre les Hongrois une campagne très vive, et aujourd'hui encore il ne désigne Budapest autrement que sous le nom de *Judapest ;* pour cet intransigeant du germanisme, aucun sarcasme n'est trop fort contre l'importance que s'attribue la Hongrie dans la monarchie. C'est la rancune de la Hongrie qui l'aura perdu, alors qu'il allait atteindre le but rêvé. Comme il va y avoir des questions importantes à régler entre l'Autriche et la Hongrie, le renouvellement du compromis entre autres, ce n'était pas le moment pour le comte Badeni de se mettre à dos les Hongrois.

A signaler ici une attitude par trop significative du grand organe sémitique, la *Neue Freie Presse*, vis-à-vis de l'échec de ses amis et de l'éventualité de la nomination d'un bourgmestre antisémite : « Que deviendrait Vienne, dit-elle, dirigée par un Magistrat catholique? Où la capitale pourrait-elle trouver le crédit nécessaire pour ses emprunts, pour ses nouvelles entreprises? Privée du bon accueil dont elle jouit auprès des financiers juifs, ne serait-elle pas bientôt réduite à la banqueroute? » Israël est dans la consternation. Mais est-ce surtout l'éclipse de l'idée libérale qu'on déplore, ou l'accroc reçu par l'influence financière juive?

Digitized by Google

Le parti antisémite est devenu une puissance avec laquelle le gouvernement central devra compter désormais; car l'exemple de la capitale entraînera la province, et dans le pays entier les jours du parti libéral allemand semblent comptés. D'autres villes de l'Autriche avaient élu déjà des édiles antisémites : Gratz, Linz, Salzbourg, Troppau, Reichenberg notamment; mais Vienne est la première capitale d'Europe qui se prononce à une grande majorité contre les juifs. Ce fait sans précédent montre la force du courant qui entraîne les masses. Il convient de noter toutefois que la désagrégation du grand parti libéral est due en partie aussi aux divisions, aux compétitions personnelles, à l'absence d'unité dans les vues des dirigeants.

Par ces luttes intestines qui la déchirent, l'Autriche voit s'aggraver la crise par laquelle elle passe depuis les nouvelles conditions d'existence inaugurées en 1866. La nationalité qui constituait le centre et la tradition historique de l'ancienne monarchie, déjà cruellement affaiblie par le développement des autres nationalités, l'a été plus encore par la scission entre libéraux et conservateurs, entre libre-penseurs et catholiques; entre ceux-ci et ceux-là, il ne reste guère de commun que le nom d'Allemand, car là où les uns voient le salut de l'État et de la société, les autres en voient la perdition; l'Allemand est devenu l'ennemi de l'Allemand : *Germanus germano lupus.* Cette situation, Vienne, capitale de l'Autriche allemande, en offre le pire exemple : le petit peuple et l'aristocratie y répudient la classe de l'intelligence et de l'argent; les idées socialistes chrétiennes s'y trouvent alliées aux rancunes et aux appétits de quelques agitateurs démagogues plus proches en vérité du matérialisme et de la révolution violente que d'une réorganisation de la société sur des bases religieuses; et cette coalition contre nature a vaincu l'idéal laïque, individualiste et libéral qui, depuis 1848, était celui de toute la classe moyenne et de la gauche allemande en Autriche.

A cet idéal, le nouveau parti oppose un idéal théocratique abrogateur des doctrines sur lesquelles repose l'État depuis

Digitized by Google

l'abolition du concordat de 1854 et l'introduction du régime constitutionnel. Sous François-Joseph, le rêve de Joseph II est devenu réalité : l'ère libérale a jeté en Autriche les bases de l'État laïque, de l'école neutre, de l'administration publique ouverte à tous par le seul titre du mérite personnel. A ces principes, les antisémites et les chrétiens sociaux viennent opposer un programme de reconstruction de la cité et de l'État où il est tenu compte des différences de race, de culte, de classe.

J.-G. FRESON.

Digitized by Google

NESCIOLA

LA *PETITE IGNORANTE* DU Xe SIÈCLE

Parmi les essais de toute sorte qui ont servi à perpétuer de siècle en siècle et de langue en langue la littérature de Rome et le goût du théâtre, un fragment de dialogue, un des rares fragments conservés qui soit « du théâtre », est une apologie de Térence, en vers latins, qu'on croit du VIe siècle. Il me semble y voir un prologue fait pour ouvrir une reprise du poète comique. Un ami de Térence est en scène, il en appelle aux sentiments de tolérance et de fraternité : « Ne perdons pas un ami pour des vétilles. Un ami se cherche longtemps, se retrouve avec peine, ne se conserve pas sans difficultés... Ne veux-tu pas que nous te rappelions les vieux monuments de Térence? »

Mais un *Détracteur* est là, qui ne l'entend pas ainsi :

« Ne va plus plus loin! Vieux poète, va-t-en! Va-t-en, vieux poète! Je n'ai cure de tes vers, je te le dis! Garde pour toi tes vieilles histoires, je te le dis! Laisse là les vieilles muses!... Est-ce de la prose ou sont-ce des vers? Dis-moi ce que c'est. Ou est-ce que tu aboies sinistrement? Vieux auteur, à quoi cela sert-il? »

Térence s'indigne, menace, l'appelle brigand : « Qui es-tu? D'où viens-tu?

— Qui je suis? Meilleur que toi! Toi, vieux et vieillot! Moi, jeune, vigoureux, en pleine sève! »

Le poète reprend sa dignité pour parler de son œuvre « qui

Digitized by Google

l'a fait vénérer comme un sage! » Puis, il dit à son contempteur :

« Jeune homme, ne te fie pas à la présomption de la jeunesse. Souvent les superbes tombent et les humbles se relèvent! Oh! si je me retrouvais au cœur la force d'autrefois!... » (1).

Il faudra attendre bien des siècles avant que ce vœu s'accomplisse.

En attendant Machiavel, Lope de Véga et Molière, la langue latine elle-même s'y est essayée avec une verve qui étonne et une naïveté qui charme. On pourra fouiller longtemps les manuscrits avant de trouver un répertoire comme celui de la religieuse qui forge un gentil mot latin pour s'appeler elle-même la petite ignorante : *Nesciola*, mais qui ne s'en donne pas moins la tâche de rivaliser avec Térence.

***

C'était au Xe siècle, dans une de ces grandes villas monastiques avec leurs abbesses nobles, tout un personnel de mères et de sœurs et un grand nombre de terres et de villages, de vassaux et de serfs, qui formaient des centres, ou des tronçons, de société, où régnait toute l'activité de travail et d'art de l'époque. On n'y était pas en dehors du monde, mais à côté, et certainement trop au-dessus de l'ignorance des masses pour que la vie commune ne fût pas un peu factice et arbitraire ; mais on y entretenait un foyer intellectuel par des copies de manuscrits, des sculptures en bois ou en pierre, des ciselures d'or et d'argent, des chroniques continuées au jour le jour, des écoles de chant liturgique, des jeux de plume en prose ou en vers. Cela n'autorise pas l'enthousiasme qui, en 1501, salua la découverte de ces six comédies, dont l'Angleterre et l'Allemagne se disputèrent l'auteur. Cela suffit pour leur garder une place dans l'histoire des lettres.

C'est ainsi, d'ailleurs, que la langue latine en décadence a préparé, pour les langues modernes, bien des sujets littéraires,

(1) Le texte latin a été publié par MAGNIN, bibliothèque de l'École des chartes. I, 517 et s.

Digitized by Google

tels les cycles *du Renard*, des bestiaires, des Bibles rimées, de la Table ronde et même des grands vassaux, sans excepter le théâtre.

L'abbaye de Gandersheim, de l'ordre de saint Benoit, dans la basse Saxe, date du IXe siècle. Là, dit-on, vécut une religieuse qui traduit elle-même son nom germanique de Hrotsvitha par *voix sonore;* on dirait : voix d'or, aujourd'hui. Le manuscrit de Munich de ses œuvres la dit : « vierge et religieuse germanique, née de race saxonne ». On a souvent publié son portrait, mais il est apocryphe. Outre un *Panégyrique des Othons*, les trois empereurs contemporains, le manuscrit contient, dans un premier livre, huit poèmes latins sur des légendes chrétiennes. C'est le vidame Théophile, le Faust du moyen âge, qui se donne au diable par ambition; — c'est un esclave qui, par amour, en fait autant et réussit à épouser la fille de son maître; mais, comme il ne va jamais à l'église, sa femme obtient le divorce, et lui son salut, de saint Basile qui l'exorcise. — C'est encore saint Denis voyageant avec sa tête coupée; c'est sainte Agnès dont les cheveux croissent pour voiler sa nudité. Le comique s'y mêle au martyre quand une femme adultère, surprise et pardonnée, n'en fait pas moins assassiner son mari et se moque des miracles qui se font sur sa tombe : « Cela ne vaut pas un crépitement de ventre. » — « Par punition, dit la poétesse, son ventre ne cessa, toute sa vie, de crépiter. » On riait de cela entre nonnes, après s'être édifié de la *Nativité de la vierge Marie* ou de l'*Ascension de Notre-Seigneur*, mises aussi en vers par notre écrivain.

Le second livre, tout à la prose dramatique, est aussi emprunté à des légendes qu'il a été facile de retrouver dans les « anciens auteurs connus », comme dit l'auteur. Mais le choix est tout spécial. Sauf dans une des pièces, il n'y sera question que d'amour. C'est le thème éternel de la comédie humaine, et il n'y a pas à s'étonner que la petite ignorante n'ait pas fait exception (1).

(1) MIGNE a tout publié dans sa *Patrologie*. t. CXXXVII, et Ch. MAGNIN, le théâtre seulement avec traduction française, 1845.

Digitized by Google

Dans la préface qui relie les pièces aux poèmes, elle avoue qu'en écrivant, il n'est pas rare qu'elle se sente couverte de rougeur. Mais le genre l'y forçait et, si elle l'a choisi, c'est pour lutter contre Térence avec ses propres armes.

Voici comment elle s'en explique elle-même :

« On trouve beaucoup de catholiques — et je ne pourrais m'en disculper moi-même — qui, pour l'éloquence d'un style soigné, préfèrent la vanité des livres païens à l'utilité des saintes Écritures. D'autres aussi, qui tiennent aux œuvres sacrées et méprisent les autres livres des Gentils, lisent plus souvent, néanmoins, les inventions de Térence, et, pendant qu'ils s'y délectent des grâces du langage, se salissent l'esprit au récit de choses coupables. C'est pour cela donc que moi, la « voix sonore » de Gandersheim, je ne me suis pas défendu d'imiter, dans mes écrits, celui que d'autres cultivent dans leurs lectures, afin que le même genre qui lui a servi à raconter les turpitudes de femmes impudiques, serve à célébrer, dans la limite de mon faible talent, l'admirable chasteté des vierges chrétiennes. Une chose cependant me rend souvent honteuse et me couvre d'une rougeur profonde, c'est que, forcée par la nature même du genre, j'ai dû appliquer ma composition et consacrer mon style à mettre en scène la détestable démence des amours illicites et la douceur dangereuse de leurs entretiens. Mais si, par pudeur, je l'avais négligé, je n'aurais pu remplir mon projet, ni présenter, selon mon pouvoir, l'éloge des femmes innocentes. »

Je n'ai pas à défendre ici la moralité du théâtre comique ni du répertoire de Térence, non plus qu'à relever la naïve rivalité de la jeune religieuse qui, loin de crier au vieux comique le *vade retro*, ne dissimule ni son admiration pour le poète, ni son goût pour le théâtre. Constatons seulement que ces sujets ne sont pas de ceux qu'il soit aisé de traiter chastement. Le sens moral de l'art, compris par l'école de Ménandre, mettait les poètes comiques de la Grèce et de Rome à l'abri de toute rougeur. La foi seule a sauvé la religieuse saxonne, la foi et la simplicité qui est comme la foi et qui transporte les montagnes.

Digitized by Google

La Térence de Gandersheim va donc vous montrer, en rougissant, « le délire des amours illégitimes et la funeste douceur de leurs entretiens » : « Car plus les flatteries des amants sont promptes à séduire, plus la gloire du secours d'en haut est sublime et la victoire de ceux qui résistent glorieuse, surtout lorsque c'est la fragilité de la femme qui triomphe et que la force de l'homme fléchit sous la confusion. »

Exalter la femme et confondre le sexe fort, cela lève aussi les scrupules et vaut bien qu'on rougisse un peu. Hrotsvitha compte intéresser ses lecteurs en célébrant de nobles chrétiennes protégées par le miracle contre d'horribles tentatives, qu'au dire des légendes, les païens mêlaient au martyre : *Dulticius* et *la Foi, l'Espérance et la Charité;* ou aussi de belles vierges résistant à de respectueux projets de mariage : *Gallicanus;* ou une noble épouse que Dieu défend jusque dans la tombe du délire d'un amant : *Callimaque;* ou, enfin, de jeunes pécheresses qu'un ermite va chercher loin pour les ramener à la chasteté de la vie : *Abraham* et *Paphnuce.* Térence n'a imaginé ni de tels dangers ni de pareils spectacles de cruauté ou de nudité. Pour rivaliser avec lui, la religieuse prend d'autres sujets et un genre de les traiter différent, qui se rapproche plus d'Euripide par ses héroïnes « impudiques », par ses héros criminels, et un peu aussi par ses interventions célestes, fort réservées encore ici, mais qui annoncent les *mystères* dramatiques bien plus qu'elles ne rappellent la comédie antique.

***

On a beaucoup discuté si ces pièces furent représentées. Les uns nient la chose comme impossible, d'autres l'acceptent sans hésitation, et Ch. Magnin, qui a publié ce recueil avec une traduction, va jusqu'à s'extasier devant « l'habileté » ou « les talents » du « machiniste » du Xe siècle (1). L'imagination aidant, il se figure même y assister, dans l'abbaye, « en présence de l'évêque diocésain d'Hildesheim et de son clergé, devant plusieurs dames de la maison ducale de Saxe et quelques hauts dignitaires de la cour impériale; sans compter, au fond

(1) P. 185, note 39, et p. 191, note 40.

Digitized by Google

de l'auditoire, la foule émerveillée des manants du voisinage et (qui sait même?) plus loin, sur les marches du grand escalier, quelques serfs (1) ou gens mainmortables de la riche et puissante abbaye », p. VI.

Il ne restait plus qu'à comparer le couvent du Xe siècle à la royale maison de Saint-Cyr, et le théâtre de Hrotsvitha aux représentations d'*Esther* et d'*Athalie*. L'enthousiaste auteur n'y manque point. Ce qui ne prouve pas davantage sa thèse.

Il est toujours prudent de se défendre de ces engouements qui nous ferment si facilement les yeux à la vérité. Certes, il serait des plus intéressants d'avoir une preuve que ces pièces furent jouées. Mais rien selon moi ne l'indique suffisamment. Ce ne sont pas les nombreux changements de lieux qui m'arrêteraient, ni la mise en scène de Dieu lui-même qui apparaît « sous les traits d'un beau jeune homme » et « disparaît dans un clin d'œil (2) », ou l'arrivée du diable exorcisé qui « fuit plus vite que la parole » (3), ni la nudité du baptême et du martyre que les miniatures de manuscrits représentent sans scrupule; les mœurs de l'époque l'auraient tolérée et l'usage du *subligaculum* (4), imposé pendant des siècles, ne devait pas être perdu, alors. Il y a bien aussi des tortures, quand l'empereur Hadrien (5) ordonne de couper à la Foi les deux seins; mais la Foi répond aussitôt : « Tu m'as coupé la poitrine immaculée, mais tu ne m'as pas blessée! *Vois*, au lieu d'une source de sang, il en sort une source de lait »; rien, à la rigueur, ne s'opposerait à cette mise en scène. Plus loin, on raconte qu'au moment où la Charité a été jetée dans la fournaise, sans s'y brûler, le feu s'est élancé hors de la cuve et a brûlé cinq mille spectateurs; mais la fournaise n'était pas sur la scène et la Charité était sortie pour laisser place au récit. Avant cela, *Sapience*,

(1) Pour les serfs de Gandersheim, Magnin renvoie à une charte de 973, publiée par Leibnitz *(Script. rer. Brunswik.*, II, 375).

(2) Dans *Callimaque*, p. 185 et note 39.

(3) *Ibid.*, p. 191 et note 40.

(4) Le Blanc, *Les actes des martyrs*, mémoires de l'Institut XXX; 2e partie. Voir les *Vasi fittili* d'Inghirami, pl. 66 et 87, et *Minervini*. Bullet. arch. napo'it., pl. 5 et 6.

(5) Dans *Sapience, ou la Foi, l'Espérance et la Charité.*

Digitized by Google

leur mère, a pris la tête coupée de la Foi et lui a parlé : « En embrassant la tête de ma fille expirante, en la baisant ardemment de mes lèvres pressées, je te remercie, ô Christ! » C'est là du théâtre naïf, mais il n'y aurait pas lieu de s'extasier sur le talent du machiniste, aussi naïf que l'œuvre et que l'époque, s'il avait figuré cette scène. Rien de cela cependant ne tranche positivement la question, surtout que, ni dans les deux préfaces de l'auteur, ni dans l'argument des pièces, il n'est fait la moindre allusion à la mise en scène. La seconde préface y eut prêté pourtant. L'auteur y remercie trois docteurs « de grande science et de bonnes mœurs », auxquels « inclinée comme un roseau », elle a présenté ses comédies et qui les ont approuvées. Jusqu'à ce jour, elle avait osé à peine les *montrer*, dit-elle, à un petit nombre de personnes et seulement à « ses plus intimes », — amis ou amies, elle ne le dit pas. Elle ajoute qu'elle avait cessé de rien composer de plus dans ce genre, parce qu'il y avait peu de gens dont elle crût pouvoir attendre des conseils. Cela nous rejette loin du jugement d'un auditoire. Maintenant elle se sent plus de confiance pour se mettre à l'œuvre et elle les prie de corriger le livre comme s'il était d'eux-mêmes.

C'eût été le bon moment de spécifier qu'elle attend d'eux la confiance d'en soumettre quelque pièce au public. Elle dit simplement que c'est pour savoir « quelles sont les principales fautes qu'elle a commises », et pour être ramenée aux règles du goût, — non de la scène.

Si on recourt au texte latin, on n'y trouve rien qui ait trait à la représentation, même dans le huis-clos du couvent.

La première édition des œuvres de Hrotsvitha, faite en 1501, porte en tête une belle gravure sur bois où la religieuse est représentée à genoux devant Othon Ier assis sur son trône, auprès duquel un évêque se tient debout ; elle offre à l'empereur son livre. Mais ce dessin, fait après cinq siècles, ne peut rien nous apprendre.

Cette incertitude est à regretter autant pour l'étude des mœurs du temps que pour l'histoire de l'art dramatique. Mais cela n'ôte rien à l'intérêt du répertoire de la petite igno-

Digitized by Google

rante qui, pour combattre ce qui restait dans les esprits du Xe siècle d'attaches à la littérature latine, écrit en prose des drames chrétiens, précurseurs des *Miracles* et des *Mystères.*

Voyons ce recueil.

***

Hrotsvitha appartenait à une de ces associations qui, affectant les *latifundia* romains à des monastères chrétiens, se plaçaient hors du monde pour le moraliser, parlaient un reste de latin au milieu des patois populaires, et cherchaient dans les légendes chrétiennes des sujets d'édification pour elles-mêmes et de prédication pour les autres.

La Bible lui est familière, mais c'est dans les légendes, les vies de saints, les actes de martyrs qu'elle puise ses sujets et souvent leurs plus petits détails. Elle a le choix heureux et la rédaction facile. Quand on trouve une belle parole, une douce maxime, on peut dire qu'elles viennent de là. C'était la lecture courante de l'époque, on sent qu'elle la possède, mais plutôt comme une langue familière que comme des thèmes d'imitation. Une fois le latin admis — on s'y fait vite — son style est courant, son dialogue net, plein de traits vrais, naïfs ou charmants. Les promptes répliques dont les poètes tirent tant d'effets ne lui servent guère qu'à couper le récit, varier le ton; on ne peut lui demander davantage; mais il lui arrive de nuancer naïvement, ou finement, un caractère, pour préparer une situation ou un dénouement.

A ses sujets hardis, la petite ignorante mêle autant de science que possible, et si ce n'est pas le plus beau de l'œuvre, cela rappelle un autre élément intellectuel de l'époque qui, à côté des légendes mystiques du peuple, avait la science, plus naïve encore, des docteurs. Nesciola a dévoré tout le cabinet de lecture religieuse des premiers siècles chrétiens, mais elle a fréquenté aussi la bibliothèque des philosophes et des savants. Cela faisait bien dans une comédie. Faut-il donner du piquant à une déclaration d'amour? Le jargon scolastique est à sa disposition : « J'aime! — Quoi? — Une belle chose, une chose gracieuse. — Cela ne se dit ni d'une seule chose, ni de toutes.

Digitized by Google

Donc, on ne peut savoir l'objet (1) que tu aimes. Il s'appelle femme. — Dire femme, c'est les comprendre toutes. — Pas toutes également, mais une en particulier? — Ce qu'on dit du sujet ne se comprend que d'un sujet. Donc, si tu veux que nous connaissions l'attribut, nomme d'abord l'être. — Drusiana. (*Callimaque*, scène II.) Ailleurs, avant d'aller s'attaquer à une courtisane dont il veut délivrer le pays, le sage Paphnuce se dit accablé de tristesse, ce qui ne l'empêche pas, en attendant, d'exposer à ses disciples la théorie de la musique, laquelle, avec l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, fait partie du *quadrivium* philosophique, et est de trois espèces : la musique des sphères célestes, etc., toute une conférence de douze pages, d'après Boèce, Cassiodore, Martianus Capella, et qui n'a aucun rapport, de près ni de loin, avec la belle syrène qui ravage la contrée. C'est là que Hrotsvitha glisse dans la bouche de l'anachorète cette maxime: « Aucune science cognoscible n'offense Dieu, sauf l'orgueil du savant. »

Comme préface au martyre des trois vertus théologales, ses filles, la *Sagesse* fait aussi de la science. Prête à comparaître devant l'empereur, elle demande à ses filles: « Ne vous plaît-il pas que je fatigue ce fou d'une discussion sur l'arithmétique? et voilà que, sans crainte de fatiguer le lecteur... ou le public, elle sophistique sur la théorie des nombres, encore d'après Boèce. « Quelle minutieuse et inextricable question soulève l'âge de ces enfants! » dit Hadrien.

Chaque fois, l'auteur semble s'appliquer un mot qu'elle met dans la bouche de l'ermite musicien : « C'est une faible goutte de la science que, sans m'asseoir à la table et arrivant par hasard, j'ai trouvée et recueillie de la coupe pleine des savants. » Cette ostentation de savoir entre dans les caractères des littératures naïves au même titre que la mise en scène, sans intention mauvaise, des choses les plus scabreuses. Mais ne vous semble-t-il pas qu'il y a quelque malice de jeune fille dans cette humilité à sauver sa qualité d'ignorante en faisant mine d'arriver par hasard, de ne pas y toucher, et en riant sous cape de la coupe pleine?

(1) Le latin dit : l'atome.

Digitized by Google

Dans « l'Épitre à certains savants, protecteurs de mon livre », l'image est autre et non moins piquante : « Si j'ai pu recueillir quelque fil, même quelque flocon, détaché du manteau de la philosophie, j'ai pris soin de l'insérer dans ce petit livre. »

Ce qu'elle y a mis d'elle-même doit être plus intéressant. L'analyse de ses pièces nous le fera voir.

***

J'ai déjà donné une idée de la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Je prends d'abord la seule pièce qui vise à l'éclat de rire : *Dulcitius*. Dioclétien veut marier en haut lieu trois filles nobles qui s'y refusent l'une après l'autre, en se déclarant chrétiennes et vouées à la virginité. L'empereur s'irrite et ne connait rien de mieux, pour faire cesser ce bavardage, que des supplices. Le premier de ses ministres, qu'il charge de les ramener aux dieux de l'empire, se prend d'amour pour elles et veut entrer dans leur cachot. Mais, frappé de folie, il les voit partout dans la batterie de cuisine, courtise les marmites, serre en ses bras les chaudrons, se met à caresser la poêle à frire : « Il croit user de nos baisers ! » dit la plus jeune, une espiègle qui regarde par la fente de la porte. Et toutes d'y risquer un œil et de rire : « Sa figure, ses mains, ses vêtements sont tellement sales et barbouillés que son teint de nègre le ferait passer pour un Éthiopien. — C'est juste qu'il paraisse sur son corps tel que le diable a fait son âme ! » Il est dans cet état quand il entre en scène et ses propres soldats le prennent pour un démoniaque, pour le diable en personne. Il parle : « C'est la voix de notre maître, mais c'est l'image du démon ». Se croyant richement vêtu, il veut se rendre chez l'empereur : « Le monstre affreux ! Chassons-le du poing ! » Sa femme accourt, le croit fou, lui rend la vue exacte des choses. Il accuse du sortilège ces filles « lascives » et ordonne qu'elles soient exposées nues à la risée publique. Mais leurs vêtements adhèrent à la peau, et Dulcitius tombe en léthargie. Le comte Sisinnius doit le remplacer, sur l'ordre de l'empereur. Après une scène où elles le bravent, les deux aînées sont conduites au bûcher, qui n'a aucune prise sur elles. Dieu rappelle à lui leurs âmes sans que leur corps ait

Digitized by Google

souffert de la moindre brûlure. Alors, c'est le tour de la jeune Irène. Menacée de nombreux supplices, la petite raisonneuse réplique vivement : « Plus je souffrirai, plus je m'exalterai dans la gloire.

— Je te ferai conduire dans un lieu de débauche.

— Mieux vaut le corps souillé d'outrages que l'âme d'idolâtrie!

— Tu ne pourras plus compter dans la phalange des vierges.

— On n'est coupable que si l'on a consenti au mal....

— Qu'on l'y conduise.

— Ils ne pourront pas.

— Qui les empêchera?

— Celui qui gouverne le monde! »

Deux anges l'enlèvent sur une montagne. Alors, le rire de recommencer; car Sisinnius monte à cheval pour la poursuivre et la pièce finit par une sorte de carrousel comique du cavalier tournant en vain autour de la montagne sans pouvoir se rapprocher de celle qu'il veut atteindre. Une flèche frappe la petite vierge : *virguncula*, qui gagne ainsi « la palme du martyre, sans perdre la couronne de la virginité ».

Cette pièce aurait pu être jouée devant les manants et les serfs du monastère, même s'ils n'entendaient pas le latin : la seule pantomime eût soulevé le rire.

***

On trouve des femmes perdues dans ce répertoire, on n'en verra pas une qui aime. C'eût été délicat à peindre pour la vierge du couvent. C'est l'homme que la Térence de Gandersheim fera aimer, toujours à sa confusion finale, bien entendu, mais non sans montrer un cœur noblement épris ou cruellement ravagé.

Voici *Gallicanus*. Quand le général, toujours vainqueur, qui donne son nom à la pièce, demande à Constantin sa fille Constance, ne pouvant la lui refuser, l'empereur conspire sa conversion, qu'un miracle (1) opère, de sorte que Gallicanus

(1) Ce miracle est le salut de l'armée romaine en déroute, sauvée par l'intervention d'une « milice céleste », à la prière de saint Jean et de saint Paul.

Digitized by Google

approuve le vœu de virginité de celle qu'il aime et renonce à elle pour s'unir à son Dieu. Alors, il affranchit ses esclaves et les enrichit. Mais, lorsque Constantin lui offre d'habiter le palais, avec le rang et les honneurs d'un gendre impérial, il hésite et refuse; car, s'il a renoncé à Constance, il n'a pas cessé de l'aimer : « Il ne convient pas que je voie si souvent une vierge que tu sais que j'aime plus que mes parents, plus que ma vie, plus que mon âme. »

Cette expansion d'amour d'un grand cœur ne pouvait effaroucher l'auteur; elle s'y laisse aller à un instant d'émotion.

Ce trait a pour pendant une scène de pardon d'une véritable hardiesse.

A quelque jeu d'esprit qu'il se soit livré en parlant d'amour, Callimaque aime éperdûment l'épouse d'Andronique, qui le repousse avec indignation. L'auteur ne craint pas de mettre en scène une de ces passions adultères qu'on a tant reprochées à Euripide. Celle-ci est si vraie, si profonde, si entraînante, si menaçante que Drusiana qui, depuis qu'elle est chrétienne, fait profession de chasteté, en est troublée, se plaint, s'effraye, en appelle au Dieu sauveur : « Si je le dénonce, une discorde civile s'ensuivra. Si je me tais, je ne pourrai sans toi résister. O Christ, fais plutôt que je meure pour ne pas devenir la perte de ce jeune homme! »

Remarquez qu'elle dit la perte, non la victime et pense à lu plus qu'à elle. Ce sont là de ces nuances qui préparent aux mansuétudes de l'âme. Drusiana est exaucée, et sa mort terminerait la pièce, si l'amour ne survivait pas dans le cœur de cet homme à la perte de celle qu'il aime. Aidé d'un esclave, il veut revoir la morte. Il la voit belle et fraîche encore, et son délire éclate : « ô Drusiana! Drusiana! avec quelle passion de cœur je t'ai adorée! De quelle sincérité d'amour je t'ai entourée, du plus profond de mes entrailles! » — Le style de la bonne religieuse s'embrase encore. — De plus en plus passionné, l'amant continue : « Et tu m'as repoussé, tu as rejeté mes vœux! Maintenant... »

Cette scène rappelle Roméo au tombeau de Juliette. Mais Shakespeare garde à son héros d'amour une irréprochable

Digitized by Google

chasteté, tandis que Hrotsvitha brave tout, naïve et rougissante.

Maintenant, c'est jusqu'au crime le plus odieux qu'irait le délire de Callimaque. Mais le miracle intervient encore : un serpent se jette entre elle et lui.

La terrible scène d'amour amène une scène de pardon. C'est Dieu qui l'ouvre, en descendant sur la terre pour dire au mari, qui vient avec saint Jean prier sur la tombe, qu'il les charge de ressusciter Drusiana et « celui qui gît près de sa tombe ». Tout s'explique : la passion, l'attentat, le châtiment. Mais le mari s'étonne que la voix de Dieu ait ordonné de sauver celui qui a voulu commettre le crime et oublié le serviteur qui y a seulement aidé, et il se répond à lui-même : « A moins que ce ne soit peut-être parce que l'un, *égaré par la passion, a péché malgré lui*, et que l'autre n'a écouté que son instinct du mal ». L'apôtre, de son côté, admire « l'œuvre de la grâce céleste qui ne se plaît pas à la perte des impies ».

Cette excuse du crime par la passion même qui le fait commettre est d'une grande hardiesse de charité que la nonne a trouvée sans doute digne d'une intervention de Dieu même, car c'est la seule de ses pièces où elle use de ce procédé dont Horace avait condamné l'abus et dont le thèâtre renaissant va abuser encore.

Ces œuvres d'art naïf ont parfois des profondeurs qui font rêver.

***

L'œuvre de Hrotsvitha la plus embaumée de cette douceur de sentiment est *Abraham*. Ce bon ermite a une nièce élevée dans une cellule proche de la sienne. Mais quand l'âge arrive, c'est bien étroit une cellule pour un cœur qui commence à battre. Attirée par un séducteur « déguisé en moine », Marie a fléchi, et, comme, dans la poétique des légendes où les transitions n'ont pas à être menagées, aimer, c'est se perdre, elle ne fait qu'un pas de son chaste ermitage à l'abîme du vice. Quand un ami d'Abraham la cherche pour lui, il la retrouve dans une maison de débauche. L'oncle n'hésite pas, il se déguisera en seigneur et ira lui-même reprendre sa brebis égarée. La

Digitized by Google

hardiesse n'était pas rare dans les légendes de mener le lecteur en des lieux où Boileau reproche à Regnier de conduire les Muses. Mais la scène est chaste. Au premier baiser qu'il lui demande en présence de l'hôtelier, la jeune fille qui le lui donne gaiement se sent émue. On dirait qu'un parfum de son honnête passé est venu à elle; et pendant tout le souper, elle rêve et gémit : « D'où suis-je tombée? » L'hôtelier l'interroge : « Pourquoi ces soupirs, dame Marie? » Mais elle : « Que ne suis-je morte, il y a trois ans! » Abraham ne veut hâter rien, il la rassure, la mène dans sa chambre, s'enferme avec elle : « Maintenant, c'est le moment de rejeter tout déguisement » : « O ma fille adoptive! ô partie de mon âme, Marie, reconnais le vieillard qui t'a nourrie avec un paternel amour et qui t'a fiancée au roi des cieux! » Le dialogue qui s'engage ainsi est une sorte de gazouillement de la bonté avec la faiblesse.

Que t'est-il arrivé, fille? — Une grande misère! — Où est ta vie angélique? — Entièrement perdue! — Où est ta pudeur virginale, ton admirable chasteté? — Évanouie!... — Pourquoi m'as-tu abandonné? Pourquoi ne m'as-tu pas confié le secret de ta faute? J'aurais fait pénitence pour toi. — Après être tombée dans le péché, je n'ai plus osé m'approcher de ta sainteté. — Qui a vécu sans péché, si non le fils de Marie? — Personne. — Il est humain de pécher, diabolique de persévérer... — Malheureuse! — Pourquoi tombes-tu? Pourquoi restes-tu immobile sur la terre?...— Je suis tombée, frappée de terreur... — Songe à mon affection pour toi et domine ta crainte. — Je ne puis. — N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté ma chère habitation d'ermite, que j'ai presque renoncé à toute discipline religieuse, et de cénobite que j'étais, me suis fait un convive de débauches, et habitué au silence, ai proféré, pour n'être pas reconnu, de joyeuses paroles? Pourquoi, les yeux baissés, regardes-tu la terre?... — La conscience de mes fautes me confond... — Ne te méfie pas, ma fille, et ne désespère point, mais sors de l'abîme du découragement et place en Dieu l'espoir de ton âme! — L'énormité de mes péchés me jette dans un accablement profond. — Tes fautes sont graves, je l'avoue, mais la bonté d'en haut est plus grande que toute

Digitized by Google

créature... Aie pitié des fatigues que j'ai subies pour toi, renonce à ce funeste désespoir que nous ne savons pas s'il n'est pas plus grave que toutes les fautes commises. Celui qui désespère que Dieu puisse avoir pitié des pécheurs, pèche sans remède. Car, comme l'étincelle d'un caillou ne peut mettre en feu la mer, ainsi toute l'amertume de nos péchés n'arrive pas à altérer la douceur de la bonté divine. — Je ne nie pas la magnificence de la bonté d'en haut. Je considère l'énormité de ma vie et je crains qu'aucune pénitence n'y puisse satisfaire. — Je prends sur moi ton iniquité! Reviens seulement aux lieux d'où tu as fui...

Ces paroles de miséricorde ramènent la confiance dans la jeune âme troublée, et quand Abraham prend sur lui toute son iniquité et qu'elle se dit prête à lui obéir : « Maintenant, s'écrie-t-il, je retrouve en toi ma fille que j'ai nourrie ; maintenant, je reconnais en toi celle que je dois chérir avant toute chose! »

Elle veut le suivre à pied. « Non, pas ainsi! j'irai à pied et je te mettrai sur le cheval, de peur que les aspérités du chemin ne blessent tes pieds délicats.

MARIE : Oh! comment te remercier!... Toi qui ne me forces pas par la terreur quand je suis indigne de pitié, mais qui m'exhortes à la pénitence par une douce condescendance! »

Ils arrivent à l'ermitage; Marie revoit sa cellule déserte et recule rougissante : « Ah! malheur à moi! elle fut témoin de ma faute! Je tremble d'y rentrer. » Le vieillard comprend encore, accède à ce sentiment, la conduit dans une autre cellule, où elle fera pénitence.

Magnin constate que « ce trait charmant de délicatesse féminine » n'est pas dans la légende et suppose qu'il appartient à l'auteur. Il me rappelle un mot que Térence, dans *la Belle-mère*, a prêté à l'ancienne maîtresse de Pamphile, quand on lui demande d'attester un fait devant l'épouse de son ancien amant et qu'elle se dit : « Ah! Dieu! je rougirai devant Philumène! »

***

Digitized by Google

Une seconde pièce de la vierge de Gandersheim traite le même sujet; mais Paphnuce y est plus dur pour Thaïs, qui n'est pas sa fille adoptive. Ici, l'ermite arrive à une conversation morale, en pareil lieu, par une transition inattendue. Lorsque, après avoir abordé la courtisane d'un mot galant : « Qui est cet inconnu? » — Ton amoureux, — il la prie de se retirer avec lui dans l'endroit le plus secret de la maison : « Il y en a un, répond-elle, qui n'est connu que de moi et de Dieu. — Quel Dieu? dit le saint homme. — Le vrai! dit-elle. — Tu crois donc qu'il sait tout? — Je n'ignore pas que rien ne lui échappe. — Crois-tu qu'il néglige les actions des méchants? — Je crois qu'il pèse aux balances de la justice les mérites des hommes et dispense à chacun, selon qu'il a agi, la peine ou la récompense. »

A cette profession de foi, le sage s'écrie : « O Christ, quelle est admirable envers nous ta patiente bonté quand tu vois ceux qui te connaissent pécher et que tu tardes à les frapper néanmoins! »

Voyant ce trouble, Thaïs l'interroge : « Pourquoi trembles-tu, changeant de couleur? » Et lui, violemment, éclate : « Ta présomption me fait horreur, ta perte m'afflige, parce que tu savais cela et que tu as perdu tant d'âmes! »

THAÏS : Malheur à moi! Hélas! hélas!

PAPHNUCE : Tu seras damnée d'autant plus justement que, sciemment, dans ta présomption, tu as offensé la majesté de Dieu. — Hélas! hélas! Pourquoi menacer une malheureuse? — Le supplice de l'enfer approche, si tu persistes dans le crime! » Il l'a terrifiée, mais il annonce le pardon et le salut : « Nulle faute grave, nul crime si énorme qui ne s'expie par les larmes du repentir! » Alors, il lui trace les dures conditions de la pénitence : l'abandon du monde, le renoncement à toutes ses richesses, la claustration au désert sous une règle inflexible qu'il recommande à l'abbesse : « Je vous amène, à moitié morte, une chèvre récemment soustraite aux dents des loups. » Le régime sera rude. La cellule qu'il fait bâtir n'aura ni entrée ni sortie ; une lucarne seulement ouverte au jour et par où on lui fera passer quelque nourriture. L'abbesse elle-

Digitized by Google

même s'en inquiète. « Il faut de puissants remèdes à de tels maux », répond-il, et Thaïs : « Que cette cellule est étroite et obscure et incommode pour être habitée par une femme délicate!... » Un sentiment lui reste du monde : son instinct de propreté s'effraie à l'idée que sa prison deviendra vite infecte et inhabitable. L'ermite ne cède point : « C'est par des peines rebutantes qu'on expie les plaisirs coupables. » Elle cède et prononce le nom de Dieu. « D'où te vient cette audace d'oser proférer de tes lèvres déshonorées le nom de la divinité sans tache! »

Cependant, ses derniers mots à l'abbesse sont pour lui recommander d'y mettre quelque peu d'indulgence, *mediocriter foveas.*

Un jeune moine répondra aux craintes de Paphnuce au sujet de cette nature délicate : « Où est la vraie charité, une pieuse compassion ne manque point. » Et quand, après cinq années, la pénitence s'achève, ce n'est pas pour le sévère Paphnuce qu'un moine, dans une vision, voit préparer au ciel un lit magnifique, gardé par quatre vierges resplendissantes. « Ce n'est pas à l'un des anachorètes que cette gloire est réservée, dit une voix divine qui tonne au ciel, mais à Thaïs la courtisane. »

***

Que ces pièces aient été lues en public ou seulement aient circulé en manuscrit parmi les amies du couvent et les lettrés du clergé, cela est un point secondaire, en somme. Le fait important est qu'on y retrouve le souvenir du poète latin régnant dans les bibliothèques de monastères et en honneur chez les esprits les plus religieux.

Hrotsvitha ose faire taxer l'empereur païen de folie par une vierge chrétienne qui lui crie aussi : « Tu mens! », mais elle n'aurait pas crié à Térence, comme son détracteur du VIe siècle : « Tu n'es qu'un vieux! » Bien au contraire : elle perpétue à sa façon la gloire du théâtre antique et l'entoure d'hommages dans la tombe où il devra attendre, pendant plusieurs siècles encore, sa vraie renaissance. En attendant, elle lui dresse un petit monument commémoratif au fond de la Saxe, dans un

Digitized by Google

couvent, à côté de la légende des saints et des livres de Boèce, et, quand elle ajoute à son nom de vierge du Christ un surnom coquet, on croit entendre l'ignorance naïve des premiers siècles modernes saluer d'un regret la gloire du génie antique.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA SITUATION MORALE EN ITALIE

Tout le monde est unanimement et spontanément frappé de la malheureuse situation politique et économique dans laquelle se trouve en ce moment l'Italie. Il n'en est pas de même d'une crise, d'un caractère tout différent, qui atteint plus profondément que toute autre les forces vives de cette nation, mais qui est loin d'être aussi apparente : c'est une crise morale et religieuse. Ce mal obscur et latent dont souffre l'Italie, préoccupe depuis quelques années plusieurs esprits distingués, parmi lesquels nous citerons MM. Barzellotti et Mariano, tous deux professeurs à l'Université de Naples. Nous voulons en parler aujourd'hui — mais dans un aperçu très rapide et en quelques lignes fortement condensées— aux lecteurs de la *Revue*, le leur faire connaître avec ses effets et ses causes, enfin en indiquer le remède. Nous entrons par ce fait même dans un débat engagé entre de nombreux publicistes de divers pays, et au cours duquel une étude de M. Barzellotti sur « Le sentiment religieux et le problème moral en Italie », publiée par l'*International Journal of Ethics* (1), a marqué le point de vue qui se rapproche le plus du nôtre.

Le point de départ de ce débat avait été la question formulée

(1) *International Journal of Ethics* (Philadelphie, 1305, Arch Street. — Paris, chez Félix Alcan), livraison de juillet-août-septembre 1894. M. Barzellotti y revenait, avec des vues nouvelles, sur un sujet déjà traité par lui auparavant, et qui fut repris, débattu et développé dans des revues italiennes, françaises et suisses.

Tout récemment encore, l'*International Journal of Ethics* a publié un article de M. Ferri, professeur à l'Université de Rome, sur « le caractère national et le classicisme dans la morale italienne ».

Digitized by Google

un jour comme suit : « Faut-il considérer le peuple italien comme chrétien ou comme païen? » Tous avaient affirmé, non point comme une thèse qui fût de nature à pouvoir être discutée, mais comme un fait s'imposant à tout penseur attentif, que l'*Italie catholique a toujours été et est restée païenne*.

A l'âme italienne, en effet, façonnée par des siècles et des siècles d'antiquité et fleurissant sur un sol de radieuse lumière, la doctrine chrétienne dans sa pureté primitive, toute de spiritualité austère et de réflexion intérieure, était essentiellement contraire. On retrouve l'Italien identique au Romain, dans la manière de concevoir les choses du monde moral et supra-sensible. Chez lui aussi, la croyance religieuse consiste dans une complication de rites et de pratiques lui donnant uniquement l'image des liens sociaux, des rapports du citoyen avec son pays : il accomplit ces rites comme une fonction de la vie publique, à raison du pouvoir social et de l'assentiment général qui les consacrent par une sorte de légalité. D'autre part, il est impossible à cet homme du Midi, qui a vécu et grandi dans l'enchantement des formes et des couleurs, de vivre de la vie intérieure, alors que le christianisme n'est presque fait que de vie intérieure. Il ne saurait adorer en esprit un Dieu d'esprit et de vérité, lui qui ne peut détacher ses yeux de la nature sensible. Aussi n'adorera-t-il ce Dieu qu'autant qu'il aura pris corps. L'angoisse de la foi chrétienne ne troublera pas son cœur heureux et ouvert, et il ira s'agenouiller devant la Madone, belle comme une Diane, dans des monuments d'équilibre et d'harmonie, ornés de statues, de fresques et de fleurs.

La papauté, institution qui resta toujours étroitement liée au développement de la civilisation italienne, subit profondément l'influence du génie national. Les papes comprirent, en effet, merveilleusement cette part de paganisme qui est au fond de l'âme italienne et surent y adapter, en les transformant, les idées chrétiennes. Ainsi s'explique le maintien et le développement de leur puissance. Ils soumirent l'Italien à une hygiène d'âme selon son cœur, lui instituant une religion extérieure et

Digitized by Google

formelle, lui demandant, plutôt qu'une adhésion de conscience, des actes de piété manifeste, ne le forçant point à penser, mais interposant entre Dieu et lui un directeur et un confesseur. Quand survint la Renaissance, la papauté la favorisa de toutes manières et en tira une force nouvelle. Elle donna à ce peuple épris de forme sensible et de beauté corporelle, un émerveillement de chefs-d'œuvre. Elle lui fit sentir ainsi chaque jour, en le charmant, la réalité de son pouvoir, faisant de l'Eglise romaine une sorte de continuation de « l'*imperium romanum* » dans le monde spirituel. Elle le groupa, au milieu des splendeurs de l'art, en de grandioses cérémonies publiques. La religion fut alors véritablement pour l'Italien ce qu'elle avait été pour le Romain, un lien social, une légalité sacrée, une solennelle fonction.

Ce peuple avait pu faire la Renaissance. Il ne pouvait pas faire la Réforme. Quand le grand mouvement d'émancipation des esprits qui marqua le XVIe siècle se mit à entraîner les nations germaniques, répandant et développant ces fortes idées de liberté personnelle, de responsabilité individuelle et de pensée libre, la papauté put facilement réagir et arrêter ce mouvement au seuil de l'Italie. Les instincts de soumission intellectuelle et religieuse de la nation, favorisés et entretenus jusqu'alors, assurèrent le triomphe de la funeste réforme de Trente et de toutes les mesures violentes destinées à réprimer la libre philosophie, cet esprit nouveau s'élevant sur le monde. Bruno fut brûlé vif et Campanella mis aux fers. Chez Galilée, le philosophe fut forcé de se taire, le savant seul put se faire entendre. Les sciences exactes et les sciences de la nature furent seules permises, tandis que, dans cette atmosphère fatale de la réaction romaine, les sciences morales étaient étouffées. Ainsi s'explique que l'Italie n'ait pas eu de philosophie et que, dans tout le cours de ces derniers siècles, il n'est rien dans sa littérature qui révèle une trace de vraie pensée, de pensée originale, active et pénétrante, de pensée réellement moderne et humaine.

Digitized by Google

Voyons à présent la situation morale et religieuse de l'Italie contemporaine, qui est le résultat direct et nécessaire des dispositions de la race et du régime qu'on lui a fait subir. Elle est d'un caractère trop saisissant pour qu'il soit difficile de la dépeindre en quelques traits rapides.

La religion telle qu'elle est comprise et pratiquée actuellement par la majorité des Italiens, et surtout les classes inférieures, n'est qu'un ensemble de superstitions grossières, de formules et de signes purement extérieurs. Elle est chez eux réduite au rang d'une fonction mécanique qu'ils exécutent sous l'action de l'habitude. Aussi n'a-t-elle pour eux aucune signification spirituelle : elle ne pénètre pas l'âme et n'engage pas le sens moral. La sanction des actes qu'ils accomplissent réside uniquement dans les récompenses et les peines promises par le prêtre : une conscience personnelle et réfléchie n'est pas là pour leur imposer par elle-même leurs devoirs, pour leur inspirer le respect de soi-même, l'estime intelligente et raisonnable d'autrui, et créer cet esprit civique qui est la seule garantie efficace de l'ordre social.

D'autre part, si nous portons nos regards vers les classes instruites et cultivées, nous constatons qu'elles sont entièrement dégagées des influences de l'Église, mais aussi qu'elles sont livrées au plus absolu scepticisme. Là règne en maîtresse la négation extrême, et avec elle l'ignorance la plus complète des réalités d'ordre moral, la non-compréhension des principes de force intérieure qui font l'individu et l'homme social. Cet état des esprits s'est formé directement et sans transition, dans ce pays de réflexion superficielle et aisée, d'imagination aimable et riante. On n'y a pas traversé ces débats profonds et vivaces auxquels prirent part les peuples du Nord, ces longues luttes héroïques entreprises, au sein du clergé comme dans le monde laïque, en faveur de réformes spirituelles : tous efforts et tous déploiements d'énergie qui versèrent une vie de plus en plus intense dans les veines de la société tout entière. Là-bas, la pensée et la conscience, âpres et fortes, se développèrent et

Digitized by Google

purent subsister indépendantes. Ici, au contraire, les principes spirituels de la religion une fois rejetés, rien n'a subsisté, et c'est à présent le vide le plus absolu qui y règne. « Dans aucun autre pays, dit M. Barzellotti, il n'y a aussi peu d'hommes voués aux sciences morales et philosophiques, à l'étude des problèmes moraux, pédagogiques et religieux et de tout ce qui s'élève au-dessus des intérêts purement matériels. Et ces quelques hommes sont livrés au mépris de ceux qui voient dans le matérialisme le vrai courant de la pensée moderne et excluent comme inutile toute étude des problèmes derniers de la conscience. »

Or, cette disposition d'esprit, toute sceptique et antiphilosophique, est commune à presque tous ceux qui ont la direction et le contrôle de l'éducation publique, qui en inspirent directement les réformes. C'est aussi celle de la majorité des hommes politiques qui, dans leur absolue intolérance antireligieuse, s'appliquent à saper sans relâche les bases traditionnelles, déjà si peu satisfaisantes, de la vie morale de la nation, sans songer qu'il est possible de les remplacer ou de les étayer par de plus solides et de meilleures.

Tel est le mal dont souffre l'Italie, dans toute sa désolante réalité. Peut-on, dès à présent, en formuler le remède?

Certains esprits préconisent la réconciliation du gouvernement temporel avec la papauté, sans dire cependant dans quelle forme ils entendent qu'elle se réalise. Il nous paraît, à nous, impossible que la papauté épouse la cause et les intérêts propres de la nation et qu'elle conserve en même temps son caractère et son autorité internationale. Conçoit-on, aussi, que le pape et les jésuites à sa suite, puissent entrer librement dans l'école et dans l'université, sans chercher immédiatement, comme un devoir sacré, à faire triompher les idées de l'Eglise; qu'ils puissent se mêler à la vie et aux affaires publiques sans s'efforcer de toutes manières à s'emparer de la presse, de la chaire, de la tribune, du gouvernement lui-même? Au surplus, cette réconciliation, même possible, serait-elle désirable, puisqu'elle aurait pour

Digitized by Google

résultat inévitable d'endormir les consciences, d'entretenir la léthargie des esprits — ainsi que nous l'avons prouvé par l'histoire — alors que le but à poursuivre est précisément de réveiller l'activité et la pensée?

Le vrai remède, si l'on peut employer une expression aussi absolue dans ces délicates matières, serait d'instituer dans toutes les écoles et à tous les degrés, un enseignement philosophique et moral que le gouvernement seul se chargerait d'organiser. Mais insistons de suite — en deux mots seulement, avant de conclure — sur les caractères que cet enseignement devrait réunir.

Il serait tout d'abord et essentiellement respectueux de toutes les convictions et de toutes les croyances. Ce serait moins un enseignement qu'une forte éducation morale, qui soumettrait à son action, pendant quelques années au moins et dès l'enfance, tous les citoyens. Elle les habituerait à penser par eux-mêmes, à raisonner les mobiles de leurs actions, à s'inspirer consciemment dans leur conduite journalière des règles de l'obligation et du devoir qui, quelle que soit leur origine, compteront toujours pour rien si on n'en a pas le sentiment intérieur. Ainsi se développera, avec la culture même de l'intelligence, cette lumière qui veille en tout homme : la conscience. On verra alors dans ce pays s'élever en foule des individualités indépendantes et responsables, capables d'assigner une marche et un but sérieux à leur vie, de se former par elles-mêmes de solides convictions spirituelles, et de comprendre et de respecter celles d'autrui : douées, en un mot, de cette force morale qui est le seul fondement de la viabilité et de la valeur sociale d'une démocratie.

Le gouvernement et les hommes politiques d'Italie ont, jusqu'à présent, voulu ignorer les intérêts moraux du peuple, si pressants et plus profonds que tous autres. Ils n'ont eu d'autre souci que de vivre au jour le jour et de laisser les choses s'arranger d'elles-mêmes. Or, l'entreprise que nous préconisons est d'une urgence immédiate, et devra être poursuivie, avant de produire ses effets, pendant de longues séries d'années.

Digitized by Google

Qu'ils se rendent donc compte, dès maintenant, des besoins réels de l'homme et des nécessités de l'éducation des esprits, qu'ils aient ensuite la persévérance inébranlable de conduire cette œuvre à bonne fin, et ils arriveront ainsi à sauver d'une mortelle médiocrité intellectuelle et d'une profonde déchéance morale cette malheureuse nation.

CHARLES CHRISTOPHE.

Digitized by Google

LA POLITIQUE DE FRÈRE-ORBAN

Conférence faite à la Ligue libérale de Bruxelles, le 26 février 1896 (1).

MESSIEURS,

Un sentiment d'inquiétude me domine. N'est-ce pas une entreprise pleine de vanité, que de prétendre enfermer dans le cadre étroit d'une conférence le résumé d'une longue vie passée au service du libéralisme et du pays, remplie de travaux et de pensées? N'y a-t-il pas quelque témérité irrévérencieuse à toucher à une si haute et lumineuse figure à peine ensevelie? Et, enfin, une si humble voix est-elle faite pour évoquer de si grands souvenirs?

La réflexion, cependant, me rassure; l'œuvre politique et économique de Frère-Orban, son œuvre de fondation, comme son œuvre de combat et de propagande, appartient au libéralisme autant qu'à la nation. Elle constitue en quelque sorte notre propre héritage et la plus pure richesse de notre trésor moral. L'étudier, la contempler, la louer, sera toujours, en même temps qu'un pieux hommage à une mémoire vénérée, un salutaire devoir, car elle éveille dans nos âmes ces sentiments virils qui préservent du découragement et de l'abdication : — si nous regardons en arrière, la fierté d'un passé

(1) Je n'ai pas cru devoir modifier la forme de cette conférence, et je me borne à en publier le texte sténographique, tel qu'il a été recueilli, fidèlement et intelligemment, par M. A. Tambour, que je suis heureux de pouvoir remercier ici de son précieux et dévoué concours. Je me suis contenté d'y ajouter des notes, afin de compléter le récit ou d'appuyer le raisonnement. P. H.

Digitized by Google

admirable et fécond de luttes sans trêve, de victoires éclatantes, de défaites qui n'ont jamais entamé l'honneur, et, si nous regardons devant nous, — je ne crains pas de le dire, au milieu des amertumes de l'heure présente, — d'infinies, vaillantes et indomptables espérances!

Je n'entreprendrai pas, messieurs, de vous raconter par le menu la carrière, les idées, les actes, les discours, les écrits de Frère-Orban, les réformes qu'il a accomplies. Ce serait faire l'histoire du libéralisme, qui se confond elle-même avec celle du pays pendant cinquante ans. Cette tâche considérable sera assumée par d'autres; aussi bien exige-t-elle une longue et patiente préparation, pour laquelle vous comprendrez que le temps m'a fait défaut.

Le sujet de cette conférence n'a pas cette amplitude. J'entends me borner à découper dans cette vaste matière trois tranches capitales, à faire ressortir de ce bloc imposant trois grands traits essentiels qui constituent la physionomie et le caractère du monument. Je voudrais vous montrer ce qu'a fait Frère-Orban, et avec lui le libéralisme, dans le domaine des intérêts nationaux, pour la sécurité du pays et sa protection contre les périls de l'extérieur. Je voudrais rappeler ensuite les origines, les épisodes et le résultat de sa longue campagne contre le cléricalisme. Je voudrais, enfin, dépeindre son attitude courageuse, au milieu de tant de défaillances, j'allais presque dire de trahisons, en face du parti nouveau dont l'entrée récente dans nos luttes politiques, derrière le drapeau ouvertement arboré de la guerre civile, en a si profondément modifié le caractère, les mœurs et les aspects.

Patriote et libéral — patriote passionné pour la défense de l'indépendance nationale contre les intrigues et les convoitises étrangères qui la menacèrent parfois; libéral passionné pour la défense de la liberté de conscience et d'action des citoyens contre les ambitions de la théocratie et les entreprises dissolvantes et chimériques de la démagogie, dont le flux montant alarma ses vieux jours, — tel fut, pendant un demi-siècle de vie publique militante, Frère-Orban, homme d'État, chef du gouvernement ou d'opposition, orateur et polémiste, aux plus

Digitized by Google

belles années d'enthousiasme de la jeunesse, comme aux dernières heures de cette splendide maturité d'esprit, restée intacte sous l'enveloppe physique de l'octogénaire, et qui faisait dire à un spirituel écrivain, à propos d'un anniversaire : Quatre vingts ans, allons donc! Quatre fois vingt ans, tout au plus! »

Nous allons donc, messieurs, feuilleter ensemble quelques pages de notre histoire politique et nous y trouverons autre chose que des notions rétrospectives faites pour intéresser notre curiosité.

Le libéralisme, en Belgique, procède de nécessités et d'aspirations qui sont restées aussi impérieuses aujourd'hui qu'à ses origines. Son œuvre n'est pas achevée et il ne suffit pas seulement de la poursuivre ; il faut encore réparer les brèches qui y ont été ouvertes. En nous reportant au souvenir de son passé, de ses combats, de ses victoires, de ses défaites, nous apprendrons mieux quels devoirs s'imposent à lui dans l'avenir. L'expérience d'hier nous armera pour les luttes de demain.

Et enfin, messieurs, pour tout le monde, en ce temps de doute et de dilettantisme, d'inquiétude et d'indifférence, en cette époque troublée où tant de gens se détournent de la chose publique pour ne s'occuper que de leur chose propre, n'est-ce pas une belle et saine leçon morale que de s'arrêter un moment à contempler la vie, pure de tout égoïsme calculateur, d'un homme si admirablement doué pour les affaires et qui, au lieu de se consacrer aux siennes, ne songea, pendant toute son existence, qu'à celles de la nation, c'est-à-dire à celles de tout le monde; d'un homme de foi qui résista à toutes les modes et à tous les préjugés et qui se retrouva, au seuil de la mort, tel qu'il était, fortune et convictions, cinquante ans auparavant, au seuil de sa carrière publique.

I

En deux occasions mémorables, l'indépendance du pays fut menacée : en 1848, lorsque la tourmente révolutionnaire

Digitized by Google

sévissait à nos portes; en 1869, lorsque la France, après Sadowa, cherchait des compensations du côté de sa frontière du nord.

En 1848, comme en 1869, le parti libéral était au pouvoir. Frère-Orban était membre du cabinet et, dans ces deux circonstances, ce fut le parti libéral qui sauva l'indépendance de la Belgique.

Notre neutralité, messieurs, est garantie par l'Europe, mais elle n'est pas seulement pour nous un avantage; elle nous impose aussi des charges. Il faut que nous sachions la défendre.

Parlant de la Belgique, M. Frère-Orban disait un jour : « L'indépendance est son droit, la neutralité est son devoir. »

Eh bien, messieurs, c'est le parti libéral qui a mis le pays en état de se protéger, qui l'a doté de tout son appareil de défense : armée, canons, forteresses.

Dans toutes les mesures politiques et financières qui assurèrent sa sauvegarde, Frère-Orban eut une part de collaboration — parfois prépondérante. Parfois il en eut l'initiative et en assura l'exécution.

C'est le parti libéral qui créa l'enceinte d'Anvers, d'après les plans d'un jeune officier du génie, devenu l'une de nos gloires; il réalisa cette vaste entreprise, malgré l'opposition systématique et acharnée du parti clérical, à qui il ne répugna point d'exploiter les plus bas sentiments d'égoïsme qui germaient dans certaine fraction de la population anversoise. Et tandis qu'il travaillait à son achèvement, en 1864, se trouvant en face d'une formidable opposition politique, grossie de griefs locaux, que les tacticiens du cléricalisme avaient su habilement utiliser, le gouvernement, voyant sa majorité réduite et minée, n'hésita pas à faire bravement appel au pays.

Le cœur de la nation tressaillit et elle renvoya au Parlement une majorité libérale.

C'est le parti libéral qui arma nos troupes, qui dota l'artillerie du matériel nouveau dont elle avait besoin, qui augmenta le contingent de l'armée, dont il porta l'effectif progressivement à plus de 13,300 hommes.

Digitized by Google

Tout cela est l'œuvre du libéralisme, œuvre entreprise, conduite, accomplie contre et malgré le parti clérical qui chercha sans cesse à capter les faveurs électorales par des promesses de réduction des dépenses militaires, promesses toujours prodiguées, jamais tenues.

Enfin, c'est le gouvernement libéral encore qui tenta une première étape vers le service personnel, par le dépôt d'un projet de loi sur la réserve, que les circonstances obligèrent à laisser sans suite.

Et ainsi, messieurs, il est permis de proclamer que le libéralisme fut avant tout, dans ce pays, *un parti national*, qu'il sut placer les intérêts généraux de la nation au-dessus des préoccupations électorales et des intérêts de secte, et que, dans des circonstances graves et importantes, il incarna vraiment la patrie elle-même!

En 1848, au moment où le trône de Louis-Philippe s'effondrait et où un souffle révolutionnaire passait sur l'Europe, le parti libéral, à peine sorti constitué du Congrès de 1846, venait d'arriver au pouvoir.

La situation était pleine de difficultés. Une crise économique grave sévissait dans les Flandres. L'industrie textile languissait et semblait prête à disparaître ; le travail était rare, enfin une disette terrible épuisait les campagnes.

L'horizon politique n'était pas moins sombre.

La « trêve de 1830 », qu'avaient prolongée au delà de la Révolution, où catholiques et libéraux avaient lutté ensemble pour la conquête des mêmes droits, les nécessités patriotiques de l'émancipation définitive du pays, — cette trêve des partis était rompue.

Sous le court ministère des « six Malous », dénoncé au pays par M. De Decker lui-même, comme un « anachronisme ou un défi », le parti clérical s'était organisé et discipliné. La guerre de l'Église contre le pouvoir civil avait été déclarée. Et en inaugurant les Chambres, le ministère de 1847 avait proclamé, dans le discours du trône, ce principe qui devait servir désormais de base à la défense de la société civile : *l'État est laïc*.

Digitized by Google

Enfin de la Belgique moderne, de celle où nous sommes habitués de vivre, rien ou presque rien n'existait.

La nationalité belge ressemblait à une maison neuve, dont les murs sont vides, et qui attend sa garniture et son mobilier. Législation commerciale et industrielle, outillage économique, défense militaire, enseignement, tout était à faire.

Et, en vérité, quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur ce passé, si éloigné dans nos esprits et cependant si rapproché de nous, et qu'on mesure l'immense travail d'innovation, de création, de réforme et de développement accompli en un aussi bref espace de temps, quand on se remémore les noms et les actes des hommes qui s'y consacrèrent, on ne se défend point d'un irrésistible et salutaire sentiment d'admiration. Le spectacle de la stérilité présente n'est assurément pas fait pour le diminuer.

Au moment de se mettre à l'œuvre, des événements subits, éclatant au dehors, semblent devoir tout retarder.

La révolution fait explosion à Paris. La monarchie des Orléans s'écroule. La République est proclamée.

On pouvait craindre que le mouvement insurrectionnel ne se répercutât en Belgique.

Dans la nuit du 25 au 26 février, — détail curieux, — Rogier reçut une lettre de Considérant, qui fut longtemps son ami personnel, où le chef de l'école phalanstérienne le prévenait confidentiellement « qu'il y aurait le lendemain, avant deux heures, 100,000 hommes enivrés d'un enthousiasme électrique criant : Vive la République! dans les rues de Bruxelles », et lui prédisait « qu'un ébranlement général allait emporter l'Europe » (1).

En ce qui concerne la Belgique tout au moins, cette prédiction était chimérique. « Nous ne sommes pas, a dit un jour Frère-Orban, des monarchistes de sentiment; nous sommes des monarchistes de raison. »

En dépit de sourdes menées républicaines dans les couches

(1) Cette lettre, très curieuse, est reproduite par M. Discailles dans son livre récent consacré à Charles Rogier, t. III, p. 233.

Digitized by Google

inférieures, la population garda son sang-froid. Des manifestations isolées avortèrent (1).

L'esprit de résolution dont fit preuve le gouvernement ne contribua pas médiocrement à maintenir l'équilibre des esprits.

Par un ensemble de mesures prévoyantes, énergiques, à la fois mûrement conçues et hâtivement exécutées, l'ordre fut sauvegardé, le crédit raffermi, la confiance rétablie, et la contagion révolutionnaire arrêtée aux frontières (2).

(1) Il n'est pas inutile de rapprocher de ces circonstances un incident qui fut révélé à la Chambre par M. Frère-Orban, le 4 juillet 1883, dans un discours au sujet d'une proposition de revision de la Constitution déposée par l'extrême gauche radicale. M. Frère rappela qu'en 1870, au lendemain de la proclamation de la République à Paris et alors que les armées française et allemande étaient à nos portes, trois hommes politiques, arrivés depuis à quelque renommée, MM. Paul Janson, Eugène Robert et Émile Feron, jugèrent le moment opportun pour entreprendre une campagne de propagande républicaine. Une circulaire fut lancée où on lit ce qui suit : « *Les circonstances politiques nous paraissent commander la constitution immédiate d'un journal quotidien chargé de défendre la cause républicaine et les intérêts du peuple. Nous croyons pouvoir compter sur votre dévouement et sur l'union du parti républicain.* » La circulaire convoquait les affiliés à une assemblée dont les délibérations sont restées aussi obscures que stériles.

(2) En moins de trois mois, les Chambres votèrent deux emprunts, l'un de 12, l'autre de 25 millions; des lois obligeant les propriétaires à faire l'avance de huit douzièmes de la contribution foncière, ordonnant le payement anticipé de la contribution personnelle, frappant d'un droit de 5 p. c. les rentes hypothécaires et d'une retenue les traitements et pensions dépassant un certain chiffre et déclarant les billets émis par la Société générale et la Banque de Belgique monnaie légale jusqu'à concurrence de 50 millions. Ainsi le trésor se trouvait mis à même de supporter les charges imposées par la crise économique et industrielle. Un crédit de 1,300,000 francs est alloué au département des travaux publics; 2 millions sont mis à la disposition du ministère de l'intérieur pour venir en aide à la classe ouvrière et 9 millions pour armements au département de la guerre. Les « lois réactionnaires », dont le programme du Congrès libéral réclamait l'abrogation, c'est-à-dire la loi de 1836 sur la nomination des bourgmestres hors des conseils communaux et la loi de 1842 sur le fractionnement des grandes communes en sections, sont rapportées.

Le cens électoral pour les Chambres est réduit au minimum constitutionnel; le droit d'éligibilité aux fonctions de conseiller communal est étendu à tous les citoyens domiciliés dans la commune. On crée les écoles de réforme; on réorganise les dépôts de mendicité et les monts-de-piété; on promulgue la loi sur la garde civique; la presse est affranchie de l'impôt du timbre; les fonctions salariées par l'État sont déclarées incompatibles avec le mandat parlementaire. Les Chambres, les conseils provinciaux et communaux sont dissous et intégralement renouvelés.

Digitized by Google

Dans la préparation, la discussion, l'exécution de ce vaste plan gouvernemental qui embrassait les domaines les plus divers, administration et finances, guerre et travaux publics, qui redressait des griefs anciens et en prévenait de nouveaux, au moyen duquel on venait en aide aux classes laborieuses en décrétant des travaux publics destinés à occuper les bras des ouvriers sans emploi, et l'on créait en même temps les ressources nécessaires pour en supporter la charge par des sacrifices qui atteignaient les classes aisées et grevaient d'une retenue les traitements de tous les fonctionnaires quelque hauts qu'ils fussent — les traitements des ministres étaient frappés d'une retenue de 25 p. c. (1) — au moyen duquel on abaissait à l'extrême niveau constitutionnel l'électorat législatif et l'on appelait le pays à se réunir dans ses comices pour renouveler d'un coup tous les corps politiques qui le représentaient, — dans ce fiévreux travail, qui révèle tant de sagacité et d'audace, un coup d'œil si prompt suivi d'une action si décisive et si ferme, Frère-Orban avait déployé toutes les ressources d'un merveilleux tempérament d'homme d'État (2).

Sous la pression du péril, les passions de parti se turent et l'on put croire un instant à une nouvelle « trêve de 1830 ». Les catholiques votèrent d'enthousiasme les mesures propo-

(1) Le Roi contribua volontairement à l'emprunt de 25 millions par un versement de 300,000 francs.

(2) M. Delhasse, un contemporain de M. Frère-Orban, a, dans une brochure qui date d'une époque voisine de ces événements, fait ressortir en termes vigoureux l'admirable dépense d'intelligence, d'activité et d'esprit, accomplie par le jeune ministre liégeois, au milieu de cette situation critique, dont, avec Rogier, il supporta presque tout le poids.

« S'assimilant, dit M. Delhasse, les matières les plus diverses, étrangères jusque-là à ses études, les finances publiques dans toutes leurs complications, les travaux publics dans toute leur étendue, la justice et même la guerre, la politique et la science économique, saisissant toutes choses au premier abord et les exposant toujours avec une rare clarté, souvent avec une éloquence passionnée, courant à la tribune quand un de ses collègues y faisait défaut, répondant pour tous et à tous avec une égale aisance, M. Frère, comme orateur et comme homme d'affaires, avait conquis une des premières places à la Chambre et dans le gouvernement. En six mois, ce jeune parlementaire, ce ministre d'occasion avait pris la tête de son parti et attiré sur sa personne de vives sympathies et l'attention universelle. »

Digitized by Google

sées par le ministère libéral. Des manifestations patriotiques unirent dans un même sentiment toutes les fractions des deux Chambres.

Mais le danger conjuré, la lutte reprit, non moins intense qu'auparavant. Deux ans s'étaient à peine écoulés que, à l'occasion de la loi sur l'enseignement moyen, qui est aujourd'hui entrée dans le domaine des lois incontestées, la droite lançait au gouvernement libéral les plus grossiers outrages.

Frère-Orban y répondit en invoquant le souvenir des journées de 1848.

« Le libéralisme, messieurs, s'écria-t-il, est une émanation des principes les plus purs d'ordre et de progrès, de tolérance et de liberté; c'est lui qui, après des luttes incessantes, a fait enfin prévaloir les libertés civiles et politiques, la liberté de conscience surtout; c'est le libéralisme, messieurs, qui vous a sauvés au 24 février.

« Ah! je m'en souviens encore, je vous ai vus descendre de vos bancs, vous trembliez alors, vous aviez peur, vous êtes venus presser nos mains et reconnaître vos erreurs. — *M. de Liedekerke.* Je proteste ! — *M. le Ministre des finances.* Oh! c'est là ce qui s'est passé; c'est là ce que la Belgique entière a connu, et vos protestations tardives n'y pourront rien changer.

« Mais, ayant tout oublié maintenant, le courage étant revenu, l'aveu que vous fîtes alors est aujourd'hui le texte d'une nouvelle injure.

« Bel honneur que vous vous faites ! s'écrie l'honorable préopinant; vous voudriez donc faire accroire que si vous n'aviez pas été au pouvoir, si le pouvoir avait été entre nos mains, vous auriez laissé passer la révolution? Vos consciences protestent contre vos paroles.

« Vous connaissez la mesure de votre impuissance; vous en faisiez l'aveu après le 24 février; vous sentiez alors que vous auriez succombé sous l'impopularité dont vous étiez accablés; vous auriez péri parce que vous n'aviez pas de racine dans l'opinion publique. Mais ce que vous savez surtout, c'est que

Digitized by Google

si nos institutions avaient été menacées, c'est en marchant sur nous qu'on aurait été vous renverser (1)! »

Aujourd'hui que le temps et la mort ont épuré le passé et qu'il reparaît à nos yeux dépouillé des altérations des passions contingentes, la figure de Frère-Orban, jeune, plein de puissance et de feu, ardent à la lutte, infatigable au travail, en jaillit avec un incomparable prestige.

Le plus jeune des ministres de l'époque, — un apprenti à côté de maîtres vieillis dans la pratique des affaires, — il avait du premier coup révélé ces trois grandes vertus qui font les gouvernements forts, — lui-même les proclama un jour indispensables à la bonne administration d'un pays : « l'initiative, l'action, la résistance » (2).

Dès le début, il les posséda pleinement, et il les garda jusqu'au terme de sa carrière.

Tel il était en 1848, tel nous le retrouvons vingt ans plus tard. en 1869, au moment où éclata un incident considérable qui mit une seconde fois notre nationalité en danger.

En 1869, c'est de France encore que vint l'orage. Depuis 1852, l'Empereur n'avait cessé de regarder du côté de la Belgique.

(1) Chambre des représentants, séance du 20 avril 1850.

(2) Une anecdote curieuse, dont la *Revue de Belgique*, dans l'article qu'elle a consacré à M. Frère-Orban, en sa livraison du 15 janvier dernier, a rapporté sommairement quelques traits, montre sur le vif ces qualités de décision, à la fois prompte et réfléchie, qui caractérisaient déjà Frère-Orban au lendemain de son avènement au pouvoir.

C'était peu après la révolution de février, au moment où l'on était en Belgique très perplexe en ce qui concernait les intentions du nouveau gouvernement républicain à notre égard; on savait, d'autre part, qu'une intense propagande se faisait à Paris, parmi les nombreux ouvriers belges qui y résidaient, pour les engager à aller répandre chez eux les « bienfaits de l'idée républicaine. » On les haranguait. On leur distribua même des armes. Des rapports inquiétants étaient parvenus à Bruxelles.

Il fallait, à tout prix, envoyer des instructions à notre ministre à Paris, le prince de Ligne. Mais les communications étaient difficiles. Une active surveillance était exercée à la frontière française. On chercha à Bruxelles quelqu'un qui pourrait s'acquitter d'une mission confidentielle et qui possédât les mérites de prudence, de discrétion, de courage et d'adresse qu'elle exigeait. Le choix tomba sur un jeune officier distingué, le capitaine Van de Vin, qui atteignit dans la suite les plus hauts grades.

Le capitaine Van de Vin fut appelé d'urgence au palais, où il trouva les

Digitized by Google

L'annexion des provinces belges fut l'une des pensées dominantes du règne.

Après la guerre du Schleswig-Holstein, après la guerre d'Autriche et de Sadowa, l'empire français sentait son hégémonie ébranlée. L'axe de l'équilibre européen était déplacé; il n'était plus en France, il était en Prusse, et les ambitions françaises, refoulées du côté du Rhin, s'étaient tournées vers le nord. C'était là qu'il fallait trouver une compensation. Le Borinage et le pays wallon étaient sillonnés d'émissaires français. On alla même jusqu'à faire des offres corruptrices à des hommes politiques belges.

C'est sur ces entrefaites que des financiers conçurent l'idée de céder à la Compagnie de l'Est français le réseau du Grand-Luxembourg et du Liégeois-Limbourgeois.

Ce fut l'origine d'un grave incident diplomatique, qui forme l'un des épisodes les plus intéressants de notre histoire politique, et il faut bien le dire, l'un des moins parfaitement connus.

J'ai eu à maintes reprises l'occasion d'en causer avec M. Frère-Orban, qui y fut si activement mêlé et aimait à

ministres délibérant. Une grande confusion régnait au sein du conseil. Tout le monde parlait à la fois. Les avis les plus divers étaient donnés et aussitôt contredits. Au bout de la table autour de laquelle siégeaient les ministres, était assis un homme à la physionomie jeune, que le capitaine Van de Vin ne connaissait pas et qui gardait le silence et, penché sur un papier, écrivait. Tout à coup, il se leva et déclara qu'il avait une proposition à faire; on écouta. Il lut le texte des instructions qu'il fallait donner au prince de Ligne et qu'il venait d'improviser pendant qu'on se débattait autour de lui dans le doute et l'incertitude. Tout le monde approuva.

D'un ton net, et dont l'autorité frappa immédiatement le capitaine, le jeune ministre lui enjoignit de rentrer chez lui et de préparer son bagage. — Vous allez, lui dit-il, lire plusieurs fois ces instructions, vous reviendrez ici dans une heure; vous les saurez de mémoire; vous me rendrez ce papier; vous trouverez un passe-port en règle. Vous partirez immédiatement pour Paris. Vous verrez le prince de Ligne et vous lui répéterez textuellement ce que vous venez d'entendre. — La chose fut faite comme il avait été dit.

Le capitaine Van de Vin remplit ponctuellement sa mission, à la satisfaction du gouvernement. Il ne sut qu'en quittant le palais du Roi que le ministre qui lui avait tenu ce bref et ferme langage était M. Frère-Orban. Et il garda de cette entrevue émouvante et courte une profonde impression.

Digitized by Google

rappeler les souvenirs pittoresques et mouvementés de sa mission diplomatique à Paris. Il y apportait même quelque coquetterie, et il me remit un jour des notes personnelles où il avait consigné jour par jour le récit de ses négociations et de ses entrevues avec les ministres et la plupart des grands personnages de l'Empire. J'y ai pu fructueusement puiser pour retracer devant vous, messieurs, l'historique de ces curieux événements.

La réalisation du projet négocié entre des financiers belges et la Compagnie française de l'Est eût entraîné pour la Belgique, au point de vue économique comme au point de vue politique, les plus graves conséquences.

Au point de vue économique, le département de l'Est était devenu le centre de la production française de la fonte et du fer. Pour se développer, il lui fallait du charbon à bas prix. Ses établissements métallurgiques étaient alimentés, d'un côté, par les charbons du bassin de la Sarre et, de l'autre, par les charbons des bassins de Charleroi et de Liége. Deux voies concurrentes les leur amenaient et de cette concurrence même résultaient des tarifs favorables. On voulait réunir ces deux lignes dans les mains d'une seule et puissante compagnie et arriver ainsi à créer un monopole qui provoquerait nécessairement une hausse des tarifs et empêcherait la reprise des chemins de fer concédés par l'État belge, dont les tarifs étaient très bas et que le gouvernement avait intérêt à ne pas hausser, dans le but supérieur de favoriser l'exportation des charbons nationaux vers l'étranger.

Tel était le péril économique.

Au point de vue politique, le danger n'était pas moins grand.

Si les compagnies concessionnaires pouvaient céder à qui elles voulaient les lignes qu'elles exploitaient, nos chemins de fer étaient mis à l'encan; c'était la concurrence s'établissant entre les pays étrangers pour en faire l'acquisition. Nous aurions cessé d'être les maîtres chez nous; notre indépendance n'eût plus été que purement nominale, et la situation était aggravée encore par le fait que l'État français donnait sa

Digitized by Google

garantie à la Compagnie de l'Est; il devenait en quelque sorte l'associé de celle-ci. Le respect de notre indépendance et les principes du droit public s'opposaient à ce qu'un gouvernement étranger pût exercer, en Belgique, un droit réel d'ingérence et de contrôle.

Enfin, au point de vue stratégique, nul ne pouvait se dissimuler l'importance de la ligne du Grand-Luxembourg; déjà à cette époque, on prévoyait un conflit possible, et c'eût été s'exposer aux pires aventures, que de l'abandonner à un État étranger dont les visées belliqueuses étaient connues. Sentant le péril imminent, Frère-Orban saisit la Chambre d'un projet de loi interdisant aux compagnies concessionnaires de céder leur concession à d'autres sociétés, sans l'autorisation du Gouvernement.

L'initiative de Frère-Orban, dans cette circonstance, fut brusque et rapide. En deux heures, M. Bara improvisa l'exposé des motifs du projet de loi. Cinq jours après, le rapport était déposé. Le sixième, le projet était voté à l'unanimité.

Cependant, le problème n'était pas tranché. Le gouvernement français s'émut et intervint. Il menaça. Il accusa la Belgique d'un acte d'hostilité envers la France. Il exigea du gouvernement belge qu'il approuvât, malgré tout, le traité de cession du chemin de fer du Grand-Luxembourg à la Compagnie de l'Est.

On put croire un instant, et avec raison, la paix menacée et l'indépendance de la Belgique compromise. Frère-Orban courut au-devant du danger, et de ministre des finances, de chef du cabinet, se transforma en diplomate.

Comment apparaîtrait-il sous cette nouvelle incarnation, dans ce rôle où il ne s'était pas encore essayé? Ses propres qualités d'hommes d'État, de chef de parti, d'orateur politique, la vigueur, l'inébranlable décision, la promptitude d'action, son esprit d'autorité et cette confiance en lui-même que l'on a si souvent taxée d'orgueil, ne desserviraient-ils pas l'ambassadeur?

Bien au contraire, elles assurèrent la victoire.

Frère-Orban sut d'ailleurs, avec une admirable souplesse,

Digitized by Google

les tempérer par toutes les ressources de tact et d'adresse, par toutes les séductions de langage, de manières, de sourires, qui semblent être l'apanage des diplomates de carrière, et qu'on acquiert plus aisément dans les chancelleries que dans l'enceinte parlementaire. Ce fut d'ailleurs un grand manieur d'hommes et il savait conquérir par le charme, comme il savait dompter par la volonté.

Les notes de M. Frère-Orban, dont j'ai eu le privilège de prendre connaissance, offrent un puissant intérêt historique. Elles sont d'une belle clarté de style. Elles résument avec une concision lapidaire, en phrases nettes, vigoureuses, en termes simples et cependant toujours expressifs, avec des mots en relief qui leur donnent de la chaleur, du mouvement et parfois jusqu'à de l'éloquence, les conférences successives de Frère-Orban avec l'Empereur, avec ses ministres, avec le prince Napoléon, avec les puissants financiers cosmopolites qui tenaient en main les fils secrets de l'affaire. On y voit Frère-Orban tour à tour affable et conciliant, pressant et énergique; mêlant le plaisant au sévère et se prodiguant dans les réceptions diplomatiques, dans les salons aristocratiques et politiques, où on lui faisait fête; au besoin, autoritaire et dur, s'emportant un jour, debout, devant M. Rouher, qui avait pris un ton menaçant, et déployant, au cours de ces longues et délicates négociations, une opiniâtreté et une ténacité qui arrachèrent au ministre des affaires étrangères, M. de Lavalette, le jour où tout fut conclu, en même temps que l'aveu de sa défaite, cette exclamation : « Ah! vous avez bien justifié votre réputation; vous êtes une barre de fer! »

Le terrain où Frère-Orban s'était placé dès le début des négociations était solide. Au point de vue politique, il repoussait énergiquement l'ingérence sur notre territoire d'un pouvoir étranger. Il invoquait notre neutralité et il alla même jusqu'à la menace, qui impressionna vivement le cabinet des Tuileries, de faire appel aux puissances et de provoquer la réunion d'une nouvelle conférence à Londres.

Au point de vue économique, au contraire, il se montrait plein de conciliation; il proposait, pour donner satisfaction à

Digitized by Google

certaines prétentions de la Compagnie de l'Est, des conventions de services mixtes, permettant l'organisation de trains de transit direct vers la Hollande et Amsterdam. Les intérêts matériels de la Compagnie eussent été de la sorte assurés.

La réponse de MM. Rouher et de Lavalette se résumait dans cette accusation persistante : « Au fond de votre opposition, il n'y a qu'une seule idée, vous voulez exclure « le Français ».

Les négociations, commencées le 3 avril, durèrent jusqu'à la fin du mois. Un moment vint où il sembla que tout était compromis. Le 21 avril, on crut les négociations rompues. « La bataille est-elle définitivement perdue? », écrivait Frère-Orban. — Et il annonça son retour en Belgique.

Le 22 avril, cependant, brusquement, l'Empereur fait appeler Frère-Orban; celui-ci tente un dernier effort; il ramasse en faisceau ses arguments, vainement développés jusque-là devant les ministres, tente un dernier effort, ne cède rien. Il parvient à impressionner l'Empereur au point que celui-ci lui dit : « Mais cela me paraît juste; faites vos propositions et je demanderai qu'on les examine à nouveau. »

L'examen en fut donc repris, et, le 27 avril, on arrêtait les protocoles définitifs qui consacraient l'entièreté du système défendu par le ministre belge. Frère-Orban, tout en maintenant son refus formel d'approuver la convention de cession, proposait de prêter le concours du gouvernement belge, à l'effet de négocier des conventions ayant pour objet l'organisation de services mixtes et de trains de transit. M. de Lavalette déclarait qu'il ne demandait pas mieux que de trouver la réalisation des avantages recherchés par la Compagnie de l'Est par les moyens suggérés par le plénipotentiaire belge.

Il fut convenu qu'on nommerait une commission mixte composée de trois délégués français et de trois délégués belges, ayant pour mission d'examiner les propositions faites au nom de la Belgique et d'apporter une solution définitive.

Vous savez ce que sont d'ordinaire les solutions de cette nature. C'est ce qu'on appelle un encommissionnement. C'était la fin du conflit, c'était la renonciation à toutes les exigences

Digitized by Google

d'abord émises; c'était, de la part de la France, l'abandon de sa prétention d'imposer au gouvernement belge l'approbation du traité de cession du chemin de fer du Grand-Luxembourg à la Compagnie de l'Est, et, en d'autres termes, la victoire du ministre belge. Comme le disait M. Frère-Orban, « la vérité est que nous sortions de là en maintenant la paix et en proclamant de bons rapports, et que les conventions ne seraient pas approuvées ».

La commission fut nommée, se réunit; on n'alla pas plus loin. Moins de deux ans plus tard, l'empire s'écroulait dans le sinistre entonnoir de Sedan!

M. Frère-Orban a, en quelques lignes, résumé l'esprit, le but, le résultat des négociations dont je viens de retracer les grandes lignes, dans un paragraphe, qu'il a intitulé lui-même l'« Épilogue ».

« Le seul homme, dit-il, qui ait parlé net, est le prince Napoléon (1). L'Empereur a été vague et s'est borné à tâter le terrain. Les ministres ont voulu pouvoir dire qu'aucune question politique n'avait même été effleurée, qu'on n'avait rien demandé à la Belgique qui pût modifier en quoi que ce soit

(1) Il est intéressant de reproduire ici le langage que tint à M. Frère-Orban le prince Napoléon dans l'entrevue qu'il eut avec lui le 13 avril 1869. Le prince paraît s'être exprimé avec une grande franchise. Il prévoit un bouleversement de la carte politique de l'Europe et laisse apparaître les secrètes espérances de la France impériale.

Voici comment M. Frère résume ses paroles :

« Où en sont vos affaires? m'a-t-il dit. Cela ne marche pas; on traîne en longueur. Vous aurez beaucoup de peine. Il faut sans doute trouver quelque chose pour régler la question des chemins de fer; mais la difficulté n'est pas là. On s'arrangerait vite si sur le terrain politique on pouvait faire quelque chose. C'est mon idée, car moi, je ne suis rien dans le gouvernement; je n'engage personne, et il ne faut pas donner à mes paroles un caractère qu'elles n'ont pas. Seulement, je connais l'Empereur; il serait utile de causer avec lui. Il n'y a pas de ministres ici; je ne dis pas que cela soit bien; mais cela est ainsi. Vous parlez avec ces messieurs; c'est à peu près sans résultat. On ne termine des affaires de ce genre qu'avec l'Empereur. La politique est la seule et vraie préoccupation. L'Europe est bouleversée; elle peut l'être plus profondément encore; le droit public ancien est détruit; il n'y a pas de droit public nouveau accepté. Il faut que l'on arrive à fonder un nouvel ordre entre les puissances. La Prusse a pris une prépondérance qui est inquiétante; je ne blâme pas les Allemands de faire ce qu'ils font; j'agirais comme eux à leur place; mais je constate que l'extension de l'Allemagne réduit le rôle de la France dans le monde.

Digitized by Google

ses conditions d'existence, mais au fond, la même pensée existe partout; il faudrait que la compensation de Sadowa pût se trouver quelque part, et, à défaut de moyens plus éclatants, on a caressé le rêve de l'annexion des chemins de fer qui, se développant peu à peu, auraient fini par compromettre sérieusement la sécurité et l'indépendance du pays. Renverser cette espérance, lui enlever toute chance dans l'avenir, ne rien abandonner à d'autres rêves, ne rien promettre qui ne puisse être proclamé du haut des toits, c'est-à-dire le désir, la volonté d'entretenir de bons rapports, amicaux, sympathiques, pleins de cordialité, c'est là, ce me semble, un résultat politique qui n'est pas à dédaigner. »

Cette pensée annexionniste, cette convoitise persistante tendue vers la Belgique comme vers une proie, se révélèrent pendant les négociations, dans toute l'attitude, toutes les paroles des ministres français, comme du prince Napoléon et de l'Empereur lui-même, dont c'était une idée personnelle et intime, et qui couva au fond de son esprit depuis le commencement du règne.

Napoléon III ne s'en cachait guère, d'ailleurs, puisque dans

L'Allemagne, c'est une tache d'huile; elle s'étend sans cesse. Je ne parle pas de la ligne du Mein; on dit qu'elle n'est pas franchie; c'est ridicule. Avec des conventions militaires et douanières on n'a plus rien à demander. La Prusse a, sous ce rapport, tout ce qu'elle peut désirer. Mais l'Allemagne ne s'arrête pas à la Confédération du Nord; ce sera quand on voudra, un jour ou l'autre, les États allemands de l'Autriche, la Livonie, que sais-je? et plus vite encore la Hollande, les pays du *plat Deutsch*, dont les ports et les côtes sont nécessaires pour lui créer une grande marine et une expansion au dehors. Au milieu de ces mouvements et de ces bouleversements, vous serez menacés. Le meilleur moyen de parer à ces dangers, c'est l'entente, c'est l'union, c'est l'alliance de la France, de la Belgique et de la Hollande. Oh! il faut respecter à tout prix l'indépendance de ces deux Etats; mais votre neutralité est une chimère. Si une guerre éclate, comment pourrez-vous rester neutres, quand on aura intérêt à vous faire sortir de votre neutralité? Si votre neutralité est violée, qui viendra la défendre? L'Autriche? Elle ne bougera pas. La Russie encore moins; elle est trop loin. L'Angleterre? n'y comptez pas. Si nous affermissons, si nous garantissons votre indépendance, l'Angleterre ne bougera pas parce que vous cesseriez d'être neutres. Si votre indépendance était menacée, elle agirait, je crois; elle y a un intérêt qu'elle n'abandonnera pas. Mais votre neutralité, c'est autre chose. Si vous parveniez néanmoins à rester neutres pendant la guerre, quel serait votre profit? Après la guerre, ce sont les petits États qui font les frais de la paix. »

Digitized by Google

un de ses entretiens avec Frère-Orban, il lui disait en riant : « Sans doute, si tous les Belges voulaient être Français, ce n'est pas moi qui m'y opposerais (1). »

De ces constantes visées conquérantes, nous trouvons au surplus une preuve nouvelle et récente dans une révélation des *Mémoires* du comte de Falloux, qui raconte que Napoléon, alors prince-président, peu de temps après son élection à la première magistrature de la République, écrivit un soir, à la manière du premier de sa dynastie, du grand Napoléon, un décret d'annexion pure et simple de la Belgique. Dans la nuit même, sur les instances d'un de ses confidents, il consentit à renoncer à cette entreprise aventureuse, et déchira de sa main le décret, dont l'écriture était à peine séchée (2).

C'était donc la victoire.

Le soir de la signature des protocoles, au bal de l'Impératrice, lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre, et les hommes les plus distingués du corps diplomatique s'empressèrent autour de Frère-Orban et le félicitèrent.

Il rentra vainqueur en Belgique; sa récompense fut de se voir renverser, l'année suivante, par les cléricaux; sa conso-

(1) L'Empereur ajoutait, rapporte M. Frère-Orban :

« Il est certain que les Belges veulent être ce qu'ils sont et, par conséquent, on ne peut les violenter. D'ailleurs, l'Angleterre serait fort opposée à toute mesure qui porterait atteinte à l'indépendance de la Belgique, et c'est aussi une raison de n'y pas songer. Mais il faut des relations intimes. On a publié en Allemagne une brochure — qu'il me montra — très hostile à la Prusse; on y soutient qu'en cas de guerre avec la France, la Prusse ne saurait pas résister avec la confédération du Rhin. On vient de répondre à Berlin par une autre brochure, dont j'ai reçu tantôt une traduction et dans laquelle on fait intervenir la Belgique avec l'Allemagne contre la France. Tout cela est désagréable. Les choses ne sont pas ce qu'elles sont; elles sont le plus souvent ce qu'elles paraissent, et à force de répéter de pareilles choses, on finit par les prendre pour des vérités. » Il ne m'a pas été difficile de montrer à l'Empereur que le meilleur moyen de faire tomber des bruits de ce genre, c'était d'inspirer une complète sécurité à la Belgique.

« Nous avons parlé ensuite, continue M. Frère, de la situation intérieure, de la prohibition et de la protection, des octrois, des réformes plus difficiles à faire que les révolutions... »

L'aveu est piquant dans la bouche du prince révolutionnaire qui était arrivé au pouvoir par un coup de force !

(2) Mémoires, t. II, p. 168.

Digitized by Google

lation, peu après, d'entendre proclamer par la bouche d'un de ses adversaires politiques, M. Thonissen, qu'il avait « sauvé le pays ».

Ce même sentiment intense de la dignité nationale et de ses devoirs envers le pays, qui avait brusquement transformé Frère-Orban d'homme politique en diplomate, le poussa à s'occuper toute sa vie avec tant de sollicitude, et disons même de passion, de nos affaires militaires, — non cependant qu'il fût un tacticien ou un stratégiste, ou que, comme Cavour et Thiers, il se complût à discuter plans de campagne et batailles.

Il s'en défendait même avec modestie et il disait, non sans fierté : « Je ne suis pas un stratégiste; je n'ai d'autre mérite, dans cette matière, que de m'être dévoué toujours, dans l'opposition comme au pouvoir, pendant toute ma carrière politique, à tout ce qui incarnait la défense nationale. J'ai attaché mon nom à toutes les mesures qui ont été prises pour assurer cette défense. »

Pour faire prévaloir ces mesures, il ne s'arrêta et n'hésita jamais devant des préoccupations électorales; l'intérêt du pays les dominait dans son esprit.

Dans une discussion mémorable sur le projet d'organisation militaire de 1868, en réponse aux attaques violentes et systématiques de la droite, et notamment de MM. Jacobs et de Theux, il s'écriait : « Vous aurez refusé des conscrits pour vous; l'étranger en prendra pour lui; vous aurez refusé un peu d'or pour votre défense; il vous en prendra dix fois plus pour l'employer à son profit! »

Il eut, en matière militaire, deux initiatives qu'il importe de mettre en relief.

L'une aboutit, mais fut bientôt détruite par les cléricaux. L'autre est restée à l'état de projet.

Je veux parler de la rémunération des miliciens et de l'organisation de la réserve nationale.

La rémunération des miliciens fut organisée par une loi du 3 juin 1870, faite à la veille des élections où le gouvernement libéral sombra et où l'on entendit des libéraux aveugles,

Digitized by Google

dans l'explosion de rancunes satisfaites, saluer sa chute comme un « soulagement universel ». La loi de 1870 instituait un fonds spécial. Tout milicien ayant un an de présence réelle au corps et ayant accompli son service actif, jouissait, pendant son temps de service, d'une indemnité annuelle de 150 francs. Il avait droit, en outre, à 12 centimes par jour de présence.

Ces sommes étaient affectées à la constitution d'une rente viagère dont la jouissance lui était attribuée à partir de l'âge de cinquante-cinq ans, et même plus tôt, en cas d'invalidité ou d'infirmité contractée dans l'exercice de sa profession. Le bénéficiaire avait le droit de convertir cette pension en une rente au profit de sa femme, ou de l'affecter à assurer le remplacement de ses enfants.

Les catholiques supprimèrent ce système démocratique et, par une loi de 1875, ils décidèrent d'accorder aux parents des miliciens une somme de 10 francs par mois pendant le service actif.

A une loi de sage prévoyance, destinée à améliorer le sort des classes laborieuses, à une loi qui reposait sur l'esprit d'épargne, ils substituèrent une « misérable sportule » de 33 centimes par jour, attribuée à la famille du milicien, destinée fatalement à être gaspillée dans les cabarets et qui ne représentait pas autre chose, en réalité, qu'une prime électorale!

Chose inouïe, dans les circonstances actuelles, dans la situation sociale assurément menaçante où nous sommes, c'est dans l'augmentation de cette prime électorale que les cléricaux cherchent aujourd'hui un remède; c'est là qu'ils prétendent trouver la solution du problème militaire, et l'on allait jusqu'à annoncer récemment à la Chambre que l'on augmenterait de 6 millions la somme nécessaire au payement de la prime des miliciens, alors que, d'après l'honorable général Brialmont, cette dépense annuelle suffirait presque pour organiser une armée de 180,000 hommes apte à défendre efficacement la place d'Anvers et les forts de la Meuse, et constituée sur la base de l'égalité des charges militaires.

Digitized by Google

Cette nécessité d'introduire dans l'armée le principe de l'égalité devant le devoir de servir le pays n'a pas toujours été comprise.

Les circonstances n'en avaient démontré autrefois ni la nécessité pratique, ni l'absolue justice, et pendant longtemps Frère-Orban recula devant l'établissement d'un régime qui aurait si profondément modifié les mœurs du peuple belge.

Au point de vue de la sécurité nationale, il ne semblait pas nécessaire, à une époque où la défense se concentrait autour de la place d'Anvers, d'aggraver les charges militaires, dont l'augmentation répugnait au sentiment public. — Il faut reconnaître que le pays n'a jamais été militariste.

Au point de vue social, Frère-Orban constatait en 1868, en se basant sur des chiffres empruntés aux statistiques officielles, que, sur le nombre total des citoyens qui se faisaient remplacer, les journaliers, les ouvriers, les domestiques et les artisans étaient dans la proportion de 77 p. c., tandis que les riches, ceux qui appartenaient aux professions libérales, les employés, les propriétaires, les rentiers, n'y figuraient que dans la proportion infime de 6.82 p. c.

Dès lors cependant, — il l'annonçait dans son discours sur le projet d'organisation militaire, — il caressait et il mûrissait l'idée d'appeler toutes les classes de la société à participer à la défense de la patrie et il esquissait le projet qu'il déposa le 20 janvier 1884.

En présence de l'insuffisance de l'armée, constatée déjà par les commissions mixtes de 1867 et de 1871, ce projet tendait à la formation d'une réserve de 30,000 hommes; elle devait se recruter parmi les miliciens ayant pris un bon numéro et payant des impôts en quotité suffisante pour qu'on pût présumer qu'ils avaient les ressources nécessaires pour s'habiller et s'équiper à leurs frais. La réserve aurait été appelée à fournir d'abord trois mois de service actif et, de deux en deux ans, il y aurait eu trois rappels de vingt-huit jours chacun.

Si l'on examine la question sérieusement et loyalement, on ne peut contester que ce fût là une réforme pratique et sage,

Digitized by Google

tenant compte à la fois des besoins de la défense et des intérêts de la science, des arts, des lettres et de l'enseignement, et inspirée d'un véritable esprit démocratique; malheureusement, elle n'aboutit pas. Le projet de 1884 dort encore dans les cartons de la Chambre.

Depuis douze ans, la situation du pays s'est transformée. Les fortifications de la Meuse et d'Anvers exigent une garnison de défense.

La réserve n'existe que sur le papier; elle n'est constituée que des dernières classes de milice, aggravation nouvelle des charges imposées aux classes pauvres.

Elle fournirait en cas de rappel des hommes déshabitués du service et qu'on ne saurait peut-être même pas équiper; enfin, circonstance importante, un parti nouveau s'est emparé de la question de l'inégalité des charges militaires pour en faire une arme de trouble et de désorganisation sociale.

Il est évident, toutes les opinions se rencontrent sur ce point, que le niveau moral de l'armée a baissé. Le 27 février 1894, dans un grand débat provoqué par M. le général Brialmont, M. Woeste disait : « Le moral de l'armée est excellent; il n'a pas besoin d'être relevé. » Et, tout récemment, les généraux belges consultés par le ministre de la guerre répondaient : Le niveau moral de l'armée baisse; la gangrène socialiste gagne l'armée; elle la gagne par le journal, par les réunions de cabarets, par les meetings de conscrits, par les conversations dans les chambrées, par les excitations des meneurs, par un travail de pénétration continu. Et ils ajoutaient : Il n'y a qu'un remède à apporter à cette situation, c'est de décréter le service personnel, c'est d'appeler les riches à se mêler aux pauvres dans les rangs de l'armée et d'enlever au parti socialiste un de ses plus puissants instruments de propagande, en proclamant que le devoir militaire est le même pour tous.

Le libéralisme est aujourd'hui rallié au principe du service personnel. C'est à lui que reviendra l'honneur de rechercher, de trouver et d'appliquer la formule pratique de ce principe, qui corresponde aux aspirations démocratiques et égalitaires

Digitized by Google

de l'époque, sans entraver le développement de la culture sociale et les intérêts intellectuels et moraux de la civilisation.

En face de cette solution, que rencontrons-nous ? Deux solutions adverses. — D'abord la solution cléricale : c'est le volontariat, qui substituerait à une armée nationale des régiments de mercenaires, semblables à ces gardes suisses et allemandes que recrutaient autrefois les rois de France pour défendre leur vieux Louvre, qui transformerait en fonction salariée le devoir sacré de défendre le sol, les institutions de la patrie et la paix publique, et qui achèverait de déprimer les âmes, et d'éteindre le sentiment national, déjà si faible et qu'il faut plus que jamais réveiller, raviver, exciter et ressusciter dans une nation engourdie par soixante années de tranquillité, d'ordre et de paix. — A côté de cette solution, la solution socialiste.

C'est le système de la Convention et de la Commune de Paris. C'est le système de la nation en armes, qui désorganiserait l'armée, en attendant qu'on la supprimât, qui la remplacerait par des bandes sans cohésion, sans unité, sans discipline, et dont, en réalité, on n'attend qu'une seule chose : la distribution de fusils et de cartouches aux milices révolutionnaires !

Ici encore, la solution patriotique et démocratique, c'est au libéralisme qu'elle appartient. C'est lui qui l'apportera, fidèle à son passé. Il sera, en le faisant, ce qu'il a été au cours de toute son histoire : un parti national, le rempart le plus solide de la sécurité au dehors comme de la sécurité au dedans.

Assurément, il a son drapeau à lui, qui symbolise ses principes, qui incarne ses idées, ses aspirations politiques et sociales, mais, pour le mieux faire dominer, il n'a jamais incliné devant lui le drapeau national !

(*A suivre.*) PAUL HYMANS.

Digitized by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE VI.

Le break marchait à grande allure, au trot de ses énormes mecklembourgeois que M. Heurtel conduisait lui-même, ayant Gertie à côté de lui sur le siège.

A l'intérieur, Will, étendu sur une banquette, près du panier aux provisions, en face d'Émilienne et de Félicien, lançait de lentes bouffées de son cigare, en clignant des yeux pour confronter les verts du paysage.

Parsemée de touffes sombres, zébrée de l'or pâle des seigles mûrissants, si pâle que de loin on croirait voir des coulées de sable dans les dunes, avec les carrés de moire bleutée des avoines, de panne olive des froments, de soie vert tendre des lins, la plaine se prolongeait jusqu'à la ligne à peine perceptible des crêtes qui s'incurvait entre deux clochers de village, l'un à droite, l'autre à gauche, comme un câble tendu au sommet de deux mâts.

De-ci, de-là, pareille à quelque voile blanche, immobile sur un océan tour à tour jaune et vert, le pignon d'une ferme fraîchement crépi à la chaux, ou, telle une gouttelette de sang sur l'aile d'une perruche, un toit de tuiles au milieu d'une cépée...

A l'horizon, vers l'ouest, des futaies, au fond d'un pli du sol, massaient des ombres violettes, mollement arrondies et, se

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 février 1896.

Digitized by Google

détachant d'elles, montant la côte à la queue-leu-leu, inclinées sous un même effort de montée, des houpettes de peupliers marquaient la bordure d'une route.

On traversait les plaines des grandes guerres de Louis XIV. Turenne en personne, avec quelques escadrons, fourragea du côté de Chièvres, dont la tour aiguë piquait le ciel vers le sud-ouest. Le grand Condé campa à Lens, puis à Brugelette, que le break venait de traverser. Boufflers, Luxembourg, Vendôme laissèrent ici les souvenirs de leurs bandes galantes et pillardes. Là-bas, du petit village d'Arbres, entre Maffles et Attre, le général de Tilly fut enlevé par un coup de main hardi au milieu de sa garde réduite à l'impuissance. L'avant-veille de la bataille de Fontenoy, l'armée alliée traversa ce pays.

De temps en temps, Will reportait les yeux sur le groupe que formaient, devant lui, Gertie coquettement moulée dans un paletot de couleur claire, et M. Heurtel, le dos un peu voûté, les favoris rebroussés par le vent, élégant et distingué toujours.

« C'est un flirt, ça! » fit-il à mi-voix, en regardant Émilienne.

La jeune femme cligna des paupières, pour marquer qu'elle était du même avis.

« Ça pourrait bien finir par un mariage », ajouta le peintre.

Félicien devint brusquement très pâle. Depuis quelques jours, il était en proie à d'étranges appréhensions. Les assiduités de son maître auprès de Gertie lui semblaient prendre une signification tout à fait anormale. Si M. Heurtel avait eu trente ans de moins, le jeune homme n'aurait pas hésité un instant à conclure qu'il était amoureux de la fille de Gédéon Spilett. Mais à son âge, cela lui semblait monstrueux. Du coup, son maître tombait dans son estime de toute la hauteur où il le tenait placé jusque-là. Lui si bon, si tendre pour tous! Non, ce n'était pas possible...

« Oh! monsieur Fleuriot, balbutia Félicien. Quelle idée! Une affection paternelle tout au plus; songez que Gertie pourrait être la fille de M. Heurtel.

Digitized by Google

— Ftt..., reprit l'artiste en gesticulant avec son cigare, on en a vu d'autres... Ce constructeur de chemins de fer me paraît parfaitement occupé à faire dérailler son train. »

Émilienne lança un clair éclat de rire, tandis que Will, désignant d'un coup d'œil M. Heurtel en grande conversation avec Gertie, ajoutait :

« Et tenez, regardez, le voilà qui siffle au disque... »

Mais on arrivait à Casteau, dont les maisons et l'église dévalaient, dans un tohu-bohu charmant, le long d'un ru torrentiel qui roulait de petits flots écumeux. Et brusquement une longue allée de tilleuls barra l'horizon, une allée royale, à laquelle s'embranchait une seconde, majestueuse aussi, et tout autour on en devinait d'autres, disparues maintenant, convergeant vers un rond-point qui fut une merveille, sans doute, mais dont on ne retrouvait que les vestiges.

Au fond de la drève se dressait la haute porte du monastère, semblable à une entrée de ville, avec sa large percée centrale et ses deux ouvertures latérales. Une statue de la Vierge, ébréchée, la décorait. Et Will, tout en mettant pied à terre sous l'ombre solennelle de l'immense arceau verdoyant, songeait que si, à quelques siècles en arrière, il eût été ou le marquis de Boufflers ou John Churchill, duc de Marlborough, s'avançant vers cette entrée, aux éclats des trompettes des dragons et des chevau-légers, il aurait vu apparaître sur ce seuil, pour le recevoir, l'abbé de Casteau, François Libert, vicaire général des États espagnols, ou Nicolas Noël, député aux États du Hainaut, seigneurs haut justiciers de haute et basse mairie, mitrés et crossés, accompagnés de leur bailli, de leur prieur, de leur procureur criminel, de leurs soixante-dix religieux cisterciens et de leurs quatre-vingt-quatorze domestiques.

Mais un cri s'était fait entendre. Une seconde, la robe de Gertie était restée accrochée, dans sa descente, au marchepied de la voiture, et la furtive vision d'un bas noir sur une cheville fine et légère, faisait venir une rougeur sur les pommettes de M. Heurtel.

Digitized by Google

« Décidément, cela devient sérieux », murmura Will à l'oreille de sa femme.

On remisa le break dans une ferme installée dans les communs abandonnés de l'ancienne abbaye. Le panier aux provisions fut confié à un petit paysan et l'on entra dans l'enclos.

Une première déception y attendait Félicien. Il avait espéré à ce moment s'approcher de Gertie, lui parler, apprendre d'elle quelque chose qui dissipât les doutes qui lui torturaient le cœur, et que venaient d'augmenter encore les observations ironiques du peintre.

Mais Gertie avait pris le bras que M. Heurtel lui offrait, et le cœur du pauvre Félicien en reçut un nouveau choc.

Devant eux s'étendait un vaste parc parsemé de bâtiments, la plupart dans un état de délabrement attristant. Fondée en 1148 par saint Bernard en personne, l'abbaye de Casteau se composait encore au XVIIIe siècle d'un enclos d'environ vingt-cinq hectares d'étendue. Il s'y trouvait, pour l'usage de la maison, deux moulins à eau, l'un pour moudre le grain, l'autre pour scier le bois; une carrière de pierres, une tannerie, une meunerie. Ces constructions, ruinées par un incendie récent, se voyaient encore en partie, sur une série de cours qui se prolongeaient jusqu'à la rivière. La brasserie produisait annuellement quarante et un brassins de bière de quarante tonneaux chacun. La veille de la bataille de Fleurus, un escadron de cuirassiers autrichiens s'arrêta au monastère. Les moines, à la hâte, défoncèrent quelques tonneaux, invitant les soldats à y puiser à volonté, et ceux-ci, après avoir bu à satiété de cette bière dont ils n'avaient jamais goûté la pareille en leur pays, proclamèrent qu'elle avait la vertu de les rendre dorénavant invincibles.

Au milieu de cette mélancolique retraite se dressait, devant les promeneurs, une haute tour carrée, de trois styles superposés, autour de laquelle une nuée de corneilles s'ébattaient en poussant des appels stridents. De folles végétations s'élançaient par tous les interstices de la pierre. A la base, un portique monu-

Digitized by Google

mental à colonnes de marbre noir, garni d'un cadran, formait jadis le frontispice de l'église conventuelle. Non loin de là, enfouie sous un amas de terre, s'ouvrait une sorte de crypte dont les moines de l'abbaye avaient fait leur cave à vin. En face achevait de se ruiner la margelle démantibulée d'un puits en pierre portant un millésime à demi effacé avec les armes de quelque abbé contemporain : de gueules, chargé d'un chevron et de trois croissants, le cimier formé de la crosse et de la mitre droites.

Derrière la tour, on visita les restes du chœur et de la nef, et, sous un enchevêtrement de branchages et de plantes, où le jour pénétrait à peine et d'où l'on fit fuir quelques lapins effarés, trois statues couchées, sans bras, sans pieds, sans nez, reposant sur des tombeaux dont les ossements furent jetés au vent un jour de fureur populaire, et qui sont les seuls restes de cette fameuse galerie de sépultures qui avait fait surnommer l'abbaye de Casteau : le cimetière de la noblesse du Hainaut.

Gertie écoutait les explications que M. Heurtel lui donnait, à mesure, avec une fierté un peu enfantine d'étaler sa science et d'intéresser la jeune fille. Mais quelque effort qu'elle fît pour concentrer son attention sur les objets qu'elle avait devant les yeux, sa pensée visiblement était ailleurs. Elle aussi commençait à s'alarmer de la tournure que prenait à ses côtés la prévenance exagérée du maître des Écacheries. En dépit de tous les raisonnements dont elle s'efforçait d'endormir ses premiers soupçons, il lui semblait qu'elle lisait dans le cœur du vieillard, clairement. Et elle sentait que cette sympathie qui s'était manifestée dès la première heure de leur rencontre, devenait rapidement autre chose qui l'émotionnait étrangement. Qu'est-ce donc qui l'effrayait en somme? Redoutait-elle que cette affection d'un homme qui frisait la soixantaine et qui avait l'âge de son père, présentât, à la fois pour celui qui n'en était pas maître et pour celle qui en était l'objet, une apparence de ridicule que le monde ne saisirait que trop malicieusement? Craignait-elle qu'on eût pu lui reprocher de convoiter l'immense

Digitized by Google

fortune de M. Heurtel et d'avoir essayé de circonvenir le vieillard par une coquetterie inconsciente ou délibérée, condamnable en tout cas? Elle ne savait au juste. Mille idées confuses se heurtaient dans sa tête. Mais elle ne se sentait pas la force de repousser le brave et digne homme, dont la bonté les avait sauvés, elle et son père, par une contenance brève et de froide réserve qui eût cruellement mortifié la tardive illusion à laquelle il s'abandonnait avec une juvénile ardeur.

On visita des ruines encore, les quartiers de l'abbé, du prieur, des étrangers, tous les bâtiments qui entouraient autrefois la cour du donjon. Et après avoir parcouru une longue terrasse, coupée de parterres fleuris, on se trouva tout à coup au sommet d'un escalier monumental en marbre qui descendait dans la vallée, entre une double rangée de balustres et de vases flamboyants, par soixante-dix marches, usées par le temps et coupées de trois larges paliers.

Will ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration. Du bas de l'escalier s'élançait une allée rectiligne qui courait au milieu des étangs jusqu'à une sorte de petit port où dormaient quelques barques.

« Oh! s'écria Will, des moines là-dessus, de grands frocards à robes blanches... Attendez. »

Et vivement, il tira son carnet, se mit à crayonner, tandis que M. Heurtel, s'approchant du peintre, suivait le dessin en connaisseur, très intéressé.

« Vite, Félicien, là-bas sur la sixième marche... oui, c'est cela... tournez-vous un peu... accoudez-vous à la rampe. Oh! superbe!... »

Gertie et Émilienne se trouvèrent ensemble un peu à l'écart. Elles continuèrent de marcher à petits pas, laissant Will à sa fièvre artistique. Dans son inquiétude grandissante, la jeune fille voulait se confier à cette amie fidèle des bons et des mauvais jours.

« Tu vois ce qui se passe?

— Parfaitement, répondit Mme Fleuriot. J'allais justement te féliciter.

Digitized by Google

— Ne te moque pas, je t'en prie, murmura Gertie. Je t'assure que je suis très malheureuse.

— Tu as tort de prendre la chose au tragique, selon ta peu louable habitude. M. Heurtel me semble très épris...

— Mais c'est ridicule, Émilienne. Ma situation prête à la risée.

— Je ne vois pas, moi..., M. Heurtel me semble un parfait honnête homme qui ne demande pas mieux que de te plaire. De quel droit t'y refuserais-tu?

— Mais son âge?...

— Ah! oui, la belle affaire! Ce serait donc le seul mariage conclu dans ces conditions, et le seul mariage heureux, peut-être?

— Songe à ce que dirait le monde?...

— Le monde?... Ce sont les racontars du monde qui te préoccupent maintenant?... Te voilà bien changée... Tu voudrais donc faire le malheur de ce galant homme, et le tien pardessus le marché, pour un stupide respect humain...

— Mais je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer.

— Eh! qui te dit que c'est de l'amour qu'il te demande?... M. Heurtel est avide d'estime et de reconnaissance. Il y a plus de bonté, d'irrésistible tendresse dans son cas que d'amour. Après une existence de labeur, il ne demande qu'à jouir de sa ortune et de son repos... Il sent le besoin de placer dans sa vie un dévouement, une affection sérieuse et calme... Le crois-tu donc encore passionné comme un Roméo?...

— Mais enfin, s'écria Gertie avec un geste nerveux, tu sais bien ce que je veux dire?

— Ah! oui, répartit Émilienne en ricanant. M. de Lanquesaint, n'est-ce pas?... Ce jeune godelureau, que je sais en ce moment fort occupé ailleurs... Tu n'es pas entièrement guérie, puisque je te vois pâlir... Et c'est pour ce misérable qui t'a lâchement abandonnée lorsqu'il a su que sa faute allait avoir des suites terribles, c'est pour ce malfaiteur qui a criminellement abusé de ta candeur et de ton fatal entraînement, c'est pour le

Digitized by Google

père indigne de cet enfant que tu as mis au monde, en cachette, chez moi, sans que nul, même ton père, le sût jamais, sauf Will et moi qui t'avons recueillie, soignée, dorlotée comme notre sœur que tu es,... et c'est pour ce joli monsieur que tu foulerais aux pieds le bonheur de ta vie qui passe là, tout proche de ta main, et que tu n'as qu'à saisir?...

— Ah! Émilienne, murmura Gertie en comprimant de sa main les battements affolés de son cœur, que tu me fais de mal!

— Tant mieux, reprit la jeune femme. Je me doutais bien que c'était ce souvenir qui te ferait hésiter à assurer ta vie, et j'étais bien décidée à te parler comme je le fais.

— Tu veux donc que j'épouse un homme que je n'aime pas, que je ne pourrai jamais aimer?... »

Émilienne regarda la jeune fille. Elle la voyait qui souffrait cruellement. Elle sentit qu'il y avait là, dans cette âme, un feu mal éteint qui couvait sous la cendre et ne voulait pas mourir. Mais elle savait aussi que cette flamme n'avait pas d'issue et que, par conséquent, il n'était guère difficile de l'étouffer.

« Tu te sens donc encore capable d'épouser quelqu'un par amour?... »

Gertie baissa la tête, n'essayant plus de refouler les larmes qui lui brûlaient les yeux. Émilienne avait frappé juste, un peu durement peut-être, mais Gertie sentait elle-même combien Mme Fleuriot avait raison. Ah! non, elle n'épouserait jamais personne par amour. Son cœur était bien mort. Il était mort en même temps que le pauvre petit être dont la vie n'avait duré qu'un jour. Et ce ne serait jamais le lâche qui s'était dérobé aux conséquences d'un mutuel égarement qui viendrait lui demander sa main.

« Songes-y bien, poursuivait Émilienne, c'est ton avenir qui se joue en ce moment... Épouser cet homme qui est bon, qui t'aime comme son enfant, qui n'aura pour toi que de douces paroles et de tendres prévenances, qui ne demande en réalité qu'à jouer un peu à la poupée, — mais une poupée vivante dans les yeux de laquelle il pourrait lire à chaque heure du

Digitized by Google

jour une inépuisable gratitude — c'est assurer ton bonheur et celui de ton père... C'est ton rang, c'est le rang de ta mère que tu reconquiers dans la société. Le repousser, c'est continuer cette vie d'effacement, de privations dont tu souffres sans répit, c'est retrouver, sur tous les visages que tu rencontres, cette pitié ironique qui te révolte, c'est l'humiliation de la charité d'autrui que tu supportes comme une honte,... c'est la mort à bref délai pour ton père, car ce n'est que de douleur et de regret que M. Gédéon est malade...

— J'ai songé à tout cela, balbutia la malheureuse jeune fille. Mais à cet homme si bon, dont je sens l'amour grandir chaque jour à mes côtés et qui, je le prévois, se déclarera bientôt, peut-être aujourd'hui, puis-je apporter le don dénaturé d'un cœur mutilé, d'un corps flétri?...

— C'est donc cela qui t'arrête? » interrogea Émilienne.

Faiblement, Gertie murmura :

« Oui.

— Eh bien, dis-le lui! » s'écria Émilienne. Et devant l'effarement angoissé de la jeune fille, Mme Fleuriot allait s'expliquer davantage, lorsque la voix de Will sonna dans le lointain.

Il accourait, brandissant son dessin. M. Heurtel et Félicien suivaient sans se presser, à distance; mais en voyant le visage retourné des deux femmes, Will sentit son enthousiasme d'artiste se fondre soudain.

« Eh bien! quoi? fit-il, que signifie?...

— Oh! rien, répondit Émilienne en haussant les épaules, Gertie qui a des scrupules à l'endroit de M. Heurtel. »

Will respira bruyamment, remit son carnet dans sa poche avec un large geste théâtral qui lui était coutumier dans les grandes occasions.

« Je m'en doutais, dit-il. Elle a toujours été un peu bébête, notre belle Gertie.

— Alors, toi aussi, s'écria la jeune fille avec humeur, tu veux...

— Parbleu! répliqua Will.

Digitized by Google

— Mais le monde me traitera d'intrigante.

— *Aimez qu'on vous envie et non pas qu'on vous plaigne*, déclama l'artiste. Ce n'est pas du Boileau, mais ça pourrait en être... Et là-dessus, mes enfants, allons déjeuner, car cette abbaye me donne un appétit de moine. »

On était proche d'une source claire et babillarde qui, bondissant sur les gazons, venait remplir un petit bassin circulaire entouré d'une rampe de fer, basse. A quelques pas de cette source, une large table de granit, couverte de mousse, se dressait sous un vaste frêne aux branches inclinées, entourée de bancs de pierre qui disparaissaient presque sous les hautes herbes.

« Tiens, s'écria Will, qu'est-ce que c'est que cela?... Un cabinet particulier?...

— A peu près, fit M. Heurtel en s'approchant. C'est ici que les Bernardins de la communauté se réunissaient pour goûter en paix, avec les calmes dispositions de corps et d'esprit, indispensables à une si vivifiante occupation, les vins exquis, les crus fameux que le cellerier de la communauté leur versait dans des gobelets d'argent.

— Mazette! soupira Will, si nous déballions le panier sur cette table qui doit en avoir vu de belles?

— J'allais vous le proposer, répondit M. Heurtel. »

On appela le petit paysan porteur des provisions de bouche; on s'installa dans le voisinage de l'eau jaillissante et on se mit à déjeuner gaiement.

Les Fleuriot dévorèrent de bon appétit, creusés par la promenade matinale. M. Heurtel était tout attention pour Gertie, qui mangeait du bout des dents, soucieuse, en proie à une envie de pleurer, de sangloter éperdûment, qu'elle ne parvenait à maîtriser que par un effort héroïque de sa volonté. Les yeux de Félicien, brillants de fièvre, allaient tour à tour de Gertie à son maître. Il comprenait qu'une partie redoutable se jouait en ce moment entre ces deux êtres et il sentait que son bonheur à lui, sa vie même, y étaient engagés.

Digitized by Google

« Ces bons moines, clama le peintre, tout en consacrant leurs journées à l'adoration de la Vierge, ne négligeaient pas le culte des dieux païens. Cette table de granit, dans ce site agreste, est bel et bien un autel à Bacchus.

— Hé, l'ami, cria-t-il en interpellant un paysan qui passait dans le chemin, la bêche sur l'épaule, cet endroit-ci n'a-t-il pas une légende? »

Le paysan s'approcha en soulevant sa casquette.

« Cet endroit-ci, j'pense pas, môssieu. Mais là-bas, au *mitant* de cette futaie, avez-vous été vir el' cabinet des moines?

— Le cabinet des moines? fit Will, qu'est-ce encore?

— Ah! il n'en reste point grand'chose, continua le paysan. La toiture s'est quasiment effondrée, les pierres tombent *ter-toutes* les unes après les autres, mais il reste *co* de drôles de peintures sur les murs...

— Des peintures murales?...

— Et fameusement farces, allez, môssieu, c'est pas pour les dames...

— Sacrebleu, s'écria Will, qu'y faisait-on dans ce cabinet des moines?

— M'père, répartit le paysan, se nommait Nicolas Lory, tout comme *mi*. Il habitait l'petite maisonnée, là-bas, près de la porte grillée, en dehors de l'enceinte. On l'appelait l'*passeur*, à cause qu'il avait pour tâche d'aguicher les jeunesses des alentours pour les seigneurs moines. Et chaque fois qu'il passait une fillette dedans le cabinet, où les moines lui rendaient visite, il recevait dix sols pour s'peine (1).

— Vénus après Bacchus, s'écria Will. Et en *passait*-il beaucoup, vot'père?

— Mais tout d'même, répondit finement le paysan en clignant de l'œil, il nous a laissé du bien, quand il est mort. Et nous sommes à notre aise, à c't'heure.

— Faut que j'aille voir ce cabinet, fit Will en se levant.

(1) Tous ces détails sont scrupuleusement exacts, jusqu'au nom même du *passeur*, Nicolas Lory.

Digitized by Google

— C'est là-bas, sous la futaie, ajouta le paysan, un petit quart d'heure de marche, tout au plus... Mais prenez garde aux murs, ils ne sont plus bien d'aplomb... Bien le bonjour la compagnie. »

Et le paysan continua sa route, après une grimace qui avait certainement la prétention d'être un salut.

« Viens-tu, Émilienne? fit Will.

— Certainement, répondit la jeune femme en secouant ses jupes pour en faire tomber les miettes du repas, je ne vais pas manquer cette bonne aubaine... Je ne te demande pas de nous accompagner, Gertie, car je sais d'avance que tu n'iras pas.

— Non, répliqua la jeune fille, la pensée de ces turpitudes me fait déjà assez de mal sans que j'aille visiter ce cabinet inconvenant.

— Vous avez raison, fit M. Heurtel, nous resterons ici à attendre M. et Mme Fleuriot. Les mariés, eux, n'ont pas à se contraindre. Félicien nous tiendra compagnie, car je présume qu'il ne tient pas à jouir de ces indécences. »

Oh! non, il ne tenait pas à y aller, Félicien, non qu'il s'effarouchât de ces indécences, comme disait M. Heurtel, mais parce qu'il craignait de laisser Gertie seule en présence de son maître, dont les regards enflammés, fixés sur la jeune fille, jetaient le garçon dans un trouble inexprimable.

Déjà les Fleuriot disparaissaient sous bois, mis en gaieté par la légende égrillarde du passeur.

Mais pendant que les promeneurs déjeunaient et sans qu'ils s'en aperçussent, le ciel s'était peu à peu couvert. Derrière eux, la vaste étendue des étangs avait pris une teinte plombée et de longues rides couraient maintenant à fleur d'eau.

Au-dessus du frémissement apeuré des ormes, de l'agitation des sureaux, des aunes, des buissons penchés et rebroussés par un coup de bise, des nuages couraient, frangés de mousse verdâtre, de lourds nimbus d'une opacité funèbre, d'autres, tels des ballots d'écume, teintés de blanc à leurs crêtes, assombris au centre, puis, plus bas, vers l'horizon, au-dessus de

Digitized by Google

l'escalier monumental qui se dressait dans un coin du paysage, des pics neigeux émergeaient, entassés les uns sur les autres comme des chaînes de montagnes couchées et qui planeraient. Rapidement, tout le ciel s'était caché sous ces lourds flocons qui se fonçaient à mesure qu'ils avançaient, et bientôt, par une mince trouée, plus rien qu'un coin d'azur n'apparut, d'un bleu si frêle, si anémié, qu'il ressemblait presque à du vert tendre. Puis des gouttes tombèrent, l'ondée crépita sur les frondaisons, coula le long des ramilles et des troncs, un rissolement de friture emplit l'étendue, les étangs bouillonnèrent, un dégoulinement de ruisselets fila le long des sentes, accourait des taillis, des terres hautes, charriant des herbes, des branchages, des feuilles mortes de l'autre automne. Le déploiement touffu du frêne préservait encore Gertie et M. Heurtel des atteintes de la pluie, mais déjà les épaules de la jeune fille se tachetaient de quelques gouttes.

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, et nos manteaux qui sont restés dans le break!...

— Voulez-vous que j'aille?... » demanda étourdiment Félicien.

Déjà il regrettait son offre. Mais elle avait dit oui, le remerciant d'avance d'un regard affectueux. Et le cœur gros, le garçon dut partir à la recherche des manteaux, inquiet de ce tête-à-tête dont il appréhendait un malheur.

Ils restèrent seuls, un peu serrés l'un contre l'autre, sous l'arbre qui les défendait de l'averse. Devant eux, au fond du site, d'épais marmentaux dressaient leurs vertes masses seigneuriales et impassibles, dans les flancs desquels de lourds pans d'ombre creusaient comme des entrées de cavernes échancrées et béantes. Depuis quelques minutes arrivait du village, par bouffées, une musiquette d'accordéon, un air de quadrille appelant les villageois à l'heure coutumière pour la danse du dimanche, et des glissements de pieds s'y mêlaient, de frustes glissements sur le carrelage d'un cabaret. La pluie s'acharnait, balayait avec rage, en verges obliques, les flots des étangs, les végétaux affaissés. L'accordéon reprit le thème du quadrille

Digitized by Google

avec des variations de trilles, d'arpèges, de notes piquées, de traits légers et cristallins, et l'on aurait dit une autre pluie dans la pluie, une pluie de croches et de gammes dans le ruissellement impétueux qui noyait les choses.

Appuyés contre le tronc même de l'arbre, ils se garantissaient tant bien que mal de l'ondée. Mais bientôt le flux parut diminuer. Des rubans d'azur reparurent au-dessus de leurs têtes, les étangs s'éclairèrent, l'égouttement se fit plus rare, la pluie cessa tout à fait, tandis que l'accordéon lointain entamait maintenant un rythme langoureux de valse.

Tout à coup, le cœur de M. Heurtel déborda :

« Écoutez-moi, disait-il, je vous en prie. Je sens que si je ne parle pas maintenant, je resterai toujours lâche devant l'occasion. Ne vous récriez pas... Ce que je vais vous dire peut vous paraître insensé à première vue, mais au moins, c'est d'un honnête homme, d'un cœur loyal qui serait si content de vous voir heureuse et qui vous aime... Ce que je vous offre, je sais que ce n'est digne ni de votre jeunesse, ni de votre beauté, mais peut-être, à votre tour, serez-vous bonne, ne voudrez-vous pas me voir souffrir... Mademoiselle Spilett, voulez-vous être ma femme ? »

La jeune fille avait porté la main devant ses yeux. Ce qu'elle craignait était donc arrivé. Quel moyen, du reste, de l'empêcher? Elle sentait l'amour du vieillard l'envelopper tout entière, comme la pluie de tout à l'heure, et c'est à peine si elle se sentait encore la force d'y échapper.

« Monsieur, murmura-t-elle, ayez pitié de moi... Vous savez bien qu'il m'est impossible de vous répondre... Si je vous dis non, je sens que je vous ferai de la peine, car je crois que vous m'aimez sincèrement, je crois à votre bonté, à votre loyauté, mais je vous en prie, raisonnez-vous, comparez nos situations... Songez que si je vous écoutais, le monde me jugerait comme une aventurière...

— Qui donc se permettrait de vous juger? interrompit M. Heurtel avec un geste d'autorité fière et digne.

Digitized by Google

— Essayez de vous reprendre, continua Gertie, soyez plus maître de vous... Vous m'avez jusqu'ici aimée comme un père, pourquoi ne continuez-vous pas?

— Pourquoi? Mais parce que c'est la première fois que je rencontre sur ma route une personne de votre charme, de votre valeur... Je vais vous paraître ridicule..., mais il faut bien que je l'avoue..., à mon âge, oui, c'est la première fois que j'écoute mon cœur... Je suis comme un enfant... Cet amour est le premier... Je comprends trop que vous ne pouvez m'aimer comme vous aimeriez quelqu'un de votre âge, qui vous parlerait comme je vous parle en ce moment, mais *laissez-moi vous aimer*... C'est tout ce que je demande. »

Le ciel s'était entièrement rasséréné. Les feuillages luisaient d'un lustre nouveau; des oiseaux chantaient; une fraîcheur aromatisée flottait dans l'air; les étangs miroitaient comme des glaces.

« Écoutez-moi, poursuivait M. Heurtel. Il y a dans mon cœur moins d'illusions que vous croyez peut-être... Je n'ignore pas que je ne puis être pour vous l'homme que vous avez vu passer dans les rêves de votre jeunesse... Mais laissez-moi, avant de mourir, faire une heureuse, qui sera une reine, comme elle mérite de l'être... Je ne vous demande pas de partager la folle passion dont je vous aime... Je n'exige pas l'impossible... Et même, — oh! j'ai mûrement pensé à ce que je vais vous dire, et, quoi qu'il arrive, je fais serment de le tenir, — et même, si un jour votre cœur devait se reprendre, si la vie que je vous offre devait vous être à charge, ne réalisait pas à vos yeux ce que vous en espérez, s'il vous prenait le désir de l'échanger contre une autre, vers laquelle votre cœur ou votre désir vous entraîneraient, eh bien! ce jour-là, confiez-vous à moi, considérez-moi comme un ami, un père, et je disparaîtrai, je m'effacerai, je vous ferai la place grande, et ce n'est pas moi que vous trouverez en opposition avec votre bonheur. »

Gertie écoutait comme dans un rêve. L'immense bonté de

Digitized by Google

cet homme l'impressionnait au point qu'elle se sentait prête à défaillir. Oh! oui, qu'il était bon!... Il lui semblait qu'elle voyait dans ses yeux le reflet attendri qu'on voit dans les yeux des chiens fidèles. Et elle l'aimait — non pas d'amour, sans doute — mais d'estime, de reconnaissance, assez pour ne pouvoir se résoudre à le meurtrir par un refus. D'autre part, comme Émilienne le lui avait dit, elle en avait assez des hontes de cette vie misérable. Elle se sentait faite pour une autre existence. Après tout, elle était une demoiselle de Bosanges. Et puisque *l'autre* ne viendrait certainement pas, puisque tout de même son cœur était mort, puisque jamais plus elle ne saurait aimer d'amour, pourquoi ne pas accepter cet honnête homme qui ne lui en demandait guère et n'exigeait autre chose qu'un attachement dévoué, une affection respectueuse?

« Je vous remercie, monsieur, balbutia-t-elle, mais n'insistez pas pour que je vous réponde à l'instant... Je suis plus émue que je ne saurais vous dire, au moins laissez-moi le temps de la réflexion... quelques jours...

— J'attendrai aussi longtemps que vous le désirez, répondit-il avec transport, vous ne me repoussez pas... Je vous en sais gré infiniment. Je retourne après-demain pour une semaine à Paris, liquider quelques affaires en suspens. Après, j'attendrai ce que vous aurez décidé. »

On entendait dans le bois les rires et les éclats de voix des Fleuriot qui revenaient du cabinet des moines.

« Eh bien, avez-vous été mouillés? leur cria M. Heurtel d'un ton enjoué qui surprit le jeune couple.

— Pas le moins du monde, répondit Will. L'autel de Vénus a des abris impénétrables. »

En ce moment, Félicien parut dans le lointain avec les manteaux.

M. Heurtel tira sa montre.

« Il est temps de rejoindre le break, fit-il, nous serons en retard pour le dîner. »

Les Fleuriot étaient frappés de l'expression de satisfaction

Digitized by Google

peinte sur les traits de M. Heurtel. Le visage de Gertie elle-même révélait comme un apaisement intérieur.

« Le vieux me semble avoir gagné son procès, chuchota le peintre à l'oreille de sa femme. Il aura joué au don Juan pendant que nous-mêmes...

— Chut! fit Mme Fleuriot en rougissant, il est inutile d'insister... »

Will baissa modestement les yeux. Il prit un air de gravité comique en disant :

« Bigre! on en fait de belles en ce séjour monastique. »

Émilienne pouffait de rire.

Le retour fut animé par les facéties des Fleuriot et l'exubérance bavarde de M. Heurtel, qui semblait visiblement se trouver en pleine félicité. Gertie elle-même se dérida à plusieurs reprises, amusée par les énormes plaisanteries de Will, qui, décidément, avait montré des choses fort curieuses, dans le cabinet des moines, à la sournoise Émilienne.

(*A suivre.*) F. Foulon.

Digitized by Google

LES IDÉES PHILOSOPHIQUES DE VICTOR HUGO

Nous venons de voir les hautes prétentions philosophiques et sociales de Victor Hugo (1). Il nous reste à examiner si ces prétentions sont justifiées. Il nous reste à examiner s'il est vrai que les œuvres de Hugo contiennent, sinon une philosophie coordonnée, un système d'idées convergentes, tout au moins des tendances bien définies et une inspiration morale bien caractérisée.

I

Et d'abord, les idées de Hugo sont-elles consistantes, liées entre elles? S'il fallait en croire les adversaires de Hugo, on chercherait en vain cette liaison et cette unité. D'après Louis Veuillot et M. Biré, Hugo ne serait qu'un écho sonore, une cymbale retentissante vibrant à tous les bruits du dehors; la sublimité de Hugo ne serait que la sublimité de la girouette tournant à tous les vents de l'opinion. Toujours il aurait brûlé le lendemain ce qu'il avait adoré la veille, il aurait chanté toutes les doctrines, trahi toutes les causes. Un critique anglais très distingué, M. F. Myers, ne juge pas autrement :

« Y a-t-il quelque réalité dans toute cette œuvre? Y a-t-il quelque vérité harmonieuse sur l'univers, quelque révélation du divin, que le grand poète a reçue et qu'il a mission de nous enseigner? — Avec un réel, avec un profond regret, je réponds que je pense qu'il n'y en a pas. — Bien malgré moi, je déclare qu'une étude assidue de ses œuvres ne m'a révélé qu'un

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 février 1896.

Digitized by Google

chaos, un tourbillon fantastique, une cité de nuées. *Toutes les croyances y sont défendues* (1). »

Notons au préalable que fût-il même vrai que Hugo a successivement défendu toutes les croyances, encore cela ne prouverait-il rien contre sa valeur poétique, ni même contre sa valeur philosophique. On chercherait en vain une morale définie dans Shakespeare, quoi qu'en aient dit ses commentateurs allemands (2). Shakespeare en est-il moins un très grand poète et même un très grand penseur? On chercherait en vain un système d'idées dans Ernest Renan. Renan en a-t-il moins été un très grand remueur d'idées? — Je le répète, les affirmations de M. Myers fussent-elles même fondées, elles ne prouveraient rien contre Victor Hugo. Mais la vérité vraie est que ces affirmations nous paraissent absolument inexactes. M. Myers nous dit qu'il a longuement étudié les œuvres du poète et assurément il faut croire sur parole un essayiste dont l'érudition est aussi sûre que son analyse est pénétrante et sa forme est exquise. Mais assurément aussi il faudra croire que M. Myers a abordé son étude de V. Hugo d'un esprit étrangement prévenu. Quant à nous, une étude poursuivie pendant plusieurs années nous a conduit à des conclusions radicalement opposées. Si, au lieu de nous arrêter à quelques passages isolés, nous dégageons l'impression totale, l'esprit même de l'œuvre, ce qui nous frappe ce n'est pas le chaos des idées, c'est le cosmos de quelques idées fondamentales; ce qui nous frappe ce ne sont pas les contradictions, c'est l'unité, la monotonie même de quelques inspirations qui reviennent comme un *leitmotiv* à travers toute cette poésie.

Est-ce à dire que ces contradictions dont parle M. Myers n'existent pas? que les soixante-quinze volumes des œuvres de Hugo soient l'expression et l'exposé toujours renouvelé des mêmes idées? que Victor Hugo n'est jamais entré dans des idées opposées aux siennes? Est-ce que d'aventure les adversaires et les critiques de Hugo voudraient prétendre qu'une

(1) MYERS, *Modern Essays*, 158.
(2) Ulrici et Gervinus.

Digitized by Google

œuvre poétique doit être une « *Ethica more geometrico demonstranda* », et pour pouvoir affirmer que Hugo a cru en Dieu, faudra-t-il pouvoir dire de lui ce qu'on a dit de Lamartine, que toutes ses œuvres ont été des *gloria patri* délayés en soixante-quinze volumes?

Assurément non. Si Victor Hugo, dans une carrière poétique de soixante-cinq ans, n'avait jamais répété que les mêmes idées, s'il ne s'était jamais contredit, c'est cela qui aurait été étonnant et désespérant, c'est cela qui aurait témoigné contre son génie, c'est cela qui aurait été la preuve d'un manque de sympathie, de souplesse et de largeur d'intelligence.

Oui, il est vrai, on trouvera dans *Dieu* l'exposition éloquente de l'athéisme, du matérialisme, du panthéisme. *Dieu* en est-il moins le sujet et l'inspiration du livre?

Oui, on trouvera dans *l'Ane* un réquisitoire contre l'érudition et la fausse science. Cela empêche-t-il que la science ne soit le *credo* du poète?

Oui, on trouvera dans *l'Année terrible* la glorification la plus superbe que jamais poète ait faite de l'Allemagne. *L'Année terrible* en est-elle moins un cri de patriotisme?

Si l'on trouve toutes les idées, toutes les cordes de la lyre ébranlées dans l'œuvre du poète, ce fait atteste seulement l'étonnante flexibilité de son génie. Oui, toutes les croyances il les a chantées; cela prouve qu'il a essayé de les comprendre toutes. Et si cependant, en dernière analyse, il s'est arrêté au spiritualisme humanitaire, cela prouve uniquement que cette doctrine seule répondait à ses aspirations intimes, à son tempérament moral.

De ce que nous avons vu dans le chapitre précédent, nous pouvons conclure que la philosophie de Hugo sera essentiellement *pratique*. La philosophie n'est pas plus une spéculation que l'art n'est un jeu de l'imagination. « La philosophie doit être une énergie; elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme. » (*Misérables*, III, 296.)

La philosophie purement théorique ne l'intéresse guère. Il

Digitized by Google

n'a jamais sérieusement approfondi l'ontologie, il n'a jamais sérieusement mis en doute l'existence de la matière, du monde extérieur, ni étudié les rapports du moi et du non-moi. Il parle souvent de métaphysique allemande, mais c'est pour en sourire. Il parle souvent de Kant, mais c'est surtout pour le parodier dans *l'Ane*, ou, du moins, pour le confondre. D'ailleurs, je soupçonne fort Hugo de n'avoir jamais compris la philosophie allemande, ni de s'être jamais donné la peine de la comprendre. C'est que la métaphysique ontologique suppose un état d'esprit opposé au tempérament de Hugo. Elle suppose le doute au moins provisoire. Hugo ne doute pas. Il a horreur du doute, du scepticisme. « Le scepticisme est une carie, un rachis. » — « La foi est saine », dit Mgr Bienvenu. — « *Une foi, c'est là le nécessaire. Malheur à qui ne croit rien.* » (*Misérables*, III, 300.)

La philosophie de Hugo est donc nettement circonscrite : elle est moins une conception théorique de l'univers qu'une règle de vie. Quand Hugo veut hasarder une métaphysique, il s'embrouille dans une apocalypse. (*Ce que dit la bouche d'ombre.*) *Le lieu commun moral, le problème de la destinée humaine, de la Providence ont été l'alpha et l'oméga de la philosophie de Hugo.* Par cette limitation, par cette tournure d'esprit, Hugo est poète national. Par ce trait, comme par tant d'autres, il se rattache à la lignée des grands moralistes français.

Optimisme de Hugo.

S'il fallait en croire Schopenhauer, la première question qui se pose et s'impose à nous quand nous examinons une philosophie quelconque est celle de l'optimisme et du pessimisme. Comparées à celle-là, toutes les autres questions n'ont qu'une importance et un intérêt secondaires. Schopenhauer a peut-être raison ; mais s'il est vrai que la question de l'optimisme et du pessimisme est le problème par excellence, c'est aussi le problème le plus difficile à résoudre. C'est qu'aussi bien optimisme et pessimisme ne sont pas des doctrines précises, ce sont plutôt des sentiments changeant avec le tempérament et avec les circonstances. De là pour beaucoup d'écrivains, même

Digitized by Google

parmi les plus grands, l'impossibilité d'une réponse définie. Voltaire est-il optimiste ou pessimiste? Il est optimiste dans l'*Histoire de Jenni* et dans *Mondain*, il est pessimiste radical dans *Candide*. — Shakespeare est-il pessimiste ou optimiste? Il est pessimiste dans *Hamlet*, optimiste dans *la Tempête*. — Au contraire, chez Victor Hugo, le doute n'est pas possible. C'est que chez lui, c'est le tempérament même qui est optimiste, d'un optimisme vigoureux, imperturbable, résistant à tous les assauts du doute et du destin.

Certes, ici encore il faut faire des réserves. Il faut y insister, la morale d'un poète n'est pas et ne peut être une *Ethica* de Spinoza. Aucun poète ne s'est autant préoccupé du problème du mal, non seulement dans l'humanité, mais dans l'univers. Comment la théologie et la théodicée peuvent-elles expliquer l'éternelle souffrance humaine, les tempêtes de la conscience? Comment la téléologie explique-t-elle les naufrages, les tempêtes de l'Océan et cette éternelle déperdition de forces dans l'abîme? (*Travailleurs de la mer.*)

Aucun poète n'a trouvé pareils accents pour chanter le néant de l'homme, tous les néants, néant de la gloire, néant de la science. Hugo s'est souvent comparé aux prophètes de la Bible. Et véritablement d'innombrables pages dans toute son œuvre semblent des échos des lamentations d'Isaïe et de Jérémie. Lisez dans les *Contemplations : Horror*. Lisez tout *l'Ane*. Lisez dans la *Légende des siècles*, *Zim-Zizimi*, *les Sept merveilles du monde*. Lisez surtout *l'Épopée du ver*. La langue française n'a rien à comparer à cet ébahissant poème. Aucun *Triomphe de la mort* d'Orcagna, aucune *Danse des morts* de Holbein ne surpasse en horreur cette inspiration pessimiste. L'épopée de l'humanité devient l'épopée du ver. Tout aboutit au ver de terre, au néant.

> Au fond de la poussière inévitable, un être
> Rampe, et souffle un miasme ignoré qui pénètre
> L'homme de toutes parts,
> Qui noircit l'aube, éteint le feu, sèche la tige,
> Et qui suffit pour faire avorter le prodige
> Dans la nature épars.

Digitized by Google

Le monde est sur cet être et l'a dans sa racine,
Et cet être, c'est moi. Je suis. Tout m'avoisine.
Dieu me paye un tribut.
Vivez. Rien ne fléchit le ver incorruptible.
Hommes, tendez vos arcs; quelle que soit la cible,
C'est moi qui suis le but.

O vivants, je l'avoue, on voit des hommes rire :
Plus d'une barque vogue avec un bruit de lyre;
On est prince et seigneur;
Le lit nuptial brille, on s'aime, on se le jure,
L'enfant naît, les époux sont beaux; — j'ai pour dorure
Ce qu'on nomme bonheur.

. . . . . .

Un peuple s'enfle et meurt comme un flot sur la grève.
Dès que l'homme a construit une cité, le glaive
Vient et la démolit;
Ce qui résiste au fer croule dans les délices;
Pour te tuer, ô Rome, Octave a les supplices,
Messaline a son lit.

Tout ici-bas perd pied, se renverse, trébuche,
Et partout l'homme tombe, étant sa propre embûche;
Partout l'humanité
Se lève dans l'orgueil et dans l'orgueil se couche;
Et le manteau de poil du prophète farouche
Est plein de vanité.

Puisque ce sombre orgueil s'accroît toujours et monte,
Puisque Tibère est Dieu, puisque Rome sans honte
Lui chante un vil pæan,
Puisque l'austérité des Burrhus se croit vierge,
Puisqu'il est des Xercès qui prennent une verge
Et fouettent l'océan,

Il faut bien que le ver soit là pour l'équilibre.

. . . . . .
. . . . . .

Fétide, abject, je rends les majestés pensives.
Je mords la bouche, et quand j'ai rongé les gencives,
Je dévore les dents.
Oh ! ce serait vraiment dans la nature entière
Trop de faste, de bruit, d'emphase et de lumière,
Si je n'étais dedans !

. . . . . .

Digitized by Google

Tout périt. C'est pour moi, dernière créature,
Que travaille l'effort de toute la nature,
Le lys prêt à fleurir,
La mésange au printemps qui dans son nid repose
Et qui sent l'œuf, cassé par un petit bec rose,
Sous elle s'entr'ouvrir,

Les Moïses emplis d'une puissance telle
Que le peuple, écoutant leur parole immortelle
Au pied du mont fumant,
Leur trouve une lueur de plus en plus étrange,
Tremble, et croit derrière eux voir deux ailes d'archange
Grandir confusément,

Les passants, le despote aveugle et sans limites,
Les rois sages avec leurs trois cents sulamites,
Les pâles inconnus,
L'usurier froid, l'archer habile aux escarmouches,
Les cultes et les dieux plus nombreux que les mouches
Dans les joncs du Cydnus.

(*Épopée du ver.*)

Et non seulement le monde terrestre, l'amour, le bonheur, la gloire deviennent la proie du ver de terre, les étoiles et les constellations mêmes, Sirius et Aldebaran sont vouées à la destruction.

L'astre à ronger là-haut n'est pas plus difficile
Que la grappe pendante aux pampres de Sicile ;
J'abrège les rayons ;
L'éternité n'est point aux splendeurs complaisante ;
La mouche, la fourmi, tout meurt, et rien n'exempte
Les constellations.

Il faut, dans l'océan d'en haut, que le navire
Fait d'étoiles s'entr'ouvre à la fin et chavire ;
Saturne au large anneau
Chancelle, et Sirius subit ma sombre attaque
Comme l'humble bateau qui va du port d'Ithaque
Au port de Calymno.

Il est dans le ciel noir des mondes plus malades
Que la barque en radoub sur un quai des Cyclades ;
L'abîme est un tyran ;
Arcturus dans l'éther cherche en vain une digue ;
La navigation de l'infini fatigue
Le vaste Aldebaran.

Digitized by Google

Les lunes sont, au fond de l'azur, des cadavres ;
On voit des globes morts dans les célestes havres
Là-haut se dérober ;
La comète est un monde éventré dans les ombres
Qui se traîne, laissant de ses entrailles sombres
La lumière tomber.

Le monde, avec ses feux, ses chants, ses harmonies,
N'est qu'une éclosion immense d'agonies
Sous le bleu firmament,
Un pêle-mêle obscur de souffles et de râles,
Et de choses de nuit, vaguement sépulcrales,
Qui flottent un moment.

(*Épopée du ver.*)

Mais c'est surtout sur l'humanité que Hugo a jeté le regard le plus douloureux :

Esclaves et bourreaux,
Vil tas de cendre ayant pour tisons les héros,
Paille éteinte d'un souffle et d'un souffle allumée,
Foule qu'on voit passer et dans de la fumée
Fuir après qu'on l'a vue un instant se mouvoir !
A peine en reste-t-il quelque chose de noir.
Ses chefs n'ont pas de but, ses dieux n'ont pas de norme,
Rien que pour les nommer, son histoire est difforme ;
Les canons remplaçant les chars armés de faulx,
Des trônes, des bûchers, d'affreux arcs triomphaux,
Des profils de césars équestres sous des porches,
De toutes ces lueurs l'homme faisant des torches,
Un reflux d'ombre après un flux de liberté,
De la haine et du bruit, *voilà l'humanité.*

(*Religions et religion.*)

Toutes les fatalités qui entourent l'homme, voilà les sujets de ses romans : dans *Notre-Dame de Paris*, la fatalité, *l'ananké* des dogmes ; dans les *Misérables*, la fatalité sociale de la misère ; dans les *Travailleurs de la mer*, la fatalité physique des éléments, des forces aveugles de la nature (*préface des Travailleurs*). Et encore, considérez toute la *Légende des siècles*. Quelle vision de l'histoire ! Quelle comédie infernale que le passé ! Comme l'a remarqué un critique, si cette vision de Hugo était vraie, l'histoire n'aurait été que tyrannie de rois et fourberie de prêtres (1).

(1) MONTÉGUT.

Digitized by Google

Mais remarquons-le, quand Victor Hugo jette ce coup d'œil sombre sur la vie et sur l'histoire, quand il exagère les ombres et les ténèbres, c'est en partie une intention d'artiste, un effet de clair-obscur, c'est le regard d'un peintre qui veut opposer les ténèbres de la nuit aux clartés de l'aurore.

D'autre part, si Hugo pleure sur le néant de l'individu et de l'espèce, ce pessimisme n'est que l'attitude du chrétien ou du spiritualiste qui s'attache à opposer les misères de cette vie aux félicités d'une vie future.

D'ailleurs, plus on avance dans l'œuvre de Hugo, plus le chrétien disparaît pour faire place au rêveur humanitaire qui transporte dans la vie présente et dans un avenir prochain la réalisation de ses rêves les plus exaltés. A partir des *Contemplations*, et même dans l'exil, toutes ses œuvres, alors même qu'elles commencent par un cri de douleur, finissent par un chant d'allégresse.

Voyez, dans les *Châtiments*, le prologue *Nox* et l'épilogue *Lux;* voyez, dans *Napoléon le Petit*, le superbe dernier chapitre : *Deuil et foi;* dans les *Contemplations*, le *Voyage de nuit*. Étudiez dans la *Légende des siècles* ces deux admirables diptyques : *Pleine mer, plein ciel; Tout le passé et tout l'avenir*. Et dans la *Légende* encore le poète confiant répond au *Ver de terre*, de même que dans l'*Ane*, la *sécurité du penseur* répond à la *tristesse du philosophe*. Même acte de foi dans l'*Année terrible* au milieu des horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. Même acte de foi dans les *Quatre vents de l'esprit* et dans tous les discours des *Actes et paroles*. Et cette foi, c'est encore l'inspiration des *Misérables*. *Les Misérables* sont l'évangile de l'humanitarisme, et quand Victor Hugo, du haut des barricades, fait prononcer à Enjolras ce discours tout illuminé de l'aurore future, il est bien évident que Enjolras n'est que le porte-voix du poète lui-même :

« Citoyens, vous représentez-vous l'avenir? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils,

Digitized by Google

les nations sœurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel. Dieu prêtre direct, la conscience humaine devenue l'autel, plus de haines, la fraternité de l'atelier et de l'école, pour pénalité et pour récompense la notoriété, à tous le travail, pour tous le droit, sur tous la paix, plus de sang versé, plus de guerres, les mères heureuses! Dompter la matière, c'est le premier pas; réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Jadis les premières races humaines voyaient avec terreur passer devant leurs yeux l'hydre qui soufflait sur les eaux, le dragon qui vomissait du feu, le griffon qui était le monstre de l'air et qui volait avec les ailes d'un aigle et les griffes d'un tigre; bêtes effrayantes qui étaient au-dessus de l'homme. L'homme cependant a tendu ses pièges, les pièges sacrés de l'intelligence, et il a fini par y prendre les monstres. Nous avons dompté l'hydre, et elle s'appelle le steamer; nous avons dompté le dragon, et il s'appelle la locomotive; nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà, et il s'appelle le ballon. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée et où l'homme aura définitivement attelé à sa volonté la triple Chimère antique, l'hydre, le dragon et le griffon, il sera maître de l'eau, du feu et de l'air, et il sera pour le reste de la création animée ce que les anciens dieux étaient jadis pour lui. Courage, et en avant! Citoyens, où allons-nous? A la science faite gouvernement, à la force des choses devenue seule force publique, à la loi naturelle ayant sa sanction et sa pénalité en elle-même et se promulguant par l'évidence, à un lever de vérité correspondant au lever du jour. Nous allons à l'union des peuples; nous allons à l'unité de l'homme. Plus de fictions; plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe, et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence. Quelque chose de pareil s'est vu déjà. Les amphictyons avaient deux séances par an, l'une à Delphes, lieu des dieux, l'autre aux Thermopyles, lieu des héros. L'Europe aura ses amphyctions;

Digitized by Google

le globe aura ses amphictyons. .....Le XIXe siècle est grand, mais le XXe siècle sera heureux. Alors plus rien de semblable à la vieille histoire; on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, une naissance dans les tyrannies héréditaires, un partage de peuples par congrès, un démembrement par écroulement de dynastie, un combat de deux religions se rencontrant de front, comme deux boucs de l'ombre, sur le pont de l'infini; on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements. On sera heureux. Le genre humain accomplira sa loi comme le globe terrestre accomplit la sienne; l'harmonie se rétablira entre l'âme et l'astre; l'âme gravitera autour de la vérité comme l'astre autour de la lumière. » (*Les Misérables.*)

On a pu dire que les *Harmonies* de Lamartine ne sont que des *Gloria Pater* délayés en un volume; on pourrait dire avec autant de raison que toutes les dernières œuvres de Hugo ne sont qu'un continuel *Sursum corda.* De là l'influence exaltante de ces œuvres. Mais de là aussi, en partie, l'éclipse de sa gloire dans une génération pessimiste qui ne croit plus à l'humanitarisme et qui préfère la philosophie déprimante d'Alfred de Vigny, de Baudelaire, de Leconte de Lisle ou de Sully-Prudhomme. On n'a voulu voir dans cet optimisme que la surabondance de vie animale, de ce que les Anglais appellent les « animal spirits » : la satisfaction d'un « bourgeois repu de gloire et débordant de santé ». On oublie que Hugo n'a jamais été plus ferme dans ses convictions optimistes qu'aux heures douloureuses, pendant les années d'exil et de solitude.

Croyance en Dieu.

Cette foi dans le triomphe final du bien se traduit sous une autre forme par sa foi en Dieu, sa croyance dans une justice

Digitized by Google

transcendante, dans le gouvernement moral de l'univers. Et cette foi, elle aussi, a été invariable. Hugo est naturellement religieux. On pourrait dire de lui ce qu'on a dit de Spinoza, qu'il est ivre de Dieu. Dans les œuvres de la première période, les plus belles pièces sont d'inspiration religieuse. Toutes ses dernières œuvres, *Dieu*, *la Fin de Satan*, *Religions et religion*, le *Pape*, n'ont d'autre sujet que le problème religieux. Dans *William Shakespeare*, les génies représentatifs de l'humanité idéale sont des prophètes ou des poètes religieux : Job, Isaïe, Ézéchiel, saint Jean, saint Paul, Dante, Eschyle. Hugo est tourné du côté du mystère, de l'au-delà. Et c'est même un des côtés les plus curieux de son génie que ce mélange de précision classique et cette prédilection de l'indéfini, du vague. Grâce à ce mélange, aucun poète ne réussit mieux à nous donner la suggestion et comme l'hallucination du mystère. Tels, entre cent autres, ces étonnants poèmes : *la Trompette du jugement* ou *la Vision de Dante*.

Et cette foi vigoureuse dans le divin ne se dissout pas dans un vague panthéisme. Dieu est l'Être suprême qui a son moi, qui est une force active, qui est la justice transcendante, qui décide du sort des batailles (*Waterloo* dans les *Misérables*), qui punit le fratricide Caïn (*la Conscience*) et le parricide Kanut, qui nous demandera compte au jour du jugement (*la Trompette du jugement*). Dépouillez tous ces poèmes de leur forme symbolique, la pensée intime reste, qui est la croyance au gouvernement moral de l'univers : *Dieu est toujours là*.

Et en cela encore, Victor Hugo est bien Français. Le génie classique ne se laisse pas absorber par la nature comme le génie hindou ou le génie germanique. Et ici encore, quelques morceaux empreints de panthéisme (*la Vache*, *le Satyre*, *le Titan*) ne prouvent rien. Ce qu'il faut consulter, c'est l'esprit de l'œuvre. Or, cet esprit n'est pas panthéiste. Hugo, quoi qu'en dise M. Dupuy (1), n'est pas panthéiste, et presque chaque fois qu'il a fait des tentatives de poésie panthéiste, comme le

(1) E. DUPUY, *Victor Hugo, l'homme et le poète*.

Digitized by Google

Satyre, il a échoué. Sans doute, la nature pour lui est animée, et comment, chez une imagination aussi vivante, aussi sensible à la forme des choses, pourrait-il en être autrement? Hugo est naturellement créateur de mythes. La forêt, les fleurs, les arbres, l'onde, l'océan surtout, tous les phénomènes de la nature prennent vie dans son imagination, mais non pas davantage que tout autre phénomène, non pas davantage que des idées abstraites, non pas davantage que la « Révolution », « le Progrès », « l'Égout », « la Mine », « le burg de Corbus » (*Eviradnus*), « les Dix sphinx de Zim Zizimi », « les Sept merveilles du monde », « les Statues des rois » (*Quatre vents*), « la Trompette du jugement ».

En outre, si dans Hugo la nature est animée, elle n'est pas divinisée. Il n'entre pas en communion avec la nature inférieure. Lors même qu'il transporte sa pitié pour les misérables jusqu'à nos frères inférieurs, il semble que la sympathie de Hugo s'arrête à l'animal persécuté (*le Crapaud*).

Mais il y a plus. Ce qu'on n'a pas assez remarqué, la nature ne joue dans Hugo qu'un rôle secondaire. Elle est au service de ses conceptions intellectuelles et morales. Il ne décrit pas les phénomènes de la nature pour eux-mêmes, comme un peintre, dans un esprit désintéressé : « L'homme n'est jamais absent de sa poésie. » Il dispose souverainement de ses sensations pour les transformer en images et en métaphores.

Il nous semble que c'est là encore une des particularités les plus étonnantes de Hugo. Cette nature qui se peint sur sa rétine avec un relief extraordinaire, ne lui sert que comme d'un décor, elle n'est pour lui qu'une urne intarissable de métaphores. Comme nous l'étudierons dans un chapitre ultérieur, nul poète n'a senti mieux l'effet qu'il est possible de tirer de l'association du monde des sensations visuelles avec le monde des sentiments et des idées. Nul poète n'a paré le monde spirituel, la chaste et nue vérité, d'un plus éblouissant vêtement d'images. Et cependant, je le répète, la nature reste subordonnée à l'homme. L'homme n'est pas absorbé dans la nature. Ceci est tellement vrai que si vous voulez sentir toute

Digitized by Google

la différence entre une poésie panthéiste et une poésie qui ne l'est pas, il vous suffirait de comparer Hugo avec Gœthe ou Shelley ou Whitman ou Bryant; il vous suffirait de comparer, par exemple, le *Cadaver* des *Contemplations*, qui a des velléités panthéistes, avec un poème de conception analogue, le *Thanatopsis*, de Bryant.

Et ce qui est un indice plus grave encore de son antipathie pour le panthéisme : Hugo le tourne en ridicule. Pour lui, des panthéistes comme Schelling et Schopenhauer se payent de mots :

« Une école métaphysique du Nord, un peu imprégnée de brouillard, a cru faire une révolution dans l'entendement humain en remplaçant le mot Force par le mot Volonté.

« Dire : la plante veut; au lieu de : la plante croît; cela serait fécond, en effet, si l'on ajoutait : l'univers veut. Pourquoi? C'est qu'il en sortirait ceci : la plante veut, donc elle a un moi; l'univers veut, donc il a un Dieu.

« Quant à nous, qui pourtant, au rebours de cette école, ne rejetons rien à priori, une volonté dans la plante, acceptée par cette école, nous paraît plus difficile à admettre qu'une volonté dans l'univers, niée par elle. »

Il est aisé d'entrevoir la raison pour laquelle Hugo n'est pas panthéiste. Le panthéisme n'est pas pratique, il n'est pas moral. Il mène à l'indifférence morale, ou du moins il ne peut fournir une base solide à la morale.

Pour vous convaincre combien Hugo est pénétré de cette idée, lisez le passage des *Misérables*, où Hugo reproche son indifférence morale au Jupiter olympien de Weimar; lisez surtout, dans les *Châtiments*, la « *Force des choses* », qui est un magnifique développement de cette indifférence morale de la nature :

> O nature profonde et calme, que t'importe!
> . . . . . .
> Toi, tu ne t'émeus point; flot sans cesse épanché,
> La vie indifférente emplit toujours tes urnes;
> Tu laisses s'élever des attentats nocturnes,
> Des crimes, des fureurs, de Rome mise en croix,

Digitized by Google

De Paris mis aux fers, des guets-apens des rois,
Des pièges, des serments, des toiles d'araignées,
L'orageuse clameur des âmes indignées;
Dans ce calme où toujours tu te réfugias,
Tu laisses le fumier croupir chez Augias,
Et renaître un passé dont nous nous affranchîmes,
Et le sang rajeunir les abus cacochymes,
La France en deuil jeter son suprême soupir,
Les prostitutions chanter, et se tapir
Les lâches dans leurs trous, la taupe en ses cachettes,
Et gronder les lions, et rugir les poètes!

. . . . . .

Pendant que l'horreur sort des sénats, des conclaves,
Que les États-Unis ont des marchés d'esclaves
Comme en eut Rome avant que Jésus-Christ passât,
Que l'Américain libre à l'Africain forçat
Met un bât, et qu'on vend des hommes pour des piastres,
Toi, tu gonfles la mer, tu fais lever les astres,
Tu courbes l'arc-en-ciel, tu remplis les buissons
D'essaims, l'air de parfums, et les nids de chansons,
Tu fais dans le bois vert la toilette des roses,
Et tu fais concourir, loin des hommes moroses,
Pour des prix inconnus par les anges cueillis,
La candeur de la vierge et la blancheur du lys;
Et quand, tordant ses mains devant les turpitudes,
Le penseur douloureux fuit dans les solitudes,
Tu lui dis : Viens! c'est moi! moi que rien ne corrompt;
Je t'aime! et tu répands dans l'ombre, sur son front
Où de l'artère ardente il sent battre les ondes,
L'âcre fraîcheur de l'herbe et des feuilles profondes!
Par moments, à te voir, parmi les trahisons,
Mener paisiblement les mois et les saisons,
A te voir impassible et froide, quoi qu'on fasse,
Pour qui ne creuse point plus bas que la surface,
Tu sembles bien glacée, et l'on s'étonne un peu.
Quand les proscrits, martyrs du peuple, élus de Dieu,
Stoïques, dans la mort se couchent sans se plaindre,
Tu n'as l'air de songer qu'à dorer et qu'à peindre
L'aile du scarabée errant sur leurs tombeaux.
Les rois font le gibet, toi, tu fais les corbeaux.
Tu mets le même ciel sur le juste et l'injuste.
Occupée à la mouche, à la pierre, à l'arbuste,
Aux mouvements confus du vil monde animal,
Tu parais ignorer le bien comme le mal;
Tu laisses l'homme en proie à sa misère aiguë.
Que t'importe Socrate ! et tu fais la ciguë.
Tu créas le besoin, l'instinct et l'appétit;
Le fort mange le faible et le grand le petit,

Digitized by Google

L'ours déjeune du rat, l'autour de la colombe,
Qu'importe! allez, naissez, fourmillez pour la tombe,
Multitudes! vivez, tuez, faites l'amour,
Croissez! le pré verdit, la nuit succède au jour,
L'âne brait, le cheval hennit, le taureau beugle.
O figure terrible, on te croirait aveugle!
Le bon et le mauvais se mêlent sous tes pas.
Dans cet immense oubli, tu ne vois même pas
Ces deux géants lointains penchés sur ton abîme,
Satan, père du mal; Caïn, père du crime!

(*Les Châtiments* : « Force des choses ».)

Cependant, dire que Dieu est pour Hugo une force active, morale, providentielle, ce n'est pas dire que Hugo fasse Dieu à son image ou à son imagination, ni qu'il se laisse aller à l'anthropomorphisme poétique. Sans doute, il épuise toutes les ressources de son imagination pour donner la suggestion et le sentiment du divin (*l'Abîme*). Il entasse Pélion sur Ossa, il accumule des montagnes d'épithètes. Mais il se hâte d'ajouter que ce ne sont que des symboles. Il ne cesse de protester contre toute tentative humaine de renfermer Dieu dans un dogme religieux ou philosophique. Prenez même la plus haute conception religieuse de l'histoire, le christianisme. Quelle idée mesquine de la divinité! Quel raisonnement que celui que le christianisme prête à Dieu!

Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement-ci.

— J'ai, jadis, dans un lieu charmant et bien choisi,
Mis la première femme avec le premier homme;
Ils ont mangé, malgré ma défense, une pomme;
C'est pourquoi je punis les hommes à jamais.
Je les fais malheureux sur terre, et leur promets
Un enfer, où Satan dans la braise se vautre,
Un châtiment sans fin pour la faute d'un autre.
Leur âme tombe en flamme et leur corps en charbon.
Rien de plus juste. Mais, comme je suis très bon,
Cela m'afflige. Hélas! comment faire? Une idée!
Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée;
Ils le tueront. Alors, — c'est pourquoi j'y consens, —
Ayant commis un crime, ils seront innocents.
Leur voyant ainsi faire une faute complète,
Je leur pardonnerai celle qu'ils n'ont pas faite;
Ils étaient vertueux, je les rends criminels;

Digitized by Google

Donc je puis leur rouvrir mes vieux bras paternels,
Et de cette façon cette race est sauvée,
Leur innocence étant par un forfait lavée. —
(*Religions et religion.*)

Donc, toute religion positive est destinée à avorter.

Toute religion est un avortement
Du rêve humain devant l'être et le firmament ;
Le dogme, quel qu'il soit, juif ou grec, rapetisse
A sa taille le vrai, l'idéal, la justice,
La lumière, l'azur, l'abîme, l'unité ;
Il coupe l'absolu sur sa brièveté ;
Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme.
(*Religions et religion.*)

Voilà pourquoi Hugo est pour la religion contre les religions et les philosophies. Cette croyance, il n'a cessé de la répéter. Ce qu'il reproche aux religions positives, c'est de vouloir matérialiser et rapetisser Dieu ; ce qu'il reproche à la philosophie rationaliste, c'est de renfermer Dieu dans une formule logique. Dieu dépasse toutes les formules et tous les dogmes. Il est inconnaissable, mais *Il est*. Telle est la magnifique conclusion de « Religions et religion ».

Il est ! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
Il est ! il est ! il est ! il est éperdûment !
Tout, les feux, les clartés, les cieux, l'immense aimant,
Les jours, les nuits, tout est le chiffre ; il est la somme.
Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.
Faire un dogme, et l'y mettre ! ô rêve ! inventer Dieu !
Il est ! Contentez-vous du monde, cet aveu !
Quoi ! des religions, c'est ce que tu veux faire,
Toi, l'homme ! Ouvrir les yeux suffit ; je le préfère,
Contente-toi de croire en lui ; contente-toi
De l'espérance avec sa grande aile, la foi ;
Contente-toi de boire, altéré, ce dictame ;
Contente-toi de dire : — Il est, puisque la femme
Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas droit d'être ;
Il est, puisque César tremble devant Pathmos ;

Digitized by Google

Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science ;
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience,
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit ! —
. . . . . .
. . . . . .
Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
La conscience ; il a son axe, la Justice ;
Il a son équinoxe, et c'est l'égalité ;
Il a sa vaste aurore, et c'est la liberté.

On comprendra maintenant l'attitude logique de Hugo vis-à-vis de la divinité. Cette attitude n'est pas une attitude de défi ou de défiance. Et ici encore, quelques morceaux isolés comme *Ibo,* comme cette pièce de l'*Année terrible* qui suscite l'indignation de M. Myers, ne prouvent absolument rien, parce que ces morceaux, V. Hugo ne s'est pas lassé de les rétracter. Comparez la conception de Caïn, dans la *Conscience* de Hugo, au *Qain* de Leconte de Lisle ou à celui de Byron, qui est la personnification de l'humanité révoltée contre l'injustice divine. M. Richepin a pu apprendre dans Hugo sa maîtrise du Verbe, il n'a pu lui prendre ses *Blasphèmes*. Lorsqu'on écrira l'histoire de la poésie *satanique* et *prométhéenne*, depuis Gœthe et Byron jusqu'à Shelley, Carducci et Mme Ackermann, il nous semble qu'on n'accordera qu'une place insignifiante à Hugo, malgré *Ibo,* malgré la *Fin de Satan.*

Mais si l'attitude du poète n'est pas celle du défi ou de la défiance, elle n'est pas davantage celle du doute ou de l'angoisse, comme dans Musset. Presque toujours, c'est l'attitude du croyant et du voyant qui adore, qui se tait et qui se résigne, même dans les plus poignantes souffrances. On a cent fois cité les strophes à Villequier comme la plus divine expression de cette résignation et je ne puis résister à la tentation de les citer une fois de plus.

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Digitized by Google

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Ému par ce tranquille et superbe horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon;

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Cette attitude du croyant et du voyant (qui pourrait en douter à de pareils accents?) est profondément sincère ou plutôt ce n'est pas une attitude, c'est le sentiment le plus intime du poète. Ce sentiment se répand à travers toute son œuvre et surtout à travers tous ses chefs-d'œuvre. Partout où il donne expression de ce sentiment, il s'élève au delà des limites connues de la poésie française, il fait jaillir les plus adorables vers de la langue : *Dieu est toujours là. — Prière pour tous. — Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète. — Lux dans les Châtiments. — Religions et religion. — Dieu.*

Digitized by Google

Dualisme spiritualiste.

S'il faut donner un nom à cette philosophie au plutôt à cette inspiration philosophique qui ne se laisse enfermer dans aucun système en « isme », il faudrait dire que c'est un dualisme manichéen tempéré par sa croyance au triomphe final du bien.

Hugo est naturellement, constitutionnellement dualiste. Son tempérament est une antithèse.

Cette antithèse, on la trouve dans son caractère, mélange extraordinaire de grandeur et de petitesse. On la trouve dans son imagination qui aime le relief, les oppositions d'ombre et de lumière. Ces jeux de clair-obscur, on les retrouve jusque dans ses dessins et ses croquis, qu'on dirait du mauvais Rembrandt (1). On la trouve, cette antithèse, dans son esprit, qui, quoi qu'on ait dit, aime les vérités nettement précises, définies par leurs contraires, et qui ne comprend pas les nuances subtiles, qui aime à exprimer ces vérités dans ces vers cornéliens et lapidaires d'une expression classique. Et cette antithèse, enfin, on la trouve jusque dans son sentiment artistique, jusque dans cette disposition toujours symétrique, parallèle, qui fait ressembler Hugo à ces peintres antiques qui peignaient tout en diptyques.

Ce dualisme qu'on trouve ainsi partout, et dans son caractère, et dans son imagination, et dans son entendement, et dans son sentiment artistique, quoi d'étonnant qu'il le mette dans sa philosophie morale?

Donc, Victor Hugo est naturellement hostile au monisme. Il a horreur du monisme matérialiste sous toutes ses formes, qu'il soit pratique ou qu'il soit purement théorique.

Et d'abord, il repousse le matérialisme pratique. Quelle répulsion il sait nous inspirer pour le sénateur matérialiste des *Misérables!* Quelle philosophie que cette « philosophie après boire », qui tourne en ridicule le christianisme de Mgr Bienvenu!

(1) Voyez, par exemple, un dessin représentant John Brown au gibet.

Digitized by Google

« Monsieur l'évêque, l'hypothèse Jéhovah me fatigue. Elle n'est bonne qu'à produire des gens maigres qui songent creux. A bas ce grand Tout qui me tracasse! Vive Zéro qui me laisse tranquille! De vous à moi, et pour vider mon sac, et pour me confesser à mon pasteur comme il convient, je vous avoue que j'ai du bon sens. Je ne suis pas fou de votre Jésus qui prêche à tout bout de champ le renoncement et le sacrifice. Conseil d'avare à des gueux. Renoncement! pourquoi? Sacrifice! à quoi? Je ne vois pas qu'un loup s'immole au bonheur d'un autre loup. Restons donc dans la nature. Nous sommes au sommet; ayons la philosophie supérieure. Que sert d'être en haut, si l'on ne voit pas plus loin que le bout du nez des autres? Vivons gaîment. La vie, c'est tout. Que l'homme ait un autre avenir, ailleurs, là-haut, là-bas, quelque part, je n'en crois pas un traître mot. Ah! l'on me recommande le sacrifice et le renoncement, je dois prendre garde à tout ce que je fais, il faut que je me casse la tête sur le bien et le mal, sur le juste et l'injuste, sur le *fas* et le *nefas*. Pourquoi? parce que j'aurai à rendre compte de mes actions. Quand? après ma mort. Quel bon rêve! Après ma mort, bien fin qui me pincera. Faites donc saisir une poignée de cendre par une main d'ombre. Disons le vrai, nous qui sommes des initiés et qui avons levé la jupe d'Isis : il n'y a ni bien ni mal ; il y a de la végétation. Cherchons le réel. Creusons tout à fait. Allons au fond, que diable! Il faut flairer la vérité, fouiller sous terre, et la saisir. Alors elle vous donne des joies exquises. Alors vous devenez fort, et vous riez. Je suis carré par la base, moi. Monsieur l'évêque, l'immortalité de l'homme est un écoute-s'il-pleut. Oh! la charmante promesse! Fiez-vous-y. Le bon billet qu'a Adam! On est âme, on sera ange, on aura des ailes bleues aux omoplates. Aidez-moi donc, n'est-ce pas Tertullien qui dit que les bienheureux iront d'un astre à l'autre? Soit. On sera les sauterelles des étoiles. Et puis, on verra Dieu. Ta ta ta. Fadaises que tous ces paradis. Dieu est une sornette monstre. Je ne dirais point cela dans le *Moniteur*, parbleu! mais je le chuchote entre amis. *Inter pocula.* Sacrifier la terre au paradis, c'est lâcher la proie pour l'ombre. Être dupe de l'infini! pas si

Digitized by Google

bête. Je suis néant. Je m'appelle monsieur le comte Néant, sénateur. Étais-je avant ma naissance? Non. Serai-je après ma mort? Non. Que suis-je? un peu de poussière agrégée par un organisme. Qu'ai-je à faire sur cette terre? J'ai le choix. Souffrir ou jouir. Où me mènera la souffrance? Au néant. Mais j'aurai souffert. Où me mènera la jouissance? Au néant. Mais j'aurai joui. Mon choix est fait. Il faut être mangeant ou mangé. Je mange. Mieux vaut être la dent que l'herbe. Telle est ma sagesse. Après quoi, va comme je te pousse, le fossoyeur est là, le Panthéon pour nous autres, tout tombe dans le grand trou. Fin. *Finis.* Liquidation totale. Ceci est l'endroit de l'évanouissement. La mort est morte, croyez-moi. Qu'il y ait là quelqu'un qui ait quelque chose à me dire, je ris d'y songer. Invention de nourrices. Croquemitaine pour les enfants, Jéhovah pour les hommes. Non; notre lendemain est de la nuit. Derrière la tombe, il n'y a plus que des néants égaux. Vous avez été Sardanapale, vous avez été Vincent de Paul, cela fait le même rien. Voilà le vrai. Donc vivez, par-dessus tout. Usez de votre moi pendant que vous le tenez. En vérité, je vous le dis, monsieur l'évêque, j'ai ma philosophie, et j'ai mes philosophes. Je ne me laisse pas enguirlander par des balivernes. Après ça, il faut bien quelque chose à ceux qui sont en bas, aux va-nu-pieds, aux gagne-petit, aux misérables. On leur donne à gober les légendes, les chimères, l'âme, l'immortalité, le paradis, les étoiles. Ils mâchent cela. Ils le mettent sur leur pain sec. Qui n'a rien a le bon Dieu. C'est bien le moins. Je n'y fais point obstacle, mais je garde pour moi monsieur Naigeon. Le bon Dieu est bon pour le peuple. »

(*Les Misérables,* t. I.)

Hugo ne se borne pas à condamner le matérialisme pratique. Il ne veut pas davantage du matérialisme théorique ou « scientifique ». Celui-ci conduit nécessairement à celui-là. Rien de plus intéressant et de plus décisif à cet égard que la série des poèmes de la légende intitulée *Grandes lois.*

N'est-ce pas une phrase de Taine qu'il semble prendre à partie dans ces vers?

Digitized by Google

Je puis tirer un numéro,
Dites-vous, dans ce sac, la nature profonde,
Dans cette loterie insondable, le monde,
Où rien n'a commencé puisque rien ne finit,
Où tout est vie et gouffre, où l'étoile au zénith
Luit comme une paillette aux plis d'une basquine ;
Eh bien, je ne suis point charmé d'avoir ce quine :
Gorille. Et j'aime mieux rester tout bêtement
L'homme, et sentir en moi vivre le firmament
Quand vous venez me dire : — Un creuset, c'est tout l'homme ;
Le destin est un feu, la fumée est la somme ;
Tout aboutit au même abîme universel ;
La vertu, c'est du sucre, et le crime est du sel ;
Au fond, nulle action n'est mauvaise ni bonne ;
Le droit, c'est un journal et l'on s'y désabonne ;
Aujourd'hui pour, demain contre ; pas de mépris
Aux méchants, pas de culte aux bons ! — je suis surpris,
J'entends des cris en moi.

(*Légende des siècles :* « Grandes lois. »)

Et encore, n'est-ce pas contre le darwinisme que sont dirigés les vers suivants :

Par-dessus le marché je dois être ravi.
Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble
Certain, démontré presque et probable à peu près
Qu'entre l'homme d'Athènes et le loup des forêts,
Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
Le total fait, il n'est aucune différence ;
Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
La même quantité de phosphate de chaux
Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme ;
Que par conséquent Sparte est égale à Sodome ;
Que mon droit pèse autant qu'un souffle aérien,
Et que, fussé-je Eschyle ou Christ, je ne suis rien.

Sortir de l'immortalité ;
Être un orang-outang qui, par ancienneté
Ou par faveur, obtient le grade de jocrisse ;
Avoir l'énorme nuit des bêtes pour nourrice,
Non ! j'ai les droits de l'homme et non les droits du singe.

Je comprends qu'on se penche avec fraternité
Vers les êtres qui sont hors de l'humanité,
Qu'on éclaire leur nuit ; mais qu'on s'y précipite,
Non. Je veux, de ce gouffre où la bête palpite,

Digitized by Google

Faire monter, labeur superbe et hasardeux,
Les monstres jusqu'à nous, et non tomber près d'eux,
Je veux être pour eux non l'égal, mais l'archange,
Et leur donner mon âme et non prendre leur fange,

Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable,
Je suis plus qu'un brin d'herbe et plus qu'un grain de sable;
Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.
(*Légende des siècles :* « Grandes lois. »)

Non, la science n'est pas le juge des vérités suprêmes de la morale, de l'impératif catégorique. Quand elle a cette prétention, elle dépasse ses limites. D'ailleurs, il y a quelque chose de plus sublime que la science et c'est la conscience. Rien ne prévaut contre la conscience, parce que la conscience n'est que la science intime, la seule qui soit absolue, la seule qui nous soit donnée d'une façon immédiate.

Certe, Aristote est grand, mais j'aime mieux Socrate.
Ah! la science est belle et sublime, et je hais
Quiconque met obstacle à ses profonds souhaits;
Elle prend dans le piège auguste de ses règles
Les vérités au vol comme on prendrait des aigles;
Elle sonde le fait, le chiffre, l'élément;
Elle est vaste à ce point qu'il semble par moment
Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
Mais pourtant quelque chose en l'homme la dépasse,
C'est la vertu. Quelqu'un est plus grand qu'elle, et va
Où jamais le calcul le plus haut n'arriva,
Quelqu'un sait mieux trouver l'or que roule le fleuve,
Quelqu'un voit mieux, quelqu'un prouve plus que la preuve,
C'est toi, Zénon, qui luis; c'est toi, Baudin, qui meurs!
Par la sérénité superbe de ses mœurs
Sparte fait plus qu'aucun docteur par sa doctrine.
Quoi! c'est zéro ce cœur qui bat dans ma poitrine!
Quoi! la chimie est tout! Quand j'ai mon résidu,
Un peu de cendre, un peu d'ombre, rien ne m'est dû!
La statistique prouvant, non le droit, mais la force,
Le droit n'est pas! John Brown, Spartacus, Wilberforce,
Demeurent interdits si Biot ne les secourt!
Quoi! devant Gay-Lussac Mazzini reste court!
Garibaldi ne sait que dire à Lamettrie!
Quoi! tout, hormis l'algèbre et la géométrie,
Tout, excepté Poinsot, tout, excepté Bezout,
Excepté deux et deux font quatre, se dissout!
Quoi! le martyre est vain! l'héroïsme est stupide!
Brutus, brute! On te jette au gouffre, on te lapide,

Digitized by Google

Pour avoir défendu, quoi? ton pays? niais!
Tibère est fort, donc juste; et tu calomniais
Tibère. Le scalpel fouille tout fibre à fibre
Sans rien voir qui ressemble à ceci, l'homme libre;
Donc l'homme libre, ami, n'est pas. L'homme est du vent.
(*Légende des siècles :* « Grandes lois. »)

Il y a donc dans l'univers deux forces qui se combattent : le bien et le mal. « Ce que distingue l'homme de la brute, c'est la notion du bien et du mal » (*Napoléon le Petit*, p. 168.) Ce dualisme est la base de toute la morale de Hugo. Plus tard, ce que ce dualisme peut avoir de rigide s'adoucit. Il n'est pas de méchants, il n'est que des ignorants, des malheureux. Si la populace de la Commune brûle les bibliothèques, c'est qu'elle ne sait pas lire. (*A qui la faute? Année terrible.*) Si les rois deviennent tyrans, c'est que dès l'enfance les courtisans et les flatteurs les perdent dans leurs embûches (*Louis XV enfant*, dans *la Pitié suprême*). Donc, pas de talion, pas de vengeance, rien que de la pitié. La pitié, pour les méchants, est la pitié suprême (*la Pitié suprême*). Les méchants sont les misérables par excellence (*Les Malheureux* dans *les Contemplations*).

De même que dans le macrocosme il y a deux principes, de même dans le microcosme : la matière et l'âme. L'inspiration et le vocabulaire, le fond et la forme, dans V. Hugo, sont spiritualistes.

Deux êtres sont en nous : l'un ailé, l'autre immonde;
L'un montant vers Dieu, l'autre ombre et tache du monde,
Se ruant dans d'infâmes lits;
Et, pendant que le corps, marchant sur des semelles,
Vif, abject, boit l'opprobre et la lie aux gamelles,
L'âme boit la rosée aux lys.

L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme;
C'est de la dégager du triste épithalame
Que lui chante le corps impur;
C'est de la rendre, chaste, à la clarté première;
Car Dieu rêveur a fait l'âme pour la lumière
Comme il fit l'aile pour l'azur.
(*Quatre vents de l'Esprit.*)

La matière est périssable, corrompue et corruptrice. Voyez

Digitized by Google

dans les *Contemplations*, les pièces caractéristiques. (*Aux anges qui nous voient! — Oh! par nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges...*) Voyez encore dans *William Shakespeare* les pages sur Rabelais : elles ne peuvent laisser aucun doute sur la pensée du poète.

L'âme, au contraire, est pure, rayonnante, libre. Elle est sacrée. Le mot de Michelet : une âme vaut plus qu'un monde, Hugo l'a bien des fois paraphrasé dans ses vers. Sur les âmes, a dit Renan, Hugo a des idées primitives. Il est certain que Hugo a manifesté en plusieurs endroits des tendances pythagoriciennes (*Ce que dit la Bouche d'ombre*). Il faut lire l'étrange chapitre de Shakespeare sur les âmes, pour se convaincre jusqu'à quel point ces problèmes ont obsédé le poète.

« L'âme est-elle? première question. La persistance du moi est la soif de l'homme. Sans le moi persistant, toute la création n'est pour lui qu'un immense à quoi bon. Aussi écoutez la foudroyante affirmation qui jaillit de toutes les consciences. Toute la somme de Dieu qu'il y a sur la terre dans tous les hommes se condense en un seul cri pour affirmer l'âme. Et puis, deuxième question, y a-t-il de grandes âmes?

« Il semble impossible d'en douter. Pourquoi pas de grandes âmes dans l'humanité, comme de grands arbres dans la forêt, comme de grandes cimes sur l'horizon? On voit les grandes âmes comme on voit les grandes montagnes. Donc, elles sont. Mais ici l'interrogation insiste; l'interrogation, c'est l'anxiété; d'où viennent-elles? que sont-elles? qui sont-elles? y a-t-il des atomes plus divins que d'autres? Tous ces atomes, âmes en fonction sublime parmi les hommes, *ont-ils vu d'autres univers et en apportent-ils l'essence sur la terre?* Les esprits chefs, les intelligences guides, qui les envoie? qui détermine leur apparition? qui est juge du besoin actuel de l'humanité? qui choisit les âmes? qui fait l'appel des atomes? qui ordonne les départs? qui prémédite les arrivées? L'atome trait d'union, l'atome universel, l'atome lien des mondes, existe-t-il? N'est-ce point là la grande âme?

« Compléter un univers par l'autre, verser sur le moins de l'un le trop de l'autre, accroître ici la liberté, là la science, là

Digitized by Google

l'idéal, communiquer aux inférieurs des patrons de la beauté supérieure, échanger les effluves, apporter le feu central à la planète, mettre en harmonie les divers mondes d'un même système, hâter ceux qui sont en retard, croiser les créations, cette fonction mystérieuse n'existe-t-elle pas? »

Puisque l'âme est une réalité indestructible, la mort n'est donc pas la mort, elle est une délivrance (*Mise en liberté*). L'homme ne sera complet qu'après cette vie. Cette croyance dans l'immortalité de l'âme, Hugo l'a exprimée en d'innombrables passages. Il l'a exprimée dans d'innombrables poésies (*Mors. — Ce que c'est que la mort. — Cadaver*) qui sont presque toutes des chefs-d'œuvre. Il l'a exprimée dans son *Discours sur la misère*, dans ses discours funèbres sur la tombe de Balzac, de Soulié, de Ledru-Rollin, de Paul de Saint-Victor. Il ne l'a nulle part exprimée plus éloquemment que dans ces paroles sur la tombe d'une jeune fiancée de l'un de ses fils :

« Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer, mais pour voir; notre cœur est fait pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son père; la mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de l'homme.

« Le cœur ne peut errer. La chair est un songe, elle se dissipe; cet évanouissement, s'il était la fin de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction. Nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est la matière; il nous faut une certitude. Quiconque aime sait et sent qu'aucun des points d'appui de l'homme n'est sur la terre; aimer, c'est vivre au delà de la vie; sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible. Aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice; ce paradis serait l'enfer. Non! disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature immortelle; le cœur a besoin de l'âme.

« Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. En ce moment, il écoute mes paroles.

« Où s'en est-elle allée? Dans l'ombre? Non.

Digitized by Google

« C'est nous qui sommes dans l'ombre. Elle, elle est dans l'aurore.

« Elle est dans le rayonnement, dans la vérité, dans la récompense. Ces jeunes mortes qui n'ont fait aucun mal dans la vie sont les bienvenues du tombeau, et leur tête monte doucement hors de la fosse vers une mystérieuse couronne. Emily de Putron est allée chercher là-haut la sérénité suprême, complément des existences innocentes. Elle s'en est allée, jeunesse, vers l'éternité; beauté, vers l'idéal; espérance, vers la certitude; amour, vers l'infini; perle, vers l'océan; esprit, vers Dieu.

« Va, âme!

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. Oh! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la mort, c'est la présence. Présence inexprimable des âmes aimées, souriant à nos yeux en larmes. L'être pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons plus son doux visage; nous nous sentons sous ses ailes. Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort. Ne soyons point ingrats envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écroulement et une embûche. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici, tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini; ici elle recouvre sa plénitude; ici elle rentre en possession de toute sa mystérieuse nature; elle est déliée du corps, déliée du besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur. Ascension éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmentation. Tout se transfigure dans la lumière et par la lumière. Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre

Digitized by Google

devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon. »

Voilà la mort. Qu'est-ce donc que la vie? La vie est une lutte. La vie morale est une ascension douloureuse (*Shakespeare*, p. 37). Les génies sont souvent des martyrs.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche,
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Ils s'appellent vulgus, plebs, la tourbe, la foule,
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom ;
Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,
Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,
Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,
Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.
Ils sont les passants froids, sans but, sans nœud, sans âge;
Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage ;
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule;
Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,
Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,
Ils errent près du bord sinistre de la nuit.

Quoi! ne point aimer! suivre une morne carrière
Sans un songe en avant, sans un deuil en arrière!
Quoi ! marcher devant soi sans savoir où l'on va !
Rire de Jupiter sans croire à Jéhova!
Regarder sans respect l'astre, la fleur, la femme!
Toujours vouloir le corps, ne jamais chercher l'âme!
Pour de vains résultats faire de vains efforts!
N'attendre rien d'en haut! ciel! oublier les morts!
Oh non, je ne suis point de ceux-là! grands, prospères,
Fiers, puissants, ou cachés dans d'immondes repaires,

Digitized by Google

Je les fuis, et je crains leurs sentiers détestés ;
Et j'aimerais mieux être, ô fourmis des cités,
Tourbe, foule, hommes faux, cœurs morts, races déchues,
Un arbre dans les bois qu'une âme en vos cohues!

(*Les Châtiments.*)

Et cette lutte il faut l'accepter. Ceux qui n'acceptent pas la lutte du droit contre la loi, de l'idée contre le fait, sont complices (*Châtiments*). Ceux qui se dérobent à cette lutte par la mort sont des fuyards. Le suicide est une fuite (1).

Oui, Caton a mal fait ; oui, Brutus avait tort ;
Le sage est mal sorti, l'intrépide est mal mort.
Le suicide est une fuite.
Dieu, qui seul a le droit d'éteindre le flambeau,
Quand ces grands essoufflés sont entrés au tombeau,
Ne leur a dit qu'un mot : Trop vite.
Braver la destinée en s'en rassasiant,
C'est l'honneur ; le grand homme est le grand patient ;
Attendre est la vertu sévère ;
Sage, attends qu'à l'abri des verts rameaux flottants
La ciguë ait fleuri ; juste, laisse le temps
A l'arbre de croître au calvaire!

(*Quatre vents de l'Esprit :* « Pati. »)

Et cette lutte n'est pas vaine ; ce n'est pas la lutte du prisonnier contre les barreaux de sa prison. L'homme est libre. Hugo croit à la liberté, et dans cette foi il n'a jamais faibli. Il crée avec prédilection les personnages héroïques et même surhumains qui manifestent d'une manière éclatante les triomphes de la liberté : les Paladins, Eviradnus, le Cid, Aymerillot, les Burggraves, Torquemada, Mirabeau, le Conventionnel et les Étudiants insurgés dans *les Misérables*. Il se complaît aux époques obscures et barbares qui ouvrent au courage des héros un champ illimité. Il se complaît à peindre ces crises de la conscience qui exigent pour se ressaisir un effort héroïque. Rappelons-nous la tempête terrible dans l'âme de Jean Valjean, les luttes de Gilliatt contre la mer et le sacrifice plus stoïque encore de son amour et de sa vie. Rappelons-

(1) Cependant, voyez le suicide de Gilliatt et la poésie de Hugo sur la mort de Vacquerie, poésie qui scandalise tant M. Myers.

Digitized by Google

nous les luttes de Marius contre la pauvreté, le duel du bandit Hernani contre Charles-Quint. Et cette liberté de l'âme ne disparaît jamais entièrement. Elle subsiste jusque dans les âmes les plus dégradées, dans Triboulet, dans Lucrèce Borgia. Cette lutte, cette proclamation de la liberté est la note dominante des *Châtiments* et de *Napoléon le Petit*. Tant que cette liberté de l'âme humaine s'affirme dans un seul homme, rien n'est perdu, parce qu'aucune abjection, aucune servitude, aucune tyrannie ne saurait prévaloir contre lui.

Personne n'est tombé tant qu'un seul est debout.
Le vieux sang des aïeux qui s'indigne et qui bout,
La vertu, la fierté, la justice, l'histoire,
Toute une nation avec toute sa gloire
Vit dans le dernier front qui ne veut pas plier.

(*Les Châtiments.*)

CH. SAROLEA.

Digitized by Google

L'AMI FRITZ

Quoique habitant le Caire depuis plus de vingt ans, l'ami Fritz était resté foncièrement Belge et professait un véritable culte pour Liége, sa ville natale.

Son patriotisme belge s'affirmait par le cri du cœur : Les Belges, il n'y a que les Belges.

Mais son patriotisme liégeois allait à l'enthousiasme. Vive les Liégeois; c'est Rogier qui, avec nos hommes, a planté le drapeau national à Bruxelles, en 1830; c'est Liége qui a donné le jour à Frère-Orban.

A cet amour du clocher, il en ajoutait un autre, inférieur, peut-être, mais national par excellence.

En bon fils du pays éburon, il adorait le péquet.

Quand on arrivait chez lui, en plein midi, par un soleil de trente-cinq degrés à l'ombre : « Nous allons boire un petit verre de péquet, hein? » Si on refusait, c'étaient des sarcasmes : « Qu'est-ce que c'est que ce Belge qui renie les boissons de son pays! » Et il fallait, coûte que coûte, avaler un petit verre. Il eut même la prétention de vouloir populariser sa liqueur favorite parmi les pachas de sa connaissance. Mais là, je dois le dire, il subit un échec. Du vin, passe, mais du genièvre, cela n'allait plus.

Or, à cet enthousiaste bon enfant, dont l'absence et les douces et perfides chaleurs du soleil d'Égypte entretenaient si puissamment les illusions naïves, poussa un beau matin l'idée de revoir son pays. Il y avait longtemps qu'il n'y était allé. Les traversées de mer, quoiqu'il en parlât en plaisantant, lui cau-

Digitized by Google

saient de secrètes appréhensions et, au moment de partir, c'était toujours : « Bah! j'irai l'année prochaine. »

Mais, cette fois, c'était décidé. Il ne pouvait plus résister au désir d'embrasser sa mère, — son excellente maman, comme il l'appelait, — puis les amis de Liége, les vieux, les vrais amis, ceux dont on peut dire : A la vie, à la mort; et qui, là-bas, l'attendaient les bras ouverts.

Et ses malles, chargées de cuivres, de tapis, d'ivoires, de cadeaux de toute espèce, il prit passage sur le paquebot d'Europe et partit.

Son arrivée à Liége fut une fête.

Sa vieille mère manqua mourir de joie, en revoyant ce fils devenu presque un vieillard, et ses amis, car il en avait beaucoup, l'invitèrent à dîner les uns après les autres.

Pour bien reçu, il fut bien reçu, et pour content, il fut content.

Mais à ce bonheur, une satisfaction manquait. Il n'avait vu ses amis que séparément, avec leurs parents et leurs intimes, et son rêve était de les voir tous ensemble, groupés en cercle autour de lui.

L'idée lui vint de leur offrir un banquet, un banquet où, dans l'intimité, on pourrait rire à l'aise, ouvrir son cœur, chanter les vieilles chansons liégeoises et raconter ses fredaines de jeunesse.

Et, ravi de son projet, il lança dix invitations, à chacune desquelles il fut répondu : « Avec plaisir, mon cher Fritz, avec plaisir. »

La liste de ses convives fixée, il se rendit dans le principal hôtel de la ville, retint la plus grande salle, et, s'enfermant avec l'hôte et son maître-queux, tous trois arrêtèrent le menu du plus succulent dîner qu'on pût imaginer.

Au jour indiqué pour la réunion, impatient de voir les préparatifs et de tout juger par lui-même, il fut présent deux heures à l'avance.

Et tel était son excellent cœur, son orgueil de bien faire, son

Digitized by Google

désir de bien traiter ses amis, que rien ne lui semblait assez bon ni assez beau.

Les fleurs les plus rares, les mets les plus délicats, les plus fins bordeaux, les plus vieux bourgognes, le péquet même, dont la bouteille poudreuse était destinée au souhait de bienvenue, lui paraissaient indignes de cette agape de l'amitié.

Il eût, si c'eût été possible, voulu d'un dîner d'empereur.

Et radieux dans sa cravate blanche, tenant son menton appuyé sur sa main droite, de long en large il se promenait.

La pendule, à ce moment, marquait 5 1/2 heures.

Dans une demi-heure, ils seraient là.

Le cœur lui battait avec délices!

Mentalement, il répétait les quelques phrases courtes mais bien senties qu'il allait adresser à ses convives, et les serviteurs échangeaient de discrets sourires en le voyant gesticuler, parler à lui-même, et, par moments, ouvrir les bras comme pour une accolade.

Tout à coup, le chef des garçons s'avança vers lui et lui présenta une lettre sur un plateau d'argent.

« Tiens, fit-il, en rompant l'enveloppe, je parie que c'est ce coquin de Flémalle qui m'envoie un sonnet. Il n'en fait jamais d'autres. » Et il lut :

« Mon cher et excellent Fritz,

« J'apprends une nouvelle qui me contrarie vivement. On me dit que le docteur Robin est de vos convives. A la suite de nos luttes politiques, la brouille s'est mise entre nous au point de devenir une véritable inimitié personnelle, et j'ai le regret de vous dire que, pour M. Robin comme pour moi, le tête-à-tête d'une petite réunion intime serait intolérable.

« Excusez-moi donc, mon cher Fritz, si je ne me rends pas à votre invitation.

« J'en éprouve un chagrin réel.

« A vous pour la vie,

« A. Flémalle. »

Digitized by Google

Il contracta les sourcils, froissa la lettre et, furieux, la jetant dans un coin :

« Quel imbécile, dit-il, quel imbécile! »

Et il reprit sa promenade.

Mais, un instant après, nouvelle lettre :

« Mon vieux camarade,

« Une circonstance inattendue et bien pénible pour moi m'empêche d'assister à votre banquet.

« On m'assure, en effet, que vous avez invité Flémalle, qui est un radical de la pire espèce. Aux dernières élections, j'ai failli me battre avec lui, et vous devez comprendre, mon cher, que, malgré le vif désir que j'avais d'être des vôtres, à toute force, je dois m'abstenir. Notre rencontre jetterait trop de froid dans la fête.

« Mille regrets,

« Dr Robin. »

« Encore un, pensa-t-il, avec amertume. Eh bien, on se passera de vous, monsieur Robin. »

Mais il n'était pas à bout d'épreuves. Comme il était en train de maudire et Robin et Flémalle, on lui remet une lettre de la part du sénateur Beauchamps.

Le digne sénateur s'excusait comme les autres, prétextant de la présence de l'abbé Gérard, démocrate chrétien révolutionnaire et journaliste aussi venimeux que fanatique. Déjà, il s'était vanté de son invitation chez le libraire Hanoteaux, disant qu'il soupait avec des doctrinaires, et les journaux radicaux ne manqueraient pas d'affirmer que, décidément, les libéraux complotaient une alliance avec les catholiques, puisque leurs chefs se rencontraient dans des festins intimes.

Pour le reste, il assurait son cher Fritz de ses vifs regrets et de son amitié inaltérable.

Et dix lettres se suivirent toutes pareilles : « Je ne peux pas parce qu'un tel est catholique ». « Je ne peux pas parce qu'un tel est franc-maçon. »

Digitized by Google

Le pauvre Fritz se trouvait seul devant son festin, comme Robinson devant son île.

Il faisait pitié à voir, tant sa tristesse était grande.

Eh quoi! dix camarades de collège, des compagnons de jeu, des amis de jeunesse, des enfants de la même ville!..., pour une misère, qui n'a rien de commun avec l'amitié, refusaient de trinquer ensemble et lui faisaient à lui, qui les invitait de si bon cœur, l'affront de ne pas venir après avoir accepté!

Il se souvint de l'Égypte où, heureusement pour les hommes et les choses, il n'y a ni politiciens ni politique.

Puis devant ses yeux passa l'image de la fête qu'il avait rêvée si gaie, les visages souriants, les mains tendues, les toasts où, les convives debout, crieraient d'une même voix : *Vive l'ami Fritz!* et une larme roula le long de ses joues. Un moment, il crut s'en aller; non seulement, il se sentait offensé, il se sentait ridicule.

Mais alors, subitement, il prit une résolution inattendue : se redressant de toute sa hauteur et se dirigeant vers la table, il s'assit à la place d'honneur et d'une voix de stentor : « Garçon, servez. »

Le péquet fut versé d'abord, et il leva son verre comme s'il portait la santé de convives invisibles.

Ensuite, les plats succédèrent aux plats; il goûta de tous les vins.

Les garçons, embarrassés, n'osaient adresser la parole à cet homme silencieux, qui, seul assis au milieu de ces fleurs, de ces cristaux, de ces lumières, offrait l'image d'un abandon lamentable.

Cela dura jusqu'à dix heures.

Alors, un peu ivre et plus triste que jamais, il fit monter l'hôte, paya la note sans observation, laissa un large pourboire aux domestiques et rentra chez lui.

Le lendemain, il embrassa sa vieille mère, et la serrant bien contre son cœur : « Maman, il n'y a encore que toi qui m'aimes. »

Digitized by Google

Et ayant fait ses malles, le même jour, il repartit pour l'Égypte, sans faire ses adieux à personne.

Ses illusions étaient perdues.

Depuis, quand assis à l'ombre des orangers de son jardin, nous buvions le péquet de douze heures, si, par hasard, quelqu'un venait à parler des Liégeois : « Ne me parlez pas de ces gens-là, disait-il, il ne m'en faut plus.

— Comment cela?

— Vous ne savez donc pas? » Et il racontait son histoire.

Mais que de sarcasmes à l'adresse de ses compatriotes!... « Faut-il être bête!... Ils sont en train de chanter toute la journée : *Où peut-on être mieux?*, et ils ne peuvent pas se supporter les uns les autres! Et tout cela pour la politique! Est-ce que j'y songeais, moi, à leur sotte politique? Non, n'est-ce pas? Je ne songeais qu'à notre amitié et ils m'ont laissé-là. »

Puis, se versant un nouveau petit verre et l'avalant d'un trait :

« J'ai mangé mon dîner tout seul. »

Dans ce « tout seul », il y avait une amertume et une tristesse navrantes.

Il n'y eut qu'un Liégeois qui demeura son inséparable ami : ce fut son cher péquet.

E. MINNAERT.

Digitized by Google

EN TERRE ALLEMANDE[1]

NOTES DE ROUTE ET DE SÉJOUR

Il nous reste à dire un mot d'un genre littéraire assez peu intéressant en soi, car il n'a, au pays allemand tout au moins, que des rapports très lointains avec l'art; mais c'est le genre le plus en vue, celui qui exerce l'action la plus directe sur la masse du public : le journalisme.

Le journalisme viennois est l'un des mieux dirigés de l'Europe; il est supérieur au journalisme prussien, malgré l'importance plus grande de certaines feuilles de Berlin. La presse viennoise est aussi la mieux conduite au point de vue des abonnés et des affaires : elle est en grande partie entre les mains des juifs, c'est tout dire.

Le journal qui s'adresse particulièrement aux esprits cultivés, la *Neue freie Presse*, est un grand journal dans toute l'acception du mot, tirant de 30,000 à 40,000 exemplaires. Il n'est guère âgé de plus d'un quart de siècle : il fut fondé par d'anciens rédacteurs de la *Presse*, feuille qui dégénéra par la suite en un simple journal officiel, ses lecteurs l'ayant abandonné pour suivre ses écrivains favoris. Le nouveau journal venait précisément au moment où la vie publique s'élargissait en Autriche et où l'essor économique se produisait : ce fut l'organe puissant, disposant d'une énorme publicité, qu'il fallait pour discuter les intérêts généraux qui commençaient à préoccuper le grand nombre, et pour initier le pays aux transformations du crédit public.

La *Neue freie Presse* est, en cette Autriche aux nationalités diverses, un organe essentiellement allemand, qui s'est fait le

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 janvier 1896.

Digitized by Google

défenseur de l'alliance austro-allemande. A ce propos, un détail typique : ce journal perdit du coup 6,000 abonnés, paraît-il, lorsqu'au début de la guerre de 1870 il attaqua la France : l'Autriche d'alors préférait sans conteste la France à la Prusse. Mais, depuis 1870, il a montré des sympathies évidentes pour la République française; en tout cas, il reste le meilleur véhicule, dans toute l'Allemagne, des produits de l'esprit français.

Des journaux bourgeois, des journaux d'affaires, des journaux officiels, il n'en manque pas à Vienne. Parmi les journaux qui ont quelque influence, j'en veux citer un très sympathique à la France, la *Sonn- und Montags Zeitung*, de notre ami Alexander Scharf, un majestueux vieillard dont la blanche barbe de fleuve fait son apparition chaque année sur nos plages balnéaires.

Vous connaissez sans doute le très populaire *Kikeriki*, feuille satirique illustrée, écrite avec une verve diabolique et dessinée avec une malice des plus spirituelles. Son influence sur l'opinion est certes considérable. A côté du *Kikeriki*, parmi ses nombreux congénères, nous pourrions citer le *Figaro*, qui est un organe du parti allemand libéral, puis le *Floh*, le *Glühlichter*, etc.

Certaines similitudes de vie et de goût littéraire rapprochent Vienne de Paris; nous avons eu l'occasion de constater notamment combien les pièces des dramaturges parisiens, autant les pièces sérieuses que les pièces bouffonnes, sont appréciées à Vienne (1). Mais si les importations françaises sont goûtées à Vienne, en revanche il n'en est pas de même des pièces viennoises transplantées en sol français. Les Parisiens ne peuvent comprendre l'accueil enthousiaste que rencontrent à Vienne les folles opérettes du célèbre Johann Strauss, le Roi

(1) C'est Heinrich Laube, l'ancien ami de R. Wagner, à Leipzig, en 1833, et auteur du grand roman humanitaire *la Jeune Europe* (1806-1884), qui, en sa qualité de directeur du Burgtheater, contribua surtout à acclimater en Autriche Augier, Sardou et Feuillet. Possédant à un haut degré le sens dramatique, Laube ne se faisait pas illusion sur les défauts essentiels des pièces allemandes : obscurité de l'exposition, manque de rapidité dans l'action et de sûreté dans la conduite de l'intrigue. Ayant réussi avec le genre sérieux, il accueillit ensuite les moindres vaudevilles français, qu'il sut faire prendre au sérieux par son bénévole public.

Digitized by Google

de la Valse; et dans le fait, à voir le *Baron tzigane* aux Folies dramatiques de Paris, l'on peut difficilement croire que *Der Zigeuner Baron* ait eu, à Vienne, sept cents représentations d'affilée. Et pourtant, ce nombre est atteint et dépassé pour chacune des œuvrettes de Strauss, sans que, je vous assure, il soit nécessaire d'aguicher le public par d'ingénieuses affiches comme à Londres! Mais aussi, là-bas, c'est le théâtre *An der Wien*, avec ses choristes, toutes jolies filles et toutes chantant juste; c'est la musique enlevée, c'est le voisinage de ces bonnes Viennoises aux œillades naïves; c'est enfin l'atmosphère spéciale d'une vie rapide comme ces fiacres lancés à toute vitesse au *Ring*, d'une vie gaie, sans soucis apparents, toujours de bonne humeur, *immer fidel!*

Quant aux pièces d'auteurs allemands du nord, vous trouverez un signe du particularisme viennois dans ce fait curieux que, pour les faire accepter, on croit aujourd'hui devoir les *enviennoiser*. D'où une carrière nouvelle, un métier au moins inattendu, pratiqué par certains écrivains autrichiens. Grâce à eux, toute pièce berlinoise qu'on joue à Vienne y devient une pièce « viennoise » : l'action, au lieu de se passer à Charlottenbourg, se passe à Waehring, et le patois ou l'argot autrichien est substitué au patois ou à l'argot prussien; on transpose de même les expressions familières du cru, les traits typiques ou même les détails des mœurs régionales. L'*Honneur* de Sudermann et le *Maître Balser* de Wildenbruch ont été ainsi *enviennoisés* par un certain Chiavacci; bientôt, sans doute, les drames historiques du même Wildenbruch se trouveront glorifier les hauts faits des Habsbourg au lieu de ceux des Hohenzollern, et ce sera le point de départ d'un nouveau genre littéraire, — qui sait?

En ce chapitre sur la vie à Vienne, nous ne nous attarderons pas à rechercher quelle est la façon de vivre des littérateurs et des artistes; aussi bien, il n'y a rien là de très caractéristique et d'essentiellement différent des autres capitales. Nous ne ferons plus de station au café Griensteidl, lieu de réunion de la jeune littérature, ni au Tonkünstlerverein, club

Digitized by Google

des musiciens, ni au restaurant Gause, rendez-vous des peintres, où s'entrechoquent gaiement de nombreux *Krügel* de blonde Pilsner, ni au Künstlerhaus, le palais des arts plastiques, dont nous avons célébré les joyeuses fêtes de nuit. Au surplus, est-il besoin de le dire encore, l'art viennois a toujours été porté vers la gaieté; il a illustré la joie de vivre, l'amour de la nature, il a tourné le dos aux côtés tristes ou effrayants de la vie; pour le Viennois, l'art est un ornement, un embellissement; il ne veut pas que la peinture ou la sculpture lui donnent des conseils et lui tiennent des sermons, et il se refuse à creuser les problèmes et les énigmes que posent les nouveaux véristes allemands de Munich ou de Dusseldorf, imbus de mysticisme et de symbolisme.

« Intellectuels » ou bourgeois, tous braves gens, les Viennois; tous d'un commerce agréable qui ne se dément point, et disposés à tout trouver *sehr hübsch* ou *ganz nett!* Pays étonnant où l'on ne porte pas de décorations, où l'on ne tire pas vanité de sa fortune, mais de belles moustaches ou d'une belle prestance. L'ambition paraît ici chose presque inconnue, et la conscience reste le principal mobile des actions. On fait plus à Vienne pour le devoir que pour la gloire, disait Mme de Staël; il n'y est d'ailleurs pas fort utile de valoir mieux qu'un autre; on n'est pas envié pour cela, mais oublié, ce qui décourage encore plus...

Envisagez Vienne et les Viennois sous toutes leurs faces : ils forment une ville et un peuple à part, avec des mœurs et une façon de vivre sans rapport avec celles du reste de l'Allemagne. Connaissez-vous les délicieux gâteaux qui se font là-bas et dont se délectent à l'heure du goûter les habitués des pâtisseries élégantes? Un peu lourds, avec des goûts multiples où la douceur des confitures est soudain piquée de la forte saveur aromatique d'un grain de cumin. Drôles de gâteaux, sucre et poivre à la fois. Eh bien, on l'a dit, l'existence de Vienne, c'est tout à fait cela : une vie aux distractions douces et mordantes, joli mélange de gaieté et de sentimentalité, de tziganes endiablés et de café au lait; vie faite de brièves tendresses et d'insouciance.

Digitized by Google

Même l'armée n'échappe pas à l' « état d'âme » général ; et bien qu'elle tende le jarret à la prussienne, elle ne vous donne pas la sensation d'un pays militaire. Les soldats d'infanterie, avec leur shako, leur capote noire et leur pantalon bleu, ont un air pacifique des plus rassurants, et les officiers qui passent, les épaules superbement ouatées en carré, semblent, à les bien considérer, de bons bourgeois déguisés et qui auraient pris la précaution d'adopter un costume sévère pour ne pas trop attirer l'attention. Évidemment, le sabre n'est pour eux que le gagne-pain. La garde impériale elle-même, aux blanches tuniques et aux pantalons rouges, ne semble guère plus belliqueuse que les employés de ministère, à qui l'on a donné, à Vienne, un costume maritime avec l'épée et qui, pour cette raison, sont appelés plaisamment « les marins de l'écritoire ». Et ce n'est certes pas l'empereur François-Joseph qui apporte la note guerrière en ce milieu paisible : l'on connaît sa manière tranquille, qui forme un singulier contraste avec la turbulence de son cousin du Nord, *Wilhelm der Plœtzliche* (Guillaume le Soudain), suivant le surnom dont le gratifie aujourd'hui le Berlinois railleur.

Il y a bien de temps en temps des meetings « monstres » au Prater, convoqués par les socialistes et réunissant quelque 20,000 ouvriers qui y viennent renouveler leurs réclamations en faveur du suffrage universel. Mais, en général, cela se passe tranquillement ; les assistants écoutent patiemment et en silence les harangues des grands chefs ; si parfois de vagues désordres se produisent, l'on assure qu'ils sont provoqués par la police elle-même, toujours en quête d'un motif ou d'un prétexte lui permettant d'interdire ces meetings et de suspendre le droit de réunion garanti par la loi autrichienne.

La politique, en temps ordinaire, est ici à l'état bénin. Tous ces bonshommes qui s'agitent à Vienne sont avant tout des hommes bons, et le gouvernement impérial et royal pourrait aller loin avant de mettre aux prises les braves gens sans uniforme avec les braves gens costumés, bottés et éperonnés ! Il semble que le bourgeois de Vienne, qui hait la discorde et la lutte, se féliciterait d'être délivré de toute

Digitized by Google

politique; et même pour un peu, j'imagine, le constitutionnalisme actuel applaudirait au retour de l'absolutisme patriarcal d'autrefois, si surtout ce retour devait amener une petite réduction de l'impôt.

Cette Belle au Bois dormant qu'est la capitale de l'Autriche, est-ce la révolution qui la réveillera?

VII

Le socialisme en Autriche.

L'agitation fébrile que les élections municipales ont fait régner à Vienne durant l'année 1895 a détourné l'attention du mouvement socialiste organisé en vue de la réforme électorale.

Les socialistes assistent en spectateurs indifférents à ces luttes des bourgeois entre eux; ils s'abstiennent avec soin dans une querelle dont ils ne peuvent que profiter. Le triomphe des antisémites leur rendra désormais le champ plus libre; ils se réjouissent de voir ainsi battre en brèche l' « odieux libéralisme », rempart des capitalistes et des bourgeois et grand obstacle, jusqu'ici, à l'établissement du suffrage universel. Ce n'est pas qu'ils croient le parti clérical partisan du suffrage universel, car ils ont vu le triste résultat de la révision tentée par le prince Windischgraetz, laquelle a échoué devant l'opiniâtre résistance du baron Dipauli et de la fraction cléricale. Mais ils escomptent les discussions qui ne manqueront pas de se produire entre les chefs de l'antisémitisme, quand il s'agira de partager le butin ou de réaliser les grandes promesses électorales des Lueger, des Liechtenstein, etc. Et ils espèrent, par le ralliement à leur parti des antisémites *nationalistes*, n'avoir plus devant eux, finalement, que les cléricaux et l'aristocratie, c'est-à-dire ce qu'ils appellent la « réaction ».

Déjà maintenant, le parti socialiste ne recrute plus ses adhérents parmi les seuls ouvriers. Nous avons vu que dans les rangs antisémitiques se trouvent presque tous les employés, une forte fraction du « groupe de l'intelligence », et même des gros propriétaires. Ce n'est pas assurément qu'ils aient adopté le *credo* antisémitique, mais ils sont mécontents de la stagna-

Digitized by Google

tion générale et, en votant pour les antisémites, ils ont voulu donner une expression à ce mécontentement vague qui les met en opposition avec le gouvernement. Ils sont fatigués de l'indolence et du byzantinisme du parti libéral et se sont jetés à corps perdu dans le parti opposé, espérant un changement, quel qu'il soit. Ce même mécontentement général profite également au socialisme.

Le libéralisme ne paraît guère avoir de chances de se relever en ce moment. Au fond, pourtant, ce n'est pas du libéralisme qu'on se détache, mais du parti dit *libéral allemand*, qui, il faut le dire, après avoir rendu de signalés services, ne mérite plus depuis des années son nom, car il n'est plus ni allemand, ni libéral. Au lieu de prendre l'initiative des réformes, notamment de la réforme électorale tant attendue, il s'est allié aux cléricaux et aux réactionnaires, guidé par la seule crainte de déplaire en haut lieu. L'objectif politique qui s'imposait au parti libéral semblait être ce qu'on appelle le « progrès », c'est-à-dire la démocratisation, la participation toujours élargie de la foule au gouvernement parlementaire. Mais, en Autriche, les éléments vraiment « libéraux » ont toujours été paralysés par les éléments cléricaux et féodaux.

Les essais de progrès politique et économique ne datent, en Autriche, que de la sanglante révolution de 1848, qui avait trouvé les paysans encore dans le servage. La charte constitutionnelle que l'Empereur avait lui-même concédée à ses sujets, en 1849, avait été abrogée en 1852 sans avoir été exécutée; mais, en 1860, François-Joseph octroya à ses peuples des institutions constitutionnelles, et la riche bourgeoisie, unie à la bureaucratie allemande, gouverna l'Autriche. Ce ne fut, en somme, que le remplacement de l'absolutisme impérial par l'absolutisme constitutionnel. Après les désastres de 1866, l'empereur eut la pensée d'essayer de régénérer la monarchie par une politique libérale; c'est ce qu'il fit en appelant au pouvoir le premier ministre de Saxe, le comte de Beust, au nom duquel se rattache toute l'histoire de l'Autriche pendant les cinq années qui suivirent, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du

Digitized by Google

comte Andrassy. Le retrait du concordat de 1855 et les lois dites confessionnelles marquèrent le triomphe de l'esprit nouveau sur les résistances cléricales ; en outre, pour justifier son étiquette de « libéral », le gouvernement, sans s'inquiéter des conséquences ni du tort causé aux ouvriers, avait proclamé la liberté du travail.

Le danger social croissait, quand le cabinet conservateur du comte Hohenwart s'adjoignit, en 1871, comme ministre du commerce et de l'agriculture, un professeur allemand d'origine souabe, un *Kathedersocialist*, (socialiste de la chaire) devenu célèbre depuis lors, M. Schaeffle ; celui-ci accorda sa protection aux ouvriers pour l'organisation d'associations professionnelles. Mais ces essais de réforme eurent de médiocres résultats, et M. Schaeffle s'en retourna bientôt vers Stuttgart et Tubingen se consacrer à ses travaux d'économie sociale.

Alors, des membres zélés du parti catholique se posèrent en réformateurs sociaux. L'idée de mêler le socialisme et le christianisme n'était d'ailleurs pas neuve, elle avait été énoncée par l'évêque de Mayence, Mgr Ketteler. Elle fut introduite en Autriche par un professeur de Gœttinge, M. Maxcen, venu à Vienne vers 1867 à la suite du roi de Hanovre ; dans une brochure remarquable, notamment, il traita la doctrine de l'Église sur l'usure. Avec l'appui de son disciple, le prince Aloys Liechtenstein, un *Katholikentag* (diète des catholiques) fut convoqué et proclama que l'Église seule pouvait résoudre la question sociale. Des lois nouvelles furent promulguées, mais elles semblent être restées sans grand effet dans l'application.

La bourgeoisie libérale qui, depuis 1860 du moins, a joué un rôle éminent dans la politique à Vienne, s'est montrée moins soucieuse du sort de la classe ouvrière. Alliée à la juiverie cosmopolite, elle paraît avoir été désireuse avant tout de trouver dans la législation le recours opportun pour réaliser ses spéculations industrielles et financières. Au point de vue économique et social, elle s'est confinée dans la glorification de la liberté humaine ; elle a laissé « l'usure » fleurir sous toutes ses formes ; elle s'est déclarée opposée à la législation de l'assu-

Digitized by Google

rance ouvrière contre les accidents et à toute réglementation du travail; elle a levé l'interdiction du travail du dimanche.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le socialisme ait grandi de jour en jour. Le comité socialiste viennois entretient, depuis longtemps, de nombreuses relations en province et, grâce à la forte organisation du parti et à la discipline de fer qui y règne, a étendu son influence sur la monarchie entière. Organisation toute militaire : les différents métiers forment chacun un groupe, dirigé par un comité dont le chef fait partie du comité central. Ce dernier a pour organe l'*Arbeiterzeitung* (le journal des ouvriers), l'un des journaux les plus répandus de Vienne; son rédacteur en chef, qui est aussi le chef intellectuel, l'âme du parti socialiste, est le Dr Adler, qui, comme il arrive souvent aux dirigeants socialistes, appartient à la classe bourgeoise (1); il est entouré de tout un état-major de collaborateurs masculins et féminins appartenant pour la plupart à la classe ouvrière.

En province, dans les campagnes, la lutte a un tout autre aspect que dans la capitale : occupons-nous un instant de la question sociale en ce qui concerne les paysans. C'est non plus la bourgeoisie, ici, mais la noblesse qui est en cause, cette noblesse qui occupe depuis des siècles une situation prépondérante en Autriche-Hongrie plus que dans aucun autre pays civilisé, hormis peut-être l'Angleterre. La lutte est engagée ici contre des lambeaux de la féodalité du moyen âge assez résistants encore pour tenir tête aux conquêtes de tant de révolutions (2).

(1) Le Dr Adler — un juif baptisé, paraît-il — est le fils d'un riche entrepreneur de bâtiments. Il exerça autrefois la médecine, mais il y a renoncé pour se consacrer tout entier à la cause socialiste. A lui est dû, sans doute, que jusqu'à présent les rues de Vienne n'ont pas été ensanglantées; il a su contenir l'impatience des socialistes en présence des tergiversations du cabinet Windischgraetz, après les promesses de réforme électorale qui ont tant remué le monde ouvrier. Il a su prévenir aussi des grèves intempestives: il ne veut pas, proclame-t-il, que les poitrines des ouvriers servent à expérimenter l'effet des balles des fusils Männlicher.

(2) La « question paysanne » est plus claire et mieux étudiée en Autriche que dans les autres pays d'Europe; les ouvrages spéciaux sur la matière ne s'y

Digitized by Google

L'examen de la situation de l'agriculture en Autriche montre que la grande propriété foncière ne cesse de s'y accroître au détriment de la petite propriété. En 1873, il n'y avait que 4,931 grands propriétaires fonciers votant comme tels; en 1885, leur nombre était de 5,119; en 1891, de 5,402. Dans la Haute-Autriche, il a augmenté de 16 p. c.; en Styrie, de 29 p. c. Ce sont surtout les pittoresques pays des Alpes, où les grands seigneurs se sentent particulièrement attirés, qui accusent l'augmentation la plus sensible des grandes propriétés; là, l'aliénation des petites propriétés séculaires des paysans s'opère au profit d'un prince Hohenlohe ou d'un prince Pless, comme elle s'opère dans la Basse et dans la Haute-Autriche au profit du baron Rothschild, des comtes Schönfeld, Rosenberg, Trauttmansdorf, Festetics, etc.

Au prix de quels sacrifices du bien-être national s'est réalisée l'augmentation de la puissance et de l'influence économique des grands propriétaires, on l'a montré souvent. Les paysans dépossédés de leurs terres — par voie d'achat, cela va sans dire — et transformés en simples ouvriers agricoles ou industriels, sont forcés d'accepter des salaires de 40 kreutzer (80 centimes) par jour, à moins qu'ils ne préfèrent quitter la maison de leurs pères et chercher dans les villes ou dans l'émigration un remède à leurs misères.

En Galicie, en Silésie, en Bohême aussi, la grande propriété s'accroît et atteint de fortes proportions. Dans la Galicie autrichienne, elle embrasse 33 p. c. de l'étendue du pays. En Silésie, 25 p. c. de la terre appartiennent aux 36 grands propriétaires fonciers; le clergé en détient environ 11 p. c., de sorte que le clergé et 36 particuliers disposent de 36 p. c. du territoire de la Silésie. Les 28 p. c. de la Bohême appartiennent à 362 particuliers, dont 33 payent plus de 20,000 florins d'impôt foncier et possèdent ensemble 850,000 hectares. Chacun de ces derniers se trouve comme à la tête d'une petite principauté : la

comptent plus, et les données statistiques y abondent. Une ample moisson de chiffres puisés aux sources officielles a été fournie récemment par une longue et curieuse étude de W.-T. Teifen, « La misère sociale et la société en Autriche », que nous trouvons dans la revue viennoise *Deutsche Worte* (n° 1, 1894).

Digitized by Google

propriété du prince Schwarzenberg mesure 175,000 hectares; celle du prince Coloredo-Mansfeld, 58,000; celle du prince Fürstenberg, 40,000, etc., etc. Les mêmes centralisent aussi entre leurs mains la production industrielle de la Bohême : le prince Schwarzenberg y possède à lui seul 13 fabriques de tissus, 12 brasseries, 9 grands moulins, 4 mines d'argent, de graphite, etc. Cette centralisation à outrance a de désastreux effets économiques : en Bohême, la population cesse d'augmenter, et le bétail diminue dans d'inquiétantes proportions.

Une autre circonstance fatale au sort de la propriété paysanne en Autriche, c'est que le gouvernement ne s'y borne pas à conserver les majorats, ces beaux restes de la féodalité, mais tend à l'agrandissement de leur nombre et de leur étendue. Les majorats sont l'apanage exclusif de la noblesse; d'ailleurs, 75 p. c. des grands propriétaires fonciers appartiennent à cette classe de la population (21 p. c. à la bourgeoisie et 4 p. c. au clergé).

Les grands seigneurs, les magnats autrichiens, concentrent entre leurs mains non seulement la force économique du pays, mais aussi tous les privilèges politiques. Le gouvernement central de l'Autriche apparaît comme une sorte d'oligarchie exercée par quelques centaines de grands propriétaires fonciers et à leur profit. Voyez le Conseil de l'empire (*Reichsrath*) : sur ses 224 membres, la Chambre haute ou Sénat compte près de 90 princes de la famille impériale et membres héréditaires, et les autres membres, ceux qui n'y siègent qu'à titre viager, sont tous princes, comtes, barons ou chevaliers; à la Chambre des députés, sur 353 membres, 66 seigneurs siègent en vertu de privilèges héréditaires; privilèges considérables, si dans certaines provinces il suffit de dix-neuf gros propriétaires fonciers pour envoyer un député à la Chambre! Une part léonine est réservée également à la grande propriété dans les parlements locaux.

La noblesse a conquis ou détient une situation privilégiée dans les administrations centrales; un grand nombre de fonctionnaires des cinq premières classes sont comtes ou barons. Le ministère du comte Taaffe comprenait un seul

Digitized by Google

bourgeois à côté de sept nobles et le ministère Windischgraetz n'en comprenait pas un seul. Le ministère de la Cour et le ministère des affaires étrangères sont exclusivement composés de nobles; de même, le corps des ambassadeurs, des envoyés extraordinaires et de leurs secrétaires, et le haut personnel administratif. Même au ministère des affaires intérieures et à celui des cultes, les bourgeois sont l'exception. L'administration locale offre le même spectacle : les quatorze gouverneurs de province sont des nobles. L'on ne peut dire, au surplus, que la noblesse autrichienne soit toujours très difficile à satisfaire, ni qu'elle recule devant des fonctions de moindre importance, si les chefs d'arrondissements (sous-préfectures) se recrutent encore presque tous parmi elle.

Cet état de choses a des conséquences graves, car non seulement les nobles, en s'emparant des fonctions les plus lucratives, en ont évincé les autres classes de la société, mais encore ils sont mis à même de continuer à protéger les intérêts égoïstes et les privilèges de la caste dont ils sont issus.

Ce qui accroît l'irritation de la multitude, c'est que les grands seigneurs font très peu pour soulager la misère toujours croissante de leurs concitoyens. Nous avons eu l'occasion de constater à Vienne, peu après la mort de l'archiduc Albert, la vive indignation du public bourgeois lui-même contre ce prince richissime et avare, qui possédait d'énormes propriétés, des mines, des fabriques de fer, des scieries de bois, des moulins à vapeur, etc., et qui, mort sans héritier mâle, n'a pas laissé la moindre part de son immense fortune aux malheureux. L'Autriche a presque autant de médecins sociaux que les autres pays d'Europe, mais là presque tous sont d'accord sur ce point : pour le salut du pays, les privilèges de caste doivent disparaître le plus tôt possible et le pouvoir être mis au service des intérêts du plus grand nombre. Car autrement, il est à craindre que, comme il arrive aux races longtemps opprimées, là aussi le peuple devienne marteau dès qu'il aura cessé d'être enclume.

J.-G. FRÉSON.

Digitized by Google

L'EMPIRE SOUS LES LUXEMBOURGEOIS [1]

(JEAN L'AVEUGLE.)

CHAPITRE VI

SOMMAIRE : Mariage des quatre filles de l'empereur Henri. — Leur frère Jean, roi de Bohême, s'efface. — Deux rois de Germanie en présence. — Les princes luxembourgeois appuyent le duc Louis de Bavière et le font triompher. — Pierre d'Aspelt meurt. — Les princes luxembourgeois se tournent du côté de la France et de la papauté. — Le poète de Machault célèbre les hauts faits du roi de Bohême. — Un mariage tyrolien et ses conséquences.

C'est encore une fois un Belge, c'est Henri de Flandre, comte de Lodi et maître de camp général de l'armée impériale, qui ramène à Pise, où ils furent inhumés dans la cathédrale, les restes mortels de son parent et souverain bien-aimé. Une grande miniature du Code de Trèves, sous laquelle on lit ces mots : « *Henricus Imperator VII sepelitur Pysis anno dom. MCCCXIII. II die septembris. Orate pro eo* », représente le cortège funèbre (2).

Quinze jours plus tard, la triste nouvelle arrivait en Allemagne. Elle arrêta net, en Souabe, le roi Jean de Bohême, qui avait voulu rejoindre son père à la tête d'une armée assez respectable, et la sœur du duc Léopold d'Autriche que l'em-

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1894.

(2) Le sarcophage d'Henri VII n'est plus dans le chœur de la cathédrale de Pise. On l'a déposé dans le Musée du Campo Santo. Le bourgeois de Valenciennes, dont M. Kervyn de Lettenhove a publié les *Récits* (Louvain, 1877, in-8°), veut que le premier empereur luxembourgeois ait eu à Pise, comme Mahomet à la Mecque, un tombeau suspendu : « Et fut ensevelis, dit-il, en la cité de Pize en la grande esglise, et furent ses os mis en ung coffre pendu en lair enmy lesglise à chaynes dargent » (p. 132).

Digitized by Google

pereur avait résolu de prendre pour femme. L'électeur Baudouin, devenu le chef de la maison de Luxembourg, rappela, de son côté, en toute hâte, sa mère et sa nièce Béatrice, fiancée à l'héritier du trône de Sicile, qui avaient pris les devants et se trouvaient déjà à Bâle.

Il comprenait qu'il ne pouvait plus être question d'une alliance italienne, et que sa nièce trouverait d'un autre côté à servir la politique de sa maison. C'est ce qui arriva, puisqu'elle épousa bientôt après le roi de Hongrie à la grande joie des siens et plus particulièrement de Pierre d'Aspelt, qui s'était donné pour mission de maintenir au premier rang, en Allemagne, la maison de Luxembourg. Les mariages princiers ont eu, surtout au moyen âge, une grande importance. Ils servaient, suivant les cas, à remettre à flot les souverains décavés, à terminer une guerre cruelle, soit encore à réconcilier des frères ennemis.

Le mariage de Béatrice de Luxembourg appartient à cette dernière catégorie. En devenant la femme d'un Anjou, elle effaçait, dans une certaine mesure, le souvenir de la conduite déloyale d'un autre Anjou vis-à-vis de son malheureux père et donnait à son frère, le jeune roi de Bohême, un allié en la personne de son plus proche et plus puissant voisin. Il restait au roi Jean trois sœurs, l'une fort belle et les deux autres simplement jolies, dont la politique fixa de même la destinée. Malheureusement, aucune d'elles ne dura.

La belle Marie devint reine de France, Agnès épousa le duc Rodolphe de Bavière, et Catherine, la troisième, entra dans la maison d'Autriche par son mariage avec le duc Albert qui résidait en Alsace. Ces deux dernières unions disent assez le grand intérêt qu'avaient nos princes luxembourgeois à maintenir de bonnes relations avec les seules maisons souveraines d'Allemagne capables de leur porter ombrage et de leur disputer l'empire.

Jean de Bohême étant, en 1313, trop jeune encore pour pouvoir prétendre au rang suprême, son oncle Baudouin et Pierre d'Aspelt s'entendirent, non sans peine, avec lui pour faire passer la couronne impériale sur la tête d'un prince bavarois qu'on

Digitized by Google

se proposait de tenir en bride comme l'avait été Adolphe de Nassau. Leur choix tomba sur le duc Louis de Bavière, qui opposa d'abord son peu de fortune à la haute dignité qu'on voulait lui conférer (1).

A l'élection, qui eut lieu à Francfort le 19 octobre 1314, les votes se partagèrent si bien que deux rois de Germanie furent proclamés. D'un côté, Louis de Bavière; de l'autre, Frédéric d'Autriche.

Une nouvelle ère d'anarchie et de guerres civiles s'ouvrait pour l'Allemagne. Cette fois, deux petits-fils de Rodolphe de Habsbourg se trouvaient aux prises. Le fait que Baudouin, l'électeur de Trèves, son neveu, le roi de Bohême, qui avait rempli jusque-là les fonctions de vicaire du Saint-Empire, et Pierre d'Aspelt, l'archichancelier d'Allemagne, se rangeaient du côté de Louis de Bavière, paralysait son adversaire et compensait dans une certaine mesure ce qui pouvait lui manquer en argent et en hommes. On le vit bien, en 1322, à la bataille d'Ampfing où Jean de Bohême commandait en chef et où l'élu Frédéric d'Autriche et son frère Henri furent fait prisonniers. Leur autre frère, le duc Léopold, le compagnon d'armes de l'empereur Henri VII en Italie, qui passait à juste titre pour l'un des meilleurs hommes de guerre de son temps, eut très probablement changé la face des choses. Il accourait, mais il n'arriva point à temps sur le champ de bataille, et ne s'en consola jamais. Après avoir ainsi amené le triomphe de l'adversaire le plus faible, nos princes luxembourgeois se firent largement récompenser de leurs sacrifices et de leurs peines, afin d'être d'autant mieux en mesure, le moment venu, de reprendre le dessus. Leur grand souci était maintenant l'archevêque de Cologne, toujours ce même Henri de Virnebourg, qui avait promis l'une de ses nièces à Walerand de Luxembourg, tué devant Brescia, et qui, en 1314, avait fiancé de nouveau cette même nièce au duc Frédéric d'Autriche, auquel il vendit, en outre, sa voix électorale au prix de quarante mille marcs, plus deux autres mille marcs pour ses

(1) JOH. SCHŒTTER, *Johann, Graf von Luxemburg, etc.*, I, 163-165.

Digitized by Google

serviteurs. Il était donc plus exigeant et plus rapace que Pierre d'Aspelt, l'électeur de Mayence, ce qui n'est pas peu dire. On croit rêver en considérant ces souverains tonsurés et mitrés d'un peu près. Ils font payer par autrui les gages de leurs gens et se montrent plus défiants que des usuriers circoncis en voulant toucher d'avance le prix de leurs services et en faisant dresser des actes notariés de chacune de leurs exigences territoriales ou matrimoniales, ces dernières, naturellement, au profit de leurs proches, ce qui était encore une façon ingénieuse de les enrichir sans avoir à délier les cordons de leur bourse. On retrouve dans les archives ces documents. Bœhmer, Lacomblet et Olenschlager en ont publié un certain nombre, de sorte que le jugement de la postérité qui accable ces prélats est et demeure sans appel. Pierre d'Aspelt, qui avait quitté la scène de ce monde en 1320, laissait une grande fortune, dont il fit par testament un assez noble usage en en donnant la plus grosse part aux séminaires, aux hospices et aux pauvres de son diocèse (1). Son élève, Baudouin de Luxembourg, aurait pu devenir son successeur s'il l'avait voulu. Trois mois après la mort de Pierre d'Aspelt, le chapitre métropolitain de Mayence l'avait élu archevêque à l'unanimité, mais il ne se souciait en aucune façon de changer d'électorat et de charger ses épaules d'un poids écrasant en devenant, par le fait de cette élection, chancelier du Saint-Empire.

Il renvoya, en conséquence, ses électeurs à la décision du pape. C'était un refus déguisé, et, comme en ce moment-là le roi Robert de Naples se trouvait justement à la cour d'Avignon, il décida Jean XXII à appeler à la tête de l'église de Mayence un prince autrichien. Cela n'allait pas trop au duc Frédéric qui mit en avant la candidature d'un bénédictin, le P. Matthieu de Buchek, prévôt de Lucerne, qui consentit, en cas de succès, à lui être un serviteur fidèle et à partager fraternellement avec lui les trésors que l'avaricieux Pierre d'Aspelt avait dû laisser derrière lui. Le pape agréa ce candidat après

(1) Dr J. Heidemann, *Peter von Aspelt, etc.*, p. 313.

Digitized by Google

l'avoir vu et entendu et, à son retour en Allemagne, le P. Mathieu fit dresser à Colmar, le 30 novembre 1321, un acte notarié dans lequel il consigna tout au long les clauses de son marché avec Frédéric d'Autriche (1).

C'était trop se presser, car l'électeur de Trèves avait administré depuis plus d'un an l'électorat de Mayence, s'y était fait beaucoup d'amis, et il n'y avait pas à songer à une prise de possession sans son assentiment. Le nouvel archevêque fut donc obligé d'en passer par les conditions que Baudouin de Luxembourg jugea à propos de mettre à son concours. Celles-ci, sans être des plus rigoureuses, allaient à l'encontre des engagements pris par Mathieu de Buschek vis-à-vis de son chef temporel; mais dans ce temps-là, où la confusion était partout et dans tout, on n'y regardait point de si près.

Le parti luxembourgeois remportait là une victoire signalée, car le nouvel élu de Mayence, sur lequel le parti autrichien avait fondé de grandes espérances, était condamné à conserver une stricte neutralité.

Baudouin lui donna en ceci d'autant plus volontiers l'exemple que le roi Louis de Bavière se montrait ingrat à l'endroit de ses plus fidèles alliés et avait déjà, en plusieurs rencontres, traversé les projets et renversé les espérances du très peu endurant roi Jean de Bohême. Son oncle de Trèves avait fort à faire à le calmer.

Nos deux princes luxembourgeois se tournent de nouveau du côté de la France. Leur sœur et nièce Marie avait épousé Charles le Bel, fils et successeur du roi Philippe le Bel, et ils se rendent à Paris, en mai 1323, pour assister aux fêtes de son couronnement et remettre leurs affaires sur un meilleur pied (2). La circonstance que le pape Jean XXII était Français, comme Clément V et le plus grand nombre des cardinaux, pouvait faire à bon droit supposer que l'un d'eux coifferait après lui la tiare. Cette considération n'avait pas été étrangère à leur voyage. Le roi Jean avait amené avec lui son héritier, le jeune Wenceslas, qu'il voulait faire élever à la

(1) A. Domininus, *Baldewin von Lützelburg*, p. 181.
(2) *Chronica aul. reg.*, f° 383.

Digitized by Google

cour de France, et il poussa la singularité jusqu'à débaptiser son enfant, lui prenant son nom slave pour le faire appeler Charles. Voulait-il par là humilier ses sujets de Bohême ou simplement désespérer sa femme, la pauvre reine Élisabeth qui valait mieux que lui? L'un et l'autre sans doute.

Ce prince est une véritable énigme. Quelques fois il faut l'admirer, d'autres fois le blâmer et le plaindre. Ce qu'on a peut-être dit de plus vrai sur son compte, c'est qu'il n'est pas un homme, mais un tourbillon. Il va, il vient, jamais il ne s'arrête, et cela continue pendant les trente-cinq années de son règne. Parfois il disparaît des semaines et des mois entiers, et ses ministres ahuris le cherchent à travers le monde sans le rencontrer; d'autrefois, on signale sa présence, presque à la même heure, en des lieux et des pays différents. C'est là surtout ce qui met ses biographes dans l'embarras. Seul Guillaume de Machaut, le chansonnier poète, aurait pu les tirer d'affaire.

« Je fus, dit-il, ses clers ans plus de trente,
« Si cogneut ses mœurs et s'entente,
« S'onneur, ses biens, sa gentillesse,
« Son hardiment, sa largesse
« (Car j'estoie ses secrétaires)
« Et trestous ses plus grosses affaires :
« J'en puis parler plus clairement
« Que maint autre, et plus proprement » (1).

Par malheur, Guillaume de Machault est d'une discrétion exemplaire sur le compte de son maître, de son héros. Il sait tout et ne veut rien dire.

Est-il vrai que le roi Jean avait des relais particuliers dans l'Europe entière? Si non, comment s'arrangeait-il, les routes étant des plus mauvaises et parfois inexistantes, pour aller à franc étrier de Prague à Luxembourg et de Luxembourg à Paris plus rapidement que s'il avait eu à sa disposition les pataches et les diligences de nos pères? Pourquoi, enfin, le roi de Bohême nous enlève-t-il nos points de repère en négligeant presque toujours de dater les lettres qu'il écrit ou qu'il fait écrire?

(1) TARBÉ, *Œuvres de Guillaume de Machault*. Reims et Paris, 1849. V. le poème sur la prise d'Alexandrie.

Digitized by Google

Autant de questions qui ne touchent en rien à la politique, et auxquelles un serviteur, qui se vante d'en savoir plus que personne, aurait pu répondre sans se compromettre. Les soudaines apparitions et non moins subites disparitions du roi, qu'on dirait avoir été calculées pour frapper les imaginations crédules de son temps, ont sans doute un autre caractère.

Il aimait par-dessus tout le mystère. C'est ainsi qu'un jour — c'était au mois d'avril 1324 — il abandonna la cour, qu'il avait suivie dans le midi de la France, pour s'en aller tout seul en pélerinage à Rocamadour dans le Quercy. Est-ce un acte prémédité? Est-ce une pure dévotion qui le pousse, ainsi que le suppose M. Schoetter, son biographe luxembourgeois (1)? Bien des choses nous défendent de le croire. Comme son père, qui rêvait de faire revivre Frédéric Barberousse, il avait pris pour modèle Roland, le plus fameux des paladins de Charlemagne, et, à Rocamadour, l'épée de Roland, sa redoutable Durandale, était exposée aux regards des fidèles. C'était là, il faut en convenir, plus qu'il n'en fallait pour l'attirer. Cette relique guerrière, aussi fausse sans doute que la chronique de Turpin qui la popularise, a disparu depuis. Bientôt après cette visite, le roi de Bohême reparaît à Luxembourg. Ce n'est pas pour se reposer. Il se ligue avec son oncle Baudouin, le duc de Lorraine et le comte de Bar contre la cité de Metz. Les hautes œuvres féodales, c'était son fort.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises le souvenir de la bataille de Woeringen, si fatale aux siens, lui revient; il prend les armes alors contre le duc de Brabant et renouvelle ses prétentions sur le duché de Limbourg. Ce qui nous prouve qu'en 1334 ce n'est plus de sa part qu'une manœuvre politique destinée à permettre au roi de France d'élargir vers le nord sa sphère d'action et d'enfermer les turbulents et redoutables Flamands dans un cercle de fer, c'est qu'il passe brusquement du rôle d'agresseur à celui de négociateur, et fait agréer par la cour de Bruxelles les combinaisons matrimoniales qu'à Cam-

(1) Dr Schœtter, *loc. cit.*, I, 262.

Digitized by Google

brai il a combinées avec Philippe de Valois. Les États de Brabant, qui ne se doutent pas que tout cela n'est que la conséquence d'un traité secret entre l'empereur Louis et le roi de France — traité sur lequel nous reviendrons — lui votent des remerciements et un cadeau de 50,000 livres tournois (1). S'il est seul responsable de tout le mal qu'il a fait à la Belgique, on ne peut en dire autant de la Bohême. C'est, on s'en souvient, Pierre d'Aspelt qui lui a donné une couronne royale, et, durant les premières années de son règne, a légiféré en son nom. Or, ce qui peut arriver aux grands hommes comme aux autres, l'électeur de Mayence se crut obligé, pour sauver la situation, de ruiner son œuvre, le tiers État naissant et déjà fort, sur lequel le duc de Carinthie s'était appuyé, et qui, depuis son brusque départ, ne cessait pas de conspirer en sa faveur. Cette suppression de la bourgeoisie, car on peut dire que l'édit d'expulsion de la Bohême des Allemands n'est pas autre chose, ruina le pays au bout de quelques années et laissa le roi Jean en présence du parti féodal sans frein ni contrepoids, et de jour en jour plus exigeant (2). Ce fut la malédiction de son règne, la cause principale de la brouille dans son ménage, des émeutes qui éclatent à tout propos, de son goût pour les expéditions lointaines, et, enfin, de la nécessité dans laquelle il se trouve parfois de rentrer chez lui en justicier, et de faire tomber les têtes les plus coupables et les plus orgueilleuses. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on adore de plus en plus sa femme et qu'on le déteste davantage? Il s'en venge en dépensant follement à l'étranger tout le produit des mines

(1) JACOBI, *Codex epist. Johannis regis Bohemiæ*. Berlin, 1841, p. 98. Cet auteur mentionne tous les payements faits au roi de Bohême, au mois de décembre 1334, par les receveurs des villes de Bruxelles et de Louvain. L'un de ces payements est accompagné de la notice suivante : « Ce payement est fait par le procureur de la ville de Louvain sur les 50,000 livres dues au roi de Bohême par Mgr le duc pour avoir fait sa paix avec le roi de France. » En présence de ce texte, il ne peut plus être question des 150,000 livres tournois dont parle Patacki (*Geschichte von Bœhmen*, II, v II, p. 211); des 100,000 royaux que mentionne M. DE PUYMAIGRE (*Revue des questions historiques*, vol. LII, p. 406), ni même des 50,000 réaux auxquels s'arrête plus modestement M. PIOT, notre archiviste général de Belgique (*Biographie nationale*, vol. X, p. 198).

(2) HEIDEMANN, *loc. cit.*, p. 282-285. SCHŒTTER, *loc. cit.*, I, 204-217.

Digitized by Google

d'argent qui relèvent de sa couronne. S'il faut en croire lse contemporains, il en serait venu à dissiper en deux mois 95,000 marcs d'argent en barres (1). Est-ce là une calomnie? Nous ne pouvons l'admettre, puisque son fidèle serviteur Guillaume de Marchault va plus loin encore en disant :

« Et, par ma foy, s'il avenist
« Qu'il eut deux cent mil livres,
« Il en fust en un jour delivres :
« Qu'à gens d'armes les départoit,
« Et puis sans deniers s'en partoit.
« Je le sais bien, car je l'ay fait
« Plus de cinquante fois de fait » (2).

A ce compte-là, on comprend parfaitement que Jean de Luxembourg ait été à la fois un demi-dieu pour ses soudards et ses serviteurs et un fléau pour son peuple. Ce qui le sauve, c'est le renom guerrier que lui a valu sa victoire sur les ducs d'Autriche. On le redoute; chacun veut l'avoir de son côté et lui fait la cour. Louis de Bavière, à son retour d'Italie, où il s'est fait sacrer empereur sans avoir pu faire plus ni mieux que l'empereur Henri VII, ne jure que par lui. Il le demande, et se désole qu'il soit alité à Luxembourg, quand il serait si nécessaire de l'autre côté des Alpes.

En attendant, il le convie à remplir de nouveau les fonctions de vicaire de l'empire. Jamais confiance ne fut plus mal placée. Le roi Jean est un papalin si convaincu, un ambitieux si dénué de scrupules, que vis-à-vis d'un maître excommunié pour la deuxième fois pour avoir opposé un anti-pape au pape d'Avignon, il ne se gêne guère. Aussi, quand en 1330 les guelfes de Brescia, ces mêmes gens si cruellement châtiés par son père, viennent le trouver à Trente, il leur promit sa prochaine visite (3). Une fois en Italie, il prend possession d'une

(1) J.-F. SCHNELLER, *Geschichte von Bœhmen*. Dresden, 1827, p. 81.

(2) *Œuvres de Guillaume de Machault*. Ed. TARBÉ, p. 103.

(3) Charles de Bohême, dans son autobiographie, complète ce renseignement en affirmant que les villes de Parme, de Bergame, de Crémone, de Pavie, de Reggio, de Modène et de Lucques avaient également offert à son père la souveraineté. Cela expliquerait le titre de roi d'Italie qu'il prend ou qu'on lui donne dès ce moment-là. V. K. KARLS *IV. Jugendleben*. Leipzig, 1885, p. 13 et 14.

Digitized by Google

ville de Lombardie après l'autre, se disant ici vicaire impérial et là lieutenant du pape, suivant qu'il a affaire à des gibelins ou à des guelfes.

Il n'est, au fond, ni l'un ni l'autre, et ne travaille que pour son propre compte. L'empereur se décide à lui envoyer le burgrave de Nuremberg pour lui demander de justifier son étrange conduite. Le roi Jean répond à cet ambassadeur que le seul but qu'il poursuit, c'est d'aller visiter en roi les tombeaux de ses parents. Il n'a point le loisir de pousser jusqu'au bout ce mensonge, parce qu'en 1331, à la Diète de Nuremberg, il est accusé de félonie.

Or, si nous tenons compte exact des dates, il nous est facile de démêler la vérité dans les récits incomplets ou contradictoires que nous avons sous les yeux. Que cherche notre prince luxembourgeois au delà des Alpes? C'est moins une couronne qu'une liste civile, que l'argent plus que jamais nécessaire à l'accomplissement de ses vastes desseins. Aussi, pour ne rien perdre en Italie, s'il doit s'en éloigner, s'empresse-t-il, après la visite peu rassurante de son vieil ami le burgrave de Nuremberg, d'envoyer à son fils Charles, qui est à Luxembourg, un message lui ordonnant de venir le rejoindre à Parme le plus tôt possible. Voici en quels termes le jeune marquis de Moravie raconte ce voyage : « Je pris mon chemin par la cité de Metz, le duché de Lorraine, la Bourgogne et la Savoie jusqu'à Lausanne. Je traversai alors les montagnes de Brigg et j'arrivai dans le pays de Novarre. De là, je pus atteindre, le Vendredi-Saint, la ville de Pavie, qui appartenait à mon père (1). Au troisième jour de mon arrivée, qui était la fête de Pâques, toute ma suite fut empoisonnée, et je ne fus épargné que par l'effet de la protection divine. La haute messe s'était un peu prolongée, et, comme je voulais communier, je n'avais pas mangé auparavant. Quand je rentrai pour déjeûner, on me raconta que ceux de mes gens qui avaient mangé, ne voulant pas attendre l'heure du déjeûner, étaient tombés subitement malades. Je me mis à table sans pouvoir rien prendre; nous

(1) En 1331, le Vendredi-Saint tomba le 29 mars.

Digitized by Google

étions tous consternés, et comme je levai les yeux, je remarquai un beau et gracieux jouvenceau, que je ne connaissais pas, qui allait et venait devant notre table sans mot dire. Je le soupçonnai et je le fis arrêter. On le tortura, et, au bout de trois jours de souffrances, il avoua que, d'après les ordres et les indications d'Azzo Visconti, de Milan, il avait, dans la cuisine, mêlé du poison à nos aliments. Mon majordome Jean, seigneur de Berge, Jean de Honkirin, Simon de Keyla, qui me servaient à table, et quelques autres encore, furent les victimes de cet attentat (1). » Quand, quelques jours plus tard, à Parme, où il résidait pour le moment, le roi Jean apprit ces nouvelles de la bouche de son fils, il dut se repentir d'avoir exposé un jeune homme de seize ans à tant de dangers et d'embûches; il dut se repentir aussi de la légèreté avec laquelle il jugeait les hommes, surtout les Italiens, qui, dans ce temps-là, nourris des plus mauvais souvenirs de l'antiquité, semblaient être pétris d'une pâte particulière. Cet Azzo Visconti, qui procède par l'empoisonnement en bloc, est un type à considérer de plus près. Il flatte le roi de Bohême parce qu'il le sait populaire, parce qu'il en a peur. C'était un vrai Romain de la décadence, sans foi ni loi, un homme à réduire à l'impuissance d'une façon ou de l'autre. Nommé par Louis de Bavière vicaire impérial en Italie, il le trahit au profit du pape dès que le pape a excommunié l'empereur; or, ce dernier régnant toujours, Jean de Bohême commet la faute, ou, pour mieux dire, l'insigne maladresse d'accorder sa confiance à celui qui a trompé une fois déjà son maître, et ne se fera pas faute de recommencer à la première occasion favorable.

Celle-ci ne tarde point à se présenter. Le roi Jean donne à son fils, comme conseiller, son cousin Louis de Savoie qui,

(1) Comme le margrave Charles de Moravie avait monté sa maison à Luxembourg, les trois serviteurs qu'il cite comme ayant été empoisonnés à Pavie, sont très probablement des gentilshommes belges. Le premier, Jean de Berge ou mieux Berghes, porte un nom suffisamment connu; le second, Jean de Honkirin, est peut-être un sire de Hockerenges; mais le troisième, Simon de Keyla ou Keyll, est très certainement un Manderscheid, puisque Keyll appartenait déjà à cette maison au XIIe siècle, et qu'au début du XIVe un Simon de Keyll remplit la charge de gouverneur du Luxembourg.

Digitized by Google

par malheur, est le beau-père du Visconti de Milan, et quitte en toute hâte l'Italie pour aller à Ratisbonne se réconcilier avec l'empereur.

Cette tâche est d'autant plus rude qu'avant de descendre en Italie, il a profité de son séjour à Inspruck pour conclure le mariage du plus jeune de ses fils, Jean-Henri, avec Marguerite Maultasche, fille et unique héritière de son beau-frère et ci-devant compétiteur en Bohême, le duc Henri de Carinthie. Le but qu'il poursuit en cette circonstance est moins d'avoir à sa dévotion la voie la plus directe et la plus commode pour descendre en Italie, que de fonder au midi de l'Allemagne un nouvel État luxembourgeois destiné à s'accroître bientôt de la Carinthie et de se trouver alors en mesure de prendre à revers, en cas de conflit, les Bavarois ou les Autrichiens dont la puissance s'appuie sur le Danube. C'est bien là une très intelligente mais en même temps très audacieuse application du principe d'équilibre dynastique, préludant ici à l'équilibre européen, à cause des questions qu'il soulève et des intérêts qu'il met en jeu. Et, à ce titre, on ne saurait, croyons-nous, lui prêter assez d'attention.

Le premier effet du mariage tyrolien fut d'indisposer au même degré les Habsbourg et les Wittelsbach; ils se disent frustrés dans leurs plus légitimes espérances et l'écho de leurs doléances ne tarde point à traverser les Alpes et d'arriver aux oreilles de Jean de Bohême. Lui, qui ne s'effraie pas facilement, redoute cependant que l'accusation portée contre lui à la Diète de Nuremberg ne soit la préface d'une réconciliation entre ses deux puissants rivaux haineusement divisés jusqu'alors. Ce qu'il fait à Ratisbonne pour empêcher ce rapprochement est demeuré un secret entre lui et l'empereur Louis de Bavière, les princes du moyen âge n'ayant pas pour coutume de faire dresser des protocoles de leurs entrevues verbales; mais, ce qui est hors de doute, c'est qu'il parvint à se disculper. Son fils, Jean-Henri, n'a que dix ans; sa femme n'en a que douze. Que peut-on avoir à redouter de ces enfants? Ils jouent ensemble, se brouillent et se raccommodent jusqu'au jour où la princesse Marguerite déclare que son mari est

Digitized by Google

impuissant, et là-dessus elle le met à la porte de chez elle avec moins de façon qu'un laquais qui a cessé de plaire. Puis, sans attendre que l'Église ait prononcé sur son cas, elle épouse à Inspruck, en février 1342, en présence de l'empereur Louis de Bavière, l'aîné de ses fils, le margrave de Brandebourg, récemment veuf, et qui, suivant le bruit public, est de complexion fort amoureuse. Tout nous dit que nous sommes ici en présence d'une vengeance de femme, d'une vengeance purement politique.

Marguerite Maultasche ne pouvait oublier que son père avait brutalement été chassé de Bohême par Jean de Luxembourg dont elle aura voulu, par un divorce non moins brutal, tromper l'ambition et le ridiculer dans la personne de son fils. Elle ne réussit qu'à moitié. La raison en est que le pape qui, sur ces entrefaites, venait de coiffer la tiare, était Clément VI, l'ami le plus cher des Luxembourgeois. Il fulmina l'anathème contre tous ceux qui, de près ou de loin, avaient trempé dans l'affaire d'Inspruck, et si, après cela, le Tyrol resta aux Bavarois, la Carinthie s'en alla aux Autrichiens, auxquels la rancuneuse Marguerite, restée veuve et sans enfants, légua par testament son comté.

(*A suivre.*) CH. RAHLENBECK.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Code des lois politiques et administratives, coordonnées et annotées par M. BIDDAER. — Éditeurs : Le Bègue et Cie. — Prix : 3 fr. 50 c.

Dans un pays comme le nôtre, où l'habitude est faite de modifier constamment la législation, il n'est pas de livre plus utile pour le jurisconsulte et l'administrateur que celui qui, dans un seul contexte, donne la teneur complète d'une loi et en même temps indique les changements qu'elle a subis.

Les dispositions législatives se trouvent, en effet, éparpillées dans des recueils divers, et pour l'homme de loi ou le fonctionnaire, les réunir, les adapter, en faire un tout complet, constitue non seulement une besogne difficile, mais fréquemment dangereuse, à cause des oublis qui peuvent se glisser dans les recherches.

C'est à ces inconvénients que M. Biddaer a voulu obvier, en publiant son *Code des lois politiques et administratives.*

L'auteur, qui rédige avec beaucoup de talent la *Revue communale,* nous avait donné, ces derniers mois, un commentaire de la loi électorale communale. Ce commentaire, qui a été un véritable guide pour ceux qui ont eu à appliquer cette loi obscure et bizarre, a obtenu un succès considérable.

Nous espérons pour l'œuvre nouvelle de M. Biddaer un succès au moins égal. Son livre, qui répond à un besoin réel, a sa place marquée dans les bibliothèques communales. Il dispense

Digitized by Google

de toute investigation ceux qui s'occupent des lois contenues dans le volume et les rassure contre les omissions et les lenteurs inhérentes aux recherches personnelles.

Le recueil comprend la Constitution revisée, les lois communale, provinciale, électorales, celles qui concernent l'instruction primaire, la milice, la garde civique, les fabriques d'église, la bienfaisance, l'assistance publique, le vagabondage, la mendicité, la voirie, les télégraphes, les téléphones, l'expropriation pour cause d'utilité publique et la législation ouvrière complète.

L'auteur ne se contente pas de donner le texte des lois, il les accompagne d'un choix judicieux d'arrêtés royaux, de circulaires, d'instructions ministérielles, de décisions judiciaires et, parfois, de commentaires très courts, qui les complètent, les élucident et en fixent le sens exact.

Nous ne pouvons que féliciter M. Biddaer de ce travail, qui a exigé une attention sagace, une patience minutieuse et qui révèle, à la fois, un esprit pratique et étendu.

Le livre, qui est en grand format et contient 325 pages, a, en outre, l'avantage d'être d'un prix modique.

Ce n'est pas une condition indispensable pour la vulgarisation d'un livre, mais elle y aide quelquefois. X.

Digitized by Google

LA POLITIQUE DE FRÈRE-ORBAN [1]

II

Si l'on embrasse d'un regard l'activité de Frère-Orban dans les affaires politiques intérieures, on reconnaît qu'une seule et même idée a plané sur toute sa vie. Elle est au fond de tous ses actes; elle se reflète dans toutes ses paroles, dans tous ses écrits, c'est l'amour de la liberté.

En terminant ce beau discours qui était son testament parlementaire, ce discours sur la revision, dans lequel il déclarait vouloir, en quittant son banc au milieu des félicitations de ses amis, s'envelopper comme dans un linceul, il disait : « Je combattrai pour la liberté jusqu'à mon dernier souffle. » Il le fit comme il l'avait dit.

C'est à la défense des libertés de l'homme qu'il consacra les forces suprêmes de son corps défaillant, quand, sur son lit d'agonie, il écrivait hâtivement sa dernière brochure politique, d'une main que déjà la mort avait touchée.

Cette passion pour la liberté a rempli toute sa carrière. Elle lui donne une rare et admirable unité. Liberté de conscience dans le domaine moral et dans celui de l'enseignement; liberté du travail, liberté du commerce et de l'industrie dans le domaine économique et social, tel fut tout son programme intellectuel et politique. Il ne négligea rien pour le réaliser; il le défendit toute sa vie et il lutta contre tous les

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1896.

Digitized by Google

assauts, d'où qu'ils vinssent, pour atteindre son plein accomplissement.

Il rencontra sur ses pas le cléricalisme; dès sa jeunesse, il chercha à le renverser et, jusqu'à ses derniers jours, il demeura « debout devant lui, armé pour le combattre ».

Au déclin de sa vie, il vit surgir le socialisme, flanqué des colonnes volantes du radicalisme. Vous savez avec quelle fière ardeur guerrière il lui fit face.

Il fut vainqueur souvent, vaincu quelquefois, mais jamais sans gloire.

Qu'était-ce que ce cléricalisme avec lequel Frère-Orban fut aux prises dès son arrivée à la Chambre et au pouvoir?

Au sortir de la révolution de 1830, l'Église catholique, qui venait d'échapper au joug du protestantisme de la maison d'Orange, n'avait qu'une seule aspiration, ne demandait qu'une seule chose : la liberté, « la rupture des liens qui enchaînaient le culte au pouvoir » (1).

Le cardinal-archevêque de Malines écrivait au Congrès national : « Je ne demande pour les catholiques aucun privilège; une parfaite liberté avec toutes ses conséquences, tel est l'avantage qu'ils veulent partager avec leurs concitoyens (2). »

Et M. J.-B. Nothomb, dans un discours fameux prononcé au Congrès, le 22 décembre 1830, disait :

« Depuis des siècles, il y a deux pouvoirs aux prises, le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Ils se disputent la société, comme si l'empire de l'un excluait celui de l'autre. L'histoire entière est dans ce conflit que nous sommes appelés à faire cesser et qui provient de ce qu'on a voulu allier deux choses inconciliables. Il y a deux mondes en présence, le monde civil et le monde religieux; ils coexistent sans se confondre; ils ne se touchent par aucun point et on s'est efforcé de les faire coïncider. La loi civile et la loi religieuse sont distinctes. L'une ne domine pas l'autre; chacune a son domaine, sa sphère d'action. Ce système est une innovation. Nous l'avouons.

(1) MESDACH DE TER KIELE, Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la cour de cassation, le 1er octobre 1891. Pas. 1891, I, p. 16.

(2) Dépêche du 13 décembre 1830.

Digitized by Google

« Marquons notre passage par un grand principe. Proclamons la séparation des deux pouvoirs, et donnons un exemple qui ne sera pas sans influence sur la civilisation européenne et sur la législation des autres peuples. »

Le Congrès acclama Jean-Baptiste Nothomb.

Nous allons voir comment ces principes furent compris par le cléricalisme, comment les interprétèrent et entreprirent de les déformer ses hommes politiques et l'épiscopat.

Sous l'influence de l'Encyclique fameuse de Grégoire XVI, de septembre 1832, un nouveau parti se forme, gouverné par un immense état-major, avec, au sommet, les évêques, et, au-dessous d'eux, suivant une hiérarchie descendante dont les derniers degrés s'enfoncent jusque dans les couches les plus profondes, tout le clergé régulier et séculier. Et de là, messieurs, le vrai nom de ce parti, qui n'était pas une secte philosophique ou religieuse, mais vraiment, dans le sens propre du mot, le *cléricalisme*, c'est-à-dire le parti du clergé, constitué pour servir ses ambitions et sa soif de domination.

Au catholicisme qui avait contribué, avec les libéraux, à élever les institutions constitutionnelles, succède un catholicisme contempteur de toutes les libertés proclamées par la charte de 1830, et, pour en avoir plus aisément raison, les faussant dans leur principe et leur essence.

Il confond la liberté des cultes avec ce qu'au moyen-âge on appelait la liberté de l'Église; il traduit le mot liberté par le mot privilège; pour lui « la liberté des cultes se transforme en despotisme des cultes ».

Dans cette conception, l'Église devient une sorte de « corps moral ayant une existence propre et des droits particuliers », une société indépendante, maîtresse des biens ecclésiastiques, maîtresse des temples, maîtresse des presbytères, maîtresse des cimetières, gouvernée par ses propres lois qui sont des dogmes et auxquelles, par conséquent, sous peine d'attenter à la liberté de conscience, la société civile ne pourrait déroger (1).

(1) Dans maints discours parlementaires, M. Frère-Orban a caractérisé les tendances, l'origine, le but, les secrètes aspirations de la politique cléricale à l'époque où nous nous reportons. Il l'a notamment définie, analysée et réfutée

Digitized by Google

L'aboutissement rêvé de cette politique, c'était la destitution de l'État de ses droits de souveraineté et de police en toutes matières touchant de près ou de loin au culte, naissance, mariage, sépulture, éducation, et, en réalité, leur confiscation au profit de l'Église.

Ce que la Constitution avait proclamé et accordé dans la lettre, on essayait ainsi de le reprendre par une interprétation qui en viciait l'esprit et en méconnaissait la pensée fondamentale.

Derrière les légistes qui assumèrent cette tâche, on vit se mobiliser une armée de subalternes, scribes, libellistes, dévots de sacristie, serviteurs obscurs et fanatiques, qui s'en prirent directement à la Constitution elle-même; autour d'elle monta une marée fangeuse de malédictions et d'outrages.

Ce cléricalisme-là, ce cléricalisme exaspéré, négateur irréconciliable des vérités modernes, ce cléricalisme têtu qui fermait les yeux aux faits contemporains les plus éclatants et qui s'obstinait à s'insurger contre l'esprit du siècle et à méconnaître l'immense révolution accomplie dans les consciences comme dans les lois, ce cléricalisme dont le rêve persistant était un retour impossible à un régime aboli; ce cléricalisme-là, que j'appellerai le cléricalisme fossile, nous ne le connaissons — tout au moins la jeunesse d'aujourd'hui ne le connaît plus guère. Ce n'est plus pour elle qu'une sorte de curiosité archéologique et comme le vestige paléontologique d'un âge disparu. Cependant, il a vécu; beaucoup de ceux qui sont ici l'ont connu et l'ont combattu; il n'y a pas vingt ans, il criait aux oreilles de nos pères, quand nous étions trop jeunes pour l'entendre ou nous en souvenir.

On s'imagine difficilement aujourd'hui — et c'est pour les jeunes d'entre nous et pour moi-même que je parle — à quels excès d'intolérance, à quelles extrémités sectaires furent pous-

avec autant de vigueur et de logique que d'éloquence dans ses discours au Sénat des 8, 19 et 21 août 1862 sur la question des inhumations (Discussion des conclusions du rapport sur la requête des marguilliers de l'église d'Uccle se plaignant d'une atteinte portée à la liberté des cultes par le bourgmestre de cette commune) et dans ses discours à la Chambre des 11 et 13 mars 1862.

Digitized by Google

sés la polémique, les doctrines, les actes du parti clérical jusqu'à une époque si rapprochée encore de nous, et qui, à un ignorant du passé, semblerait presque préhistorique.

Remontons jusqu'à cette Encyclique de Grégoire XVI, qui a été l'aliment de nos querelles intestines les plus vives pendant de si longues années et où le cléricalisme puisa un si insultant mépris pour nos libres institutions. Écoutez-en quelques phrases, qui suffiront à vous en faire pénétrer les tendances.

« C'est avec le cœur percé d'une profonde tristesse, écrivait le Pape aux évêques de la chrétienté, que nous venons à vous, dont nous connaissons le zèle pour la religion, et que nous savons fort inquiets des dangers du temps où nous vivons. Nous pouvons dire avec vérité que c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres pour cribler, comme le blé, les fils d'élection. Oui, la terre est dans le deuil et périt; elle est infectée par la corruption de ses habitants, parce qu'ils ont violé les lois, changé les ordonnances du Seigneur, rompu son alliance éternelle...

« Nous arrivons, continuait le Saint-Père, à vous entretenir d'une cause des maux dont nous gémissons de voir l'Église affligée en ce moment, savoir, à cet indifférentisme ou cette opinion perverse qui s'est répandue de tous côtés par les artifices des méchants, et d'après laquelle on pourrait acquérir e salut éternel par quelque profession de foi que ce soit, pourvu que les mœurs soient droites et honnêtes. Il ne vous sera pas difficile, dans une matière si claire et si évidente, de repousser la plus fatale erreur du milieu des peuples confiés à vos soins. Puisque l'apôtre nous avertit qu'il n'y a qu'un Dieu, une foi, un baptême, que ceux-là craignent, qui s'imaginent que toute religion offre les moyens d'arriver au bonheur éternel et qu'ils comprennent que, d'après le témoignage même du Sauveur, ils sont contre le Christ, puisqu'ils ne sont point avec lui, et qu'ils dissipent malheureusement, puisqu'ils ne recueillent point avec lui, et par conséquent qu'il est hors de doute qu'ils périront éternellement s'ils ne tiennent la foi catholique et s'ils ne la gardent entière et inviolable. »

Digitized by Google

Et Grégoire XVI ajoutait :

« De cette source infecte de l'indifférentisme découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience. »

Telles sont, messieurs, les doctrines qu'enseignait au monde la parole du chef suprême de l'Église, qui, répétée de bouche en bouche, par le prélat au curé, par le curé au vicaire, par le vicaire aux ouailles, propageait dans la masse la haine et l'horreur du droit sacré de penser et de croire librement. Proclamer, pratiquer, aimer, défendre la liberté de pensée, c'était une abominable hérésie, un crime irrémissible, un *délire*, né d'une *source infecte!*

Vers 1860, cependant, on voit un sourd mouvement germer au sein de l'Église; c'était le moment où Lacordaire, du haut de sa chaire, secouait les âmes catholiques de son éloquence enflammée. Généreusement, sincèrement, ce prêtre ardent et audacieux, ému de la servilité du clergé catholique vis-à-vis de l'empire napoléonien qui en avait fait un instrument de domination, inquiet des ravages du scepticisme, préoccupé de ramener les fois chancelantes à une religion de paix et d'amour, de tolérance et de charité, cherchait à moderniser et à démocratiser l'Église, à la rajeunir, à la mettre d'accord avec les exigences et les idées des temps nouveaux.

A la tête de ce mouvement, et combattant à côté de Lacordaire, s'était rangé un grand seigneur, catholique de foi, mais d'aspirations libérales, le comte de Montalembert. C'était un utopiste; il rêvait d'introduire la liberté dans l'Église, de réconcilier avec une démocratie sans passions une aristocratie sans morgue et sans préjugés.

C'était un rêve, mais un rêve généreux.

En 1863, Montalembert vint en Belgique; il se rendit à l'Assemblée générale des catholiques, qui se tenait à Malines sous la présidence de l'ancien président du Congrès national, M. de Gerlache; il s'y rencontra avec les chefs du parti clérical, et notamment avec M. Deschamps. Il y prononça un discours, qui fit sur tous ceux qui l'entendirent une énorme impression et dont l'âge n'a point fait pâlir la beauté ora-

Digitized by Google

toire (1). On put croire un instant qu'à la voix de Montalembert, le cléricalisme, se dépouillant de préjugés aussi vains qu'insolents, allait entrer dans des voies nouvelles, que sous la devise *l'Église libre dans l'État libre*, qui avait servi de titre et de conclusion à la noble harangue de l'éloquent gentilhomme français, « l'arrogance sacerdotale » s'adoucirait et que l'on verrait au moins s'atténuer la guerre insurrectionnelle, poursuivie jusque-là, avec tant de véhémence, par les évêques, le clergé, leur presse, leurs agents politiques, contre les lois fondamentales de la société belge moderne.

Il n'en fut rien.

(1) « A mon sens, disait à Malines, le 20 août 1863, le comte de Montalembert, les catholiques sont inférieurs à leurs adversaires dans la vie publique, parce qu'ils n'ont pas encore pris leur parti de la grande révolution qui a enfanté la société nouvelle, la vie moderne des peuples. Ils éprouvent un insupportable mélange d'embarras et de timidité en face de la société moderne. Elle leur fait peur ; ils n'ont encore appris ni à la connaître, ni à l'aimer, ni à la pratiquer. Beaucoup d'entre eux sont encore, par le cœur, par l'esprit, et sans trop s'en rendre compte de l'ancien régime, c'est-à-dire du régime qui n'admettait ni l'égalité civile, ni l'égalité politique, ni la liberté politique, ni la liberté de conscience.

« Cet ancien régime, ajoutait l'orateur, avait son grand et beau côté ; je ne prétends pas le juger ici, encore moins le condamner. Il me suffit de lui reconnaître un défaut, mais capital ; il est mort et ne ressuscitera jamais. »

Parlant ensuite de la démocratie montante dont il déclarait ne rien redouter pour l'Église, « qui seule, disait-il, peut s'aventurer sur ses flots sans défiance et sans peur », Montalembert s'écriait :

« Il importe de définir le sens des mots et d'éloigner jusqu'à l'apparence de l'équivoque. Quand je parle de la démocratie, j'entends la démocratie libérale, par opposition avec la démocratie purement égalitaire, ou avec ce qu'un publiciste français a si bien baptisé du nom de démocratie impériale. Quand je parle de liberté, j'entends la liberté tout entière. Non pas la liberté politique sans la liberté religieuse, comme dans l'Angleterre d'autrefois et la Suède d'aujourd'hui. Non pas la liberté civile sans la liberté politique, détestable hypocrisie qui consacre l'égalité sous le joug de n'importe quel maître. Non pas la liberté illimitée qui aboutirait au désordre universel. Non pas, enfin, la liberté ancienne, la liberté aristocratique, très vénérable, très solide et très robuste, mais fondée sur le privilège. Rien de tout cela, mais simplement et uniquement la liberté moderne, la liberté démocratique fondée sur le droit commun et sur l'égalité, réglée par la raison et la justice. »

Les cléricaux belges n'étaient pas habitués à entendre un semblable langage. Ils l'applaudirent, s'en réclamèrent parfois avec timidité. Mais c'est de Rome que l'on attendait les ordres suprêmes. Et ceux qui avaient rêvé une renaissance néo-libérale du catholisme, ne tardèrent point à perdre leurs illusions.

Digitized by Google

De si funestes tendances furent dénoncées au Vatican. Le Pape résolut d'étouffer l'hérésie dans l'œuf.

Il la condamne dans son Encyclique de 1864. Dans le Syllabus qui l'accompagne, il catalogue méthodiquement toutes les erreurs que réprouve l'Église, et parmi lesquelles il étiquette avec soin toutes les manifestations quelconques de la liberté, toutes les idées sur lesquelles repose l'ordre civil moderne. De ce code de l'intolérance, de cette sorte de constitution catholique universelle, faite de négations et de prescriptions, le clergé belge immédiatement s'empare pour la dresser en face de la constitution nationale, comme une charte rivale et supérieure.

Ainsi, à trente-deux ans d'intervalle, on entend résonner les mêmes anathèmes qu'en 1832. L'Église est restée enfermée dans son enveloppe impénétrable. Elle demeure, au milieu de l'incompressible évolution des esprits, comme une vieille citadelle orgueilleuse, évoquant un régime disparu, et d'où une garnison irréductible menace et foudroie la société civile.

Anathème, proclame du haut de ses murs le pontife suprême, armé en guerre, anathème à qui dira qu'il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer telle religion qu'il croira vraie, guidé par la lumière de la raison.

Anathème à qui dira que le protestantisme n'est qu'une forme de la religion chrétienne.

Anathème à qui dira que l'Église n'a aucun pouvoir temporel, ni direct, ni indirect.

Anathème à qui dira qu'en cas de conflit des lois, la loi civile prévaut.

Anathème à qui reconnaîtra le mariage civil et le divorce.

Anathème à qui dira que le catholicisme n'est pas une religion d'État.

Et enfin, messieurs, le comique ne perdant point ses droits, anathème à qui dira qu'il faut préférer l'état de mariage à l'état de virginité!

Ces doctrines étaient prêchées et commentées par l'*Univers*, de Louis Veuillot, par la *Civiltà catholica*, de Rome, organe de l'ordre des jésuites, devenu tout-puissant au Vatican. Elles

Digitized by Google

furent adoptées d'enthousiasme par l'unanimité du clergé belge. On vit alors le clergé intervenir directement et violemment, la soutane retroussée, dans les luttes électorales. On entendit en chaire des prédications politiques. On vit refuser l'absolution à des électeurs à raison des votes qu'ils avaient émis. On vit des bourgmestres catholiques et des curés faire enfouir le corps de ceux qui n'avaient pas fait appel aux derniers secours de l'Église dans le coin des réprouvés, dans ce qu'on appelait vulgairement le trou aux chiens, où les cadavres des infidèles, livrés à l'opprobre, « pourrissaient dans l'urine ».

Les exemples d'audace du parti clérical se multiplient. Un journal catholique, *la Croix*, exhume une bulle séculaire du pape Boniface VIII, pour affirmer que l'autorité temporelle de l'État doit rester soumise à l'autorité spirituelle de l'Église. Il condamne le mariage civil, et obtient du Pape un bref de louanges et de satisfaction.

Les évêques lancent un mandement dans lequel ils insultent la jeune royauté italienne; intervenant dans le Culturkampf allemand, ils proclament que « le fléau de la révolution est levé sur l'Europe », et ne s'arrêtant point devant l'inconvenance et les dangers d'un tel langage vis-à-vis d'une nation amie, arrivée à l'apogée de la puissance, ils dénoncent à la catholicité, comme un exemple plein d'horreur, « l'Allemagne, où un puissant homme d'État, séduit par ses victoires politiques et militaires, entraîne le Parlement, désole la moitié de l'empire, en foulant aux pieds les droits les plus sacrés de quinze millions de catholiques, et, la main sur la garde de son épée, se rit de la liberté de conscience et s'imagine triompher de la foi comme il a triomphé du reste ».

Le 3 octobre 1875, Pie IX, recevant une députation de catholiques belges, leur exprimait le vœu de voir le mariage religieux précéder le mariage civil. Parmi eux, l'on comptait des notabilités du parti clérical, telles que MM. de Hemptinne et Kervyn de Volskaerbeke; de retour en Belgique, ces catholiques adressaient au Roi une pétition demandant l'abrogation de l'article 16 de la Constitution.

Digitized by Google

Au mois de septembre 1876, l'évêque de Tournai frappait d'interdit une école nouvelle, fondée à Soignies, bien qu'elle fût établie sous le régime de la loi de 1842, et faisait annoncer en chaire que les parents des enfants qui fréquenteraient cette école et les enfants eux-mêmes seraient privés de tous les sacrements de l'Église (1).

Voilà, messieurs, ce que fut le cléricalisme il y a vingt ans à peine. La guerre qu'il menait était une guerre sans merci, dont la liberté de conscience formait l'enjeu. C'était la révolte organisée contre la loi et le pouvoir civil, la négation publique et avouée des principes constitutionnels et de la souveraineté de l'État.

« Nous défendons, s'écriait Frère, sur un petit coin de terre une cause qui est grande comme le monde. Nous défendons l'indépendance de la raison humaine et les droits de la conscience contre les entreprises de la théocratie! »

C'est cette noble et courageuse défense, qu'avec un superbe dédain des prophètes nouveaux, qui devaient changer en « un tour de main » la face de l'univers, appelèrent plus tard la « balançoire clérico-libérale ».

Elle ne fut pas inféconde cependant et le pays, le libéralisme, la cause de la liberté en ont recueilli quelques fruits.

N'avons-nous pas le droit de constater aujourd'hui, non sans orgueil, et bien que le parti catholique occupe le pouvoir depuis plus de dix ans, que, dans bien des questions, la réaction cléricale a été vaincue, que le libéralisme a forcé le cléricalisme à céder et, enfin, que, si les cléricaux ont pu aujourd'hui reconquérir la majorité dans les Chambres, cependant, et malgré leur suprématie apparente, les idées cléricales ont reculé?

Les revendications de l'Église, en matière de biens ecclésiastiques, sont condamnées par une jurisprudence constante et définitive (2).

(1) *La Belgique et le Vatican. — Introduction*, p. 85 et 87.

(2) Voyez les remarquables discours prononcés par M. Mesdach de ter Kiele, procureur général à la cour de cassation, aux audiences solennelles de rentrée de la cour le 1er octobre 1887 et le 1er octobre 1891, reproduits dans la *Pasicrisie*, 1re partie.

Digitized by Google

La question des cimetières est close. Elle a été, en désespoir de cause, enterrée par l'archevêque de Malines lui-même, dont le mandement de 1891 admet la solution libérale de la bénédiction par fosse (1).

La question du mariage civil, du mariage religieux et du divorce est devenue matière à controverses doctrinales et philosophiques, mais n'est plus un sujet de débats politiques.

Sur tous ces points, le cléricalisme a cédé. Certes, on voit encore parfois du foyer assoupi renaître quelques flammes. Il y a quelques semaines, au Parlement allemand, la droite cléricale n'annonçait-elle pas qu'elle repousserait le projet de code civil pour l'Empire, parce qu'il maintenait le mariage civil et le divorce?

Mais connaît-on encore les excommunications majeures qui frappaient les bals, les théâtres et les journaux? Et si elles se renouvelaient, quelle obéissance rencontreraient-elles?

Connaît-on les scandales organisés autrefois autour des funérailles civiles? Quelle émotion soulèvent-elles encore, au sein même des populations catholiques? N'avons-nous pas vu un président de la Chambre prononcer un discours sur le cercueil d'un libre-penseur?

Voit-on encore, comme on le vit autrefois, un journal catholique dénoncer un professeur de philosophie « pour n'avoir pas apprécié le jeûne d'une façon orthodoxe »?

Voit-on encore, comme cela se vit autrefois, un curé refusant l'absolution à un procureur du roi, qui, dans un procès, avait conclu dans un sens contraire aux intérêts de l'Église?

Voit-on encore, comme cela se vit autrefois, un évêque frappant d'interdit des athénées et des écoles moyennes, ou un institut de demoiselles, dans lequel les ministres de tous les cultes étaient indistinctement admis, sous prétexte qu'on voulait y associer « le Christ et Bélial »?

(1) Voyez le texte du mandement de l'archevêque et les commentaires de la presse libérale et catholique dans la *Belgique judiciaire*, 1891, p. 402 et 462, ainsi que les observations de M. l'échevin De Mot au conseil communal de Bruxelles, le 16 mars 1891.

Digitized by Google

Quel journal clérical oserait encore, de nos jours, traiter la Constitution de « charretée d'ordures » ? Entend-on retentir les anciens anathèmes du Syllabus contre la liberté de la presse, la liberté de conscience, la liberté d'association?

On assiste, au contraire, au spectacle le plus opposé. Les catholiques proclament partout qu'il n'est pas de plus fermes défenseurs qu'eux des libertés constitutionnelles, et je suis disposé à croire qu'il y a dans cette affirmation une part de sincérité, car ils ont appris à se servir de ces libertés qu'ils maudissaient autrefois; ils en ont besoin comme nous et autant que nous, et si peut-être, au fond de leur cœur, ils ont conservé ensevelis leurs préjugés réactionnaires d'autrefois, ils n'oseraient les en sortir et les avouer publiquement, de peur de crouler sous le ridicule et la réprobation universelle. Et ils savent, enfin, que si les prétentions théocratiques du passé devaient surgir de nouveau, ils retrouveraient, dressé devant eux, selon le mot de Frère-Orban «, le libéralisme debout et armé pour les combattre ».

La vérité est que l'Église a dû composer avec le siècle; et peut-être même est-ce le secret de sa force, que cette admirable et prodigieuse puissance de transformation et d'assimilation, si merveilleusement analysée par Macaulay dans son *Essai sur la Papauté*, et qui l'a fait jusqu'ici, malgré les schismes et les hérésies, malgré les naufrages, les désastres et les déchirements, malgré la Réforme du XVIe siècle et la Révolution de 1789, surnager toujours et se maintenir en équilibre sur les flots changeants des sociétés.

En réalité donc, sur bien des points, le débat est résolu et clos; le cléricalisme a dû reculer; le libéralisme a eu bataille gagnée; il couche sur les positions conquises!

Mais là où le combat dure encore, là où il est resté plus ardent et plus passionné que jamais, là où, après avoir vaincu, nous avons vu l'ennemi nous reprendre le fruit de la victoire, c'est sur le terrain de l'enseignement. Vous connaissez le différend; je ne m'y attarderai guère.

Le cléricalisme soutient, méconnaissant le texte constitu-

Digitized by Google

tionnel et dénaturant la notion de la liberté d'enseignement, que l'État est incompétent pour enseigner et qu'il doit préparer sa destitution. Il poursuit par tous les moyens la substitution des écoles privées aux écoles officielles, l'enseignement libre en Belgique étant absolument catholique. Il cherche ainsi à s'emparer des consciences des jeunes générations, à accaparer le monopole de l'éducation nationale, se rappelant sans doute le mot de Leibniz, si saisissant, bien qu'excessif peut-être : « Donnez-moi l'éducation d'un peuple pendant un siècle, je changerai ce peuple, et, avec ce peuple transformé, je changerai le monde. »

La doctrine libérale, au contraire, s'inspirant de l'esprit qui domina le Congrès de 1830 autant que de la lettre même de la Constitution (1), veut que l'Etat organise et maintienne le service public de l'enseignement, sans restreindre, en dehors de ses écoles, la liberté d'enseignement qui consiste dans le droit pour tous les citoyens d'en fonder d'autres, et dans ses écoles la liberté de conscience des familles, en donnant à l'enseignement un caractère dogmatique.

De là dérive, l'État étant laïque — comme le proclamait, en 1847, le premier programme ministériel libéral — et placé au-dessus des controverses philosophiques et religieuses, le principe de la neutralité scolaire. Les écoles de l'État doivent être neutres, car, ouvertes aux enfants de tous les cultes, de toutes les familles, il ne faut pas que l'enseignement qu'on y donne froisse les convictions d'une seule famille, qu'il contraigne la conscience d'un seul enfant.

Les cléricaux se sont toujours efforcés de travestir l'idée de la neutralité scolaire, pour la mieux calomnier et la donner en haine aux populations catholiques ; ils ont dit : L'école neutre, c'est l'école sans Dieu, et ils ont fait retentir les églises de cette courte prière, qui leur servit de cri de ralliement dans leur campagne insurrectionnelle contre la loi de 1879 : « Des écoles sans Dieu et des maîtres sans foi, délivrez-nous, Seigneur! »

Les socialistes n'ont pas peu contribué dans ces derniers

(1) L'instruction publique, donnée aux frais de l'État, est réglée par la loi (art. 17).

Digitized by Google

temps à la dénaturer à leur profit, dans un sens contraire. Rien n'est plus de nature à compromettre, aux yeux de l'opinion publique, le principe de l'école neutre, que l'appui des socialistes, car la neutralité scolaire telle qu'ils la comprennent, n'est pas la nôtre, à nous, libéraux. Pour eux, l'école neutre, c'est l'école athée, c'est l'école positiviste, et ils opposent à cet enseignement dogmatique qu'est l'enseignement catholique, un autre enseignement dogmatique, qui est l'enseignement matérialiste. Ainsi, l'école neutre des socialistes cesse d'être l'école vraiment libérale; elle se transforme en une école sectaire. Cette école neutre-là n'a jamais été celle des libéraux. La nôtre, celle qu'avait conçue Frère-Orban, celle qu'il s'efforça de créer, avec les ministres de 1879 associés à sa politique, est une école ouverte aux ministres de tous les cultes; ils peuvent, avant ou après les heures de classe, y venir donner le cours de religion; mais ils ne peuvent intervenir dans l'enseignement à titre d'autorité, le surveiller, contrôler les livres, inspecter les cours. Même à l'école, ils restent prêtres; ils ne sortent pas de leur mission évangélique.

C'était le régime de l'article 8 de la loi de 1850 sur l'enseignement moyen et de l'article 4 de la loi de 1879 sur l'enseignement primaire.

C'est le système qui est pratiqué en Hollande et en Angleterre; c'est celui qui a été adopté aux États-Unis, qu'au Concile de Baltimore, après un long conflit et à la suite de l'intervention du Pape, les évêques américains n'ont pas osé condamner et qu'ils continuent à tolérer.

Enfin, messieurs, prodigieuse contradiction, cette école maudite, la loi de 1884 a permis de la subsidier à la demande de vingt pères de famille.

Cette école-là n'est donc pas l'école athée; elle est vraiment l'école publique, c'est-à-dire l'école de tous.

Et nous disons plus : non seulement elle n'est pas athée, mais elle n'est pas antireligieuse. Ceci est un des autres points du différend scolaire.

Les catholiques ont toujours essayé,— et ils y tâchent encore,

Digitized by Google

— de confondre la morale avec la religion. Pour eux, sans religion, — sans leur religion, — il n'y a pas d'enseignement de la morale possible.

C'est sous l'empire de cette idée qu'ils ont supprimé du programme actuel de l'enseignement primaire le cours de morale. Il n'y a pas de morale à l'école pour les enfants que leurs parents font dispenser de suivre le cours de religion.

Pour les catholiques, l'enseignement de la morale catholique est le plus efficace, le plus sûr, le seul préservatif contre la contagion des doctrines qui menacent la société moderne. Ils croient, naïvement, sincèrement — nous voulons l'admettre — que les générations qui en auront été imprégnées, seront désormais à l'abri de la contamination des doctrines socialistes et révolutionnaires.

Étrange oubli de l'histoire! Elle détruit ces absurdes illusions. Frère-Orban la leur rappela un jour dans la discussion de la loi sur l'enseignement moyen: « Au XVIe siècle, s'écriait-il, les anabaptistes n'ont-ils pas prêché toutes les doctrines immondes du socialisme moderne, toutes, je n'en excepte pas une? N'ont-ils pas fait d'innombrables prosélytes? Ne se sont-ils pas installés dans Munster, ville épiscopale dirigée par un Sénat composé de chanoines nobles et que l'on pouvait croire ainsi suffisamment défendue contre les erreurs, contre les passions des hommes; et là n'ont-ils pas proclamé l'abolition de la propriété, l'abolition de la religion, l'abolition de la famille? Le communisme et la plus dégoûtante promiscuité n'y ont-ils pas été pratiqués?

« Et qui donc régnait alors en maître dans l'Europe entière? Qui gouvernait? Qui dirigeait l'instruction des jeunes générations? Le monopole universitaire? Les libéraux? Les libéraîtres? Les libéralistes?

« Et Luther! Luther qui est venu jeter le doute au milieu du monde catholique! Luther qui a suscité un redoutable problème entre la raison et la foi; Luther qui a mis le libre examen en face de l'autorité, qui a livré pendant deux siècles le monde à d'effroyables guerres de religion; Luther, d'où sortait-il? d'un couvent.

Digitized by Google

« Et cette assemblée, cette assemblée terrible, dont le nom fait encore frissonner après cinquante ans, de qui était-elle composée? D'universitaires? D'enfants du monopole? D'où sortaient les membres de cette assemblée? Des écoles que vous voulez! »

Ce sont donc des chimères que ces espérances béates des cléricaux et leur dévote confiance dans la force de l'enseignement catholique et dans son influence décisive sur l'âme des générations qui l'ont reçu. Plus chimériques encore, s'il leur a été imposé et qu'elles l'ont subi non par soumission volontaire, mais par obligation et par contrainte.

Jamais, l'expérience des peuples, l'expérience de l'Église le démontrent, jamais l'empire des idées religieuses et la domination de l'Église, jamais l'enseignement des doctrines catholiques, fût-il obligatoire, impératif, universel, n'ont été assez puissants pour prévenir ni un schisme, ni une hérésie, ni une révolution.

Peut-on admettre maintenant, messieurs, que, dans la conception saine et vraiment libérale de l'école neutre, les enfants qui ne recevront pas l'enseignement religieux soient privés de tout enseignement moral et que cet enseignement moral soit dépouillé de tout esprit religieux? Frère-Orban ne l'admit jamais; il voulait une éducation morale, indépendante de toute morale dogmatique, et il ne la voulait pas antireligieuse. C'était une idée qui émanait des aspirations les plus intimes de sa conscience; et c'était en même temps une idée politique.

Il s'en expliqua souvent et de la manière la plus formelle à la Chambre. Rappelant une circulaire prise en exécution de la loi de 1879, il disait, dans le débat sur le questionnaire pour les examens de capacité électorale (1) :

(1) Le questionnaire pour les examens de capacité électorale que l'extrême gauche critiqua vivement, renfermait, entre autres, les questions suivantes :

Devoirs envers Dieu.

Quel rapport y a-t-il entre la morale et Dieu?
Que faut-il entendre par ces mots : Dieu parle dans la conscience de l'homme?
Quel est, au point de vue moral, le culte que l'homme doit à Dieu?
En quel sens dit-on que l'amour de Dieu est le principe de toute moralité?

Digitized by Google

« Le principe de la neutralité scolaire signifie et n'a jamais signifié autre chose que ceci : c'est que l'enseignement laïque ne repose pas sur les dogmes particuliers d'une Église ; cet enseignement laïque n'est ni catholique, ni juif, ni protestant. Il repose sur des vérités communes à tous ces cultes.

« Il y a vingt ans, ajoutait-il, nous disions ici à cette même place, pour justifier l'école neutre, c'est-à-dire l'école sécularisée, ce que je répète aujourd'hui : L'enseignement peut être moral et religieux sans avoir pour base les vérités que les religions déclarent révélées, et ainsi abstraction faite de l'enseignement dogmatique et pourquoi? Parce que l'homme, par la seule puissance de sa raison, en dehors de toute révélation et avant toute révélation, peut arriver à la connaissance de Dieu, à démontrer la spiritualité de l'âme et la liberté humaine, et que ce sont là les grandes assises sur lesquelles repose et peut reposer tout enseignement moral et religieux. Un tel enseignement, messieurs, est d'accord avec le sentiment universel du genre humain (1). »

Ces deux problèmes : — d'abord, y a-t-il une morale indépendante des Églises, une morale haute et pure et qui ne soit imprégnée d'aucun dogme? Et ensuite : peut-on concevoir, pour l'éducation des enfants, une morale bonne, qui soit privée de tout esprit religieux? — sont assurément les problèmes les plus graves qu'on se puisse poser en matière

(1) Chambre des représentants, 18 mars 1884. L'article 5 de la loi du 1er juillet 1879 renfermait la disposition que voici : L'enseignement primaire comprend nécessairement la morale. » Les mesures d'exécution, arrêtées, ajoutait M. Frère, conformément à l'esprit de la loi et aux discussions qui l'ont précédée, portent :

« L'éducation morale est la plus noble, la plus importante de cette mission; l'instituteur s'y consacrera tout entier, il emploiera toutes les ressources de son intelligence et de son cœur à rendre facile à ses élèves la pratique de leurs devoirs envers eux-mêmes, envers leurs parents et leurs supérieurs, envers leurs semblables et envers la patrie.

« L'enseignement des devoirs envers Dieu appartient plus spécialement aux religions, dit la circulaire du 17 juillet 1879; mais en s'inspirant d'une idée commune à toutes, sans pénétrer sur le terrain dogmatique, l'instituteur peut trouver l'occasion d'entretenir ses élèves de Dieu, de l'âme, ainsi que de ces grandes vérités morales et chrétiennes qui, à l'honneur de l'humanité, sont devenues progressivement le domaine de toutes les religions. »

Digitized by Google

d'enseignement; ils provoquent les méditations de tous ceux qui pensent, des philosophes, des pédagogues, des hommes d'État.

Je ne les discuterai pas. Je résume ici les opinions et les convictions de Frère-Orban.

En libéral, il répondait : Il y a une morale solide, noble et belle, indépendante de tout dogme; c'est celle que l'on enseignera dans nos écoles.

En spiritualiste, lui « dont les convictions, s'écria-t-il un jour, se révoltaient contre les doctrines matérialistes, lui qui considérait comme un malheur public que, faisant descendre le positivisme des hautes spéculations philosophiques, l'on établît, sur cette base, l'instruction du peuple, ce qui n'aurait d'autre résultat que d'enlever aux malheureux leur dernière espérance (1) », en spiritualiste, dis-je, il ne voulait pas que cette morale fût antireligieuse; il la voulait imprégnée des vérités communes à toutes les religions.

Je disais tantôt que cette thèse n'était pas seulement l'expression d'une conviction philosophique, qu'elle était aussi celle d'une idée politique qui, dans un pays comme la Belgique surtout, apparaît comme incontestablement juste et conforme en même temps aux nécessités de la situation.

Le sentiment religieux, en effet, est à la fois un fait social qui s'impose à l'homme d'État, et une force sociale.

C'est un fait que l'on ne saurait méconnaître impunément, un fait historique où se révèle l'un des traits essentiels du caractère de la nation belge.

C'est aussi une force sociale; le détruire, ce serait réduire l'âme humaine à l'unique convoitise des jouissances matérielles, provoquer le déchaînement des plus basses passions et supprimer enfin de l'existence en ce monde la douceur suprême d'un idéal d'éternelle justice.

En le constatant, M. Frère-Orban se rencontrait avec un grand démocrate qui fut aussi un grand poète, et qui, parlant des efforts qui tendent à l'affaiblissement du sentiment reli-

(1) Chambre des représentants, 12 avril 1888.

Digitized by Google

gieux, disait à la tribune française : « En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout ; on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant, et, de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là de profondes convulsions sociales (1). »

Ainsi, messieurs, la conclusion, dans le domaine exclusivement scolaire, de ces principes et de ces convictions, c'était donc une école ouverte aux enfants de toutes les confessions, n'admettant pas le prêtre à titre d'autorité, l'acceptant comme professeur de religion, donnant à l'enfant, non seulement une instruction pratique, mais une bonne, forte, saine et solide éducation morale, non pas antireligieuse, mais imprégnée des vérités communes à toutes les religions, indépendante de tout dogme, imprégnée des grandes vérités de l'Évangile, de celles qu'invoquent aujourd'hui les socialistes avec une si orgueilleuse ostentation, une éducation qui fasse d'honnêtes gens, de bons citoyens et de vrais patriotes. Telle est la vraie neutralité scolaire, comme l'ont comprise ceux qui, pour la première fois, l'ont réalisée dans ce pays.

Et si nous tirons maintenant de ces principes des conclusions plus générales, nous voyons que la politique libérale, à l'égard de l'Église, a toujours été et doit rester celle-ci : d'une part, résister à la théocratie, combattre les doctrines et les pratiques qui tendent à faire de l'Église catholique un pouvoir temporel dans l'État ; défendre la conscience contre toute tentative d'accaparement, contre toute intimidation, contre toute inquisition, contre toute pression ; et, d'autre part, respecter la foi religieuse comme une chose sacrée, *res sacra*, protégée par l'inviolabilité du for intérieur.

Voilà quelle fut la politique de Frère-Orban dans la question cléricale et c'est en quoi elle se distingue de l'anticléricalisme à la mode radicale. « Nous n'entendons pas, disait Frère-Orban, de la même manière la lutte contre le cléricalisme.

(1) Discours prononcé par Victor Hugo à l'Assemblée nationale législative, le 15 janvier 1850.

Digitized by Google

Nous faisons la guerre aux cléricaux, c'est-à-dire à ceux qui, quelles que soient leurs croyances, catholiques, protestants, juifs ou autres, veulent que la puissance publique donne leurs dogmes pour règles à la société civile (1). »

(1) Voici comment s'exprimait sur ce point Frère-Orban, dans son dernier discours à l'Association libérale de Liége, le 9 septembre 1894 :

« Il s'en faut, du reste, que nous entendions de la même manière la lutte contre le cléricalisme.

« Pour beaucoup de radicaux, cette lutte signifie : guerre à la religion et aux idées religieuses.

« Nous ne connaissons pas, quant à nous, de tendances moins libérales que celles-là.

« Ceux qui pensent ainsi croient devoir faire parade de leurs sentiments anti-religieux.

« Ils se proclament athées, matérialistes, ou tout au moins positivistes.

« Libre à eux, libre à chacun de croire ou de ne pas croire, de discuter les dogmes et les religions, de se livrer à toutes les spéculations philosophiques dans le domaine propre à ces discussions.

« Mais donner comme but à la politique la guerre aux religions et aux idées religieuses qui sont du domaine inviolable de la conscience, faire ou tenter de faire de la puissance publique un instrument hostile aux idées religieuses, ce serait une œuvre non seulement impie, mais attentatoire à la liberté de l'homme.

« C'est une conviction que je n'ai pas cessé de défendre pendant toute ma carrière politique.

« Aussi nommons-nous nos adversaires des cléricaux, sans nulle intention désobligeante d'ailleurs, tandis qu'ils s'acharnent à se donner la qualification de catholiques pour favoriser une confusion d'idées.

« Ni au pouvoir, ni dans l'opposition, nous n'avons rien entrepris ni contre la religion catholique, ni pour ou contre toute autre religion.

« Contre les prétentions cléricales, c'est autre chose !

« Les cléricaux sont ceux — quelles que soient leurs croyances : catholiques, protestants, juifs ou autres — qui veulent que la puissance publique donne leurs dogmes pour règles à la société civile.

« Au fond et à l'inverse, c'est de leur part la même atteinte à la liberté des citoyens que celle que pratiqueraient les adversaires des idées religieuses.

« Ceux-ci comprennent bien mal, à mon avis, les besoins du temps présent.

« Ils n'ont pas remarqué le spectacle extraordinaire et magnifique qui nous était donné hier par le « Congrès des religions » qui vient d'être tenu à Chicago.

« Toutes les grandes religions du monde y avaient leurs représentants autorisés. L'Église catholique était représentée par un cardinal, les protestants par leurs docteurs les plus éminents, les juifs par les plus savants d'entre eux; le bouddhisme, les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon y avaient leurs délégués, dont plusieurs ont fait preuve de grands mérites et de connaissances étendues.

« Ils étaient assemblés non pour discuter des dogmes comme dans un concile et décider entre eux, mais ils étaient réunis dans une même pensée de paix et de

Digitized by Google

Les radicaux, au contraire, confondent la question philosophique et la question politique, l'anticléricalisme avec l'athéisme, la guerre à la politique de l'Église avec la guerre aux croyances qu'elle enseigne. Pour discréditer le libéralisme, les cléricaux exploitent cette confusion ; et ils cherchent ainsi à le perdre dans l'esprit des populations catholiques.

Nous disons, nous : Guerre au cléricalisme, paix à la religion !

Voilà l'essence de la politique libérale.

C'est la plus noble de toutes, car elle s'inspire du sentiment le plus pur, le plus élevé, le plus rare que puisse enfanter le cœur humain : le sentiment de la tolérance!

J'ai la conviction profonde que ce n'est qu'en se pénétrant de ce sentiment, en le pratiquant fidèlement, que, dans ce pays de foi catholique, le libéralisme pourra reprendre la place qui lui revient et reconquérir le rôle que lui assignent son passé et ses principes.

III

Nous avons vu Frère-Orban luttant avec le libéralisme pour faire régner la liberté dans le domaine moral. Nous allons le voir poursuivant, avec le libéralisme, l'application des mêmes idées dans l'ordre économique.

La liberté fut son idéal absolu ; tous ses efforts, toutes ses pensées tendirent vers elle, et s'il est vrai, comme on l'a dit, « qu'avoir un idéal c'est avoir une raison de vivre », peut-être faut-il chercher dans cette passion pour la liberté le secret de sa prodigieuse longévité physique et intellectuelle.

Messieurs, il est aujourd'hui une école dont les doctrines sont à la mode dans certains milieux sociaux, même dans des

concorde, pour exposer comment, par leurs religions diverses, ils cherchaient à satisfaire aux besoins religieux des peuples, et dans un tournoi, d'un ordre si élevé, inspiré par une pensée si digne, si dégagée de toute passion mesquine, ce n'est pas le christianisme qui a occupé la moins belle place.

« Des hommes pourtant qui méconnaissent les besoins de l'âme humaine, pensent que l'on a pourvu à tout quand on a satisfait aux nécessités matérielles de la vie! De là, les panacées dont nous entretiennent les docteurs du socialisme. »

Digitized by Google

milieux bourgeois. C'est une école triste; elle se lamente sur les misères sociales; elle proclame, comme si on l'ignorait, qu'il y a dans la société moderne des pauvres, des déshérités, des souffrants; elle ne regarde pas derrière elle; elle ignore ou feint d'ignorer que le problème de la misère est attaché comme une plaie au flanc de toutes les sociétés, que les sociétés antiques l'ont connu comme la nôtre; elle ignore ou feint d'ignorer tout ce que la société moderne a fait pour adoucir ces misères, pour en alléger le poids, pour répandre plus de justice et d'aisance; et parce que la société moderne et la liberté n'ont pas tout fait, parce qu'elles n'ont pas guéri toutes les souffrances, parce qu'elles n'ont pas tari toutes les sources de plaintes, cette école maudit l'organisation sociale actuelle et proclame la « banqueroute de la liberté ».

Il s'est formé un parti pour la mise en exploitation de ces griefs. Il dénonce aux pauvres les bourgeois comme des voleurs. Il promet aux malheureux un paradis menteur où, si l'on ne verra pas régner le bonheur universel, on aura la consolation au moins de voir tout le monde végéter dans la médiocrité universelle et égale pour tous.

Pour réfuter ces accusations d'égoïsme et de criminelle indifférence, il suffit, pour les honnêtes gens qui veulent s'éclairer, de se reporter à cinquante ans en arrière.

Revenons-en à l'époque dont nous sommes partis au début de cette conférence.

En 1848, tout, disions-nous, était à faire; le crédit public était ébranlé; une crise alimentaire terrible décimait la population des Flandres; l'industrie se mourait; le commerce international était comprimé par un régime douanier fermé au cadenas, le commerce intérieur entravé par les octrois qui muraient les villes et par les barrières qui coupaient les routes. Des impôts énormes grevaient les denrées et les marchandises, les céréales, le sel, les matières premières servant à l'industrie.

Aujourd'hui, sans tenir compte des résultats non encore connus et qu'on ne peut évaluer, du recul récemment effectué dans les voies protectionnistes, le prix du pain a diminué de

Digitized by Google

20 centimes. L'alimentation de l'ouvrier est plus saine et plus solide. Le vêtement et l'habitation sont à bon marché. En moins d'un demi-siècle, les salaires ont augmenté de 40 à 50 p. c. L'industrie a pris un admirable essor. Au point de vue de la production et du commerce, la Belgique occupe un des premiers rangs dans le monde. Lu durée moyenne de la vie a augmenté. Nous ne connaissons plus ni les famines, ni les grandes épidémies.

Voilà la banqueroute de la liberté!

Voilà son œuvre! Voilà les fruits tangibles de la politique libérale, telle qu'elle a été pratiquée par Frère-Orban et ses lieutenants pendant moins d'un quart de siècle d'exercice du pouvoir! Ils vengent le libéralisme des outrages qu'on lui a lancés; ils vengent la civilisation des malédictions dont on l'accable; ils vengent Frère-Orban de cette absurde accusation d'avoir été l'homme d'une caste, qui aurait consacré sa vie à enrichir une classe au préjudice d'une autre, d'avoir été le défenseur des privilèges, des ambitions et des appétits d'une bourgeoisie sans cœur et sans entrailles.

Lui qui a été représenté comme ayant, du haut de son orgueil d'homme du Tiers, méprisé le peuple, répondait un jour à des attaques semblables, au sein de la Chambre (1), par cette apostrophe d'une si haute noblesse de sentiment et d'une si forte vérité expressive :

« Aucun de nous n'a de dédain pour le peuple. Nous savons tous ce qu'est le peuple. Tout vient de lui, et tout retourne à lui! Nous en sommes sortis; nos petits-neveux y rentreront. Grands de la terre, nobles ou riches, il ne faut pas remonter bien haut dans les généalogies pour retrouver les fils du peuple dont ils descendent : quelque glorieux soldat, quelque vaillant homme de guerre, quelque citoyen laborieux et intelligent, les moins nobles, il est vrai, de leurs illustres familles, mais ceux auxquels elles doivent leurs titres et leurs fortunes.

« Nous connaissons assez l'histoire, pour ne pas ignorer que lorsque ceux qui sont arrivés à fonder des familles ont, pen-

(1) Séance du 13 février 1868.

Digitized by Google

dant un certain temps, brillé comme des météores dans une nuit radieuse, ces familles déclinent graduellement; on les nomme d'abord les familles déchues; puis les pauvres honteux; puis la régénération commence et les descendants sont des ouvriers honnêtes et laborieux que l'on retrouve enfin au milieu du peuple, d'où les aïeux étaient sortis.

« Méconnaître les intérêts du peuple, c'est donc renier son père et sa mère et dédaigner les intérêts de sa postérité. »

Frère-Orban avait débuté dans la vie publique en disant :

« L'heure est venue de s'occuper avec cœur et âme du sort des classes laborieuses. »

Ses actes furent en rapport avec ses paroles.

C'est à lui que l'on doit l'abolition de l'échelle mobile des céréales, la suppression des droits différentiels sur les importations et des droits d'exportation sur plus de 350 catégories de marchandises, grâce aux traités de commerce avec les Pays-Bas et la France, de 1851 et 1861; l'abolition des octrois et l'institution du fonds communal qui pourvoyait aux nécessités financières créées aux communes par leur suppression; l'abolition des barrières; l'abolition de l'accise sur le sel; l'établissement d'un impôt sur les successions, qui, accompagnant l'allégement des impôts de consommation, « dégrevait les classes pauvres au moyen d'un sacrifice imposé aux classes riches. »

Avoir ainsi facilité et dégrevé l'alimentation populaire, sans jamais compromettre les finances de l'État et les ressources du trésor, avoir ainsi donné une impulsion énorme au commerce et à l'industrie, raffermis encore par la création de la Banque nationale qui assura le crédit public, avoir doté le pays d'une prospérité générale sans exemple, dont les pauvres ont profité et profitent comme toutes les classes, et peut-être même dans une mesure plus grande, avoir accompli toutes ces réformes contre et malgré l'opposition systématique du parti réactionnaire, dont les chefs, alors qu'on discutait les traités de commerce, en 1851, s'écriaient à la Chambre : « La main qui a signé ces traités a signé l'abdication commerciale de la Belgique »; avoir fait tout cela, messieurs, est-ce donc n'avoir rien fait pour le peuple?

Digitized by Google

Et, dans l'ordre social, avoir donné aux ouvriers la liberté de se coaliser pour la défense de leurs intérêts, avoir affranchi les ouvriers de la tyrannie du livret obligatoire, avoir restitué aux ouvriers la dignité et l'égalité devant la justice en abrogeant l'article 1781 du code civil; avoir fait une loi sur les sociétés coopératives et sur les sociétés de secours mutuels, est-ce donc encore n'avoir rien fait pour le peuple?

Et la création de la Caisse d'épargne, qui stimula l'esprit de prévoyance au sein des classes laborieuses en assurant un intérêt fixe aux plus modestes capitaux et en réservant aux déposants tout le produit des placements, au point que, alors qu'en 1866 la Caisse n'avait reçu que 5 millions de dépôts répartis entre quelques milliers de livrets, en 1894 elle disposait d'un trésor de plus de 400 millions, appartenant à plus d'un million de travailleurs devenus autant de petits capitalistes, — de la Caisse d'épargne dont l'organisation et les ressources ont acquis aujourd'hui tant de puissance et d'étendue que, rayonnant au delà de sa sphère d'origine, elle a pu constituer une caisse d'assurances et prêter une aide efficace aux sociétés de crédit agricole et d'habitations ouvrières; et, enfin, l'institution, au terme de cette féconde carrière, des conseils de l'industrie et du travail, que le gouvernement catholique réalisa sur l'initiative de Frère-Orban, — sont-ce là, messieurs, les impulsions d'un cœur desséché, sont-ce là les pensées et les actes d'un grand bourgeois vaniteux et satisfait, insoucieux du sort des classes laborieuses?

Enfin, n'oublions pas un dévouement constant à la cause de l'enseignement; n'oublions pas la diffusion de l'instruction, la multiplication des écoles, le développement de l'enseignement des adultes, si indispensable dans un État démocratique et de suffrage étendu, et qui est aujourd'hui presque entièrement démoli.

Eh bien, messieurs, avoir fait tout cela, avoir ainsi contribué à relever le niveau moral de la nation, avoir ainsi excité et développé l'esprit d'association, l'esprit de mutualité, l'esprit d'épargne, qui implique de si grandes vertus : la tempérance, la prévoyance, l'empire sur soi-même; avoir ainsi mis à la

Digitized by Google

portée des ouvriers les instruments nécessaires pour leur permettre de s'affranchir du joug de la misère et de l'ignorance, et se mettre à l'abri des accidents de l'existence; avoir fait tout cela, est-ce donc, je vous le demande, n'avoir rien fait pour le peuple?

Ah! je sais bien que Frère-Orban n'était pas partisan du suffrage universel et qu'il n'adorait pas la divinité du nombre; je sais qu'il repoussait le dogme de l'égalité absolue et qu'il ne s'inclinait point devant ce credo formulé par l'orateur retentissant qui a fait en Belgique le plus de discours et qui semble avoir eu le moins d'idées : « Pas de privilèges, même pour l'intelligence! L'homme de génie est déjà assez heureux de posséder de brillantes facultés, sans aspirer à la fortune! »

Je sais qu'homme d'État, il craignait les aventures; qu'homme de bon sens, — on pourrait dire de lui, selon le mot du moraliste, qu'il était « passionnément raisonnable » — il détestait l'utopie; que, libéral, il haïssait l'obligatoire et la contrainte sous toutes ses formes. Je sais aussi que sa conscience répugnait à toute transaction sur les principes. Et cela suffit pour qu'on le figurât comme un contempteur de la démocratie et un ennemi du progrès, pour qu'enfin il se trouvât quelqu'un pour l'appeler un jour « un malfaiteur public »! Déjà cependant, sur bien des points, l'expérience a démontré la sagesse de ses craintes et de ses prédictions.

Au-dessus du nombre, au-dessus des volontés inconstantes, souvent inconscientes des foules, dont les travaux des sociologues commencent à faire pénétrer la mystérieuse psychologie, Frère-Orban plaçait la justice et le droit. Il disait « qu'on ne mesure pas la grandeur d'une nation au chiffre de ses électeurs » (1).

(1) Frère-Orban exprimait la même pensée sous une forme plus développée et dans un langage plus émouvant, à la séance du 24 mars 1893, au cours du débat sur la revision de l'article 47 de la Constitution.

« On vous a dit avec une admirable sérénité, répondait-il aux orateurs de l'extrême gauche, si le pays établissait le socialisme, le collectivisme, c'est que le peuple le voudrait; si l'on transférait le pouvoir aux plus ardents adversaires des libertés publiques, si l'on supprimait la liberté du consentement du peuple,

Digitized by Google

En matière électorale, il exprimait déjà au congrès de 1846 cet aphorisme dont l'histoire politique contemporaine a vérifié la justesse : « Les réformes électorales ne sont pas un but, mais un moyen, le moyen d'obtenir de bonnes lois. »

Il ne fut pas, comme on l'a prétendu, un doctrinaire du cens; il n'y voyait qu'une présomption, et pour un temps donné, la seule garantie tangible et pratique de capacité et d'indépendance. Son plan fut d'élargir progressivement le corps électoral au fur et à mesure du développement de l'éducation populaire. Son but était d'avoir un corps électoral intelligent et libre.

On a dit souvent que si Frère-Orban avait fait la revision dix ans plus tôt, nous n'aurions pas eu le suffrage universel et que nous aurions évité les périls et les malheurs de l'heure présente.

Il faut n'avoir pas réfléchi pour tenir un pareil langage; il faut ignorer ou méconnaître l'état des esprits à l'époque où l'on se reporte. Si, en 1879, le gouvernement libéral qui venait de reconquérir, après huit ans de régime clérical, la majorité dans les Chambres et qui venait d'entreprendre l'œuvre scolaire, avait tenté la revision, il eût été renversé sur l'heure. On ne saurait oublier que le fond du corps électoral était conservateur; toute tentative revisionniste l'eût effrayé et la dissolution n'aurait certes pas rendu au parti libéral la majorité dont il aurait eu besoin pour faire la revision. Qu'on se rappelle l'opposition ardente que rencontra la loi de 1883, qui créa cent mille électeurs nouveaux.

Songez enfin, messieurs, que si les idées de Frère-Orban avaient été adoptées, nous aurions eu, dans le domaine législatif, sans secousse, sans bouleversement, un corps électoral de 500,000 hommes instruits, ayant l'expérience politique nécessaire, formés par la pratique du droit électoral communal, et

cela suffirait ! Non ! non ! il y a quelque chose de supérieur à la volonté du peuple, c'est la justice, c'est le droit, c'est la liberté humaine !

« La force numérique peut les sacrifier, nous ne le savons que trop ; mais lorsqu'elle les sacrifie, nous sentons une révolte en nous-mêmes et le sentiment de cette justice immanente, qui est comme un écho divin qui retentit au fond de nos consciences, proteste quand le droit et la liberté sont violés ! »

Digitized by Google

que si, d'autre part, les progrès de l'éducation populaire et de l'enseignement avaient été poursuivis sans arrêt, nous aurions vu, par une marche ascendante et parallèle, le nombre des électeurs augmenter avec celui des citoyens instruits, jusqu'à ce qu'enfin, les incapables ne formant plus qu'une minorité négligeable, on aurait pu dire que la nation tout entière était apte à se gouverner elle-même.

Au lieu de cela, nons avons aujourd'hui un corps électoral dont près du tiers est composé d'ignorants et d'indigents, livrés à toutes les passions et à toutes les pressions.

Frère-Orban avait prédit que le suffrage universel amènerait le triomphe des cléricaux et des socialistes, et, à mesure que l'on descendait dans les couches inférieures, nous avons vu faiblir la force de pénétration des idées libérales.

On avait annoncé que le suffrage universel inaugurerait le règne de la raison, et nous avons vu la masse se porter aux extrêmes.

On avait annoncé que le suffrage universel serait pur et incorruptible, et il est établi aujourd'hui qu'il n'est ni plus pur ni plus incorruptible que le suffrage censitaire. Les scandales électoraux, récemment étalés devant la Chambre, l'attestent suffisamment.

On avait annoncé que le suffrage universel serait l'aurore de la paix sociale, et jamais les prédications révolutionnaires, les appels à la haine et à l'envie n'ont, à aucune époque, été plus ardents et plus frénétiques.

Dans la dernière phase de sa vie, Frère-Orban rencontra de nouveaux adversaires.

Après avoir lutté, pendant trente ans, pour la défense de la liberté de conscience, il vit menacés deux principes étroitement associés et qui tous deux se rattachent à la pleine notion de la liberté individuelle : le principe de la liberté du travail et celui de la propriété privée. On sait avec quelle ardeur il courut à la bataille.

Pour Frère-Orban, pour l'école libérale, pour les économistes, et, messieurs, — souvenir curieux — pour la Conven-

Digitized by Google

tion nationale elle-même qui, dans la Constitution du 24 juin 1793, avait adopté comme devise de la première République les mots : *liberté, égalité, propriété* (1), la propriété privée est le corollaire indispensable de la liberté individuelle. Elle n'est autre chose, suivant la métaphore pittoresque d'un orateur français, que « la projection de la personnalité humaine dans le domaine des choses » ; elle est le fruit, la récompense, le couronnement du travail libre, et toutes ces notions réunies forment un faisceau indissoluble, une vaste synthèse sociale indivisible.

Il semble vraiment, pour certains, que ceux qui défendent le principe de la propriété privée défendent — et on s'attache à le faire croire — une caste étroite de grands financiers, de gros propriétaires terriens, les privilégiés de la fortune investis d'immenses capitaux et d'imposants domaines.

Rien n'est plus faux.

La foule regarde volontiers au sommet de la pyramide sociale, et s'arrête hypnotisée par l'éclat de quelques énormes fortunes, étalées souvent d'ailleurs avec un luxe insolent. Mais en réalité, qu'est-ce donc que les riches dans nos sociétés? Combien sont-ils? Quelle part ont-ils dans le total de la fortune publique? On s'y trompe souvent et il existe à cet égard de curieuses statistiques. Elles démontrent que les riches comptent pour beaucoup moins qu'on ne le pense. « Les riches », disait Frère-Orban, dénombrant un jour les classes de la population belge, et se servant, à cet effet, d'une expression saisissante, « cela tient dans le creux de la main. »

(1) La première devise de la Révolution française a été formulée à l'Assemblée nationale le 12 août 1789, par Rabaut Saint-Étienne, dans le projet de Déclaration des droits de l'homme. « Les droits que les hommes apportent dans la société, disait-il, se rapportent à ces trois : liberté, égalité, propriété ». La formule de l'article 2 de la Constitution du 24 juin 1893 comportait ces trois termes, plus un quatrième : la sûreté. C'est en juin 1891, au club des Cordeliers, que naquit la formule fameuse : « liberté, égalité, fraternité ». Edgar Quinet reproduit dans son *Histoire de la Révolution française* un passage des mémoires du conventionnel Baudot où il est dit : « La Convention n'avait pas sur la propriété une autre opinion que celle du code civil: Elle a toujours regardé la propriété comme la base fondamentale de l'ordre social. » Voir à ce sujet un très intéressant article de M. Léon Say, dans le *Journal des Débats*, numéro du 24 février 1896.

Digitized by Google

Il résulte des renseignements qui viennent d'être fournis au Sénat français par le ministre des finances, à l'occasion de l'examen de la loi sur l'impôt progressif des successions, qu'en 1893, en France, d'après les déclarations de successions, le capital des successions au delà de 3 millions ne s'élevait qu'à 15 millions; celui des successions de 1,000 à 10,000 francs, s'élevait à 1,900 millions; celui des successions de 10,000 à 250,000 francs, à 3,830,000,000 francs (1).

A Paris, il n'y a pas 15,000 personnes ayant plus de 32,000 francs de rente. Il n'y en a pas 36,000 ayant plus de 12,000 francs de rente. Dans toute la France, le nombre des revenus supérieurs à 16,000 francs ne dépasse pas 73,000; le nombre des revenus supérieurs à 40,000 francs est estimé à 14,300 sur 35 millions d'habitants (2).

On voit combien les grandes fortunes sont rares et combien leur part est faible dans le revenu général (3).

La vérité est que la fortune d'une nation se répartit entre des milliers et des millions de mains, et se distribue en un nombre immense de petits capitaux; que la propriété mobilière et immobilière se morcelle de plus en plus, et que, comme, d'autre part, le revenu du capital diminue sans cesse, au point qu'aujourd'hui on convertit les fonds d'État à 2 1/2 p. c., la société marche, par une évolution incoercible, par le jeu fatal des lois économiques, — car il est des lois naturelles dans l'ordre moral comme il en est dans le monde physique — sinon vers l'égalité absolue qui est un rêve, et j'ose dire un mauvais rêve, au moins vers une répartition de plus en plus équitable de l'aisance et de la fortune, et qu'il est permis de

(1) *Journal des Débats*, numéro du 8 février 1896.

(2) Discours de M. Paul Deschanel à la Chambre des députés. Séance du 20 novembre 1894. — Discours de M. Frère-Orban sur la situation économique du pays. Séance de la Chambre des représentants du 5 mai 1886.

(3) En Saxe, sur 1,250,000 contribuables, il n'y a que 8,111 personnes ayant un revenu de plus de 9,600 marks. Un économiste, M. Vilfredo Pareto, a calculé que la confiscation de tout l'excédent permettrait, dans la liquidation générale, de distribuer tout au plus 75 marks par tête. En Prusse, sur 2,519,008 personnes payant l'impôt, 2,197,702 ont un revenu de 900 à 3,000 marks. Si, dit Stoetbert, on confisquait tous les revenus supérieurs à 25,000 marks, chaque citoyen verrait augmenter le sien de 4.50 p. c.

Digitized by Google

prévoir l'époque prochaine où personne n'aura désormais le moyen de s'affranchir de la loi sainte du travail (1).

Et ainsi, messieurs, lorsque nous défendons la propriété privée, nous ne soutenons pas la cause, devenue bien ingrate, on l'avouera, de quelques privilégiés du sort, nous ne défendons pas quelques situations exceptionnelles, dont parfois d'ailleurs la conquête mérite l'admiration et constitue le plus noble des exemples qu'on puisse donner aux travailleurs — nous connaissons tous de grandes fortunes nées du travail et consacrées au service de la science, des œuvres de charité, de philanthropie et d'éducation, — nous ne défendons pas, dis-je, quelques accumulations monstrueuses de capitaux; nous défendons le lopin de terre et la vache du paysan; nous défendons les quelques lots de ville, les quelques actions ou obligations que détient l'artisan dans son armoire et qui constituent son pécule pour les jours de malheur; nous défendons l'épargne de l'ouvrier, du commerçant, du petit employé, qui ne représente pas autre chose que du « travail accumulé ».

On nous fait un autre reproche, à nous, libéraux, qui nous proclamons les défenseurs de la liberté du travail, qui attendons la solution des problèmes intéressant le travail : la réduction de la journée de travail, l'augmentation des salaires, de la liberté, c'est-à-dire de l'accord libre, du concert délibéré et pacifique des patrons et des ouvriers dans les limites qu'imposent les nécessités de l'industrie et les lois de la concurrence, et au delà desquelles, le capital ne trouvant plus de rémunération suffisante, le travail se tarit en même temps que l'industrie périclite, on nous fait un autre reproche et l'on nous dit : Vous êtes des individualistes; le système que vous pratiquez, c'est le système impassible et féroce du « laisser-faire, laisser-passer ».

Oui, répondait Frère-Orban, nous sommes des individualistes, mais notre individualisme n'est pas celui que vous

(1) « Ce n'est pas en abolissant la propriété privée, mais en la rendant de plus en plus accessible à tous que l'on parviendra à améliorer le sort du peuple, » écrivait Frère-Orban dans sa lettre au congrès libéral des 8-9 avril 1894.

Digitized by Google

représentez; ce que vous appelez individualisme, n'en est que la caricature, imaginée pour nous mettre en suspicion et nous discréditer aux yeux du peuple. L'individualisme, tel que nous le comprenons, ce n'est pas une sorte de culte égoïste du moi; ce n'est pas l'exaltation de l'individu, ni la négation des devoirs de solidarité sociale qui s'imposent à tous les membres d'une nation. Par individualisme, nous entendons un système, une doctrine, qui enseigne que l'initiative privée, l'effort libre, personnel et spontané, l'énergie individuelle sont les facteurs essentiels du progrès. Nous ne faisons pas de l'individu la fin dernière de la société, mais nous travaillons à donner à la personnalité humaine sa pleine expansion (1). Nous ne voulons pas surtout qu'elle devienne le jouet de l'État, la prisonnière des règlements et qu'elle soit sacrifiée à la collectivité, bientôt incarnée et réduite en un groupe d'hommes, qui, parlant en son nom et exaltant son omnipotence, l'asservissent sous prétexte de la servir.

Nous pensons que la liberté et la pratique de celle-ci forment le mieux le caractère des hommes comme celui des peuples, que les œuvres de la liberté sont seules durables et fécondes, et nous invoquons, à titre de preuve, l'expérience et les enseignements de l'histoire, l'exemple de deux grandes nations où le self-help se retrouve à la base et au faîte de tous les progrès sociaux : l'Angleterre et les États-Unis. Nous ne maudissons pas la concurrence, ni celle des intelligences, ni celle des bras, ni celle des prix. La concurrence est l'âme

(1) Ces idées ont été admirablement développées par M. Anatole Leroy-Beaulieu dans une courageuse conférence faite à Paris, sous les auspices du Comité de défense et de progrès social, le 24 janvier 1896 (*Revue bleue*, numéro du 15 février). L'éloquent et savant orateur a démontré que les socialistes sont en réalité beaucoup plus individualistes que les libéraux. Ils poursuivent, en effet, la rupture des liens de famille, non seulement par la suppression du mariage, mais par le droit souverain conféré à l'État de distribuer le travail et de répartir les citoyens dans les métiers et les cadres professionnels qu'il lui plaira leur assigner. L'État accaparera l'éducation de l'enfance. Il nourrira l'écolier, l'habillera, et en disposera plus tard comme d'un instrument passif à sa guise. Dans un semblable État social, plus d'autorité paternelle, plus de devoirs des parents vis-à-vis des enfants, des enfants vis-à-vis des parents. La solidarité familiale disparaît en bas. En haut, la solidarité patriale est proscrite.

Digitized by Google

même de la vie économique, intellectuelle et physique. Faire mieux, plus vite et à meilleur marché qu'autrui, c'est le ressort qui pousse incessamment la société en avant. Une société où ne régnerait point l'esprit d'émulation et de concurrence serait une société morte (1).

Cet individualisme-là ne se réduit pas à la formule du « laisser-passer, laisser-faire »; au contraire, il admet, il sollicite, il provoque l'intervention de l'État, avec laquelle il se concilie nécessairement. Il ne veut pas que l'État se substitue à l'individu et l'accapare, mais il lui donne pour mission, — et Frère-Orban a, dans maintes questions, justifié la nécessité de son action, — non seulement de maintenir l'ordre et la sécurité, sans quoi tout est compromis, mais encore de régler tout ce qui est d'intérêt général, d'administrer par lui-même ou par des intermédiaires tout ce qui est à l'usage de tous, et enfin, d'aider à créer, de protéger et de stimuler toutes les grandes entreprises sociales, toutes les œuvres qui tendent à l'amélioration de la situation morale et matérielle du peuple, les écoles, les associations, les institutions de prévoyance et de bienfaisance, en un mot, selon l'expression de Frère-Orban, de « procurer aux individus tous les instruments qui, en garantissant la libre action individuelle, portent à sa plus grande puissance le travail de l'homme ».

Enfin, messieurs, il veut la liberté, mais il ne veut pas l'isolement dans la liberté, car c'est là qu'est le péril (2)! Et c'est

(1) M. Yves Guyot a fait paraître récemment un courageux et ingénieux petit livre sur la *Morale de la concurrence*. Il y démontre que personne ne travaille pour lui seul, mais que l'effort de chacun tend à aider les autres et ne sera rémunérateur pour celui qui l'accomplit qu'à la condition qu'il profite à autrui. Ainsi, l'individualisme s'associe et se confond avec l'altruisme, dont il est l'instrument le plus efficace. « La première obligation du producteur, dit M. Yves Guyot, — et par producteur il entend à la fois l'industriel et le commerçant, le savant, le médecin, l'avocat, — est de chercher non ce qui flatte ses goûts, ses fantaisies et ses caprices, mais ce que désirent ceux à qui il s'adresse et dont il veut conquérir la clientèle. » Il est altruiste par nécessité, lors même qu'il ne le serait point par devoir moral. Et mieux il sert les autres, plus il est utile à la collectivité, mieux aussi il sert ses propres intérêts individuels.

(2) « Les libéraux, les « doctrinaires », disait Frère-Orban dans son discours du 9 septembre 1894 à l'Association libérale de Liége, veulent l'indépendance de l'individu, mais ils ne veulent pas pour cela son isolement. Ils sont et ont

Digitized by Google

dans la liberté encore qu'on en trouve le correctif. La liberté est si féconde, si maternelle à ceux qui croient en elle, qu'elle tire de son propre sein les remèdes aux maux qu'elle engendre. Le remède au mal de l'isolement, c'est l'association, mais non pas l'association transformée en machine de guerre, l'association cadenassée où l'homme, réduit à un servage nouveau, s'enrôle comme dans un régiment, soumis aveuglément à la discipline de quelques potentats; non, messieurs, notre formule est éloquente et brève, et elle résume toute notre pensée en cinq mots, c'est : *l'homme libre dans l'association libre.*

Et notre idéal est donc celui-ci : ce sont, grâce aux progrès de l'éducation, grâce à l'amélioration des mœurs, les rapports entre le capital et le travail s'adoucissant; c'est le patron, se dépouillant de ce qu'on a appelé d'un mot si juste « l'esprit d'autorité » (1) et se rapprochant de l'ouvrier; et les ouvriers plus instruits, plus indépendants, se dépouillant à leur tour des défiances mauvaises qui empoisonnent leurs relations avec les patrons, et que, dans un esprit de haine, les meneurs socialistes cherchent à alimenter; c'est l'épargne, la prévoyance, la mutualité, la coopération, fruits de l'action libre et intelligente, mettant ceux qui vivent de leur travail quotidien à l'abri des infirmités, des accidents, de tous les risques de la vie au jour le jour; ce sont les conflits du capital et du travail réglés, dans un esprit de concorde, par des conseils mixtes où les délégués des employés siégeront à côté des délégués des employeurs (2), et c'est ainsi la paix sociale régnant entre les

toujours été les plus fervents adeptes de l'union des forces individuelles dans de libres associations... Ils pensent que c'est avant tout dans ces associations, libres de toute entrave, que les ouvriers doivent chercher l'amélioration de leur sort. En ce sens, les libéraux sont individualistes. »

M. Adolphe Prins, dans son beau livre : *L'organisation de la liberté et le devoir social*, a écrit de fortes pages sur le péril de « l'isolement dans la liberté ».

(1) Il faut lire ce qu'a écrit à ce sujet et sous ce titre un ingénieur qui vit au milieu des ouvriers et fait partie d'une de nos plus puissantes organisations patronales, M. Julien Weiler.

(2) Ces conseils mixtes que l'on appelle en Angleterre les « *joint committees* » et chez nous « conseils d'usine » ou « conseils d'arbitrage et de conciliation », existent aux charbonnages de Bascoup et Mariemont, où ils fonctionnent à la satisfaction des patrons comme des ouvriers, et ont prévenu déjà maints conflits.

Digitized by Google

classes. Voilà, messieurs, quel est notre idéal; ce fut celui de Frère-Orban; c'est celui qu'il eut devant les yeux lorsqu'il proposa l'institution des conseils de l'industrie et du travail.

Je suis heureux d'ajouter qu'il est aussi et déjà celui de beaucoup d'hommes éclairés de la classe ouvrière. Je n'en veux d'autre preuve que le langage si sage et si raisonnable que tenait, en 1895, au congrès des mineurs de Paris, un des leaders des classes ouvrières anglaises, Burt, qui s'exprimait en ces termes : « Je crois de plus en plus que le grand problème de notre temps est la réconciliation du capital et du travail. J'ai foi dans les grandes institutions créées par le self-help, par les sociétés de secours mutuels, par les Trade-Unions, par les coopératives. L'action sera peut-être lente, mais rien de plus rapide et de plus pratique n'a été jusqu'ici offert aux mineurs et à la société tout entière. »

Oui, messieurs, ce sera une œuvre lente, mais c'est lentement, par une évolution progressive, que se sont opérées toutes les grandes transformations sociales.

L'illusion est de croire que tous les maux, toutes les iniquités dont souffre la société peuvent être guéris en un jour par des lois improvisées d'un trait de plume. Les réformes écrites ne peuvent guère « si elles ne sont précédées, disait Frère-Orban, par la réforme de l'homme moral qui les domine toutes, *puisque c'est de l'état intérieur de l'homme que dépend l'état visible de la société* ».

Messieurs, je m'arrête; j'ai été incomplet, certes, et cependant je suis arrivé au terme de la tâche que je m'étais imposée. Je me suis efforcé de concentrer l'essence de toute une

M. Weiler a, en diverses brochures, exposé le mécanisme de l'institution et vanté ses salutaires effets. La *Revue du travail* (janvier 1896) nous apprend qu'une institution analogue a été créée il y a quelques mois à l'Association linière de Gand, et que le syndicat gantois antisocialiste des ouvriers du lin a adressé, le 10 décembre dernier, une pétition demandant l'introduction générale de cette mesure, afin de permettre aux ouvriers de discuter librement les conditions du travail sans être obligés de recourir à l'arme dangereuse de la grève. Nous voyons dans l'institution libre des conseils mixtes comme le prolongement et le complément de l'institution officielle et légale des conseils de l'industrie et du travail.

Digitized by Google

existence, de toute une œuvre, de toute une politique; je ne sais si j'ai réussi, mais j'ai fait de mon mieux.

J'aurais voulu vous montrer de plus près, dessiner complètement et en pied, cette belle stature d'homme d'État et d'orateur, déployer devant vous son inépuisable activité, ses merveilleuses ressources prodiguées dans tant de domaines variés. Mais j'ai dû me borner.

J'aurais voulu aussi dépeindre l'homme, faire ressortir l'austère pureté de son caractère et ses vertus morales, afin de mieux faire comprendre combien il était digne d'être admiré, d'être aimé.

J'ai eu l'insigne honneur de pénétrer dans son intimité; j'ai été l'un des rares privilégiés qui l'ont vu dans ses jours suprêmes de santé et de vigueur; j'ai reçu de sa main les feuillets, griffonnés dans la fièvre, de son dernier écrit politique; j'ai subi le charme magnétique qui se dégageait de cette puissante nature. Il était, messieurs, de ceux à qui l'on se donne et pour qui l'on se dévoue.

Cependant, sa vie n'est pas close, bien que l'homme ait disparu.

Car il était de ces êtres d'élite dont le nom se prolonge au delà du tombeau; l'écho de leurs paroles ne s'éteint point; les idées, les doctrines qu'ils ont semées autour d'eux germent, et peuvent se courber sous les vents contraires, mais pour se redresser bientôt et refleurir avec plus de vigueur et d'éclat.

Leurs actes demeurent, et alors même qu'ils ont cessé d'être présents parmi ceux qui les avaient pris pour guides et qui ont recueilli leur héritage, leur âme est au milieu d'eux et se survit dans la leur!

PAUL HYMANS.

Digitized by Google

LA LUTTE CONTRE LA MISÈRE

Il n'est pas besoin de démontrer longuement l'existence et la gravité du problème du paupérisme, surtout dans les régions industrielles et populeuses de l'Europe occidentale. Les faits sont là et c'est à eux seuls qu'il faut s'en rapporter; il suffit d'ouvrir les yeux. Mais si le mal est patent et si l'acuité n'en peut être révoquée en doute, par contre, dès que l'on se préoccupe des moyens propres à le refouler, la controverse commence à sévir.

L'irrémédiable division des esprits sur ce point s'explique par l'influence des théories préconçues qui tiennent les bons vouloirs emprisonnés dans leurs formules rigoureuses et d'ailleurs opposées. Et ainsi ils s'épuisent à s'entre-combattre au lieu de coopérer à l'œuvre commune qui leur incombe.

D'un autre côté, la stérilité même des théories a jeté un certain nombre d'hommes pratiques, pressés par les nécessités momentanées, dans un empirisme à courte vue dont les résultats, en fin de compte, ne sont pas moins négatifs ou moins dangereux que ceux du dogmatisme.

Aussi importe-t-il de se mettre sans retard en quête d'une méthode plus efficace. Pour la découvrir et la formuler, il convient, nous semble-t-il, de procéder par la voie critique et d'indiquer brièvement pourquoi l'on doit rejeter tant la politique des principes à priori que celle des expédients de circonstance.

La politique abstraite. Elle se résume dans l'application d'un

Digitized by Google

principe simple conçu par la raison, par elle appelé le Droit et envisagé comme indépendant des contingences infiniment variées et complexes. Ainsi, en matière d'assistance, nous voyons les uns prétendre que l'État doit s'abstenir complètement et systématiquement vis-à-vis de la misère, les autres, au contraire, proclamer que l'entretien intégral de tous les indigents aux frais de l'État est une nécessité primordiale et permanente.

Faut-il vraiment se prononcer entre ces doctrines absolues, intransigeantes, dédaigneuses de la réalité ? A quoi bon ? Car ni l'une ni l'autre n'est susceptible d'une application inconditionnelle et indéfinie ; car il faudrait y apporter des exceptions imposées par la force des choses, sans cesse les élargir sous l'empire de celle-ci : que subsisterait-il alors du fondement doctrinal du système adopté ?

C'est perdre son temps donc, que de discuter les bases rationnelles soit du prétendu droit à l'assistance, soit du prétendu droit des particuliers contribuables à ne pas être dépouillés au profit d'autres particuliers.

Au demeurant, il existe une raison supérieure pour repousser cette méthode. Organisme naturel ou collection fortuite d'individualités indépendantes, la société est tout au moins un *fait*. Vivre en son sein est une obligation sinon morale ou naturelle, à coup sûr effective et qui devient chaque jour plus stricte à mesure que les populations multiplient, que les rapports économiques se compliquent et s'enchevêtrent, que le joug des habitudes « sociales » devient plus pesant. De là, si l'existence des liens sociaux n'est pas un motif pour resserrer ces mêmes liens et instaurer une règle tyrannique, elle suffit pourtant à justifier toutes les mesures propres à perfectionner le régime de vie collective auquel l'immense majorité des hommes ne peut songer à se soustraire. La politique de progrès, de civilisation est donc la seule vraie, et en voilà la justification profonde.

Si nous avons dû quelque peu insister pour combattre la méthode dogmatique, il nous suffira de décrire en deux ou trois

Digitized by Google

traits les procédés des empiriques pour en faire éclater l'inanité et ressortir le péril et, par suite, pour établir la nécessité de vues coordonnées, systématiques, permanentes.

Ces procédés, en effet, se caractérisent par un dénuement complet d'idées générales et l'absence d'une ligne de conduite suivie.

Les hommes qui recourent à ces palliatifs ou les recommandent, sont par essence des imprévoyants qui n'ont pas su pressentir les événements en voie d'accomplissement et ne se préoccupent pas davantage de parer aux éventualités de l'avenir. Les explosions violentes du paupérisme les prennent au dépourvu, les déconcertent et leur suggèrent, en fin de compte, des résolutions nullement mûries et dont ils n'attendent au reste que des effets passagers.

Se tirer d'embarras au fur et à mesure que l'on s'empêtre, tel est leur unique désir, tel est le dernier mot de leur courte sagesse. Ce sont les plus dangereux des hommes, car ils lèguent le déluge à leurs successeurs.

La politique dont l'adoption s'impose après ces critiques, nous l'appellerons, avec beaucoup d'autres, *réaliste*, faute d'une désignation plus heureuse ou plus significative ou plus complète.

Nourrie de faits, d'expérience et d'idéal, poursuivant un but éloigné qu'elle sait graduellement réalisable, recourant à un ensemble de moyens acceptés après de mûres réflexions, suggérés d'ailleurs par le sens historique et non par un simple caprice de l'imagination, cette politique *réaliste* ou, si l'on veut encore, *progressive* est la seule qui soit réellement bien appropriée à son objet : le gouvernement des sociétés. On peut d'ailleurs l'entendre dans un sens large qui embrasse, outre les actes des parlements et des administrations, les œuvres privées en matière économique et sociale.

C'est dans cet esprit que nous allons, après un préambule un peu long mais indispensable, nous mettre à étudier le problème du paupérisme et de l'assistance.

Digitized by Google

Lorsque l'on est débarrassé de tout préjugé doctrinal comme de toute préoccupation immédiate, le point de départ est bien simple en notre question. Car qui contestera que la misère soit chose horrible? C'est le plus grand des maux sociaux. La conscience de nos contemporains s'est épurée et affinée au point qu'elle n'en peut plus supporter le spectacle. Et ce n'est pas seulement matière à sensibilité; c'est aussi affaire d'équité, car la complexité des organismes économiques est telle, à notre époque, qu'une foule de malheureux sont précipités dans la ruine en dépit de leurs efforts et sans rien comprendre aux causes obscures de leur chute. La justice exige d'autant plus le redressement de leurs légitimes griefs que les progrès prodigieux des inventions mécaniques ont donné, en notre temps, un gigantesque essor à la production et à la richesse. Religieux ou laïcs, tous les moralistes s'accordent à souhaiter l'extinction du paupérisme, de ce paupérisme qui a pris, au XIXe siècle, un développement si inquiétant et si soudain qu'on a pu avec quelque vraisemblance le représenter comme une conséquence et un corollaire de la rapide expansion des fortunes : on connaît le livre fameux de Henry George, *Progress and Poverty*. Enfin, la conception démocratique qui préside tant à notre vie sociale qu'à notre vie politique, n'est-elle pas incompatible avec cette manifestation extrême de l'inégalité des conditions? Démocratie et misère, ces deux termes hurlent d'être accouplés. Aussi faut-il conclure que lutter contre cette dernière est devenu l'un des plus impérieux devoirs des amis du progrès. Laissons dire que cette tâche incombe soit exclusivement à la charité privée, soit exclusivement à l'assistance publique et aux contribuables; gardons-nous d'ailleurs d'emprunter aux empiriques leurs détestables onguents; les premiers n'ont vraiment cure de guérir le malade, les seconds ne réussissent qu'à masquer momentanément et même à envenimer ses plaies.

Combattre la misère, c'est chercher à en tarir les sources; c'est à celles-ci donc qu'il faut avant tout remonter. A vrai dire, les difficultés sont nombreuses qui s'opposent à une classi-

Digitized by Google

fication de ces sources diverses et à une détermination précise du contingent de misérables fournis par chacune d'elles. Au surplus, cette description pathologique ne nous intéresse qu'à raison du problème de thérapeutique qui se pose aussitôt après.

Or, lorsque l'on se place à ce dernier point de vue, il convient de distinguer deux grands facteurs de la misère : le vice et la fatalité des circonstances. Le vice, c'est-à-dire principalement la paresse, la débauche, l'ivrognerie, le gaspillage ; la fatalité, c'est-à-dire d'habitude la maladie, la perte involontaire d'emploi, l'accident qui survient aux personnes ou aux choses, et aussi, il faut l'ajouter, la naissance et l'éducation indépendamment de toute transmission des vices héréditaires.

Tous les cas qui se présentent peuvent se ranger sous l'une ou l'autre de ces deux rubriques : Misère avec responsabilité — Misère sans responsabilité.

Mais si l'analyse conduit sans peine à ce classement très simple et très clair, la réalité s'y prête fort malaisément. On y rencontre de nombreux cas de nature mixte et puis bien des fois la véritable cause du dénuement est peu commode à démêler. On doit aussi faire observer que certaines excuses invoquées sont insuffisantes. La maladie, par exemple, aurait pu être souvent prévue et une réserve constituée en prévision de son apparition éventuelle, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, un premier point est clair : c'est qu'il faut aider les misérables non responsables de leur détresse.

Mais que faire à l'égard des autres, des « douteux », des « mixtes » et notamment de ceux qui n'ont qu'une faible part de responsabilité dans leur propre disgrâce ?

On dira, on dit souvent : Les assister aussi, la misère est toujours la misère. Il faut soigneusement se prémunir contre semblables aphorismes ; nos précautions sont déjà en partie prises d'ailleurs, puisque nous avons rejeté la doctrine de l'assistance intégrale *par l'État*. Mais, qu'on le remarque, le danger serait le même si cette charité indistincte était l'œuvre de particuliers.

Digitized by Google

Ce danger, dans l'une et l'autre hypothèse, est visible sans effort. Non seulement l'entreprise qu'on propose serait singulièrement onéreuse ; — nous reviendrons sur ce point — mais elle constituerait une naïveté économique incomparable et absolument désastreuse.

Assister tout le monde! Mais du jour au lendemain, les travaux les plus pénibles et les plus rebutants seraient désertés, et non seulement ceux-là : partout, en effet, on verrait pulluler les grévistes se réjouissant d'un chômage illimité, agrémenté d'une quotidienne poule au pot. Une société où le travail est *libre* ne doit jamais donner une prime au désœuvrement, sinon elle marche vers sa ruine.

Liberté du travail et assistance intégrale sont deux principes incompatibles. Cette dernière ne peut coexister qu'avec le travail forcé.

Si le travail devient une charge publique, une corvée à laquelle on ne puisse se soustraire sans encourir la prison ou les verges, eh! oui, alors, on peut organiser l'assistance des « misérables avec responsabilité ». Et encore faites attention que l'État n'y trouverait pas tout son compte. Force serait de réglementer en sus les dépenses de chacun; sinon — le travail n'excluant pas la misère — les salaires seraient dissipés en futilités, le nécessaire pouvant être obtenu, sans bourse délier, de l'administration. Valides et invalides, jeunes et vieux, lui tomberaient à charge sans distinction.

A supposer que, par impossible, le collectivisme devienne quelque jour une réalité, il n'échappera point à la nécessité de décréter des mesures somptuaires rigoureuses; sans cela, l'ouvrier adonné à la boisson ou perdu de mœurs, sacrifiant tout à sa passion, continuerait à périr de faim, tout comme sous le régime « capitaliste » d'aujourd'hui. Que si la république sociale assiste les vicieux au lieu de contrecarrer leurs penchants dépravés, point de doute qu'elle ne s'achemine vers la banqueroute et ne tarde guère à y sombrer ignominieusement; tout le monde, en effet, voudra satisfaire glou-

Digitized by Google

tonnement ses passions et avoir à manger par surcroît.

Ainsi donc, la communauté — particuliers et pouvoirs publics — ne peut se payer le luxe d'assister tous ses indigents. Ses ressources cesseraient bientôt d'y suffire, le nombre des besoigneux croissant en raison directe des secours. Ce serait une course échevelée vers l'abîme. Les pays où la charité privée a tenté d'assister sans compter tous ceux qui demandaient à l'être, se sont exposés de ce chef aux risques les plus graves. Le mal a consisté invariablement dans l'augmentation indéfinie du nombre des mendiants. Quelle carrière plus agréable que la fainéantise lorsque l'aumône est assurée ! L'Espagne en a fourni un saisissant exemple dans les temps modernes. Le vagabondage et la mendicité y prirent des proportions étonnantes. Les couvents entretenaient des paresseux et des vauriens en grand nombre; la sécurité publique n'y gagnait rien, tout au contraire (1). Voilà une expérience pratique concluante, sans doute; il y en a bien d'autres.

Dans les observations qui précèdent, nous avons confondu à dessein assistance avec aumône; car telle est l'acception usuelle et traditionnelle de ce terme : une sorte de pension alimentaire fournie sans condition. Sous cette forme, l'assistance intégrale est un rêve malfaisant. Nous verrons, dans un instant, en parlant de l'assistance par le travail, que l'on peut se rapprocher davantage, par cette méthode nouvelle, de l'idéal d'une complète extinction du paupérisme.

Mais avant tout, il faut assurer le sort des « misérables sans responsabilité » qui ont un droit indiscutable de préférence à la faveur publique ou privée. Remarquons que le but n'est pas toujours de les décharger du soin de subvenir à leurs besoins, mais de les remettre à même — quand cela se peut — de gagner leur vie ultérieure, de les renflouer afin qu'ils puissent

(1) C'est une chose digne d'attention, écrit Navarrete (*Conservacion de Monarquias*, p. 471), que de voir toutes les rues de Madrid pleines de fainéants et de vagabonds, jouant aux cartes toute la journée, attendant l'heure d'aller manger aux couvents et celle d'aller piller les maisons.

Digitized by Google

de nouveau prendre la mer. En ce qui les concerne donc, l'assistance prendra selon les cas les formes suivantes : procurer un emploi à celui qui a perdu le sien sans sa faute ; solder les frais de maladie; payer un salaire aux femmes en couches pendant les trois ou quatre semaines d'interdiction légale du travail; accorder des secours temporaires en cas de crise industrielle; hospitaliser enfin les infirmes, leur donner à faire les petits travaux dont ils sont encore capables, etc., etc. D'une manière générale, il faut appliquer à cette première catégorie déjà l'assistance par le travail sans toutefois lui marchander les purs secours pécuniaires. Et pour conclure sur ce point, formons le vœu de voir les pouvoirs publics et les particuliers se montrer plus généreux encore à l'avenir envers ces victimes de la fatalité sociale.

En supposant maintenant opéré le sauvetage des misérables de la première classe, que décider vis-à-vis des autres ? Leur faire l'aumône, il n'en faut plus parler. Mais, si même l'on se propose de recourir à un mode plus sage d'assistance, en a-t-on vraiment les moyens ?

J'entends déjà dire que les caisses publiques sont toujours pleines, qu'il suffit d'un ministre très ordinaire et très médiocrement inventif pour les remplir. L'impôt n'offre-t-il pas des ressources illimitées et vit-on jamais les contribuables hantés de l'idée saugrenue d'une grève contre le fisc ?

Rien de plus puéril, n'est-ce pas, que ce langage. Assurément, on ne peut parler des « forces contributives » d'un pays comme d'un *quantum* précis, facile du moins à délimiter. Cependant, à la longue, il est possible de déterminer d'une manière grossièrement approximative le rendement maximum de ce pays en taxes et droits de toute espèce. Il arrive un moment où une imposition nouvelle diminue l'effet utile d'une imposition ancienne. C'est un signe certain qu'il faut rétrograder en toute hâte si l'on ne veut point endommager et compromettre gravement l'avenir financier du pays. Il est à peine besoin d'ajouter qu'il faut se garder avec soin d'en arriver là et maintenir le

Digitized by Google

niveau de la taxation aussi loin qu'il se peut de cette extrême limite.

Or, cette question du *maximum* de rendement domine évidemment le problème de l'assistance publique, ce qui montre une fois de plus combien il est déraisonnable de vouloir le résoudre à l'aide d'un principe tel que le droit à l'assistance.

Mais enfin, il ne faut pas pousser trop loin cette objection financière ; car il n'est pas probable que les États modernes se rapprochent déjà du maximum de rendement de leurs forces contributives, et puis la faculté subsiste toujours, en théorie du moins, de substituer les frais d'assistance à d'autres dépenses moins essentielles.

Écartons-la donc momentanément, pour nous occuper seulement du problème social. Nous l'avons vu, si la charité, publique ou privée, est inconditionnelle et distribuée avec munificence aux « misérables par leur faute », elle fera de la pauvreté un état si désirable et de l'imprévoyance une vertu si bien récompensée que les rangs des pauvres et des imprévoyants se grossiront à l'envi. *C'est surtout pour les misérables responsables de leur situation que l'assistance doit être un relèvement.* Voilà un principe indiscutable de bonne politique sociale, principe qui toutefois n'est pas universellement applicable, car s'il y a des criminels incorrigibles, il y a aussi des miséreux incapables de se régénérer. Les alcooliques sont du nombre. Chez d'autres, les plus basses passions sont chevillées à l'âme à un point tel que toute tentative de les relever apparaît comme une naïveté. L'ignominie les possède. Rien à faire non plus vis-à-vis des paresseux invétérés.

Mais berçons-nous de l'espoir que tous ces incorrigibles sociaux ne seront jamais qu'une minorité infime dans l'armée des meurt-de-faim. Cette confiance, qui n'est point folle, nous ramène au principe posé tout à l'heure. Commentons-le donc maintenant.

L'assistance doit être un relèvement pour celui qui est tombé. Miséricordieuse, oui, mais sans faiblesse. Tendant une

Digitized by Google

main secourable à celui qui succomba, elle doit lui laisser pourtant un rude effort personnel à accomplir pour échapper complètement à la détresse et au dénuement. Car il faut que son sort ne soit pas enviable. Que l'assistance combatte le désespoir, qu'elle ranime le courage en aplanissant ce qu'il y a d'insurmontable dans l'obstacle à vaincre; mais que jamais elle ne rende ce courage superflu en faisant elle-même toute la besogne.

Telle est la conception de la charité sociale la plus propre à supprimer, à restreindre du moins le paupérisme actuel sans provoquer ou accentuer le paupérisme futur, à concilier le devoir de bienveillance et de fraternité avec le souci de maintenir les responsabilités individuelles et de ne point trahir la féconde maxime du *self help*.

De cette manière d'envisager la lutte contre la misère, il n'y a pas de plus heureuse et de plus exacte application pratique que l'assistance par le travail.

Dieu merci, cette idée n'est plus inédite à l'heure présente. Par-ci par-là, elle a même passé dans les faits. Mais ce ne sont encore que des essais timides et des mises en œuvre insuffisantes; l'indigence subsiste et ne cesse de croître; et puis le principe de l'assistance par le travail — sous la forme très spéciale du travail des prisonniers, notamment — a soulevé de vives objections, intéressées sans doute, mais par le fait même d'autant plus redoutables pour le succès de cette forme nouvelle et plus rationnelle de la charité.

C'est qu'en effet, le travail des assistés fait concurrence — et l'on va jusqu'à dire : concurrence déloyale — au travail normal, à celui des personnes abandonnées à elles-mêmes. Quoique inspirée par des vues entièrement et même étroitement égoïstes, il faut tenir cette objection pour singulièrement forte et respectable. Les prisonniers et autres assistés sont dans des conditions exceptionnelles pour produire à meilleur compte que la généralité des producteurs. Ce n'est donc pas sans raison que ceux-ci élèvent des plaintes. Tant que la concurrence libre restera à la

Digitized by Google

base de notre organisation économique, il y aura quelque injustice de la part de l'État et des particuliers généreux d'introduire dans la lice industrielle des combattants allégés d'une partie du fardeau qui pèse sur tous les autres : les *frais de production*.

Effectivement, les privilégiés, on pourvoit à leur subsistance pourvu qu'ils travaillent, et lors même que le fruit de leur travail n'équivaudrait pas au coût de leur entretien.

Excellent au point de vue moral, ce système est déplorable sous le rapport économique : c'est une sorte de protectionnisme qui frappe injustement la libre production.

Seulement, comme l'assistance par le travail n'a pas pris jusqu'à présent une extension bien grande, le mal n'a pas encore été généralement ressenti.

On pourrait évidemment l'atténuer en prenant toujours soin de vendre les produits du travail des assistés aux prix du marché. Mais il n'y en aurait pas moins concurrence, la demande des produits n'étant pas illimitée; le surcroît de production dû à l'assistance aboutirait à renforcer l'offre des articles fabriqués, à en faire baisser le prix normal, et les achats et commandes faits aux assistés n'en diminueraient pas moins d'autant le chiffre d'affaires des producteurs libres.

Il y a donc un mal positif, indéniable à jeter inconsidérément sur le marché les produits du travail des assistés. Tout le problème pratique consiste à trouver à ce travail un emploi particulier, un débouché spécial, créé tout exprès, de manière à n'exercer aucun contre-coup fâcheux sur la marche générale des affaires et à ne nuire à qui que ce soit, en voulant faire du bien à quelques-uns.

On peut citer en première ligne les travaux publics ou privés supplémentaires, ceux qui n'ont été entrepris que dans l'unique intention de fournir de l'ouvrage aux « inemployés », un salaire rémunérateur aux victimes de la misère.

Mais ici surgit une nouvelle objection dont on ne peut faire fi non plus que de la précédente. Raisonnablement, ces travaux ne peuvent être entrepris que s'ils ont pour conséquence de

Digitized by Google

rendre un service réel. Procurer du travail, c'est un dessein fort louable, mais encore faut-il que ce travail soit utile, qu'il crée une valeur sérieuse, qu'il en résulte un avantage appréciable. S'il en était autrement, autant vaudrait de payer les ouvriers pour tourner une roue dans le vide, pour creuser des fossés et les combler ensuite.

Et si le travail inutile doit être réprouvé comme étant une caricature du travail véritable et un agent de régénération impuissant, il importe de condamner plus catégoriquement encore le travail funeste, celui qui produit des résultats pernicieux. En formulant cette dernière observation, je tiens à dénoncer de la manière la plus explicite cette tendance fâcheuse qui voit dans le luxe le souverain remède à la misère. Le faste est, nous dit-on, le moyen par excellence d'extirper le paupérisme : car en dépensant, en gaspillant, en menant joyeuse vie, on fait vivre les autres. Vraiment ! Mais comment ne pas voir dans les débordements et les insolences du luxe un facteur d'une dévorante activité pour la démoralisation des masses et la surexcitation des haines sociales et des convoitises égalitaires?

Cette parenthèse fermée, il n'est pas contestable qu'administrations et particuliers ne puissent trouver à employer fort utilement un certain nombre de malheureux sans pain et sans ressources.

Mais là n'est pas encore, à notre sens, la meilleure forme de l'assistance par le travail, puisqu'on ne peut l'étendre au delà d'un nombre restreint de cas.

Quel est donc ce type de charité sociale et de régénération par l'effort susceptible d'application inoffensive pour les tiers et de généralisation indéfinie ?

C'est, pensons-nous, la colonie se suffisant à elle-même et mise en possession gratuite et temporaire des instruments de production.

Ce n'est pas là du socialisme.

Certains publicistes, vrais chevau-légers de la défense sociale,

Digitized by Google

ont coutume de lancer semblable accusation contre tout essai — quel qu'il soit, de quelque doctrine qu'il se réclame — d'améliorer les conditions d'existence des masses. Cette réprobation systématique, cette excommunication fulminée à priori atteindra immanquablement la présente proposition. N'importe! Aussi bien la légèreté d'une telle critique est-elle évidente : elle ne tendrait à rien moins qu'à la condamnation de la charité sous toutes ses formes. La charité repose sur des bases trop profondément humaines et trop antiques pour pouvoir être ébranlée par des incriminations aussi étourdies. Loin qu'elle soit un travestissement du socialisme, c'est bien plutôt le socialisme qui s'est appliqué à la contrefaire. Et de ce que l'imposteur mène grand train dans le monde, elle ne doit point, elle, l'authentique et vénérable charité, renoncer à sa tâche séculaire et négliger d'apporter dans ses œuvres cet esprit de perfectionnement, de renouvellement, d'adaptation aux circonstances qui en conserve et en accroît l'efficacité.

Au surplus, entre le dogme socialiste et la proposition présente règne une différence capitale. Tandis que les collectivistes recourant à la contrainte veulent dépouiller, disons même détrousser les propriétaires, ce dont il s'agit en l'occurrence est au contraire le prêt gratuit, volontaire et temporaire des habitations, du terrain et des instruments de travail. Une colonie de ce genre a été organisée avec succès à Sedan par Mme Hervieu. L'œuvre, conçue dans un esprit antirévolutionnaire et décentralisateur, est appelée la *Reconstitution de la famille*. Elle a été décrite trop souvent déjà pour qu'il y ait lieu d'en retracer ici l'organisation.

Ce qui caractérise les colonies de cette espèce, *c'est qu'elles doivent produire directement les objets nécessaires à la satisfaction des besoins de leurs membres*. Ainsi personne ne peut trouver à y redire. Les fabricants et les commerçants ne sont point exposés à une concurrence écrasante ou même simplement gênante; et s'il est vrai que la colonie vend une petite quantité de ses produits — articles de consommation maraîchère notamment — afin

Digitized by Google

de se constituer un fonds de réserve ou de se procurer des denrées et des matières premières qu'elle ne saurait produire directement, telles que le café ou le drap, la vente *au dehors* n'en reste pas moins l'exception. Les produits sont consommés par la colonie. Ce fait n'est d'ailleurs pas indifférent au relèvement des colons. Par là, ils sont mis à même de constater d'une façon claire et intuitive les résultats de leur labeur : jouissances et privations sont en rapport direct et constant avec leur activité ou leur indolence; sans aucun doute, c'est un excellent aiguillon pour l'avenir.

En généralisant ce système, il faudra de toute nécessité lui imprimer un caractère temporaire. Impossible de créer un nombre suffisamment considérable de ces laborieux refuges pour permettre à tous les indigents d'y passer le reste de leurs jours. On ne peut admettre d'ailleurs que ce soit là un résultat désirable, car on risquerait, en l'atteignant, de détourner de l'industrie et de l'agriculture les ouvriers qui leur sont nécessaires. Quoi qu'il en soit, ce péril est théorique, car il n'est pas à redouter qu'on en vienne jamais là.

Le *prêt gratuit des capitaux* qui est l'âme de cette combinaison ne peut être qu'une opération exceptionnelle. La charité privée ne fournit pas des ressources assez amples pour cela ; et puis, cette sorte d'assistance répugnerait peut-être à plus d'un donateur. Quant à la charité publique, le souci de ménager les contribuables et de ne point compromettre la matière imposable — nous y revenons maintenant — lui commande une action prudente, des allures réservées. Et là même où les ressources du trésor seraient exceptionnelles, comme ce fut, il y a plusieurs années, le cas pour les États-Unis, il ne serait pas encore au pouvoir du gouvernement d'en consacrer une très grosse portion aux œuvres d'assistance sans exciter le mécontentement des contribuables et provoquer les réactions électorales. Et enfin, il ne faut pas songer à généraliser d'emblée une institution avant qu'elle ait pu faire ses preuves ou que ses défectuosités aient pu se trahir. En résumé, l'État doit agir avec beaucoup de mesure.

Digitized by Google

Par conséquent, il faut poser en règle que le séjour dans une colonie d'assistance est essentiellement temporaire. Mais s'il en est ainsi, il est de toute nécessité d'assurer l'existence ultérieure du colon, ou mieux de lui donner les moyens de l'assurer s'il le veut.

Supposez que le séjour *maximum* soit fixé à cinq ans : le bon sens exige que l'assisté ayant fait preuve d'énergie et de bon vouloir ne quitte pas la colonie Grosjean comme devant. Il faut qu'endéans ce délai, il ait été à même d'amasser quelques moyens d'existence pour plus tard.

Or, rien n'empêche de récompenser son zèle; tout au contraire, c'est là un stimulant nouveau. On peut donc parfaitement décider que l'assiduité au travail assure au colon un petit pécule à prélever, au moment de sa sortie, sur le produit des ventes faites par la communauté. Ce peut être un livret de caisse d'épargne, une récompense d'une société philanthropique. En outre, il ne serait pas impossible aux administrateurs des colonies de se mettre en rapport avec les industriels et agriculteurs en quête de bras. Et l'État pourrait leur demander des recrues pour les travaux publics et le domaine.

Le *caractère temporaire* imprimé à l'assistance par le travail dans des colonies a le précieux mérite de rendre un même établissement cinq ou six fois plus utile, sans qu'il en coûte davantage. Chaque place vide est immédiatement comblée. Ajoutons que les non-valeurs doivent être rejetées impitoyablement. Un stage de quelques mois est imposé à tout nouvel arrivant: de plus, quiconque se relâche, même après plusieurs années de séjour, est passible d'exclusion.

Nous ne voulons pas entrer ici dans de plus grands détails. Ce serait une étude trop longue et trop minutieuse, hérissée peut-être de trop de difficultés pour être abordée théoriquement.

Autre chose est de formuler le principe rationnel de l'assistance, autre chose d'en déterminer les mesures de mise en œuvre, les règles de fonctionnement.

Digitized by Google

Dans tout problème de ce genre, on s'expose inévitablement à un certain nombre de déconvenues avant d'atteindre à la perfection pratique; ce n'est qu'après toute une série d'essais et toute une période d'expérience qu'une telle institution possède réellement cette aisance et cette souplesse, cette économie des forces et ce judicieux agencement des parties dont les hommes de plume sont impuissants à la doter par avance.

C'est seulement après cette genèse pratique que pourront être élucidés d'une manière satisfaisante tous les points dont nous laissons aujourd'hui la solution pendante et notamment la question du choix des emplacements, du concours de l'État, de son droit de surveillance, de l'administration intérieure des colonies, de la répartition des produits, de la constitution et de la gestion des fonds de réserve, etc., etc.

Avant d'en arriver-là, il faut répandre l'idée tout d'abord, et c'est bien tout ce que nous nous sommes proposé de faire aujourd'hui.

MAURICE ANSIAUX.

Digitized by Google

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES

L'histoire nous apprend que de tout temps les Belges ont été jaloux de leurs privilèges et qu'ils ont souvent versé le plus pur de leur sang pour la défense de leurs libertés. Lorsque nos ancêtres érigeaient ces magnifiques hôtels de ville qui constituent tant d'admirables chefs-d'œuvre d'architecture dont nous sommes fiers à bon droit, l'on eût dit qu'ils élevaient autant de temples à cet esprit d'indépendance pour lequel ils professaient un véritable culte. Dans ces palais communaux, ils installaient une délégation chargée de veiller soigneusement à la sauvegarde de leurs franchises. A la tête de ce conseil investi de la confiance des citoyens et dépositaire du pouvoir communal, si important en Belgique, se trouve le collège des bourgmestre et échevins.

Il nous a paru qu'une étude sur la carrière administrative des divers bourgmestres de Bruxelles depuis 1830 jusqu'à nos jours offrirait un intérêt spécial. Esquisser les phases de la gestion des premiers magistrats de la capitale, c'est, en effet, faire en quelque sorte un tableau de l'existence de la bourgeoisie bruxelloise.

Digitized by Google

Il va de soi que nous n'avons mis en lumière que des faits saillants et caractéristiques de nature à faire apprécier l'importance du mandat de bourgmestre, tout en signalant, en passant, les incidents les plus curieux qui se produisirent dans le cycle de la vie communale durant cette longue période.

Le premier des bourgmestres de Bruxelles, depuis la création de la Belgique indépendante, fut Nicolas-Jean Rouppe, appelé par ses concitoyens aux fonctions de premier magistrat de la capitale, le 22 octobre 1830.

Rouppe était un caractère. Louis Hymans, dans *Bruxelles à travers les âges*, nous donne de curieux détails sur son passé. Rouppe, né à Rotterdam, le 17 avril 1767, bachelier en théologie en 1794, renonça à la prêtrise lors de la seconde entrée des Français dans le pays. Nommé d'abord secrétaire de la nouvelle municipalité de la ville de Louvain, il devint plus tard commissaire du Directoire exécutif près l'administration centrale du département de la Dyle. Il sut mettre tant de justice et de bonté dans l'application des lois, qu'à la suite de la suppression de son emploi, un grand nombre d'habitants de Bruxelles, jaloux de reconnaître les services inappréciables qu'il avait rendus à beaucoup de familles pendant la tourmente révolutionnaire et au péril de sa vie, résolurent de lui décerner une médaille d'or qui portait pour effigie : *la Reconnaissance* tenant d'une main une branche de fèves et caressant de l'autre une cigogne, emblème de la gratitude. Cette médaille lui fut remise le 21 prairial an VIII.

Ses bons et loyaux services furent aussi reconnus par le gouvernement, car nous le retrouvons parmi les membres du conseil de préfecture.

Peu après, nommé maire de Bruxelles, Rouppe eut à lutter de nouveau contre les actes du plus odieux despotisme.

Un ordre du ministre de la police générale, Fouché,

Digitized by Google

de sinistre mémoire, adressé au préfet de la Dyle, en date du 8 brumaire an X, lui enjoignit de faire arrêter et conduire au château de Ham les citoyens Goffin et Aerts, tous deux négociants à Bruxelles, sous la prévention d'introduction et d'exportation de marchandises prohibées.

Goffin ne put d'abord être arrêté, son nom ayant été mal écrit. Mais Aerts fut incarcéré le 11. Ses papiers furent saisis au même instant et visités le 12. L'examen qu'on en fit ne fournit aucun indice contre lui et cependant sa translation au château de Ham fut ordonnée par un arrêté du préfet du 18 du même mois.

Comme, néanmoins, ni cet acte ni l'ordre du ministre ne furent motivés sur aucune loi et que Aerts s'était adressé à Rouppe pour se plaindre de cette arrestation arbitraire, celui-ci n'hésita pas à ordonner sa mise en liberté.

Aerts et Goffin n'en ayant pas moins été conduits au fort de Ham, Rouppe, persistant à défendre les intérêts de ses administrés, osa dénoncer cet acte au Tribunat dans un mémoire qui est un véritable monument de sagesse courageuse.

Rouppe paya cher cette énergique réclamation; il fut arrêté lui-même et transféré à la prison du Temple, à Paris, sous la prévention de manœuvres contre le gouvernement. La place de maire ayant été conférée à M. de Mérode, Rouppe fut élu juge de paix par ses concitoyens, qui ne pouvaient à ce moment lui donner un gage plus éclatant de leur estime. Mais Fouché s'opposa à son installation et l'exila à trente lieues de Bruxelles.

Revenu de cet exil, Rouppe exerça gratuitement sous l'Empire diverses fonctions, entre autres celle d'inspecteur de la prison de Vilvorde, où régnait à cette époque une mortalité considérable qui, par ses soins, fut réduite des neuf dixièmes.

Digitized by Google

Quoique né à Rotterdam, Rouppe ne remplit aucune fonction publique sous le gouvernement hollandais, mais quand éclata la révolution de 1830, il s'empressa d'offrir à son pays d'adoption le tribut de sa vieille expérience. Il fut un des notables qui se réunirent à l'hôtel de ville le 28 août et qui rédigèrent une adresse au roi Guillaume pour demander le redressement des griefs nationaux. Le 31 août, il fit partie de la députation qui fut envoyée à Vilvorde auprès du prince d'Orange pour l'engager à ne pas employer la force contre la ville de Bruxelles. Le prince ayant remarqué que Rouppe portait à la boutonnière les couleurs nationales, lui dit : « Connaissez-vous le code pénal? Savez-vous que vous portez l'emblème de la révolte et que je pourrais vous faire arrêter? » Rouppe lui répondit : » Nous regrettons de paraître devant votre Altesse Royale d'une manière qui lui semble si peu respectueuse. Telle n'est pas notre intention; ces couleurs ne sont pas le symbole de la révolte, mais de la nationalité et du patriotisme. »

Tel était l'homme que les Bruxellois nommèrent bourgmestre, le 22 octobre. Un semblable passé était un sûr garant de l'avenir.

Les fonctions de premier magistrat de la capitale n'étaient pas à cette époque aussi absorbantes qu'elles le sont devenues par la suite. Bruxelles était encore une ville peu importante, en somme. Un simple détail que nous fournit « La Régence » elle-même, comme on appelait alors l'autorité communale, suffit pour nous édifier à cet égard. On annonce, en effet, comme un événement l'établissement d'une septième boîte aux lettres au domicile du sieur Denis, rue des Sablons, où la levée des lettres se ferait deux fois par jour, à 5 heures du matin et à 2 heures de l'après-midi.

Le bourgmestre de Bruxelles accomplissait donc assez facilement son rôle au début du règne de Léopold Ier, en

Digitized by Google

gérant les affaires communales en bon père de famille et en prenant part aux cérémonies publiques ou aux fêtes officielles. Nous le voyons tantôt au théâtre assister à une représentation où se trouvait Sa Majesté. Voulez-vous une esquisse d'une semblable soirée? La salle était magnifiquement éclairée « en bougies ». On y donnait un opéra de Rossini, suivi de la *Naissance de Vénus*, vieux pasticcio mythologique « qui, dit le reporter de l'époque, avec ses décors fanés, ses dieux aériens soutenus par de gros câbles, ses danses continuelles, a paru fatiguer la grande majorité du public ». Puis nous retrouvons Rouppe à la Grande-Harmonie, où, en compagnie de M. Crabbe, président de la société, il reçut le Roi, venu là pour entendre une audition musicale remarquable à laquelle prit part M. Matthau, qui y exécuta une fantaisie sur un nouvel instrument dont il était l'inventeur : la guimbarde. Enfin, le bourgmestre ne néglige pas de protéger les arts et acquiert maints tableaux aux expositions qu'on organise par intervalles.

En 1832, éclata l'épidémie cholérique durant laquelle Rouppe paya courageusement de sa personne et donna à tous l'exemple du dévouement et de l'abnégation. Il avait pris du reste toutes les mesures contre l'épidémie et institué des commissions sanitaires pour en assurer l'exécution.

C'est au mois d'août 1832 que le roi Léopold Ier épousa, à Compiègne, la princesse Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans. Cette union accomplie, les souverains prirent le chemin de la Belgique.

Le 17 août, Rouppe faisait afficher dans la capitale une proclamation annonçant aux habitants l'arrivée à Bruxelles de Leurs Majestés. Ce document contient notamment les articles suivants :

« ART. Ier. — Demain, samedi 18, à 8 heures du soir, les cloches de toutes les églises annonceront la solennité du lendemain.

Digitized by Google

« ART. 2. — Le dimanche 19, jour fixé pour l'entrée solennelle de LL. MM. le Roi et la Reine des Belges, les cloches sonneront à six reprises.

« ART. 3. — Les jeux publics, qu'il est d'usage de donner à l'occasion de semblables solennités et qui maintenant ne pourraient l'être sans danger pour la santé de ceux qui s'y livreraient, seront remplacés par une distribution de 8,000 pains et de 8,000 pièces de un demi-franc. Cette distribution aura lieu par l'entremise des maîtres des pauvres le samedi 25 août, jour de la fête de S. M. la Reine.

« La cloche de retraite ne sera pas sonnée. »

L'entrée des souverains eut lieu avec toute la solennité voulue par la porte de Laeken, où, sous une tente, le bourgmestre et les membres de la régence attendaient Leurs Majestés. Le premier magistrat de la capitale leur adressa ce discours :

« Sire,

« Le corps municipal est glorieux de vous offrir en ce beau jour les sincères et respectueuses félicitations de votre bonne et fidèle capitale. Interprètes de la joie publique, nous vous supplions, Sire, d'agréer les vœux que nous formons pour votre bonheur, pour le bonheur de l'illustre princesse qui, associée à votre destinée, partagera avec vous notre respect, notre amour et notre reconnaissance.

« Les liens intimes que Votre Majesté vient de contracter avec un grand et puissant prince, Roi comme elle par le vœu national, consolideront le trône constitutionnel, la gloire, les libertés et la prospérité des deux nations qui s'estiment et que tant de sympathies unissent.

« Déjà le commerce, les arts et les sciences reprennent parmi nous leur premier lustre; votre sagesse, votre fermeté dans les négociations, au besoin votre vaillant courage et le dévouement d'une armée de braves force-

Digitized by Google

ront bientôt notre ennemi à reconnaître les droits qui nous sont garantis par des traités solennels.

« Jouissez, Sire, jouissez longtemps avec votre aimable et auguste compagne du bonheur que vous assurent à la fois sa tendre affection et l'attachement inviolable d'un peuple dont vous êtes le sauveur et le père ; qu'une heureuse lignée perpétue votre dynastie pour le bonheur de nos neveux.

« Madame,

« En unissant votre destinée à celle de notre Roi bien-aimé, Votre Majesté s'est alliée à un peuple généreux, loyal et brave.

« Les bénédictions universelles des populations qui partout se pressent sur votre passage, prouvent à la fois, Madame, que la nation belge est digne de son Roi et qu'elle sait apprécier vos éminentes qualités. Tant de vertus unies à tant de grâce assurent à votre royal époux tous les charmes du bonheur domestique. En embellissant ses jours, Votre Majesté nous aidera à acquitter notre dette. Votre nom se confondra avec le sien dans notre amour et notre reconnaissance.

« Jamais la nation belge n'oubliera, Madame, que c'est à l'imperturbable sang-froid, à l'intrépide courage de son Roi et à la généreuse intervention de votre auguste père qu'elle a dû la conservation de son indépendance et de ses libertés.

« Recevez, Madame, avec bienveillance, nos hommages, nos félicitations et nos vœux. Ils partent du cœur. Ils sont purs, sincères, et, à ce titre, dignes de vous. Vive le Roi ! Vive la Reine ! »

La conservation de l'indépendance et de la liberté, à laquelle Rouppe fait allusion à la fin de son discours, semble, comme nous le verrons par la suite de ce travail, devenir le mot d'ordre de tous nos bourgmestres.

Digitized by Google

Au cours de l'année 1833, un curieux conflit surgit entre la régence et l'autorité militaire. La régence avait, paraît-il, refusé jusqu'alors d'obtempérer aux diverses demandes qui lui avaient été adressées par les auditeurs militaires afin d'obtenir d'elle un local pour la tenue des audiences du conseil de guerre. L'infortuné conseil avait donc été obligé de siéger dans une petite pièce de quinze pieds carrés dépendant du bâtiment de l'ancien hôtel des finances, rue des Sols, pièce occupée par le concierge, qui avait consenti à prêter une table et quelques chaises aux membres du tribunal militaire.

M. Van Uje, major des cuirassiers, président du conseil de guerre près la troisième division, fatigué de ce que la régence non seulement n'obtempérait pas à sa demande, mais ne répondait pas même aux lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, se mit en devoir de faire enfoncer les portes de la pièce où se tenaient les assises, rue des Sols, afin d'y siéger. Déjà douze hommes armés, commandés à cet effet, allaient faire usage de la crosse de leurs fusils, quand intervint M. De Bavay, substitut du procureur général, assisté du greffier.

A la suite de quelques explications, le major et l'auditeur militaire consentirent encore à aller siéger dans la loge du concierge.

Le procureur général informa du fait le ministre de la justice, afin que celui-ci invitât la régence à parer à cette situation anormale. Il est probable que l'incident se termina à la satisfaction de tous, car nous n'en trouvons plus de traces ultérieurement.

Notons, à titre d'observation curieuse, ce fait que, le 20 avril de la même année, l'on fit un essai d'une voiture à vapeur de M. Dietz. Cette épreuve réussit parfaitement. Le véhicule gravit le boulevard du Jardin botanique et le redescendit jusqu'au pont de Laeken. Il roulait avec une agilité qui étonna fort les assistants.

Digitized by Google

Le 6 août, Rouppe, d'accord avec la régence, régla certaines dispositions relatives aux fêtes données à l'occasion du baptême du prince royal de Belgique, à qui la Reine venait de donner le jour. Parmi ces réjouissances, signalons notamment un banquet offert au Parc par le Roi aux sous-officiers et soldats députés des différents corps d'armée. On procéda aussi à une distribution de 15,000 pains de froment pur. Des illuminations et un feu d'artifice, selon la tradition, figuraient au programme.

Le 25 septembre, nouvelle fête. Les patriotes offraient, à l'hôtel de ville, un grand banquet, présidé par le bourgmestre, qui porta un toast à la révolution, au Roi choisi par le peuple, aux souvenirs de septembre et aux martyrs de l'indépendance nationale.

Au milieu de l'enthousiasme général, Campenhout, l'auteur de la *Brabançonne*, chanta l'hymne patriotique.

Au début de l'année 1834, la presse mit le public en garde contre certain mouvement provoqué par des souscriptions orangistes pour le rachat des chevaux de Tervueren. « Il nous est revenu, dit l'*Indépendant*, qu'un écrit incendiaire circulait depuis quelques jours, dans lequel on excitait le peuple contre les souscripteurs. Nous devons prémunir les vrais amis de la Belgique, les patriotes sincères, contre le piège qu'on leur tend. Peut-être, parmi les souscripteurs, en est-il qui n'attendent que des troubles pour crier à l'anarchie, pour nous montrer encore aux yeux de l'étranger comme un peuple turbulent et naturellement ennemi de l'ordre. »

Ces troubles que l'on redoutait se produisirent les 5 et 6 avril. Le peuple avait vu, dans les souscriptions orangistes, une audacieuse provocation. Au sortir du spectacle, un groupe de plusieurs centaines d'individus, après avoir chanté la *Brabançonne* sur la place de la Monnaie, autour de l'arbre de la liberté, se transporta rue de l'Évêque, vis-à-vis de la maison n° 39, lieu de réunion

Digitized by Google

d'un club d'orangistes purs; les fenêtres de cette maison furent brisées à coups de pierres. Un autre rassemblement se forma devant la maison où s'imprimait le *Lynx*, et des dégâts eussent été commis sans la présence du bourgmestre Rouppe, à la voix duquel la foule se dispersa aux cris de *Vive Léopold!*

Le bourgmestre dut encore intervenir le lendemain matin, afin de calmer la foule qui commençait à briser les meubles de l'hôtel du duc d'Ursel, rue des Paroissiens. L'hôtel du prince de Ligne, au parc, fut assailli à son tour; les fenêtres furent brisées et les meubles jetés dans la rue.

L'hôtel du marquis de Trazegnies, au Parc, la maison de M. de Bethune, près du Sablon, la maison du baron de Vinck de West-Wezel, boulevard de l'Observatoire, celles du baron d'Overschie, rue des Fripiers, de Tilmont, carrossier hors la porte de Laeken, de Dewasme Pletinckx, plaine Sainte-Gudule, de Jones, carrossier, de Hoorickx, rue des Sables, furent dévastées.

L'autorité prit des mesures pour réprimer ces scènes de sauvagerie; la force armée intervint. Le Roi sortit à cheval, le 6, vers 11 heures du matin, accompagné du général Hurel et d'un nombreux état-major. Il parcourut la rue Ducale et fut acclamé par le peuple, qui faisait retentir l'air des cris de : *Vive le Roi! A bas les orangistes!*

Rogier, ministre de l'intérieur, parcourut la ville à cheval pour haranguer le peuple, pour blâmer les actes de brigandage, et il faillit être victime de son dévouement; tandis qu'il haranguait la populace sur la plaine Sainte-Gudule, il reçut sur la tête et sur les épaules un grand coup d'un bâton armé d'un crochet au moyen duquel on voulait le faire tomber de cheval. Quelques personnes qui se trouvaient là le défendirent et le préservèrent du danger.

Digitized by Google

Rouppe fit alors afficher la proclamation suivante :

« *Habitants de Bruxelles!*

« Pendant la nuit, des excès graves se sont commis.

« Des désordres nouveaux se commettent en ce moment.

« Nos ennemis ont jeté parmi nous un brandon de discorde.

« L'indifférence publique seule aurait fait justice de cette bravade imprudente et puérile de quelques hommes égarés.

« Mais des fauteurs de désordre et d'anarchie y ont trouvé une occasion de dévastation et de pillage.

« Tout ce qu'il y a de personnes honorables dans la ville déplore et blâme leurs actes de vandalisme.

« L'autorité municipale a pris toutes les mesures pour s'opposer à leurs desseins et prévenir de nouveaux désastres.

« Les bons citoyens qui ne sont point appelés à faire le service de la garde civique sont invités à rester dans leurs demeures pour laisser une action plus libre à la force publique, laquelle, vu l'extrême gravité des circonstances, est autorisée, par arrêté du conseil des ministres, à agir immédiatement, même sans le concours de l'autorité municipale.

« A l'hôtel de ville, le 6 avril 1834.

« *Le bourgmestre,*
« ROUPPE. »

Le calme se rétablit, grâce à la vigilance de l'autorité.

Le nombre des arrestations opérées durant ces troubles s'éleva à 114.

Une nouvelle proclamation du bourgmestre, peu de jours après, mit le public en garde contre de nouveaux désordres. En voici le texte :

« *Concitoyens,*

« Des écrits manuscrits viennent encore d'être répan-

Digitized by Google

dus et affichés, de sourdes rumeurs pourraient faire craindre de nouveaux désordres. La capitale n'a que trop à gémir sur les désastres dont elle a été le théâtre.

« Le bourgmestre, usant de la prérogative que la loi lui confère, a requis M. le général commandant en chef de la garde civique de Bruxelles, de tenir les quatre légions de cette garde disponibles.

« Au premier appel, rendez-vous immédiatement à vos points respectifs de réunion, afin d'exécuter les ordres qui vous seront donnés pour faire respecter partout les personnes et les propriétés.

« Votre empressement prouvera combien vous avez à cœur de garder le dépôt confié à votre zèle, à votre courage et à votre loyauté.

« La garde civique et la troupe de ligne peuvent seules être admises à se présenter en armes dans les rues et places publiques; toute personne armée qui n'en fait point partie sera immédiatement désarmée et arrêtée.

« Habitants de la cité qui désirez jouir du repos et du bonheur que les scènes calamiteuses de ces derniers jours ont troublés, hâtez-vous de vous retirer, au premier moment de trouble, des lieux où se commettraient des désordres pour laisser à la force publique ses moyens d'agir plus efficacement et sans ménagement aucun pour qui que ce soit.

« Les bons citoyens qui ne se conformeront point à cette exhortation paternelle auront à s'imputer les malheurs qui seraient la suite de leur imprudence.

« Fait en séance du collège à l'hôtel de ville, le 12 avril 1834.

« *Le secrétaire*, « *Le bourgmestre*,
« WAEFELAER. « ROUPPE. »

Les troubles ne se reproduisirent plus. Tous les inculpés à raison des pillages furent renvoyés devant la cour

Digitized by Google

d'assises du Hainaut, qui prononça sur leur sort au mois d'avril suivant. Tous les accusés furent acquittés et mis en liberté.

Le 20 novembre 1834, Rouppe procède à l'installation de l'Université libre de Belgique, dans la salle Gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles. Le conseil d'administration était composé de Henri de Brouckere, du colonel de Puydt, Verhaegen aîné, Blargnies, Barbanson, Delvaux de Saive, Dr Laisné, Vautier, Van der Elst fils et Baron, secrétaire, ayant à sa tête Rouppe, président de droit du conseil, et Van Volxem, échevin; viennent ensuite les professeurs ordinaires, extraordinaires, honoraires et agrégés des diverses facultés.

Rouppe, dans son discours d'inauguration, s'attacha surtout à bien caractériser l'origine de l'Université.

De simples citoyens de Bruxelles, dit-il notamment, sans autre but que de concourir au progrès des lettres et des sciences, sans autre désir que d'être utiles à la jeunesse studieuse, se réunissent, s'imposent des sacrifices, en imposent à leurs amis et tous ensemble fondent au sein d'une population nombreuse, intelligente et active, un établissement où ils appellent, pour les seconder, des personnes zélées et dévouées comme eux au plus grand bien-être de la génération qui s'élève. Telle est, messieurs, l'origine de l'Université libre qui s'ouvre en ce moment sous nos yeux et sous nos auspices.

En 1835, la presse relate que les dommages causés par les pillages et les dévastations sont connus et estimés à plusieurs millions de francs dont le remboursement est demandé à la ville, tandis que son état financier ne permet pas de dédommager les réclamants. La régence prétendait d'ailleurs qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher les désordres dont la capitale avait été le théâtre, que c'était au gouvernement à le faire. Mais le gouvernement ne l'entendait point ainsi.

Digitized by Google

Le 10 avril 1835, Rouppe fait placarder sur les murs de la ville la proclamation suivante, qui annonçait la naissance de notre souverain actuel.

« Concitoyens,

« Les vœux du Roi, ceux de la nation sont heureusement accomplis :

« S. M. la Reine est accouchée d'un prince, hier 9 avril, à 10 heures et quart du soir, au palais de Bruxelles.

« L'auguste mère et le prince nouveau-né se portent on ne peut mieux.

« Le jour du baptême sera annoncé ultérieurement.

« Son Altesse Royale recevra les noms de Léopold-Louis-Philippe-Marie-Victor. »

Le 5 mai fut une date mémorable pour Bruxelles et la Belgique. On inaugurait le chemin de fer, fête à laquelle le bourgmestre de la capitale prit nécessairement part. On sait combien l'invention nouvelle, dont Rogier s'était fait le champion, avait rencontré d'adversaires et les raisons saugrenues qu'on avait fait valoir pour combattre l'établissement de « la route de fer ». Or, ne se trouva-t-il pas que, trois jours après l'inauguration, le bruit se répandait dans la capitale qu'un accident grave était déjà arrivé au nouveau mode de locomotion? Heureusement, il s'agissait de peu de chose. Voici comment est relaté cet incident, le premier à signaler dans les annales du railway national : A 9 heures précises, la locomotive *la Flèche* est partie pour Malines, remorquant huit ou neuf wagons ou voitures remplis de monde. En 29 minutes, ce convoi est arrivé à Malines, mais, le conducteur n'ayant pas eu la précaution de ralentir suffisamment la marche de la locomotive à son arrivée, elle a renversé et brisé en éclats la palissade et le bureau provisoire du receveur et est allée se jeter dans le canal de Louvain. Fort heureusement, elle s'est arrêtée presque en touchant l'eau, en sorte que les personnes qui la mon-

Digitized by Google

taient ont été seules mouillées jusqu'à la ceinture. Tous les autres voyageurs en ont été quittes pour la peur.

En juin 1836, les conséquences pécuniaires des pillages reviennent sur le tapis. Nous voyons le conseil de régence de la ville adresser à la Chambre des représentants une pétition où il demande que les indemnités à payer du chef des pertes essuyées par la révolution et les pillages soient mises à la charge de l'État.

La question de savoir s'il serait avantageux à la ville de demander l'adjonction des faubourgs prend naissance au conseil communal, en juillet, et y est l'objet d'un long débat. Des conclusions favorables furent adoptées.

Le 31 août, la régence de Bruxelles, nouvellement élue, est installée. Le bourgmestre Rouppe préside à cette cérémonie et y prononce une éloquente allocution; on y relève notamment les passages suivants :

« Occupant pour la troisième fois ce fauteuil municipal, je me félicite d'avoir pour collaborateurs des hommes choisis parmi les plus honorables de la capitale, environnés de l'estime publique . . . . . .

. . . . . .

« Je crois remplir vos intentions, messieurs, comme je cède à l'impulsion de mon cœur en exprimant ici, tant comme votre organe qu'en mon nom particulier, notre ferme résolution de procurer à la capitale et par tous les moyens qui dépendront de nous la plus grande somme de splendeur et de prospérité, de conserver intactes et de défendre au besoin nos libertés politiques et les immunités communales sans porter ni souffrir qu'il soit porté atteinte aux prérogatives constitutionnelles de la couronne ou à l'autorité légale du gouvernement. »

On le voit, le même souci des immunités communales préoccupe toujours le premier magistrat de la capitale.

Le 12 avril 1837, la régence de Bruxelles, au nombre de 22 de ses membres, se rendit à l'audience du Roi en

Digitized by Google

18 voitures. Le bourgmestre présenta à Sa Majesté la pétition tendant à ce que le gouvernement supportât au moins une partie des indemnités dues aux victimes des pillages, indemnités que les ressources de la ville ne lui permettaient pas de supporter exclusivement. Le Roi, après avoir lu attentivement la requête, promit à la régence de la soumettre au conseil des ministres.

Au début de l'année 1838, l'on mit en discussion au conseil communal la question de l'emplacement de la station du Midi dite des Bogards. Des difficultés nombreuses s'étaient élevées à cause des prix réclamés par les propriétaires pour la cession des terrains où la gare devait être installée. La ville amena le gouvernement à supporter une partie des sacrifices. En conséquence, un traité fut passé entre M. Vifquin, délégué du gouvernement, et les trois commissaires de la ville, MM. Wyns, Annemans et Van Volxem. D'après la convention intervenue, le gouvernement ferait l'avance de tous les frais et la ville rembourserait sa part à une époque que l'état désastreux de ses finances ne permettait pas de déterminer.

La station des Bogards devait être établie sur un terrain appartenant aux hospices et d'autres terrains voisins et avoir une superficie de 4 hectares et demi avec une longueur de 540 mètres.

Vis-à-vis de la voie ferrée, en prolongement de celle-ci, serait percée une rue de 20 mètres de largeur aboutissant à celle des Bogards.

En mai, les membres de l'administration communale de Bruxelles résignaient leurs fonctions. Tous, bourgmestre, échevins et conseillers, donnaient leurs démissions. Ils y étaient déterminés, disait la presse, par le refus qu'on leur opposait d'adopter les projets qu'ils avaient conçus en vue de rétablir l'ordre dans les finances de la ville et d'assurer la marche régulière des affaires. Le 16 mai, le Roi acceptait la démission du conseil.

Digitized by Google

Cette démission collective souleva une vive polémique dans les journaux.

Dans un mémoire très étendu, le conseil communal motivait sa résolution par l'intention que le gouvernement avait manifestée d'imposer à Bruxelles seule l'énorme charge des indemnités réclamées par les victimes des commotions politiques dont cette ville et ses environs avaient été le théâtre.

Il exposait que, dans le courant de décembre 1837, après de multiples démarches, requête et supplique au Roi, le ministre de l'intérieur avait invité le bourgmestre à se rendre auprès de lui et lui avait proposé, comme un moyen de concilier tous les intérêts et de procurer à la ville les deniers indispensables à la continuation de son service, la cession par la commune à l'État, à des conditions dont les avantages auraient compensé d'autres sacrifices, des collections scientifiques et des édifices qui les renfermaient.

Cette proposition fit sur le conseil, à qui le bourgmestre l'avait communiquée, une pénible impression. Elle fut néanmoins admise en principe, à condition toutefois que ces collections resteraient toujours à Bruxelles.

Mais les pourparlers avec le gouvernement qui suivirent cette décision n'aboutissant qu'à des réponses évasives du ministère, le conseil résolut de démissionner, ainsi qu'il l'avait fait pressentir déjà, du reste, dans sa supplique remise au Roi dans l'un des premiers mois de 1837.

Le mémoire du conseil se termine ainsi :

« Habitants de Bruxelles!

« Que penseriez-vous de l'administration qui, avec la conscience de l'iniquité, vous eût chargés sans défense de ses résultats?

« Auriez-vous assez de mépris pour les administrateurs de votre choix qui, n'usant de votre mandat que pour

Digitized by Google

trahir vos intérêts, eussent lâchement accepté la mission de consommer l'injustice contre ceux qu'ils devaient protéger?

« Nous l'avons déclaré! nous ne consentirons jamais à nous rendre les instruments d'une mesure si odieuse. Fiers de votre mandat, nous l'avons conservé sans tache, comme nous l'avons rempli sans crainte.

« Nous vous remettons, pur de toute atteinte, le dépôt sacré que nous tenons de votre confiance, heureux si d'autres après nous peuvent, sans vous trahir et vous perdre, échapper au sacrifice que l'on veut nous imposer.

« Bruxelles, ce 23 mai 1838.

« Rouppe, De Munck, Van Volxem, Marcq, Verhulst-Vanhoegaerden, Annemans, Schumacher, comte Coghen, Gendebien, Fierlants, Van Gaver, Engler, Mettenius, Barbanson, Glibert, Defacqz, Mastraeten, Michiels, Froidmont, Doucet, comte Meeus, chevalier Wyns, Heyvaert, Dansaert, Vanderelst, Bourgeois, baron Vanderlinden d'Hoogvorst, Le Page, Thienpont. »

Les élections qui eurent lieu, fin mai, eurent pour résultat la réélection à une immense majorité de l'administration démissionnaire et la nomination de MM. Anspach et Stevens pour remplir deux places vacantes.

Rouppe ne devait pas survivre longtemps à sa réélection. Il mourut, en effet, le 3 août suivant.

On n'est pas peu surpris de constater que, dans la séance du conseil communal du 6 août, le décès du premier magistrat de la capitale est annoncé d'une façon assez peu solennelle. Les seuls documents que nous possédions à cet égard relatent le fait ainsi :

« L'échevin-président prenant la parole dit : Vous n'ignorez pas, messieurs, la perte cruelle que nous avons faite dans la personne de notre vénérable bourgmestre; nous en sommes tous profondément affligés; demain nous aurons à nous réunir pour lui rendre les derniers honneurs. »

Digitized by Google

Après ces paroles, le collège décide que le conseil échevinal désignera celui de ses membres qui devra parler sur la tombe de Rouppe.

Cela fait, le conseil aborde son ordre du jour.

Le 7 août eurent lieu, en grande pompe, les obsèques du bourgmestre. Une foule considérable y assistait. La cérémonie religieuse fut célébrée à l'église du Béguinage et l'inhumation fut opérée à Laeken. C'est M. le conseiller Van Volxem qui prononça le discours funèbre. On y relève notamment les passages suivants, qui indiquent les projets de la ville en vue de commémorer le souvenir du défunt :

« Bruxelles ne sera point ingrate envers celui qui a voulu mourir pour elle sur sa chaise curule comme un guerrier meurt pour son pays sur le champ de bataille.

« Les yeux de notre premier magistrat se ferment à peine et déjà Bruxelles applaudit à l'idée qu'une médaille perpétue ses traits, qu'un monument consacre le souvenir de ses bienfaits et témoigne de notre gratitude pour sa mémoire. »

Des discours furent encore prononcés par M. Baron, au nom de l'Université libre, M. Dufresne, avocat, et un professeur de l'académie des beaux-arts, par M. Lelewel, au nom des réfugiés polonais, par M. T'Kint-T'Kint, au nom de la Société de philanthropie, par M. Crabbe, au nom de la Grande-Harmonie. L'enterrement dura de 3 heures de l'après-midi à 7 heures du soir.

Les employés de l'octroi de service à la porte de Laeken évaluèrent à plus de 36,000 le nombre des personnes qui rentrèrent en ville après la cérémonie.

Des drapeaux tricolores, voilés de crêpe, furent arborés sur les tours de Sainte-Gudule et de l'hôtel de ville; enfin, le deuil fut si général, qu'il n'y eut pas de cote officielle à la Bourse, les agents de change ayant voulu rendre un

Digitized by Google

hommage à celui qui fut « la probité personnifiée », selon les paroles du comte Coghen.

Un comité pour l'érection d'une statue à Rouppe fut organisé. Il était composé de MM. le comte Coghen, conseiller communal, Demunck, Van Volxem, échevins, le comte d'Aerschot, grand maréchal du palais, le baron de Stassart, gouverneur de la province de Brabant, Gendebien, Doucet et Defacqz, conseillers communaux, le général Buzen, gouverneur militaire, le baron Vanderlinden d'Hoogvorst, général en chef de la garde civique, Lauwers, curé de l'église du Finistère, Moreau, chef de division à l'hôtel de ville.

Au mois de septembre, le conseil vota à l'unanimité une adresse de protestation au Roi contre l'exécution du traité des 24 articles.

En février 1839, la régence eut à prendre les mesures nécessitées par une grave inondation. A certain moment, la physionomie de Bruxelles fut navrante. Les eaux de la Senne avaient opéré leur jonction avec celles du canal de Charleroi, de sorte que de ce côté la ville était transformée en bras de mer. Les jardins, les serres des fleuristes près de la porte de Ninove étaient submergés. De maints bâtiments l'on n'apercevait plus que les toits. A l'école vétérinaire de Cureghem, l'eau avait dépassé les fenêtres du rez-de-chaussée ; les habitants de la rue des Fabriques avaient dû quitter leurs demeures.

Au-dessous de Bruxelles, le chemin de fer n'était plus visible. Dans la plaine de Monplaisir, il y avait trois pieds d'eau au-dessus des rails. Les employés du railway conseillaient aux voyageurs de prendre la barque du canal pour gagner Trois-Fontaines et de là se rendre à pied à la station de Vilvorde, où ils pourraient sans doute retrouver le chemin de fer intact.

Heureusement, cette inondation ne fut pas de longue durée.

Digitized by Google

Le conseil de régence eut à s'occuper au mois d'avril du projet d'une station à établir au Jardin botanique ainsi que de la prolongation de la longue rue Neuve, et de l'ouverture d'une nouvelle porte de la ville sur le revers extérieur du boulevard du Jardin des Plantes qui fait face au prolongement de la rue Neuve.

Ces termes, qui paraîtront assez obscurs à nos contemporains, signifiaient simplement que l'installation de la gare du Nord et de ses abords, comprenant la création de la place en face de la gare, de l'ancienne porte de Cologne, et de la trouée de la rue Neuve aboutissant à cette dernière, venaient d'entrer dans la période de réalisation.

A la même époque, la régence fut saisie également du projet d'ouverture d'une nouvelle porte sur le boulevard de Waterloo. Il s'était formé une société pour l'établissement d'un nouveau quartier extérieur à l'instar du Quartier-Léopold, entre la porte de Hal et celle de Namur.

Voilà donc un important secteur qui se dessine de ce côté de Bruxelles. Le développement de la capitale commence à s'accentuer nettement.

Relevons en 1840 une crise que traverse le théâtre royal. La situation était désespérée, car la mise en faillite était imminente. Il fallait 63,000 francs pour l'éviter. On avait compté sur l'intervention royale, mais Sa Majesté avait déjà alloué tant de subsides au théâtre qu'il ne fallait plus compter sur son aide. Le Roi accordait un subside annuel de 127,000 francs, moyennant lequel il jouissait de sa loge et les membres de sa maison avaient leurs entrées. Mais depuis quelques années, le chiffre des sommes versées par le Roi s'était élevé à 1,206,000 francs. Dans ces conditions, sa décision de ne plus céder à de nouvelles demandes de fonds se conçoit aisément. Le conseil, prenant en considération la pénible situation des artistes, vota par 10 voix contre 8 l'allocation des 63,000 francs destinés à couvrir le déficit, en manifestant

Digitized by Google

l'espoir de récupérer cette somme dans une combinaison à élaborer avec l'entrepreneur à qui le sort du théâtre serait ultérieurement confié.

Très curieuse la question portée au conseil au cours de la même année de prendre un arrêté aux termes duquel les pompes de la ville ne seraient plus à la disposition des communes voisines en cas d'incendie.

Une telle proposition fut qualifiée par M. Defacqz d'immorale, d'antisociale, d'anticivique. Les défenseurs de cette motion faisaient observer qu'au cas d'intervention du matériel d'incendie de Bruxelles lors d'un sinistre éclatant en une commune voisine, les dépenses faites de ce chef ne pouvaient être couvertes. C'est ainsi qu'il était dû depuis dix ans une somme de 78 florins. Finalement, le conseil arriva à cette conclusion que l'on demanderait au gouverneur d'intervenir auprès des communes pour que celles-ci participassent aux dépenses en de semblables circonstances.

La place de bourgmestre de Bruxelles, qui était restée vacante depuis la mort de Rouppe, fut occupée enfin par M. Van Volxem, qui prêta serment en qualité de premier magistrat de la capitale, le 22 décembre 1840.

Le conseil de régence fut amené le 10 avril 1841 à résoudre une question intéressante. MM. Defacqz, Boetz d'Hamer et Orts émettaient la proposition suivante : « Les soussignés ont l'honneur de proposer au conseil de voter une adresse au Roi pour le supplier de dissoudre les Chambres. » Un long débat s'ouvrit sur ce point et aboutit à un vote par lequel le conseil se déclarait incompétent par 15 voix contre 9.

Dès le mois de juin 1841, M. Van Volxem, appelé à faire partie du ministère, donnait sa démission de bourgmestre et était remplacé par M. Wyns de Raucourt, qui fut installé en qualité de premier magistrat de la capitale dans la séance du 19 juin.

Digitized by Google

Dans son discours d'inauguration, le bourgmestre fait espérer que la situation financière de la ville pourra bientôt être régularisée. Voici ce qu'il déclara à cet égard :

« Mandé chez M. le ministre de l'intérieur, je n'ai pu manquer de rappeler à ce haut fonctionnaire l'indispensable nécessité de mettre prochainement fin à la complication financière qui paralyse tous nos efforts en maintenant une espèce de provisoire si aggravant en finances et qui rend toute bonne administration impossible.

« J'ai reçu l'assurance et suis autorisé à vous dire que le règlement de cette importante affaire sera soumis, dès la session prochaine, à la délibération des Chambres et j'espère que, dans un temps beaucoup plus rapproché, je serai assez heureux pour pouvoir déposer sur le bureau et soumettre à l'approbation du conseil communal un traité sur cet objet, entre le gouvernement et la ville, qui, par des concessions équitables et réciproques, opérera la solution de cette grave difficulté. »

Mais le 24 avril 1842, les Chambres n'avaient pas encore donné leur avis sur cette question si importante pour Bruxelles, question qui avait fait l'objet d'une convention provisoire entre le gouvernement et la ville au mois de novembre précédent. Aussi le conseil communal décide-t-il à l'unanimité qu'une démarche officielle serait faite auprès des membres du cabinet et du président de la Chambre, et qu'une adresse serait votée aux Chambres si d'ici à la prochaine réunion du conseil une réponse satisfaisante n'avait point été reçue.

Enfin, au mois de septembre, les Chambres admirent un projet de loi tendant à autoriser le gouvernement à conclure une convention définitive avec la ville de Bruxelles.

Cette convention fut sanctionnée par le Roi le 6 janvier 1843. Elle était pour la ville d'une importance capitale.

Digitized by Google

Voici, en substance, ce qui était arrêté entre l'État belge et la ville de Bruxelles :

« ARTICLE PREMIER. — La ville de Bruxelles cède et abandonne à l'État belge tous droits de propriété à elle appartenant tant aux biens immeubles qu'aux collections scientifiques et aux objets d'art ci-après :

Immeubles.

« Le palais de l'ancienne cour, comprenant un bâtiment principal et diverses dépendances, notamment la chapelle de la cour, le palais de l'industrie, le bâtiment de la ci-devant orangerie, servant actuellement de manège, et ses annexes consistant en deux maisons rue du Musée, le tout d'une superficie de 17,894 mètres carrés.

« Le bâtiment dit les écuries de la cour, situé rue de Caudenberg, contenant en superficie 3,068 mètres carrés.

« La plaine voisine du jardin du palais du Roi.

« La porte de Hal.

« Le terrain de l'observatoire situé au boulevard de ce nom, contenant 76 ares 70 centiares 7 milliares.

Collections scientifiques et objets d'art.

« La bibliothèque de Bruxelles, divisée en deux parties dont la première comprend les livres imprimés et la seconde les gravures, bustes, globes, manuscrits et boiseries.

« Le musée des tableaux, contenant 395 tableaux de tous genres, tant anciens que modernes, 6 dessins et 8 gravures et médailles.

« A ce nombre doivent être ajoutés divers tableaux et grisailles placés dans le magasin du musée.

« Le cabinet de physique.

« Les collections d'histoire naturelle.

« Des œuvres de sculpture.

Digitized by Google

« Le cabinet de médailles.

« Le tout conformément aux inventaires signés.

« ART. 2. — Pour prix de la cession qui précède, l'État belge payera à la ville de Bruxelles une rente annuelle de 300,000 francs, soit par une inscription au grand livre de la dette publique, soit par la remise de titres de rente portant intérêt jusqu'à concurrence de la somme susdite de 300,000 francs. Dans ce dernier cas, qui reste subordonné à l'option du gouvernement, les titres de rente ne pourront être aliénés en tout ou en partie sans son consentement préalable.

« ART. 3. — L'État sera mis en possession des objets compris dans la cession le 1er janvier 1843; la rente courra à partir de cette époque. A partir de la même époque, tous les frais d'administration, ainsi que les contributions, cesseront d'être à la charge de la ville.

« ART. 4. — La ville de Bruxelles déclare renoncer à toute prétention qu'elle pourrait avoir à charge du gouvernement à la date du 4 décembre 1842. »

Tel était le contrat.

D'autre part, la ville concluait avec la Société générale un emprunt de 14 millions de francs, et l'État autorisait la ville à affecter à cet effet la rente de 300,000 francs dont la création vient d'être relatée. La capitale se trouvait ainsi à même de faire face à la situation obérée qu'elle devait aux événements.

En 1844, nous constatons que le monument que l'on se proposait d'élever à Rouppe, mort depuis sept ans, n'est pas même déterminé. La souscription avait produit de 14,000 à 15,000 francs, mais la moitié de cette somme seulement avait été versée, un grand nombre de souscripteurs ayant refusé de payer le montant de leur cotisation tant que le monument ne serait pas commencé. Un membre du conseil communal ayant fait observer qu'avec un budget semblable il serait impossible d'ériger une

Digitized by Google

statue au défunt, proposa de construire, pour commémorer sa mémoire, une fontaine avec le médaillon du bourgmestre. C'est le monument qui s'élève maintenant place Rouppe.

La pose de la première pierre de l'entrepôt qui eut lieu cette même année fut l'objet, en conseil, de certaines critiques qui prouvent à quel point les mandataires de la commune se montraient scrupuleux dans l'exercice de leur mission. L'un des conseillers se plaint de ce que cette cérémonie n'ait point fait l'objet d'une discussion dans l'assemblée. La fête manquait d'éclat. « Quand on fait tant que de convier la Majesté royale à une fête, dit-il, il faut que celle-ci soit digne d'elle. Eh bien, il n'y avait pas une pauvre tente où le Roi pût se mettre à l'abri du soleil. Plusieurs fois il a engagé les personnes présentes à se couvrir. On aurait dû consulter le conseil. On s'habitue trop à le compter pour rien. » Le bourgmestre chevalier Wyns de Raucourt se défend de son mieux. Il est même pris à partie par M. de Hemptinne, qui trouve mauvais que la caisse contenant les médailles n'ait pas été soudée au moyen d'un chalumeau à gaz. Le bourgmestre s'empressa de répondre qu'il y avait pour cela une excellente raison, c'est qu'il ignorait ce procédé nouveau.

Une autre question est un jour mise sur le tapis. Il s'agit de construire un grillage autour du Parc. Le bourgmestre fait observer qu'on a recherché partout le plan de l'architecte du Parc et qu'on ne l'a trouvé ni dans les archives de la ville ni dans celles de l'État. On croyait savoir qu'il se trouvait à Vienne, où on l'a réclamé par voie diplomatique.

Au cours de cette discussion à propos du Parc, le conseiller Anspach critique une mesure du collège qui avait rapporté l'autorisation donnée à la société de la Grande-Harmonie de donner le dimanche des concerts dans le

Digitized by Google

kiosque du Parc. Il nous apprend que ces concerts, grâce à une enceinte réservée pour les auditeurs payants, rapportaient gros aux pauvres, car les frais en étaient très minimes, tandis que les tombolas, expositions et importants concerts annoncés à grand fracas comme se donnant au profit des pauvres, coûtent très cher et ne rapportent rien ou presque rien à ces derniers, à tel point que certain concert a coûté de 6,000 à 7,000 francs et a rapporté 30 francs aux pauvres. M. Wyns de Raucourt fit une observation très juste qui touche à une question de principe en matière de charité. Il déclara que la Grande-Harmonie donnait elle-même aux pauvres le produit de ses concerts, procédé qu'il considérait comme incorrect, attendu qu'il existait un règlement de l'autorité supérieure qui avait pour but de centraliser les ressources de la bienfaisance publique. C'était un des motifs qui avaient provoqué l'interdiction. Il fut décidé que celle-ci serait levée à la condition que le produit des concerts serait versé directement à la caisse des hospices.

En 1845, la régence de Bruxelles statue sur un projet capital : la création des galeries Saint-Hubert. L'architecte Cluysenaer avait adressé une requête à la ville à l'effet d'obtenir d'elle la garantie d'un minimum d'intérêt de 3 p. c. sur un capital de 2,500,000 francs, chiffre du devis estimatif nécessaire à l'acquisition des terrains et à la construction des deux galeries servant de communication entre le Marché-aux-Herbes et la Montagne-aux-Herbes-Potagères. L'évaluation des recettes des nouvelles galeries était estimée par les auteurs du projet à 240,197 francs. Cette combinaison fut adoptée par la ville. Au cours de la discussion, l'installation du théâtre des Galeries dans un groupe d'habitations souleva la question du danger d'incendie. Un conseiller trouva un argument curieux pour établir que ces risques n'étaient pas si grands. Il est rare, disait-il, que les théâtres soient

Digitized by Google

isolés. Ainsi, à Paris, le Théâtre-Français et le théâtre du Palais-Royal sont englobés dans les habitations. Le feu n'a jamais pris ni à l'un ni à l'autre. Sachant qu'ils sont plus exposés, on prend plus de précautions, on a des pompes et de l'eau à portée. Et voyez, l'Odéon, qui est isolé, a été incendié deux fois, en 1797 et en 1818.

Les statuts de la société pour la construction des galeries Saint-Hubert furent approuvés par arrêté royal du 12 juillet 1845.

La société avait pour administrateurs : MM. J.-B. Gendebien, propriétaire; Ed. Stevens, directeur au ministère de l'intérieur; A. Palmans, propriétaire; pour directeurs : J.-P. Cluysenaer, architecte; J.-A. Demot, banquier; pour commissaires au nom de la ville : MM. J. Doucet, échevin de la ville de Bruxelles; J. Anspach et E. De Doncker; pour commissaires au nom de la société : MM. G. Hoorickx, propriétaire; A. Bosquet, avocat à la cour de cassation; A. Hody, administrateur de la sûreté publique; Émile Allard, négociant; C.-A. Vandamme, agent de change; Sigismond Messel, banquier.

On sait ce que sont devenues les galeries Saint-Hubert dans la capitale, et l'on devine sans peine ce qu'elles rapportent aujourd'hui en plus du revenu présumé cité par ses créateurs.

En 1846, le conseil communal se préoccupe du sort réservé à la statue du prince Charles de Lorraine. Le gouvernement proposait de l'ériger à l'entrée du palais de la Nation. Cet emplacement fut à bon droit trouvé déplorable; on émit l'idée de placer la statue au Parc. « A quel titre? s'écria un conseiller. Il n'y a dans ce personnage rien de bucolique qui puisse justifier un tel emplacement. Je conçois dans le Parc des statues mythologiques, de nymphes. » Cette observation lui valut une riposte d'un de ses collègues, qui répliqua : « Mais nous n'avons pas de statues mythologiques à notre disposition. Des

Digitized by Google

nymphes, il en existe peut-être encore, mais elles ne sont ni de bronze, ni de marbre. »

La discussion aboutit au renvoi de la question au gouvernement, avec prière de choisir un autre emplacement que celui proposé par lui. Charles de Lorraine finit par élire domicile au centre du square voisin de la bibliothèque, où nous le voyons aujourd'hui.

Wyns de Raucourt proposa d'allouer 10,000 francs pour organiser des fêtes populaires à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer français. Le gouvernement faisait faire des préparatifs pour un bal qui devait avoir lieu au débarcadère de la gare du Nord et pour un banquet qui serait donné dans la salle du Grand Concert. Mais ces fêtes n'intéressaient pas le peuple. La motion du bourgmestre, qui avait pour but de donner des réjouissances populaires, fut adoptée.

Fort amusante aussi la discussion qui se produisit à propos du règlement du Parc. On épilogua longuement, notamment sur un article qui disait : « Il est défendu d'entrer dans le Parc sans être mis décemment. » Qu'entend-on par mise décente? La rédaction présentée était d'une élasticité dangereuse; aussi l'article fut-il supprimé. Un débat surgit aussi au sujet de la disposition stipulant qu'il était défendu de traverser le Parc avec des paniers ou paquets après 10 heures du matin. « Dans ces conditions, fit observer le conseiller Ranwet, un avocat ne pourrait pas traverser le Parc avec un dossier. » Protestation de Wyns de Raucourt, qui prétend qu'il ne s'agit pas de paquets de ce genre.

« Pardon, monsieur le bourgmestre, s'écria M. Bartels. On a voulu me faire sortir du Parc parce que j'avais mon portefeuille sous le bras; mais, comme je suis avocat, je l'ai mis sous ma redingote et le garde ne m'a plus rien dit. »

L'article subsista, avec cette différence que l'interdiction ne commencerait qu'à partir de 11 heures.

Digitized by Google

L'année 1847 s'ouvre par l'examen de l'important projet du marché couvert de la Madeleine. M. Bortier offrait à la ville de lui vendre la vaste propriété qu'il possédait sur l'emplacement actuel du marché, pour 306,000 francs, plus une prime de 20,000 francs. La discussion soulevée à ce propos nous révèle les prix de location des marchés à cette époque. Le grand marché et Saint-Géry rapportaient 21,100 francs; le marché du Sablon, 6,000; le marché à la volaille, 3,200; le marché au beurre, 3,000 francs, etc. Le projet fut adopté dans la séance du 13 février.

Le 27 de ce mois, M. de Brouckere, qui devait plus tard remplacer Wyns de Raucourt, fut installé en qualité de conseiller communal.

Un projet très intéressant aussi fut voté en 1847, celui qui décrétait la création d'un marché couvert dans les bas-fonds de la rue Royale et l'établissement de la place qui est devenue aujourd'hui la place du Congrès.

Un appel était fait aux architectes pour l'exécution de ces travaux. L'auteur du plan qui aurait été adopté par le conseil pour être mis à exécution recevrait une somme de 6,000 francs.

Des manifestations tumultueuses s'étant produites au mois de mai, le bourgmestre avait pris un arrêté interdisant les rassemblements de plus de cinq personnes. Comme il en demandait la ratification au conseil, une longue discussion se produisit sur la question de savoir s'il y avait lieu de sanctionner la mesure non seulement pour le passé, mais pour l'avenir. De Brouckere opinait qu'il n'y avait pas lieu de maintenir le règlement pour l'avenir, sauf au bourgmestre à prendre telle nouvelle mesure que les circonstances exigeraient, le cas échéant. De Brouckere traduisait ainsi avec quelques autres de ses collègues cette répugnance que tout Belge éprouve contre ce qui entrave sa liberté; mais il n'était point encore

Digitized by Google

bourgmestre alors! Wyns de Raucourt obtint la confirmation de l'arrêté pour le passé et pour l'avenir. Il s'empressa d'ajouter, toutefois, qu'il serait plus empressé de proposer au conseil l'abrogation de l'arrêté qu'il ne l'avait été de le prendre.

En mars 1848 se produisit un incident qui établit à quel point l'autorité communale veillait à ce qu'aucun abus d'autorité ne fût commis par ses agents. Un étranger connu dans toute l'Allemagne par ses écrits scientifiques, repoussé de son pays à cause de ses doctrines politiques, M. Marx, habitait depuis deux ans le sol hospitalier de la Belgique sans avoir jamais donné lieu à la moindre plainte. Mais depuis quelque temps, M. Marx, ayant pris une part active à la politique intérieure, reçut l'ordre de quitter le pays. Il se disposait à obtempérer à l'injonction du gouvernement, lorsqu'une escouade de police municipale fit irruption en pleine nuit dans l'hôtel garni occupé par M. Marx et sa famille, et arrêta le docteur, qui fut incarcéré à l'amigo. Mme Marx, sœur du gouverneur de la Poméranie, courut réclamer les conseils d'un avocat qui lui assura son appui (cet avocat était M. Jottrand). A son retour, la pauvre femme, leurrée par la promesse qu'on lui fit de la conduire auprès de son mari, fut également enfermée à l'amigo, laissant au logis trois enfants en bas âge. Elle y passa la nuit en compagnie de femmes tarées.

Le lendemain, la magistrature judiciaire relâcha les deux époux.

Une enquête sévère sur ces faits fut dirigée par M. De Brouckere au nom de la section de police.

Ce rapport aboutit à cette conclusion qu'un commissaire adjoint avait péché par excès de zèle et que, par suite, il était passible de destitution.

Le 20 octobre 1848, Wyns de Raucourt abandonne ses fonctions de bourgmestre et fait ses adieux au conseil

Digitized by Google

communal. Le conseiller Ranwet, au nom de l'assemblée, lui exprime les sentiments de reconnaissance de la ville de Bruxelles pour le zèle et l'activité éclairée dont il avait donné tant de preuves et pour l'impulsion qu'il imprima à la bonne gestion des affaires de la capitale.

(A suivre.) ALBERT DU BOIS.

Digitized by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE VII.

Marie-Josine, les pieds nus, comme toujours, franchit d'un élan le potager où elle coquetait depuis le matin avec un jeune aide jardinier et, arrivée sur la limite du parc français, elle en scruta les compartiments d'un long regard inquiet comme si elle eût cherché à y découvrir quelqu'un.

— Je viens pourtant de le voir passer, par les embrasures pratiquées dans la charmille, se dit-elle.

Résolument, elle pénétra dans le fourré, écartant les branchages qui s'opposaient à sa marche. Mais, malgré son habitude de ces expéditions à travers les taillis, sa précipitation lui fit mettre le pied dans un roncier et des gouttelettes de sang maculèrent ses fines chevilles.

Tout à coup, elle s'arrêta. Au fond du « salon de verdure », dans l'ombre épaisse des hauts arbres, dont les cimes s'arrondissaient en un dais circulaire, Félicien Préviaire était assis sur un banc de bois à claire-voie, à moitié enfoui sous les baliveaux. Le jeune homme tenait son front entre les mains et un bruit de sanglots venait jusqu'aux oreilles de Marie-Josine. D'une même impulsion de leur nage gracieuse et ondulée, les deux cygnes s'étaient avancés au-devant de ce promeneur éploré qui troublait leur mystérieuse retraite, et l'on aurait cru voir glisser sur l'eau, qu'elles ridaient à peine d'un balancement

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1896.

Digitized by Google

timide, deux petites nefs de neige dressant, haut comme un mat, leur cou flexible et immaculé.

Marie-Josine fut toute retournée à la vue de Félicien en larmes. D'un bond, elle fut près de lui.

« Monsieur Préviaire, vous pleurez?... qu'y a-t-il donc? »

Surpris de cette intrusion inopinée, le jeune homme s'efforça de cacher sa tristesse.

« Rien, rien, Marie-Josine, passez votre chemin. »

Il se leva, fit mine de s'éloigner.

« Oh! Monsieur Félicien, vous me traitez toujours mal... Je ne suis pas méchante, allez... Vous avez un gros chagrin et vous ne voulez pas me le dire... Peut-être que je pourrais vous consoler... Je serais si contente, si vous vouliez...

— Ce n'est rien, Marie-Josine, je vous dis... une bêtise..., une contrariété...

— Un homme comme vous ne pleure pas pour une contrariété... Tenez, me voilà tout émue de vous voir de la peine... c'est ainsi. Je ne peux pas voir pleurer sans qu'aussitôt j'aie envie de pleurer moi-même... »

Et, effectivement, en disant cela, l'étrange fille avait des larmes dans les yeux, qu'elle essuyait ingénûment d'un coin de son jupon.

De voir Marie-Josine se mêler à sa douleur au point de la partager sans même en connaître le motif, révoltait Lucien. Cela lui semblait à la fois une dérision et une profanation. Il fit un pas pour s'en éloigner, mais elle le retint en lui pressant le bras.

« Vous ne voulez pas me le dire?... Eh bien, je vais vous le dire, moi... c'est pas bien difficile, du reste... Vous pleurez pour une femme, bien sûr, une femme qui ne vous aime peut-être plus. »

Interloqué, il s'arrêta. Marie-Josine savait-elle son secret ou frappait-elle en aveugle? Cette bizarre créature avait-elle le don de lire dans sa pensée, avec ses grands yeux brûlants dont il supportait mal la morsure?

Digitized by Google

« Mais, je vous répète...

« Ne répétez pas, monsieur Félicien, c'est pour une femme... je connais ces chagrins-là... Mais c'est bien bête, allez... Une femme vous quitte, on en prend une autre. »

Il finit par se fâcher de ce verbiage qui lui paraissait déplacé.

« Voyons, laissez-moi... Ceci ne vous regarde pas... Si j'ai un chagrin, il est à moi, je ne suis pas forcé de vous en faire part... »

Mais elle l'avait pris par les épaules et, pour éviter une lutte qui eût été grotesque, il fut contraint de se rasseoir sur le banc à côté d'elle.

« Écoutez-moi... Soyez raisonnable, mettez-vous à côté de moi... c'est cela... Je ne suis pas une ennemie, n'est-ce pas?... Bien au contraire... Je fais tout ce que vous me dites... Ainsi, l'autre jour, j'ai essayé de mettre des souliers... vous me l'aviez demandé... Mais je n'ai pas pu... Ne pleurez plus. Il y a une femme qui vous rend triste, il y en a une autre qui ne demande pas mieux que de vous rendre content.

— Une autre?... laquelle?

— Moi, donc. »

Elle se mit à rire, tenant toujours le jeune homme par la main. Félicien haussa les épaules.

« Mais, ma pauvre fille, vous n'avez pas conscience de vous-même... Vous courez avec tous les garçons des alentours au fond des bois... vous êtes une malheureuse sans pudeur et sans conduite... comment voulez-vous qu'on s'intéresse à vous?...

— Tout de même, je n'ai jamais fait pleurer les hommes, moi, comme vous pleurez pour votre bonne amie.

— Ma bonne amie?... quelle comparaison faites-vous là!... La femme que j'aime est une sainte, une créature irréprochable, taisez-vous!. .

— Ne croyez pas cela, répliqua effrontément Marie-Josine; les femmes, je les connais bien, puisque j'en suis... Il y en a qui se cachent plus ou moins, voilà tout... Moi, je ne suis pas une

Digitized by Google

hypocrite, c'est mon plus grand défaut... Quand j'aime quelqu'un, je ne sais pas le cacher.

— Et elle n'a pas dix-huit ans, sécria Félicien avec horreur... quelle perdition !...

— Voulez-vous que je ne coure plus avec les garçons, comme vous le croyez? murmura Marie-Josine avec une sourde énergie, voulez-vous que je devienne sage à mon tour... une vraie sainte... puisque vous les aimez?... eh bien, cela dépend de vous!

— De moi?... fit Félicien ahuri.

— Oui..., continua la jeune fille, je vous aime, moi, monsieur Félicien, oh! bien sincèrement, ajouta-t-elle en joignant les mains dans une sorte d'extase; je voudrais tant n'aimer que vous, être aimée de vous, et pour toujours!... mais il ne faudrait pas être dur avec moi... il faudrait parfois être gentil... ne pas me repousser quand je viens et, je le jure, je vous serai très fidèle..., vous verrez...

— Non, non, finissez..., se récria Félicien en se dégageant brutalement de l'étreinte de la jeune fille, avec tant de force qu'elle en faillit tomber; cette scène est inconvenante...

— Ah! mais prenez garde... s'écria Marie-Josine, en faisant un geste de colère, il pourrait vous en venir du mal... Je ne veux pas qu'on soit mauvais avec moi... Je sens que je pourrais devenir méchante...

— Une menace? demanda Félicien, avec une expression de méprisante ironie.

— Oui, une menace, reprit la jeune fille, en frappant ses talons nus sur le gazon... S'il me prenait jamais la fantaisie de vous faire pleurer à cause de moi comme vous pleurez pour une autre, cela ne serait pas bien difficile, allez!...

— Que voulez-vous dire ? interrogea le jeune homme.

— Je dis ce que je dis, reprit-elle d'une voix étranglée... j'aime pas qu'on me rudoie quand je suis bonne.

— Au revoir, Marie-Josine, jeta Félicien en allongeant résolument le pas. »

Digitized by Google

Mais elle ne bougea pas de place. Elle le regarda partir, contourner le bassin et, au moment où il allait disparaître à ses yeux dans les méandres d'une contre-allée, elle lui cria :

« Au revoir, monsieur Félicien. Que votre bonne amie vous garde de Marie-Josine. »

Cette scène, qui avait rempli l'âme du jeune homme d'une irritation, peut-être un peu irraisonnée, n'avait atténué que temporairement sa douleur. Il n'avait pas fait vingt pas que la vue du château des Écacheries, qui dressait au bout de la pelouse sa façade souriante, lui rendit tout son chagrin. M. Heurtel avait quitté le château depuis trois jours, rappelé à Paris par la liquidation de ses dernières affaires. Il en reviendrait bientôt, et Félicien se demandait si ce retour ne coïnciderait pas avec un événement redoutable qu'il ne pouvait désormais plus empêcher. Il avait l'appréhension, confirmée d'heure en heure par ses soupçons, des incidents divers qu'il mettait maintenant ensemble et qui lui semblaient constituer un faisceau de preuves irréfutables, que bientôt une femme — et laquelle! — viendrait s'installer dans cet admirable domaine, et qu'il y aurait là-haut une chambre, derrière les trois portes-fenêtres du premier étage, ouvertes sur le balcon, qui serait la chambre de Gertie et de M. Heurtel.

A cette pensée, le malheureux garçon manqua d'air. Il dut s'appuyer au tronc d'un érable, sentant ses jambes se dérober sous lui. Oh! non, cela ne serait jamais, n'est-ce pas? C'était un cauchemar dont il allait se réveiller tout à l'heure... Gertie, sa sainte Gertie, n'allait pas abandonner son corps noble et immaculé au désir sénile de ce vieillard. Elle n'était pas de ces femmes qui vendent leur beauté et échangent leurs caresses contre des louis d'or. L'argent, l'effroyable argent, avait-il donc la puissance maudite de jeter cette pureté à la merci de cette décrépitude?... Qu'osait-il donc rêver?... Pour qui prenait-il Gertie?...

Des certitudes, il n'en avait guère. Mais mille indices travaillaient son cerveau, comme des larves rongent le cœur d'un

Digitized by Google

fruit. Les phrases de M. Célestin Heurtel, dans lesquelles le nom de Gertie revenait sans cesse, les fréquentes visites du vieillard rue des Estournelles, ses attentions, ses présents, qui parfois allaient jusqu'à la somptuosité outrageante, comme l'envoi de cet inestimable bouquet d'orchidées, l'avant-veille de l'excursion à Casteau, et cette excursion elle-même, où il n'avait pu interrompre le tête-à-tête tant redouté et, au retour, la gaieté de M. Heurtel, ses prévenances pendant le dîner qui avait suivi la promenade, prévenances que Gertie ne repoussait plus et qui avaient l'air maintenant de lui sembler toutes naturelles, et aussi les allusions indiscrètes des Fleuriot, tout cela ne lui laissait guère de doutes sur les intentions de son maître et sur le consentement donné ou probable de la jeune fille.

Ce qui achevait de briser le cœur de Félicien, c'était le souvenir que lui-même avait mis ces deux êtres en présence, que c'était sa propre tendresse pour Gertie qui avait appelé sur celle-ci la sollicitude de M. Heurtel et qu'il avait été ainsi l'inconscient artisan de son malheur. Oh! jour regretté où, là-haut, dans son cabinet de travail, il faisait à son maître le portrait enthousiaste de la jeune fille, où il dépeignait, avec quelle chaleureuse éloquence, la situation touchante et précaire de Gertie et de son père. Et peut-être qu'à cette heure même, son aveugle passion avait mis dans le cœur du vieillard une étincelle de ce feu ardent qui le dévorait lui-même et dont il se sentait mourir...

D'instinct, il prit le sentier qui mène à Frasnault. Depuis quelques jours, la résolution le hantait d'interroger Gertie, de lui demander la vérité, de savoir d'elle-même si quelque espérance pouvait encore refleurir pour lui, ou s'il n'avait plus qu'à nier la vertu et la bonté — cette bonté de M. Heurtel, que, naguère, il mettait si haut et qui, à présent, commençait à lui apparaître comme une souillure faite de toutes les impuretés de l'argent et mettant sa marque indélébile et flétrissante sur les êtres qu'elle avait touchés.

Rue des Estournelles, à sa place habituelle, le vieux Gédéon

Digitized by Google

feuilletait attentivement une brochure rose ornée de vignettes où l'on voyait des hôtels cossus au milieu d'un décor de montagnes suisses.

« Regardez, mon garçon, cria-t-il dès qu'il aperçut Félicien, voici ce qu'on vient de m'envoyer... Les Avants,... près de Montreux... C'est là que je guérirais!... »

L'infirme était retombé dans ses illusions familières. Félicien jugea inutile de l'en réveiller. Il osa pourtant s'informer de Gertie.

« Gertie est à l'école, répondit le vieillard, elle rentrera dans une demi-heure... Asseyez-vous là et lisez la brochure, en attendant... Il y a des attestations de cures,... tout à fait mon cas, vous verrez... »

Félicien prit l'imprimé que l'infirme lui tendait. Mais, quelque effort qu'il fît, il ne put parvenir à y attacher sa pensée. Les caractères dansaient devant ses yeux encore gonflés des larmes récentes. Il affecta de tourner les pages, par politesse.

« Les Avants,... continua M. Gédéon, à mille mètres au-dessus de la mer,... dans un pays magnifique, ouvert seulement au midi... Quel séjour,... du soleil,... de l'air pur,... la guérison, je vous dis... Ah! si j'étais seulement riche..., ou si Gertie voulait... »

Félicien connaissait les doléances habituelles de l'infirme, ses regrets superflus de la fortune évanouie qui lui eût permis de se soumettre à des médications coûteuses, des cures de lord anglais dans un pays d'opéra. Mais la dernière exclamation de M. Gédéon, cette allusion à la volonté de Gertie, comme capable de lui rendre la fortune ou la santé — il ne savait au juste — frappa Félicien comme d'un choc.

« Que voulez-vous dire, monsieur Gédéon, si Gertie voulait!... je ne saisis pas bien...

— Ah! je me comprends, mon ami, soupira l'infirme... Sachez cependant qu'il dépend aujourd'hui de Gertie, et de Gertie seule, de me permettre de rétablir ma santé aux Avants ou ailleurs, ou de me faire crever ici comme un chien, dans quelques mois peut-être. »

Digitized by Google

Le jeune homme se leva. Dans l'état d'esprit où il se trouvait et qui reportait toutes ses pensées à un même but, il entrevit comme une corrélation lointaine entre la cause de son chagrin et les paroles de M. Gédéon. D'abord il eut peur d'approfondir l'allusion de l'infirme, redoutant d'y découvrir un facteur nouveau, déterminant cette fois, pour la résolution de Gertie. Puis il y aperçut soudain comme une vague espérance. Si la décision à prendre dépendait toujours de Gertie, c'était que la jeune fille n'avait pas encore consenti. Elle résistait donc. Tout n'était pas perdu peut-être. Et ce fut presque sans que sa voix tremblât que Félicien répondit :

« Quel que soit le sacrifice que coûterait à Gertie votre retour à la santé, soyez certain, monsieur Spilett, qu'elle n'hésitera pas un instant. »

Paroles malheureuses, s'il en fut, car aussitôt l'ancien militaire s'écria :

« A la bonne heure, mon garçon... Je n'en attendais pas moins de vous... Vous avez toujours eu l'esprit droit... Joignez-vous donc à moi pour convaincre ma fille et la décider... »

Félicien sentit le piège involontaire dans lequel il tombait. Il ne doutait pas que si la volonté ou seulement le désir de son père étaient mêlés à cette aventure, Gertie saurait faire taire ses scrupules et se résoudrait à n'importe quelle immolation par pur dévouement filial.

« Vous ne me demandez pas à quoi il s'agit de la décider, Félicien, continua M. Gédéon... C'est donc que vous n'ignorez pas ce dont il s'agit... Aussi bien cela saute aux yeux... Je m'en suis bien aperçu, moi, sans qu'on me le dise... »

Félicien comprit que l'espérance de M. Gédéon se cramponnait à cette idée de mariage, avec une ténacité maniaque de malade, comme à une dernière branche de salut. Déjà l'infirme devait avoir pesé sur la détermination de la jeune fille de tout le poids de ses objurgations pleurnichardes, de ses rêves insensés de coûteuses guérisons. Il sentit que la partie était irrémédiablement perdue, qu'un miracle seul pourrait le sauver.

Digitized by Google

Mais il fut brave, il résolut de supporter l'assaut de l'ancien dragon avec héroïsme.

« C'est de M. Heurtel que vous voulez parler, n'est-ce pas? dit-il en essayant de sourire.

— Oui, mon garçon,... il est amoureux fou... Comprends-tu qu'elle hésite? »

La situation parut comique à Félicien, à force de cruauté et de douleur. Gertie allait entrer tout à l'heure et il allait devoir joindre sa voix à celle du vieux Gédéon pour la prier d'accepter l'offre de M. Heurtel.

« Croyez-vous que les choses soient si avancées que vous le dites? balbutia le malheureux.

— Mais certainement, répondit vivement M. Gédéon. J'ai interrogé Gertie... Je l'ai forcée à se confesser... M. Heurtel lui a parlé... Il viendra me demander sa main à son retour de Paris... Il s'est ouvert à Gertie, l'autre jour, à Casteau... C'est pour cela qu'il avait arrangé cette excursion... »

Oui, pendant l'horrible tête-à-tête que le jeune homme n'avait pu empêcher, n'est-ce pas?... Ah! il avait bien senti que sa vie se jouait à cette minute... Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé... Et cette pluie qui était survenue à propos... Dire que les éléments s'en étaient mêlés!...

« Et Gertie refuse, monsieur Gédéon?... Quel motif donne-t-elle?..

— Oh! elle ne refuse pas précisément... Elle hésite... Des fadaises!... Elle a peur du qu'en-dira-t-on,... qu'on la traite d'intrigante... A-t-on idée de ça?... Quand elle pourrait me guérir,... me sauver!.. J'irais aux Avants, dans ce pays merveilleux où sir Burty Jobson a été guéri l'an dernier de la maladie dont je souffre... C'est décrit tout au long, là, dans la brochure... »

Gertie entrait, un peu pâle, les traits légèrement tirés sous sa voilette, par des nuits d'insomnie que Félicien devina sur l'heure. Elle tendit la main au jeune homme, mais il remarqua que son regard évitait de se poser sur le sien. Ah! il advien-

Digitized by Google

drait maintenant ce qui pourrait, sa résolution était bien prise de ne plus essayer d'arrêter ce qui lui paraissait la destinée. Il se dit que la volonté de Gertie était désormais liée, malgré sa fierté native, par les vœux enfantins de son père, et qu'elle ne résisterait même pas. Mais en même temps, une étrange perversion de sens moral obscurcit son ordinaire droiture. Il se prit de haine pour ce père imbécile qui rapportait tout à son égoïsme de malade, pour sa fille qu'il trouvait trop faible, trop soumise. Il lui sembla tout à coup que l'atmosphère du petit salon de la rue des Estournelles, jusque-là si pure, était infectée de l'horrible odeur de millions que M. Heurtel traînait partout après lui. Félicien crut ne plus avoir autour de lui que des êtres vulgaires cherchant des excuses et des raisons ridicules pour dissimuler leur appétit de cette prestigieuse fortune qui passait à leur portée. Déjà dans son estime M. Heurtel était déchu, Gertie tombait à son tour. Il n'eut plus devant lui que la banale aventure d'une fille pauvre et d'un père intéressé à la conquête d'un vieux monsieur riche. Il sentait sa raison sombrer dans un vertige et, se mettant tout d'un coup hors de jeu, par une brutale et volontaire révolution de son moi, il trouva l'épouvantable courage de jouer l'atroce comédie que M. Gédéon attendait de lui.

« Voici Félicien, avait dit l'infirme lorsque la jeune fille était entrée, qui pense absolument comme moi. Il ne comprend pas tes hésitations au sujet de M. Heurtel...

— Félicien ? dit la voix douce et étonnée de Gertie.

— Oui, répondit le jeune homme d'une voix saccadée, regardant dans le vide.

— Il dit qu'il n'y a pas de sacrifice que tu ne sois prête à accomplir dans le souci de ma santé.

— Certainement, fit Félicien, si la santé de M. Gédéon en dépend.

— Eh ! je crois bien qu'elle en dépend... Dire que j'irais aux Avants... Je serais rétabli avant six mois... Je viendrais habiter avec vous aux Écacheries, ingambe comme à vingt ans, sans

Digitized by Google

compter que la joie seule serait capable de faire un miracle.

— Vous l'entendez, Gertie, ricana Félicien,... il faut l'épouser,... un homme si riche!... »

Brusquement, la jeune fille tourna la tête vers Félicien, lui planta son regard dans les yeux. Il frissonna.

« Mais oui, répondit M. Gédéon, c'est en somme une situation dont tu es digne... Regarde, Félicien, elle ôte ses gants, des gants de filoselle, où il y a un nouveau trou depuis ce matin, et qu'elle raccommodera ce soir sous la lampe... Est-ce une vie cela?... »

Mais elle n'écoutait pas son père. Elle avait fait un pas vers Félicien, et d'une voix sourde, changée :

« Un homme si riche!... Il faut que je l'épouse!... C'est vous qui dites cela?... vous?... Si tu crois que je ne vois pas ce qui se passe en toi... Tiens, ajouta-t-elle en lui lançant ses gants au visage, je ne te croyais pas si lâche! »

Mais elle s'abattit en proie à une crise de larmes. Son pauvre courage était à bout. Ses genoux touchaient le tapis, sa tête et ses bras gisaient sur les coussins du canapé, secoués de sanglots convulsifs.

« Il n'y a donc personne qui viendra à mon secours, qui aura pitié de moi, murmurait-elle.

— Voyons, voyons, grommelait M. Gédéon, je ne vois rien là de si terrible... Songe donc, Gertie, que la vie de ton père est engagée,... ce serait le bonheur de mes vieux jours,... le rêve de ma vie... Ah! peut-on se faire tant prier!... »

Félicien, immobile, contemplait cette scène, les lèvres serrées. Il sentait fermenter au fond de lui un levain de méchanceté qu'il s'ignorait jusqu'alors et qui l'effrayait lui-même.

Il voulait rester sans pitié devant cette fille écroulée sous sa douleur et ce père maniaque qui lui demandait un effroyable sacrifice.

Gertie tourna vers lui ses beaux yeux noyés de pleurs, où brillait un appel indicible de secours.

« Tu vois bien qu'il faut que je l'épouse », murmura-t-elle.

Digitized by Google

Mais il fut lâche, lâche jusqu'au bout, par un effort héroïque et criminel de sa volonté.

« Je n'en ai jamais douté, ricana-t-il, et je comprends la grandeur de ton âme. »

Puis il sortit hautain, les yeux secs et durs, sans un geste.

Dehors dans la rue, il se prit à rire à haute voix ; sa propre cruauté l'étonna. Il murmura dans un affolement de mépris :

« Pour de l'argent!... pour de l'argent!... »

Ah! qu'on ne lui parlât plus désormais de la vertu, de la pudeur, de l'honneur des femmes... Mensonges que tout cela!... Cependant, comme il approchait des Écacheries, il eut un peu honte de lui-même. Il sentait vaguement que dans l'exaspération de son dépit, la notion du droit et du juste lui échappait. Il eut la perception que cette dureté de cœur qui lui était venue, sous l'empire d'un trouble moral, ne persisterait pas, que demain, ce soir peut-être, sa volonté mollirait, sa sensibilité reprendrait le dessus et qu'il redeviendrait faible et misérable comme devant, avec son chagrin éternellement vivace au fond de lui. Alors il s'excita. Il s'efforça de prolonger cette espèce d'ivresse qui noyait sa raison, ses instincts naturels. Il lui vint tout à coup le désir de mettre quelque chose d'irréparable entre lui et Gertie, pour qu'il n'osât plus jamais penser à la jeune fille, ne pût plus jamais souffrir à cause d'elle.

Il contourna les Écacheries, traversa les pelouses, entra dans le jardin français. Puis il en sortit, n'y trouvant pas sans doute ce qu'il cherchait. Il pénétra dans le bois des Gades, toujours poussé par cet état singulier où il n'essayait même pas de se reconnaître. Après avoir marché un quart d'heure au hasard, comme il suivait un sentier courant sous la futaie, il s'arrêta. De loin, une voix jeune et aiguë arrivait à son oreille, chantant une chanson du pays :

Il reviendra mon amoureux,
Parc'qu'il doit revenir.
On ne sait pas lequel des deux
Fait l'autre plus souffrir...

Digitized by Google

Bientôt sous la feuillée, à l'autre bout du sentier, une charge de branches sur le dos, Marie-Josine apparut. Vivement, Félicien s'avança au-devant d'elle.

« Le voici, dit-il.

— Qui ça ?

— Votre amoureux.

— Vrai ? s'écria Marie-Josine, étonnée de l'expression d'égarement qu'elle lisait sur les traits de Félicien.

— Vrai, répondit-il. Et pour toujours, si tu veux. »

Elle jeta ses branches, réfléchit un instant, le regardant de ses grands yeux pervers et joyeux.

Et, candidement, elle lui ouvrit ses bras.

(*A suivre.*) FRANZ FOULON.

Digitized by Google

L'EMPIRE SOUS LES LUXEMBOURGEOIS

(JEAN L'AVEUGLE.)

CHAPITRE VII

SOMMAIRE : La réputation militaire de Jean de Bohême grandit toujours. — Trois mariages dans sa famille. — Sa vie à Paris. — Son mariage avec Béatrice de Bourbon. — Il fait la guerre à l'Autriche. — Comment il devient borgne.

De toutes les comédies qui se jouèrent au moyen âge, celle que nous venons de rapporter est, à coup sûr, l'une des plus extraordinaires. Un empereur y paraît et y joue le rôle principal, se moquant à la fois, et avec une rare désinvolture, du pape, du roi de France et du roi de Bohême qui s'entendent pour contrecarrer ses desseins. Ce n'est pas une provocation, c'est une revanche que prend Louis de Bavière, et, à plus de cinq siècles de distance, regardant les choses de haut et sans passion, on ne peut qu'y applaudir en regrettant toutefois qu'elle n'ait pas été plus complète et plus durable.

Nous avons laissé le roi de Bohême au moment où, dans une île du Danube voisine de Ratisbonne, il confère journellement et le plus secrètement possible avec Louis de Bavière. Il le quitte là-dessus pour aller combattre les Polonais et les Hongrois qui menacent son royaume. Il ajoute à cette occasion de nouvelles prouesses à celles qui l'ont rendu légendaire au point qu'on avait coutume de dire : « Avec l'aide de Dieu et du roi Jean, tout est possible. » Seulement, l'aide de Dieu lui fait parfois défaut.

Digitized by Google

Tandis qu'il sabre ses ennemis sur les frontières orientales de l'empire, son gendre, le duc de la basse Bavière, s'attaque à ses cousins Othon et Henri de Bavière dans l'intention bien évidente d'annexer leurs États et de pouvoir ainsi, dans la suite, servir avec la meilleure chance de succès l'ambition des princes luxembourgeois. Il est sur le point de réussir, quand l'empereur intervient en personne à la tête d'une armée. Le roi de Bohême accourt et, sous les murs de Straubing, il met tout le monde d'accord. C'est la *Chronique des ducs de Bavière* qui l'affirme (1). Si elle ne se trompe pas, il faut convenir que Jean de Luxembourg sait remporter des victoires autrement qu'à la force du bras. Être habile négociateur en même temps que grand homme de guerre, c'est assez à ses yeux, et, comme il n'admet pas qu'on puisse attendre de lui autre chose, il tourne le dos à la Bohême et se hâte vers Paris. Il a pris avec lui sa fille Bonne, à laquelle il doit bien une compensation pour avoir fait d'elle le jouet de sa politique, la fiançant et la défiançant à cinq reprises. Cette fois, c'est pour de bon. Il la marie au duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois et futur roi de France. La pauvre princesse ne monta jamais sur le trône. Elle mourut folle après avoir donné le jour à quatre fils et à quatre filles (2). Si grande que soit son infortune, elle est moins à plaindre cependant que sa tante, Marie de Luxembourg, pour laquelle les premières joies de la maternité avaient été un arrêt de mort. Jean Le Bel, l'opulent chanoine de Saint-Lambert à Liége, ne se gêne point pour dire que cette reine de France, « qui estoit moult humble et moult preude femme », fut empoisonnée à Issoudun, ainsi que son enfant, et que les auteurs de ce crime ne furent pas poursuivis (3).

(1) QUILLON, *Z. Geschichte Kaiser Ludwig's des Baiern*. Leipz., 1883, p. 125.

(2) L'abbé VALEROT (*Journal de la France*. Paris, 1719, p. 88) corrige ici les *Gestes des ducs de Brabant* (vol. II, p. 24) qui n'accordent à Bonne de Bohême que quatre fils et une fille.

(3) *Les vrayes chroniques de Messire Jehan Le Bel*, publiées par M. POLAIN. Bruxelles, 1863, p. 88.

Digitized by Google

L'accusation va droit au duc Philippe, le cousin germain de Charles le Bel, auquel il succéda. Elle nous prouve encore que le roi de Bohême passait sur bien des choses pour servir son ambition.

Si nous ne nous trompons pas, il était, en 1324, avec la cour à Issoudun, quand sa sœur, la reine de France, mourut subitement, et sa brusque résolution d'aller en pèlerinage à Rocamadour, que nous avons expliquée par le culte qu'il professait pour Roland, ce modèle parfait de l'antique chevalerie, n'aura été qu'un moyen d'éviter un grand et peut-être inutile scandale en faisant éclater cette vérité : que les successeurs de Philippe le Bel sont des monstres incapables de faire plus et mieux que de se manger entre eux. Le chanoine de Saint-Lambert n'ose le dire clairement en sa chronique, mais son affirmation que « certaines gens furent incoulpez en derrière, couvertement » de la mort de la reine de France et de son fils, nous remet en mémoire l'intimité de ses rapports avec le roi de Bohême, qui descendait chez lui quand il était de passage à Liége et s'adressait à lui de préférence quand il ne savait plus où prendre de l'argent (1).

Les mariages français de nos princes luxembourgeois sont, malgré tout, si fréquents qu'on est tenté d'y voir la continuation de la politique inaugurée par l'empereur Henri VII, consistant à rester dans les meilleurs termes avec les rois de France, parce qu'ils tiennent l'Église prisonnière en la personne du pape, tout en prenant les mesures les plus propres à les empêcher de ceindre un jour la couronne de Charlemagne. Or, qu'avait-il de mieux à faire pour atteindre ce but? C'était évidemment de vivre dans leur intimité, de chercher à connaître leurs moindres secrets, c'était encore d'aller souvent à la cour d'Avignon, d'y avoir des agents sûrs et dévoués afin d'y maintenir la brouille entre l'Allemagne à conquérir, et surtout la maison de Bavière et la papauté. Le roi de Bohême n'y manque pas; tout ce que la flatterie et l'intrigue peuvent imaginer, il le met en œuvre, et cela avec une impunité

(1) ALEX. PINCHART, « Études sur l'histoire des arts au moyen âge ». V. *Revue trimestrielle*, vol. XIII, p. 45. Bruxelles, 1857.

Digitized by Google

d'autant plus grande que, sous son apparence de frivolité et d'esprit chevaleresque poussé à l'extrême, nul ne soupçonne tant de duplicité et une si vaste ambition.

On a là, croyons-nous, la meilleure explication de sa prédilection pour la France. Allié de près aux Capétiens et aux Valois, il tient à y être traité en roi, à avoir partout, après le souverain, sa première place (1). Son habitude de dépense sans compter le rend populaire. Les fêtes et les banquets qu'il donne dans son hôtel de Nesle, appelé par les Parisiens l'hôtel de Bohême ou de Behaigne, si l'on veut suivre le langage de l'époque, sont chaque fois de gros événements. L'écho en vient à maître Jean Froissart, qui dit de lui qu'il était bien « le plus noble et le plus gentil roi en largesse qui régnât en ce temps (2). » Ce compliment ne lui suffit pas encore. Il faut que

(1) L'un des manuscrits des *Chroniques de Froissart*, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris, est orné de miniatures. L'une d'elles représente un lit de justice et nous montre Jean de Luxembourg siégeant à la droite du roi de France. Il jouissait donc des mêmes prérogatives que les princes du sang, et Michelet est mal venu à prétendre qu'il passa sa vie dans la domesticité de la maison royale de France.

(2) Les *Chroniques de sire Jean Froissart*. Paris, 1842, I, p. 19. M. J.-A.-C. Buchon corrige ici *Froissart* qui écrit « Charles de Behaigne » pour « Jean de Behaigne ». Notre chroniqueur belge commet la même erreur dans son poème : *La prison amoureuse;* il confond le père prodigue avec le fils avare. Ce passage est trop curieux pour n'être pas reproduit ici. Le voici donc :

« Certes, c'est une bonne tece
« Que uns grans Sires peut avoir
« D'estre larges de son avoir,
« Car par dons acquert on amis
« Et conquert on ses ennemis.
« Pleiseur signeur l'ont esprouvé,
« Et je l'aroie tost prouvé
« Par *Karte,* le roi de Behagne,
« Qui faire à tous largece ensagne
« Selon leur povoir et leur mise.
« La glose n'est ailleurs commise;
« Li bons rois que je nomme chi,
« C'est chils qui remest à Créchi,
« Qui tant fut large et courtois
« Que de Prusse jusqu'en Artois,
« Non, jusques en Constantinople,
« N'i eut plus large et plus noble. »

(V. A. SCHELER, *Les poésies de Froissart*. Bruxelles, 1870, I, 213.)

Digitized by Google

chaque fois qu'il paraît dans un tournoi, on vienne d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie pour admirer ses prouesses; il faut aussi que ses serviteurs et ses courtisans s'habituent à le qualifier de roi de Pologne et d'Italie, quoique ses droits sur ces deux pays soient rien moins que sérieux. Que veut-il en somme? Il ne le dit point, mais tout nous pousse à croire qu'il visait la couronne d'Allemagne qui lui a échappé, en 1313, à cause de son extrême jeunesse.

Dans ce cas, sa première descente en Italie équivaudrait à un aveu, mais pourquoi, une fois réconcilié avec l'empereur Louis, n'y point revenir aussitôt et laisser son fils Charles, si jeune et si inexpérimenté, aux prises avec des difficultés énormes et sans cesse renaissantes? Si cela rentrait dans son système d'éducation, il n'y a point lieu de l'en féliciter. On ne met point ainsi, de gaieté de cœur, toutes les chances contre soi; on ne désarme point en présence des traîtres et des assassins. Notre jeune marquis de Morave se tira cependant d'affaire. Il avait contre lui les Visconti, les della Scala, un Este, un Gonzague et naturellement l'Anjou de Naples; il marcha contre eux à la tête des bourgeois de Parme, de Crémone, de Modène et de Reggio, et, comme à Woeringhen et à Courtrai, ce furent les piétons qui l'emportèrent. Il avait eu son cheval tué sous lui. Quand on le releva, il se croyait vaincu, et il était vainqueur sans le savoir. C'était le 25 novembre 1332, le jour de Sainte-Catherine, et jusqu'à sa mort il célébra tous les ans pieusement cet anniversaire.

Trois mois plus tard, son père vient de France le rejoindre à la tête de quinze à seize cents chevaux, moins pour faire des conquêtes nouvelles que pour procéder à une liquidation forcée par suite de la triple pression exercée sur lui par l'empereur, le roi de France et le pape. Il confie la garde de ses villes de Lombardie aux familles qui les avaient possédées autrefois et s'étaient dépouillées en sa faveur (1). Son fils Charles profite avec bonheur de cet arrangement pour aller voir ce qui se passe en Bohême. Il a fait ses premières armes

(1) *K. Karls IV Jugendleben*, p. 23.

Digitized by Google

en Italie; il a été armé chevalier sur un champ de bataille. C'est tout le profit qu'il en retira pour le moment. Est-ce bien, comme il nous le donne à entendre, faute d'argent que son père, de son côté, se décide à repasser les Alpes? Si dépensier que soit le roi Jean, nous avons peine à le croire. Avant de quitter Paris, il avait touché cent mille francs à la trésorerie royale pour ses frais de voyage et de guerre, et ceux du connétable comte d'Eu, de l'évêque de Beauvais et des autres gentilshommes français qui s'étaient joints à lui. En passant à Avignon, il avait conféré avec le pape, et, très probablement, il avait encore reçu de lui de l'argent pour servir en Italie ses intérêts. Ceux-ci avaient été si bien compromis par la faute du comte de Rimini, général au service du cardinal d'Ostie, battu à plate couture et fait prisonnier, que le plus sage était d'abandonner la partie. C'est à quoi le roi de Bohême finit par se résoudre. Il avait d'ailleurs de puissantes raisons pour rentrer en France. On comptait sur lui pour mettre la dernière main à un traité secret avec l'empire qui fut dressé à la fin de l'année 1333. Ce traité est si extraordinaire, si humiliant pour l'une des parties contractantes que le savant Boehmer n'a pu s'empêcher d'en frémir et de déclarer qu'à ses yeux, la chancellerie allemande ne devait y être pour rien. Il pourrait bien avoir raison. Que lit-on, en effet, dans ce mystérieux document?

Que l'empereur Louis, ne voyant pas marcher les choses au gré de ses désirs et désespérant de se réconcilier avec l'Église, renonce au pouvoir en faveur du gendre du roi de Bohême, le duc Henri de la Basse-Bavière, et s'engage avec lui, pour couvrir les frais de la prochaine croisade, à céder au roi de France toutes les terres et seigneuries de langue romane dépendant du Saint-Empire, que celui-ci cependant pourrait en tout temps racheter moyennant une somme de trois cent mille marcs d'argent à payer en une fois à la trésorerie de Paris (1).

(1) Boehmer, *Regesten von* 1314-1347, p. 301. Le traité, signé à Francfort, porte la date du 7 décembre 1333. Il avait été précédé, la veille, par un acte dans lequel le roi Jean de Bohême s'engageait vis-à-vis de l'empereur Louis et

Digitized by Google

Il faut convenir que, si précieuse que soit l'absolution d'un empereur, elle vaut difficilement un prix pareil. Louis de Bavière lui-même finit par être de cet avis. Il reprend d'autant plus facilement sa parole que le traité devait rester secret, et que Henri de Bavière, dans son empressement à faire acte d'autorité, l'a divulgué et soulevé par là, en Allemagne, une véritable tempête. Colère tardive, presque ridicule, puisqu'elle éclate plus de vingt ans après l'annexion à main armée de la ville impériale de Lyon et de son territoire. L'empereur Adolphe de Nassau avait bien, dès 1292, fait savoir au roi de France qu'il saurait le punir s'il continuait à se rendre coupable vis-à-vis de lui d'actes de mauvais voisinage, mais les moyens d'agir lui firent toujours défaut, et le nombre des pensionnaires de Philippe le Bel, tant dans le nord que dans l'est, ne fit que s'accroître. Un seul, à notre connaissance, parmi ces feudataires de l'empire oublieux de leurs obligations, le comte Othon de Bourgogne, s'attira des reproches et des menaces. Il ne se défendit point. Il aurait cependant pu répondre qu'il était un Valois et, comme les bourgeois de Valenciennes qui se trouvèrent dans le même cas que lui, mettre en avant ses intérêts, ses habitudes, ses mœurs et son langage. Cette déclaration, suffisante pour expliquer des relations suivies avec la France, ne pouvait cependant en rien justifier un changement de régime ou de nationalité. Les annales de la Belgique, de la Suisse et de la Savoie sont là pour nous l'apprendre.

Certes, le traité de Verdun de 843 n'est pas un chef-d'œuvre, puisqu'il pesa cent fois plus cruellement sur les Flamands soumis à la France que sur les Wallons rejetés du côté de l'Allemagne; mais, tant que dura le moyen âge, il servit de base au droit public et devait, comme tel, être respecté. Ce fut toutefois en le foulant aux pieds que Philippe le Bel et ses successeurs immédiats remportèrent leurs meilleurs et plus durables succès. Ils débutaient d'ordinaire par un fief de

répondait de l'entière soumission de son gendre et de ses fils. Bœhmer le renseigne à la page 200 de l'ouvrage précité.

Digitized by Google

bourse et finissaient presque toujours par une annexion. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple pris au hasard, qu'en 1349, leur pensionnaire, Humbert II, prince souverain du Viennois, désespéré par la mort tragique de son unique héritier, vendit ses États à Philippe VI, roi de France, sans tenir compte aucun de ses devoirs vis-à-vis de l'empire.

Le Saint-Siège s'intéressait vivement à ces trafics territoriaux et les encourageait de son mieux. Le dauphin Humbert II, qui après s'être dépouillé était entré dans les ordres, fut fait patriarche d'Antioche (1). Le roi Jean de Bohême, qui avait eu certainement la plus grande part au traité secret de 1333, ne fut pas oublié (2). Un légat de la cour d'Avignon vint le trouver à Paris et lui apporta la bénédiction du saint père avec son approbation pleine et entière du traité en question. Fort heureusement pour la Belgique, cette approbation venait trop tard, l'empereur Louis de Bavière ayant repris sa parole, car l'annexion par la France du diocèse du Cambrai, qui avait été stipulée, l'eût coupée en deux du midi au nord et sonné le glas des libertés communales des Brabançons.

La préférence donnée par le traité secret au diocèse de Cambrai sur ceux de Liége, de Metz, de Toul et de Verdun, qui sont également terres d'empire et certes plus gaulois de mœurs et de langage que l'énorme diocèse de Cambrai, dont les cités flamandes de Bruxelles, d'Anvers, de Malines et d'Alost faisaient partie, prouverait à elle seule que le roi Jean a été l'inspirateur de cette tentative d'incorporation de la part de la France, parce que nous savons à quel point il détestait le duc de Brabant, à quel point aussi il était lié avec l'évêque de Liége et devait prendre garde de déplaire à son oncle Baudouin de Trèves, son banquier ordinaire, dont les trois évêchés lorrains dépendaient hiérarchiquement. Ce ne sont là, il est vrai, que des conjectures, mais elles sont si plausibles qu'on

(1) *Chronique de Henri le Sourd*. V. G. GRANDAUR, *Kaiser und Papstgeschichte*. Leipzig, 1883, p. 63.

(2) J. SCHOETTER, *Johann, Graf von Luxemburg*, II, 72.

Digitized by Google

les prendrait volontiers pour des preuves. N'oublions pas non plus que son gendre, le duc Henri de Bavière, dont il a fait un candidat éventuel au trône de Germanie, est un imbécile dont il se sert pour mieux cacher ses projets ambitieux et qu'il pousse ensuite à des actes compromettants pour lui seul.

Une chose pour nous est certaine, c'est que, dans toute cette affaire, le roi de Bohême se passe du concours de son oncle, l'électeur de Trèves, qu'il sait être l'ennemi des voies tortueuses et des trafics louches. Cela ressort de leurs rapports de plus en plus tendus, qui finissent par aboutir à une brouille complète. L'électeur reste fidèle à l'empereur Louis. Il a tout autant que lui à se plaindre du pape, et cependant il hésite à procéder contre un nonagénaire accusé d'hérésie à cause de quelques accès de franchise. L'Église attend de lui la convocation d'un concile, lorsque Jean XXII meurt fort à propos à Avignon, le 4 décembre 1334. Son successeur, sous le nom de Benoît XIV, étant encore une fois un Français, le roi de Bohême voit dans ce fait un motif suffisant pour s'entêter dans sa politique aventureuse. Les papes français lui ont été, jusque-là, fort utiles. N'est-ce pas Jean XXII qui le tire, en 1332, d'un assez mauvais pas? Il était à Luxembourg, à Paris ou ailleurs, retenu par ses éternelles intrigues ou ses plaisirs, quand il apprend qu'en son absence les barons de Bohême se sont fait battre par les Autrichiens, qu'ils ont sottement provoqués. Cela ne serait rien encore, s'ils n'avaient pas conclu la paix en prenant contre leur roi les plus minutieuses et plus humiliantes précautions, et en lui imposant comme femme la duchesse Élisabeth d'Autriche (1). C'est une belle et charmante princesse contre laquelle il n'aurait pas eu la moindre objection à faire, s'il était allé à elle de son plein gré, mais elle est sa proche parente, et le pape, qu'il supplie de le soustraire à une humiliation, s'empresse de refuser à ce mariage les dispenses nécessaires. Les barons de Bohême sont

(1) *Lünig's Codex Germaniæ diplomaticus*. Frankfurt et Leipzig, 1732 1734, II, 494.

Digitized by Google

joués, mais comme le roi Jean craint que le fait d'avoir dédaigné Élisabeth d'Autriche ne lui cause d'assez graves embarras, il n'hésite pas à sacrifier à sa sécurité la dernière fille qui lui reste, une enfant de douze ans, en la jetant dans les bras du duc Othon d'Autriche. Ce mariage fut célébré à Znaim, en Moravie, le 16 février 1335 (1).

Il n'y assiste pas pour bonnes et valables raisons. Il a été cruellement blessé dans un tournoi donné à Paris à l'occasion de son mariage avec Béatrice de Bourbon, fille de Louis, premier duc du nom, et de Marie, comtesse de Hainaut et de Hollande. Pourquoi ce second mariage? Il ne le dit pas. Il nous faut donc interroger les circonstances politiques pour en rencontrer l'explication. Celles-ci sont graves. Une bonne moitié du monde féodal s'élève contre Philippe de Valois, ce qui revient à dire qu'elle est prête à se déclarer pour le roi d'Angleterre, si elle obtient de lui ce que son roi légitime lui refuse. Or, le chef des barons de France est le duc de Bourbon, et, si l'on parvient à le ramener, toute opposition cesse, tout danger disparaît. Quand notre Luxembourgeois a rencontré cette solution, il hésite d'autant moins à se dévouer qu'en faisant de la fille du duc de Bourbon une reine de Bohême, il travaille en même temps pour sa fille Bonne et conserve à son mari le trône de France. Ce dernier argument, qui, nous l'avouons, cadre mal avec son large égoïsme, lui aura sans doute permis de calmer l'emportement de ses fils à la nouvelle de son mariage bourbonien. Ils y reviendront, quand ils auront sous les yeux le contrat de mariage de leur père, signé au château de Vincennes, en décembre 1334.

Ce contrat est curieux dans ce sens que, tandis que le roi Jean assure à sa jeune femme une rente viagère de six mille livres tournois hypothéquée sur ses seigneuries d'Arlon, de Boulogne, de Marville, de Saint-Marc et de Damvillers, au détriment de ses enfants du premier lit, il néglige absolument de donner au duc Othon d'Autriche, le futur mari de sa fille,

(1) *Kaiser Karls Jugendleben*, p. 26-27.

Digitized by Google

des sûretés analogues (1). Il s'ensuit que Charles de Moravie, régent de Bohême, ne pouvant payer la dot de dix mille marcs d'argent promise à sa sœur Anne, se croit obligé de donner en gage au mari de celle-ci sa ville de Znaim avec son territoire (2). Il ne tarde pas à se repentir de sa générosité. Le duc de Carinthie, ci-devant roi de Bohême, meurt le 4 avril 1335, et tout aussitôt l'empereur Louis, sans tenir compte aucun des droits incontestables de Marguerite Maultasche sur la Carinthie, cède et transporte ce duché aux princes autrichiens. Ceux-ci ne se montrent pas plus scrupuleux. Ils acceptent avec empressement le cadeau, de sorte que, deux mois après avoir eu la main et la dot d'Anne de Luxembourg, ils dépouillent son frère Jean-Henri et sa belle-sœur de la plus grosse part de leur héritage. Cet acte brutal était bel et bien l'équivalent d'une déclaration de guerre. Pour s'en prendre ainsi directement au roi Jean, qu'on avait pour habitude de ménager, d'autant plus qu'on le savait plus redoutable qu'aucun autre, il fallait qu'on eût reçu en Allemagne de bien mauvaises nouvelles de l'état de sa santé. Certes ses blessures étaient graves, mais il était en voie de guérison, quand la nouvelle du vol de la Carinthie faillit le faire crever de mâle rage. Il se remit cependant, et, dès qu'il se sentit assez fort pour monter à cheval, il prit le chemin de ses États. Il arrive à Prague le 30 juillet 1335. Son premier soin est, comme toujours, de frapper monnaie ; puis il envoie l'aîné de ses fils en Pologne et en Hongrie, et réussit ainsi à gagner ces deux pays à sa cause. Mais cette ligue de rois slaves contre les princes allemands, il ne l'obtient pas sans des sacrifices assez douloureux pour son amour-propre. Il doit renoncer à porter désormais le titre de roi de Pologne qu'il avait pris à cause de l'annexion à

(1) *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg*, VI, 106. Les 6,000 livres tournois de rente annuelle que le roi de Bohême promet à sa jeune femme sont compensées par la même somme que son beau-père lui assigne sur diverses terres sises dans le Bourbonnais.

(2) A. SCHNEIDER, *Der Wettstreit zwischen den Luxemburgern und Habsburgern von Jahre* 1330 *bis* 1358. Stockerau, 1887, p. 11.

Digitized by Google

la Bohême des anciens fiefs polonais de Silésie (1). Il se console un peu en rompant la trêve et en attaquant l'Autriche dès le mois de février 1336. Il ne rencontre pas de résistance sérieuse; il prend une ville après l'autre, rançonne et pille toutes les maisons religieuses qu'il rencontre et se montre sans pitié pour les pauvres villageois. La gloire qu'il poursuit, la bataille décisive qu'il espère lui échappent. Il consent enfin à faire la paix, et, chose extraordinaire, lui, le prince le plus madré qui soit, a l'air de se laisser circonvenir et dépouiller. Palacky, l'éminent historien de la Bohême, constate avec étonnement que tout le profit de la guerre est du côté des vaincus (2). Cela s'explique cependant. Le roi de Bohême se considère toujours comme roi d'Italie. Il veut conserver cette couronne à son fils Charles, et il estime qu'une paix désavantageuse qui la sauve doit être conclue sans hésitation. On ne saurait lui donner tort. Il réussit par ce moyen à brouiller de nouveau les Bavarois avec les Autrichiens, ce qui permet à son fils, le marquis de Moravie, de traiter avec la république de Venise et de faire, de l'autre côté des Alpes, de nouveau flotter l'étendard de Bohême sur les murs d'une foule de cités reconquises (3). Il est moins heureux avec les Lithuaniens, qu'il voudrait soumettre et convertir à la foi chrétienne. Cette croisade, entreprise au cœur de l'hiver, échoue parce que les frimas ne se mettent pas de la partie, et, pour comble de malheur, le roi Jean devient borgne d'un froid qui s'est jeté sur l'œil droit. Sa colère est extrême; il s'en prend à son médecin français, le fait coudre dans un sac et noyer dans l'Oder (4).

(1) La preuve diplomatique de ce fait se rencontre dans l'un des registres de l'ancienne chancellerie de Brabant, reposant aux Archives générales de Belgique, à Bruxelles. V. Cartulaire *B*, fol. 10. On voit là que déjà, en 1314, étant à peine roi de Bohême, Jean de Luxembourg se qualifie de roi de Pologne.

(2) *Gesammtgeschichte Boehmens bis jetzt*, vol. II. 230.

(3) L. OELSNER, *Kaiser Karls IV Jugendleben*, p. 36 à 42.

(4) *Chron. aul. reg.*, p. 495. SCHŒTTER déjà cité, II, 125. DE PUYMAIGRE, *Revue des questions historiques*, 1892, vol. LII, p. 437. Il s'agit peut-être ici du chirurgien et apothicaire Baudin, dont la reine Béatrice de Bohême parle dans une lettre sans date adressée aux ducs Albert et Othon d'Autriche. V. E. JACOBI, *Codex epist. reg. Joh. Bohemiae*, p. 8.

Digitized by Google

On plaignit grandement le roi sans s'apitoyer le moins du monde sur le sort de son esculape, et tout un temps les yeux crevés furent fort à la mode. C'est ainsi que Froissart nous rapporte qu'à la cour de Valenciennes, en 1337, on remarqua dans la suite de l'évêque de Lincoln, des bacheliers qui avaient un œil couvert d'un drap vermeil, parce qu'ils avaient juré à la dame de leurs pensées de ne voir que d'un œil tant qu'ils n'auraient pas eu l'occasion de se distinguer à la guerre (1).

(A suivre.) CH. RAHLENBECK.

(1) *Chronique de Jean Froissart.* Ed. BUCHON. Paris, 1842, p. 58.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1896

	Pages.
M. Frère-Orban.	5
Charles Sarolea. Études sur Victor Hugo	14
F. Foulon. Gertie. (*Suite.*)	44
O. Cambier. La loi du travail chez les Grecs	66
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite.*)	86

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1896

Andrew Hunter. La renaissance des idées libérales en Angleterre .	109
F. Foulon. Gertie. (*Suite.*)	131
Charles Sarolea. Études sur Victor Hugo. *(Suite.)*.	145
J -G. Freson. L'antisémitisme en Autriche	168
Ch. Potvin. Nesciola : la « Petite Ignorante » du Xe siècle . . .	184
Charles Christophe. La situation morale en Italie.	202

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 MARS 1896

Paul Hymans. La politique de Frère-Orban 209
F. Foulon. Gertie. (*Suite.*) 232
Charles Sarolea. Les idées philosophiques de Victor Hugo . . . 249
E. Minnaert. L'ami Fritz 280
J.-G. Freson. En terre allemande. (*Suite et fin.*) 286
Charles Rahlenbeck. L'Empire sous les Luxembourgeois (Jean l'Aveugle) 298

BIBLIOGRAPHIE.

X. Code des lois politiques et administratives, par M. Biddaer.

LIVRAISON DU 15 AVRIL 1896

Pages.
Paul Hymans. La politique de Frère-Orban. (*Suite.*) 313
Maurice Ansiaux. La lutte contre la misère. 349
Albert Du Bois. Les bourgmestres de Bruxelles. 365
Franz Foulon. Gertie. (*Suite.*) 397
Charles Rahlenbeck. L'Empire sous les Luxembourgeois (Jean l'Aveugle). (*Suite.*) 410

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google